N° 597 34e Année. Tome CLXIII 1er Mai 1923

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France** .... **3 fr. 50** | **Étranger** .... **4 fr.

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

BULLETIN FINANCIER

Bien que le volume des affaires traitées ne soit pas des plus considérables, il est ma-
ifeste que, pris dans son ensemble, notre marché s'est fort bien comporté ; la continuité
es plus-values dans le rendement des impôts, la facilité avec laquelle se sont effectuées
s dernières liquidations, montrent surabondamment l'abondance de l'argent, appelé
écessairement à porter le niveau de la Bourse à hauteur des indices économiques.
ertains titres en vedette ont déjà donné lieu à d'importants mouvements de hausse et
s achats suivis du comptant sont la meilleure preuve que la clientèle revient peu à peu
la Bourse, la stabilité des changes anglo-saxons, si elle se maintient comme on se
laît à le penser, ne pourra que l'engager à se remettre sérieusement aux affaires. Notons
galement que les marchés américain et anglais sont animés de dispositions également
onnes, et que sur notre place, les déclarations des ministres belges et français annon-
nt un redoublement de vigueur dans l'occupation ont produit un excellent effet.

Nos Rentes, et c'est bien naturel, ont été les premières à bénéficier d'une amélioration
rticulièrement sensible sur le 3 o/o Perpétuel à 57,65 ; les diverses obligations du
rédit national sont aussi en progrès. Au groupe étranger, les fonds russes ont derechef
erdu un peu de terrain, mais une tendance à la reprise paraît se manifester : 4 o/o
onsol. 1re et 2e série 21.70 ; 3 o/o 1891-94 13,90. L'Extérieure espagnole fort négligée
ravite autour de 200 fr ; le Turc unifié revient à 68,80 mal impressionné par les pré-
ntions du gouvernement d'Angora. Fonds Helléniques et Roumains sont par contre
eaucoup plus fermes.

Le compartiment des Etablissements de crédit fait montre de tendances excellentes.
omptoir d'Escompte est ferme à 978 ; Crédit Lyonnais à 1575 a regagné son coupon
acompte de 30 francs ; Société Générale se traite à 727 comme précédemment. Les actions
la Banque Nationale de Crédit sont fermes à 627, les dividendes des deux types
actions seront maintenus à leurs chiffres précédents, soit respectivement à 20 francs et
fr. 50. La Banque de Paris à 1415 regagne son coupon de 65 fr. brut détaché ré-
mment. Aux banques étrangères, la Banque Nationale du Mexique gagne une dizaine
francs à 668, la Banque Ottomane fléchit à 750, les banques russes sont irrégulières.

Les actions des grands chemins français subissent quelques réalisations : Nord 1374 ;
-L.-M. 1100 ; Est 920 ; Orléans 1009. Les valeurs d'électricité restent bien achalan-
es : fermeté de l'Union d'électricité à 311 et des Forces motrices du Haut-Rhin qui
vancent à 707 ; le dividende de 1921 fixé à 9 o/o ou 45 fr. sera facilement maintenu
1922 et l'on peut prévoir pour l'avenir des répartitions bien supérieures. Hausse sé-
use de l'action Eau et Electricité d'Indo-Chine qui passe de 1530 à 1598 fr. Les cu-
ifères restent orientées à la hausse, le Rio reprend à 2790 et Montecatini à 142 ex-
upon de 15 lires. Aux valeurs diverses, la Distillerie Cusenier fait de rapides progrès
1450 et la marge à la hausse ne semble pas épuisée ; Compagnie Générale Industrielle
es demandes à 268, les établissements Damoy gagnent encore quelques points à 854.
Au marché en Banque, les pétrolifères ont montré peu d'animation ; on note cependant
elque amélioration sur celles qui appartiennent au groupe anglo-saxon. Mines d'or
s lourdes ; De Beers active à 1061 sur des demandes pour compte anglais.

LE MASQUE D'OR.

BJ

M. C.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Philosophie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme tous les ans huit volumes d'un maniement aisé, avec une Table des Sommaires, une Table par Noms d'Auteurs et une Table des Rubriques de la Revue de la Quinzaine.

Complété de tables générales méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro du mois

FRANCE			ÉTRANGER		
Un an..........	**60**	fr.	Un an..........	**75**	fr.
Six mois..........	**32**	»	Six mois..........	**40**	»
Trois mois........	**17**	»	Trois mois........	**21**	»

Depuis juillet 1920, le prix du numéro est de 3 fr. 50 ; tous les numéros antérieurs se vendent 2 fr. 50, quels que soient les prix marqués.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques et valeurs à vue sur Paris. Nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 10 centimes, s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259.31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 15 centimes, s'abonner au moyen d'un chèque postal modèle 1418 B, dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Notre adresse devra y être libellée ainsi : *Paris-259.31, Société du Mercure de France, rue de Condé, 26, Paris.* Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

En ce qui concerne les **Abonnements étrangers**, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 8 et le 23, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de deux mois de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercvre de France, Marc Texier.

LES
TENDANCES NOUVELLES
DE LA
LITTÉRATURE AMÉRICAINE

—

I

LA POÉSIE DU RENOUVEAU CONTEMPORAIN

Il est des paroles inspirées qui semblent posséder en elles-mêmes une force secrète dont l'action, au lieu de s'épuiser avec les années, s'affirme et rayonne plus largement. Telles sont les paroles audacieuses et prophétiques par lesquelles Walt Whitman dans son *Chant de l'Exposition* invitait la Muse de la poésie à pénétrer dans les régions, encore presque inconnues pour elle, du vaste continent américain et de ses activités vigoureuses et diverses.

Allons, Muse, émigre et quitte la Grèce et l'Ionie,
Efface, je t'en prie, ces dettes déjà mille fois payées,
Ces histoires de Troie et de l'ire d'Achille et des courses errantes d'un Enée ou d'un Ulysse.
Affiche « Changement de domicile » et « A louer » sur les rochers de ton Parnasse neigeux...
Et sur tes castels germaniques, français et espagnols...
Car, sache-le bien, une sphère nouvelle, une sphère meilleure, emplie d'activité, un vaste domaine inexploré, t'attend et te réclame.

En même temps qu'il lançait à la Muse cet impérieux

appel, Whitman indiquait à ses successeurs la terre promise dont, après lui, ils posséderaient les inépuisables richesses. Précurseur hardi, plein d'une magnifique assurance, il montrait à la poésie et à toute la littérature américaine la voie nouvelle où, au tournant du siècle, elle allait trouver son caractère vraiment national, repoussant désormais toutes les contraintes qui ne lui seraient pas imposées par sa propre nature, ne voulant chercher qu'en elle-même ses lois, son idéal et sa vision du réel.

L'heure était venue, — l'annonciateur des temps nouveaux de la littérature américaine le sentait, — de rompre avec une tradition et une discipline qui ne permettaient pas au jeune pays de la liberté d'exprimer directement son âme et sa vie. Vers le milieu du XIXe siècle, l'indépendance de l'Amérique, depuis longtemps acquise dans le domaine des faits, ne l'était pas encore pleinement au point de vue spirituel. Cette indépendance ne pouvait trouver sa complète réalisation que dans une rébellion ouverte contre le dernier vestige de sa sujétion d'autrefois, c'est-à-dire contre l'influence et l'imitation des littératures européennes et surtout de la littérature anglaise. Ce n'est pas que Whitman, malgré l'arrogance parfois brutale de ses déclarations, éprouvât à l'égard du Vieux Monde et du trésor de l'antiquité classique un mépris qui serait seulement une preuve d'ignorance ou de grossière incompréhension. Non, car il se défend, au contraire, de condamner ou même de blâmer ce qu'une sûre divination des besoins intellectuels et spirituels de son pays lui ordonne de repousser. Il se contente de prôner son droit, — celui aussi de tous ses compatriotes, — d'écarter désormais toute influence étrangère, de se refuser à imiter avec une servile et lâche docilité des modèles qui, dans un milieu nouveau, dans une atmosphère si différente de celle de l'Europe, seraient un obstacle au développement d'une littérature vraiment américaine.

Nous ne te blâmons pas, Vieux Monde, nous ne nous séparons pas de toi en réalité...
(Le fils pourrait-il se séparer de son père ?) —
Mais voyant comment, à travers les siècles passés, fidèle à tes devoirs et à ta propre grandeur, tu as bâti jadis —
Fidèles aux nôtres, à notre tour, nous bâtissons aujourd'hui.

La libération que Whitman déclarait nécessaire et dont son œuvre fut la première et magnifique étape, est accomplie aujourd'hui. Elle s'est opérée, ainsi qu'il l'avait prévu et souhaité, par le jeu d'une même tendance agissant à la fois sur la matière et la forme de la poésie contemporaine : d'une part les œuvres nouvelles empruntent à la vie nationale leur inspiration et leur substance, cependant que, pour leur forme, — et là se marque nettement leur filiation, — elles se dégagent de toutes les entraves capables de refréner, en même temps qu'elles le disciplinent, l'élan créateur.

A cette rupture annoncée par Whitman dans ce « Chant de l'Exposition » où l'on découvre aujourd'hui le prophétique manifeste de l'affranchissement littéraire de l'Amérique, un renouvellement caractéristique est venu s'ajouter. Renonçant définitivement à l'aide que pourrait leur apporter une tradition vénérable, les poètes américains de la génération actuelle conçoivent d'une façon originale et neuve les rapports de la réalité et de l'art, et leur réalisme revêt un aspect différent de celui qu'on lui voit en Europe. Dans la présentation de la vie et du caractère, dans la peinture de l'action et dans l'étude des ressorts secrets des énergies humaines, leur choix va de préférence, non pas vers le bizarre, le rare ou l'étrange, mais vers les choses que le plus grand nombre peut avoir connues ou éprouvées et, partant, reconnaître comme vraies. Whitman avait jadis crié :

Vers vous, ô Sœurs vénérées, à l'esprit droit et sain,
J'élève la voix pour réclamer au nom de l'art et des poètes des thèmes plus magnifiques encore que ceux du passé;
Dans lesquels seront célébrés le présent et le réel —

Et qui révéleront à l'homme moyen la splendeur de sa sphère accoutumée et de ses occupations journalières.

Cet appel n'est pas resté sans écho : la nouvelle génération demande à la réalité immédiate et familière, et non plus au passé ni à des contrées fabuleuses ou lointaines, le sujet et l'atmosphère de ses œuvres. Les poètes du renouveau qui se manifeste à l'heure actuelle en Amérique tendent tous, à travers la diversité de leurs tempéraments et l'originalité de leur inspiration, à un but unique : reproduire avec force, avec sincérité, les aspects les plus familiers de la vie nationale, et dégager ensuite de cette reproduction du réel une signification profonde.

—

La ligne de partage entre la poésie américaine des temps révolus et celle des temps nouveaux est tracée par la Guerre de Sécession, dont la date coïncide d'ailleurs avec l'époque où l'œuvre de Whitman commença d'être connue. La fin dela guerre amène la fusion d'éléments jusque-là discordants, sinon opposés, et de cette fusion naissent une attitude et des sentiments nouveaux. Le provincialisme, le régionalisme exclusifs hérités de l'époque où l'Amérique était une colonie anglaise partagée en états et en provinces souvent divisés par des divergences d'intérêts et d'opinions, avaient été perpétués par la distinction nettement établie avant la Guerre de Sécession entre les États du Nord et ceux du Sud. De la disparition de cette distinction sort une conscience de plus en plus claire du fait dominant de la nationalité, où se fondent et s'unifient les différences inévitables dans un pays aussi vaste et aussi divers que les États-Unis d'Amérique. D'autre part, si gigantesques que soient les tâches immédiates qui sollicitent et solliciteront longtemps encore la plupart des énergies et des forces créatrices de la nation, on peut dire que, après 1865, l'œuvre des pionniers, traversant un continent et poursuivant sans se

lasser une patiente et laborieuse conquête, est à moitié accomplie. Désormais, l'action et la pensée ne seront plus isolées, presque étrangères l'une à l'autre comme elles l'avaient été par la force des choses pendant la première moitié du XIXe siècle. De réservée à une élite qu'elle l'était le plus souvent, d'aristocratique par sa culture, son inspiration et ses tendances, la poésie américaine tend à devenir actuellement plus démocratique, plus accessible. Elle cesse de refléter presque uniquement l'affinement et l'élévation intellectuelle d'un petit nombre et s'efforce d'interpréter dans son sens le plus large la vie nationale.

Certes, avant 1860, la poésie avait parfois été assez familière dans ses thèmes comme dans son langage, pour être comprise et goûtée de tous, mais elle ne pouvait s'enorgueillir d'œuvres maîtresses incontestablement dignes d'être placées au même rang que les meilleures œuvres de la poésie européenne de la même époque. Ce qu'elle comptait de productions d'une valeur indiscutable était comme la fleur de la culture et de la pensée américaines, mais fleur de serre, cultivée avec un soin religieux par des hommes que, soit une intellectualité supérieure, soit la qualité unique de leur imagination, soit encore l'européanisation de leur pensée, avait isolés ou élevés audessus des grands courants de la vie contemporaine et tenus à l'écart des activités ordinaires de leurs compatriotes. Qu'aperçoit-on à travers les trente ou quarante années qui précèdent la Guerre de Sécession, si l'on essaye de jeter un coup d'œil d'ensemble sur la poésie américaine ? Quelles lignes se détachent et quelles valeurs voit-on s'indiquer ?

Parmi les poèmes dont les thèmes s'inspirent directement de la vie américaine, on peut citer quelques pièces, chefs-d'œuvre, si l'on veut, mais petits chefs-d'œuvre, tels que *Snowbound* de Whittier, dont les vers gardent, comme dans un bouquet aux tiges un peu grêles, un peu

rigides, la couleur et le parfum de la vie rurale de la Nouvelle-Angleterre. De Whittier, encore, cette idylle d'une sentimentalité un peu fade, mais cependant gracieuse et assez touchante : *Maud Muller.* Bien au-dessus de Whittier, dans les hautes régions du transcendantalisme, les quatrains d'Emerson et ses courtes pièces philosophiques montrent dans leurs arêtes une netteté de cristal et brillent d'une lumière prismatique et glacée. Edgar Allan Poe traverse cette période comme un météore. Si son œuvre est américaine à certains égards, l'étrange et subtil génie qui inspira à un adolescent les strophes incomparables *A Hélène* et plus tard dicta *Le Corbeau* ou *Ulalume* et cette pure mélodie qu'est *Annabel Lee,* dépasse les frontières de l'Amérique et illumine, telle une apparition venue d'un monde mystérieux, toute la poésie de langue anglaise. Là, avec Blake, avec Shelley, Poe peut être placé dans le petit groupe de ces poètes étranges, évocateurs d'insaisissables musiques, qui dans la vie et sur la terre furent toujours des exilés.

La popularité de Longfellow auprès de ses contemporains ne nous aveugle plus aujourd'hui sur son manque d'inspiration, sur la pauvreté élégante de sa sève. *Evangeline, Miles Standish* et *Hiawatha* sont des œuvres qui se rattachent au passé historique ou à la vie ethnique du pays, sans avoir vraiment un caractère original. Elles sont américaines par leur sujet, par la nationalité de leur auteur, mais appartiennent par la forme, l'expression et le sentiment, à la tradition européenne et à cette partie de la poésie anglaise dont, à l'époque Victorienne, Tennyson est le meilleur représentant.

Un genre littéraire entièrement original, une poésie de terroir dont l'accent et la saveur n'ont plus rien qui ne soit américain, apparaissent en 1870 avec Bret Harte et John Hay, dont les ballades devinrent immédiatement célèbres. Les grands pays neufs de l'Ouest et leurs pionniers, ces aventuriers qui vont y chercher la fortune ou

seulement une vie libre et hasardeuse, la rude existence faite uniquement pour les forts, avec son respect du courage et d'une honnêteté fruste ; l'humour parfois extravagant, parfois amer né de l'observation d'êtres et d'actions que les conventions n'ont pas détournés de la vérité et de la spontanéité, toutes ces choses viennent à ce moment enrichir la conscience nationale et, avec elle, le patrimoine littéraire de l'Amérique. De plus, la forme et la langue de ces poèmes apportent au public une révélation dont l'effet s'ajoute à celui de l'originalité de leurs thèmes : *Jim Bludso, Truthful James* reproduisent à la fois le parler incorrect, les expressions pittoresques, l'argot particulier et les intonations mêmes des régions encore sans culture de l'Ouest. La poésie américaine a accompli l'évolution si lente à venir : l'atmosphère un peu raréfiée de Boston, de Concord, de la Nouvelle-Angleterre ou de n'importe quel milieu littéraire exclusif et fermé, ne lui suffit plus. Elle veut subir la rude caresse des grands souffles qui, d'un océan à l'autre, parcourent le continent américain. Elle a renoncé à escalader les sommets de l'antique Parnasse ; elle s'assied le soir auprès des feux que les hommes allument dans les campements ; elle dit, non plus l'ire d'Achille, mais l'odyssée d'un vaurien habile à tricher en maniant les cartes ; elle reproduit le dialecte de telle ou telle région, copie la voix traînante du « farmer » qui appelle le début de l'automne la saison où *les courges sont saupoudrées de gelée blanche* (*When the frost is on the punkin*) (1), et jusqu'au gazouillis chantant et mou des gens de couleur de la Nouvelle-Orléans.

Par ce contact avec le peuple et avec les régions les plus diverses sur le dialecte desquelles elles se plaît à calquer son langage et son accent, la poésie dépouille définitivement son caractère européen. Mais cette saveur de terroir, cette couleur locale dans le thème et l'expression ne la ramèneront plus à un provincialisme étroit ; elles

(1) James Whitcomb Riley : *When the Frost...*

correspondent à la tendance, qui de plus en plus s'affirme, de traduire avec la plus scrupuleuse fidélité toutes les manifestations d'une vie dont les poètes découvrent maintenant l'intérêt inépuisable et l'infinie variété.

La poésie américaine a donc, dès cette époque, trouvé sa voie et s'y est engagée, sans regretter les sentiers moins âpres de l'imitation européenne. Mais, jusqu'au tournant du siècle et pendant quinze années encore, elle connaîtra une période d'attente, marquée seulement par les premières œuvres de quelques poètes comme *Edwin Arlington Robinson* et *Edwin Markham*, où l'on voit la floraison précoce du renouveau prochain. Soudain, de 1914 à 1916, plusieurs poètes dont les noms étaient jusque-là inconnus ou à peu près ignorés, publient des vers d'une inspiration si originale, d'un accent si imprévu que, public et critique à la fois, reconnaissent en eux des ouvriers d'œuvres maîtresses et proclament le triomphant renouveau de la poésie nationale.

—

Si le terme de Renaissance n'évoquait pas d'une façon définitive un mouvement qui s'étendit à toute l'activité de l'Europe, il y a plusieurs siècles, il serait plus exact d'appeler Renaissance, et non pas seulement renouveau, le magnifique élan créateur et la saisissante originalité de la poésie américaine à l'heure actuelle. Devant des œuvres caractérisées par la force, la vérité, la sincérité, aussi bien que par la hardiesse la plus imprévue, on est tenté de répéter cette parole de Bacon que le poète irlandais W.-B. Yeats appliquait aux innovations rythmiques apportées au vers libre par l'Américain Vachel Lindsay : « Point de nouveauté sans surprise. » En fait, la poésie américaine de la présente génération ne saurait être goûtée et sa saveur pleinement appréciée, que si on l'aborde sans vouloir la juger en la comparant aux choses déjà connues, aux mélodies déjà entendues. Comment

d'ailleurs trouverait-on des comparaisons qui lui soient applicables puisque, chez elle, fonds et forme, expression et substance sont dégagés de toute influence et ne subissent d'autre loi que celle de l'inspiration, ne reconnaissent d'autres maîtres que la vie ?

Parmi la riche éclosion de la renaissance poétique dont se pare l'Amérique contemporaine, une œuvre entre toutes s'impose la première à notre admiration étonnée : *L'Anthologie de Spoon River*, publiée en 1914 dans Reedy's Mirror, par un poète jusque-là ignoré du grand public. La publication n'en était pas achevée que déjà l'Amérique saluait en Edgar Lee Masters un de ses meilleurs poètes, et voyait dans l'*Anthologie* une de ces œuvres qui font époque dans l'histoire littéraire d'une nation.

A la première lecture, l'*Anthologie* apporte, avant tout, l'éblouissement d'une complète surprise : on croyait savoir regarder la vie, discerner sous ses aspects fluides et changeants quelque chose de sa vérité secrète, mais le poète, éclairant brusquement tout un pan du réel, nous contraint d'y trouver des valeurs nouvelles, recréant ainsi notre vision de l'homme et des circonstances et renouvelant pour nous un spectacle si familier que nous l'avions regardé sans jamais le bien voir. Ce spectacle nous apparaît transformé parce que le poète l'a éclairé d'une lumière inattendue.

Et quelle surprise, aussi, que la présentation du sujet ! Quelle sûre et géniale maîtrise dans le choix et l'exécution ! *L'Anthologie de Spoon River* s'ouvre sur deux pages qui lui font un prélude, un prologue, pourrait-on dire, car toute l'œuvre, bien que lyrique si l'on envisage sa forme seule, est d'inspiration essentiellement dramatique. Ce prologue nous montre, au-dessus de la petite ville de Spoon River, la colline plantée d'arbres sous l'ombre desquels reposent tous ceux qui, pendant quelques années, furent l'orgueil, l'étonnement, la risée de leurs concitoyens, ou vécurent sans que jamais leurs mérites

ou leurs fautes eussent donné quelque éclat à leur nom.

Le cimetière garde leur cendre, une pierre tombale, parfois un monument, indique au-dessus de leur nom et de deux dates quelles furent leurs vertus et quels regrets leur mort a laissés. Mais les vivants, aveuglés par le mirage de la vie, n'ont pas su voir ceux qui ont parcouru avec eux la route plus ou moins longue qui toujours conduit au même long repos, et les morts découvrent maintenant, du cimetière sur la colline, ce que leurs yeux n'avaient jamais pu découvrir auparavant. Ils comprennent un mystère dont la mort est la seule clé et ne peuvent supporter la duperie que sont leurs épitaphes. Tour à tour, en quelques mots pleins de l'horreur du mensonge qui, gravé dans la pierre, pèse sur eux, les voici qui proclament la vérité qu'ils n'avaient jamais voulu dire ou qu'ils n'avaient jamais pu exprimer.

Chacun révèle maintenant le secret de sa vie. Jusqu'ici, personne ne l'a connu tel qu'il était au fond de soi-même. Peut-être était-il un hypocrite, un avare, un méchant, un débauché, mais, s'il était riche et prospère, ses fonctions ou sa situation le revêtaient aux yeux de tous d'autorité ou de dignité. Qui aurait pu deviner dans le juge une âme criminelle et dans le pasteur à la vie édifiante un alcoolique honteux de son vice et incapable de s'y soustraire ? Comme s'ils ne pouvaient attendre le jour du Jugement Dernier, ni supporter patiemment l'erreur que dissipera enfin l'heure de la Vérité, ils disent ce que fut leur existence, quels désirs les guidèrent, de quels espoirs, de quelles récompenses la vie les leurra. Un à un passent devant nous tous les morts de Spoon River et, dans chaque confession, nous voyons à la fois ce que fut un être et ce que furent pour lui ceux dont la destinée fut mêlée à la sienne, quelquefois pour l'ennoblir et l'enrichir, le plus souvent pour l'amoindrir ou la torturer.

Car, en protestant contre l'hypocrisie des louanges et des regrets de convention inscrits sur leur pierre tom-

bale, bien peu ont à nous raconter l'histoire de quelque belle passion et à nous initier à quelque noble sentiment, dévouement, sacrifice, oubli de soi-même. Quoi qu'ils aient à avouer, bassesses secrètes, vices insoupçonnés, fautes, tares cachées, crimes qu'ils portaient en eux et que parfois ils commirent à l'insu de tous, de tout ce poids de choses qu'ils ont tues si longtemps, ils veulent enfin se soulager et déchirer résolument le voile d'erreur que leur propre lâcheté ou la force des conventions sociales avait tissé autour d'eux. La mort, après avoir délivré leur être de tout ce qu'il possédait de substance périssable, dépouille leurs âmes de tout ce qui n'est pas l'indestructible vérité.

Quelques-uns, mais bien peu, ont à faire connaître des pensées ou des actions ignorées qui les rendent meilleurs à nos yeux. Bien peu nous apportent un aveu pareil à celui de la douce Anne Rutledge qui fut le premier et peut-être le seul grand amour d'Abraham Lincoln. De sa tombe, Anne Rutledge parle :

De moi, créature indigne et inconnue,
S'élèvent les vibrations d'une harmonie éternelle.
Sans rancœur envers aucun, le cœur rempli de fraternelle bienveillance envers tous (1).
C'est de moi qu'est sorti le pardon donné par des millions d'hommes à des millions de leurs semblables,
Et par moi que la justice et la vérité rayonnent sur la face resplendissante d'une nation. —
Je suis Anne Rutledge qui dors sous ces verdures,
Pendant ma vie je fus aimée d'Abraham Lincoln,
Unie à lui non par le mariage, mais par la mort qui, pourtant, nous sépara.
Crois à jamais, ô florissante République,
De la cendre qui fut mon cœur !

Mais, pour une Anne Rutledge, combien le cimetière de Spoon River renferme de morts dont les aveux seraient cyniques si la grandeur de la vérité ne les rachetait ! Comme maintenant ils ont trouvé par-delà la vie la liberté qu'un être humain ne peut jamais pleinement posséder,

(1) Paroles de Lincoln.

comme aucun préjugé, aucun respect, aucune illusion ne les asservit plus, pourquoi ne diraient-ils pas ce que leur première épitaphe aurait dû dire ? Écoutez Cassius Hueffer :

On a gravé sur ma pierre tombale ces mots :
Il fut doux et bon et les éléments dont se composaient son caractère
Etaient si heureusement mariés que la nature aurait eu le droit de déclarer fièrement au monde :
Voilà un homme !
Ceux qui me connurent sourient de cette creuse rhétorique.
Mon épitaphe aurait dû être : La vie ne lui fut pas douce,
Et son caractère était composé d'éléments si discordants
Qu'il fut toujours en lutte avec la vie et fut vaincu dans ce combat.
Pendant que je vivais encore je ne pus faire taire les langues des médisants,
Et maintenant que je suis mort, faut-il donc que je subisse
Cette épitaphe, œuvre d'un imbécile ?

Quelquefois, du cimetière si verdoyant et si frais, on entend s'élever, après la protestation amère d'un de ceux que la vie a déçus en déjouant leurs ambitions ou en narguant leurs espoirs, la voix infiniment pitoyable de quelques êtres morts trop jeunes, à qui l'existence n'apporta que de trompeuses promesses. Quelques enfants sont là, quelques jeunes hommes, et aussi quelques jeunes femmes à côté desquelles on plaça leur enfant nouveau-né. Rien de plus navrant que ces voix faibles et lointaines qui ne sont qu'un soupir et expriment le seul regret de joies et de souffrances inéprouvées. Serepta Mason, en voyant combien peu les vivants savent apprécier le trésor qu'est la vie, essaye de leur dire ce qu'elle a appris dans la tombe :

La fleur de ma vie aurait pu généreusement s'épanouir
Sans un âpre vent qui brûla mes pétales...
Vous n'avez jamais vu en moi ce qui était fait pour fleurir.
O vivants, quelle est votre sottise,
Vous qui ignorez comment il plaît au vent de souffler.
Et quelles sont les forces invisibles qui gouvernent l'évolution de la vie.

Tragique ou ridicule, grotesque ou touchant, chacun vient à son tour proférer des paroles où triomphe la vérité. Un homme fut loué par tout le village pour la douceur

et la patience qu'il mettait à supporter les intrigues amoureuses d'une femme indigne. Mais cet homme était pasteur et vivait de son ministère ; s'il avait profité du divorce ou chassé l'adultère, il lui eût fallu renoncer à ses fonctions. Il s'imposa donc l'apparence d'un être trop bon et trop pur pour soupçonner le mal, mais il n'ignorait rien de ce qu'il semblait n'avoir jamais compris. De sa tombe, il clame éperdument son aveu : pendant de longues années, il mentit à lui-même et à tous. Il connaissait les désordres de sa femme et la haïssait : s'il essaya de se faire conférencier ou politicien, ce ne fut pas pour être utile aux autres ou à son pays, mais avec le seul désir de gagner assez d'argent pour être libre enfin de satisfaire sa haine. Il lance son aveu avec une violence amère ; il ne veut plus qu'aucun de ceux qui l'ont connu puisse croire à la vertu et à la noblesse d'âme qui le faisaient respecter à Spoon River. Le tissu de sa vie, si uni, si égal en apparence, avait un envers affreux qu'aucune pudeur, aucun calcul ne le retient plus de montrer maintenant.

Parfois, ce n'est pas seulement l'énigme d'une vie qu'une épitaphe nous livre : ce sont les résonances insoupçonnées qu'une existence eut sur d'autres, ce sont aussi les influences mystérieuses qui s'exercent inconsciemment, mais avec une incomparable puissance, d'une âme à une autre âme. Alors apparaît visible pour la première fois le résultat de la confiance, de la bonté, des encouragements témoignés à un être qui semblait n'en avoir jamais compris la valeur, alors se justifie un effort jusque-là tenu pour vain, alors devient manifeste la cause cachée de longues querelles, de dissensions profondes, dont seul l'affranchissement de la mort pouvait permettre la révélation.

Quand Herbert Marshall rompit des fiançailles longues de huit ans et abandonna Louise Smith pour épouser Annabelle, qui aurait pu croire que cette conduite en

apparence inexplicable et cruelle portait en soi une secrète justification ? Libéré par la mort, il s'adresse à la femme dont il a brisé la vie, mais non pour lui demander pardon. Si Louise a souffert, ce n'est pas tant de l'abandon et de l'insulte qu'elle avait reçue, c'est qu'elle n'a pas su par son courage et sa générosité changer en bien et en progrès moral la douleur d'un amour trahi. Et ce que fit le fiancé infidèle, sans comprendre clairement pourquoi il le faisait, ne fut qu'obéissance à la loi profonde de son être. Il incarnait pour Louise le bonheur et l'amour, mais le destin voulut qu'il ne trouvât pas en elle son propre bonheur. S'il l'avait trouvé, ne lui aurait-il pas été fidèle ? Et, dans la vision lucide à laquelle il atteint par delà la vie, il lui dit :

C'est la grande douleur des vivants qu'un être ne puisse trouver son bonheur qu'auprès d'un autre,
Et que nous soyons attirés vers des étoiles qui n'ont pas besoin de nous.

Dans le microcosme qu'est Spoon River, l'activité, l'ambition, un avide désir de domination ou de puissance, gouvernent le cœur et les actions de la plupart. Mais même dans ce village où, comme ailleurs, l'amour de l'argent et des honneurs conduisent souvent les hommes, quelques êtres y apparaissent qui sont dans sa vie sociale ce que sont les frelons dans la ruche. La fortune dont ils ont hérité à la mort de leurs parents les a dispensés de l'effort, et comme ils ne trouvent point dans leur petite ville natale assez de leurs pareils, ils ont émigré vers l'Europe où ils participent, figurants infatigables, à tous les actes de la comédie que les journalistes intitulent : *Mondanités*. Hortense Robbins (dont le monument, bien qu'elle ait la modestie de ne pas nous le dire, doit être, nous en sommes certains, un des plus beaux du cimetière), ne voudrait pas que ses compatriotes oubliassent ce qui la distinguait entre tous, la particularité unique dont elle tirait une vaniteuse satisfaction : son nom était fréquem-

ment mentionné dans la chronique mondaine, tantôt parmi ceux des invités aux réceptions les plus choisies, et tantôt parmi ceux des gens qui, à Paris, avaient le privilège de recevoir chez eux la vieille noblesse. Chaque année, autre titre de gloire, elle faisait une saison à Baden-Baden, et après de longues années consacrées à de si louables et si utiles occupations, elle regrette de penser que, maintenant, personne à Spoon River ne se soucie plus de savoir, qui elle a reçu, ni combien de fois elle est allée prendre les eaux à Baden-Baden.

L'œuvre étrange et forte qu'est l'*Anthologie de Spoon River*, originale dans sa conception, est également remarquable par la maîtrise et l'aisance singulières avec lesquelles son thème est traité.

Aucune traduction ne saurait rendre son âpre accent de sincérité, son humour, les heureuses trouvailles d'expression qui donnent à chaque épitaphe un caractère et comme une intonation personnelle. On sent là la vie et l'âme mises à nu dans un farouche désir d'atteindre enfin ce bonheur inaccessible aux hommes : celui de demeurer dans la lumière du Vrai. Chacun de ceux qui parlent dit ce qu'il a à dire d'une voix dont les inflexions se modulent exactement sur la pensée, sur l'émotion qu'elle veut communiquer. Pas une de ces brèves révélations qui ne soit quelque chose d'aussi unique que l'est tout individu. Les uns, patients, ont supporté la vie sans jamais la comprendre et leurs aveux en gardent une sorte de perplexité; d'autres étaient des rebelles, ils ont lutté contre les circonstances, contre les conventions ou les préjugés de leur milieu. A chacun d'eux, la mort, en apportant le même repos, a apporté une solution différente à l'énigme que, obscurément ou consciemment, leur existence avait tendu à résoudre. Parfois cyniques, plus rarement émerveillés ou attendris, toujours vibrants d'une entière franchise, leur confession exprime la caractéristique essentielle de leur personnalité abolie. A cette heure où ils reposent

sous les saules de la colline, ils sont plus vivants qu'ils ne l'ont jamais été, parce que, maintenant, ils ne sont plus les dupes ni d'eux-mêmes, ni des mensonges de la vie.

Et ce n'est pas seulement une série de portraits d'une terrible vérité que nous offre l'*Anthologie*. Parce que l'auteur indique les relations directes ou obscures enchaînant les unes aux autres des existences que rien, sauf une proximité extérieure, ne semblait lier, le livre devient aussi la peinture de la vie d'une collectivité humaine, reconstituée et reflétée non pas dans un seul miroir, mais dans ces facettes diversifiées à l'infini que sont les existences individuelles de ses habitants. Au premier coup d'œil, le poète semble avoir réuni par un lien fragile et artificiel une série de vignettes, mais en fait, et quand on y regarde bien, ces vignettes se composent et s'ordonnent en un seul et large tableau.

—

L'œuvre et la renommée d'Edgar Lee Masters datent de la publication de l'*Anthologie*. D'autres volumes de poésie avaient précédé celui-ci, mais, lyriques ou dramatiques, tous portaient d'une façon évidente la marque d'influences dont l'auteur n'avait pas su se libérer. Les poèmes qu'il publiait depuis des années sans se laisser décourager par l'indifférence du public ne faisaient en rien prévoir les vers de 1914, où un poète de premier ordre, en se révélant à l'Amérique, se révéla à lui-même.

Sous le nom de ce « Petit le Poète », qui figure parmi les personnages de l'*Anthologie de Spoon River*, Edgar Lee Masters a raconté quelle lente évolution précéda le moment où il découvrit sa voie après avoir longtemps erré dans des sentiers où trop d'autres avaient marché avant lui. Comme Petit le Poète, il avait aligné d'une plume diligente « rondels et rondeaux, villanelles et triolets, comme des pois qui tintent dans une cosse desséchée », sans regarder comment, autour de lui, la vie

dessinait sur la trame des destinées humaines des arabesques changeantes et toujours imprévues. La poésie n'était d'ailleurs pour lui que l'occupation des loisirs laissés par sa profession. Issu d'une famille de pionniers qui, dès le début du XIXe siècle, vint s'établir dans l'Illinois, sa culture semblait l'avoir plutôt éloigné que rattaché à son hérédité. Avant 1914, il avait emprunté pour ses poèmes peu de chose soit à la vie contemporaine, soit au passé immédiat du pays. Un jour, un ami lui prêta l'Anthologie grecque et, en la lisant, il conçut le projet de faire pour un village américain ce qu'avaient fait jadis les auteurs des épitaphes qui, en quelques lignes, résument et embaument à jamais des figures tragiques ou touchantes.

En puisant à pleines mains dans le trésor de la vie actuelle, en présentant sous une forme hardie et neuve les tendances et les activités caractéristiques de son pays et de son époque, Edgar Lee Masters se montre l'héritier spirituel de Whitman. Sans chercher au loin son sujet, sans quitter, sauf en de rares exceptions, le ton ordinaire d'une conversation, il élève, par la puissance de son originalité et d'une entière sincérité, la vie journalière aussi haut que les sommets légendaires du Parnasse couronné de neige. Dans le miroir de l'*Anthologie de Spoon River*, l'Amérique contemporaine reconnaît ses propres traits reproduits avec une franchise parfois cruelle, mais toujours revêtus de cette beauté qui naît de l'expression vigoureuse et directe du réel.

Après l'apparition d'une œuvre vraiment originale et admirée comme telle, le public attend de l'auteur qu'il se dépasse lui-même et fasse oublier son premier triomphe par un triomphe encore plus grand. Même si les œuvres qu'il donne ensuite sont égales à celle qui l'a rendu célèbre, elles sont forcément moins goûtées, car il ne peut, quel que soit son talent, renouveler la surprise d'une première révélation. Le succès unanime et retentissant de

l'*Anthologie de Spoon River* fit tort aux livres qui la suivirent.

La Grande Vallée publiée en 1916 est, avec un accent moins aigu, moins pénétrant, plus de calme et, il faut le reconnaître, une certaine lenteur, une de ces études de la vie nationale à laquelle — depuis 1914 — se consacre Edgar Lee Masters. Abandonnant un instant la vie contemporaine, le poète évoque dans *la Grande Vallée*, au moyen d'une série de monologues dramatiques et à l'heure même où elle s'accomplissait, l'œuvre des pionniers qui vinrent coloniser l'Illinois au début du XIXe siècle. Le livre est d'ailleurs dédié aux grands-parents de l'auteur, à cette Lucinda et à son mari qui, dans l'*Anthologie de Spoon River*, sous le nom de Lucinda et de Davis Matlock, donnent à la génération présente l'exemple d'une existence héroïque et grande dans son austère simplicité.

Un des premiers poèmes nous montre le Capitaine John Whistler, grand-père du peintre, qui bâtit en 1803 le Fort Dearborn (à l'endroit où Chicago s'élève aujourd'hui). Ces pages, ni aucune de celles qui les suivent, n'ont le raccourci saisissant, la poignante concision, l'amère hardiesse des épitaphes de Spoon River. Cependant, ce livre, qui pour être vraiment goûté devrait, ainsi que le demande la chronologie de son sujet, être lu avant l'Anthologie, exprime, non sans beauté, le labeur immense, l'effort patient de générations plus robustes, mais vivant dans une atmosphère qui, comparée à celle de notre époque fiévreuse, semble infiniment apaisée.

Après la *Grande Vallée*, tribut de reconnaissance pieusement rendu par le poète maintenant célèbre aux ancêtres à qui il doit le meilleur de lui-même, Edgar Lee Masters a publié en 1921 un nouveau volume de poésie que ni le public, ni la critique, n'ont accueilli aussi favorablement qu'il le mérite. D'une originalité moins frappante que l'*Anthologie de Spoon River*, le *Domesday Book*, —

d'après le sens particulier que l'auteur donne à ce titre : « Livre d'une Maison ou d'une Famille », — a plus d'ampleur et peut-être plus de profondeur. C'est un roman en vers, dont chaque chapitre est consacré à la peinture de l'attitude et des réactions personnelles d'êtres donnés devant une même série de faits qui forment le thème central de l'œuvre. L'intention de l'auteur, un de ses personnages nous le dit aux premières pages, est de faire là une sorte de *recensement spirituel de l'Amérique.* L'unité du récit est fournie par la tragique mort d'Éléonore Murray, et sa diversité par les retentissements imprévus, qu'ils soient lointains ou immédiats, que cette mort apporte dans de nombreuses existences. L'histoire d'Éléonore Murray nous parvient d'abord fragmentée, déformée par le souvenir, par la tendresse ou l'indifférence de ceux qui, tour à tour, nous parlent d'elle, et, dans leur récit, nous font connaître en même temps leur propre caractère. Mais graduellement, de tous ces faits épars, de tous ces jugements souvent contradictoires, se dégage dans sa vérité et sa beauté la figure d'Éléonore.

En lisant ces témoignages successifs, dont l'ensemble reconstitue pour nous avec la douloureuse et inquiète physionomie de la jeune femme,toute sa personne morale, on se souvient de ces philosophes qui, pour nous rendre sensibles les répercussions infinies et les responsabilités qu'entraîne la moindre de nos actions, disent qu'un homme ne saurait lever la main sans que l'ébranlement causé par son geste ne se propageât jusque dans Sirius. Le *Domesday Book*, en effet, pourrait être cité comme une application de cette théorie, que l'auteur reprend pour son compte en ces termes :

> Prenez n'importe quelle vie et étudiez-la, — elle apporte joie ou trouble, ou grands changements à beaucoup d'autres vies, — puis elle s'éteint et, de sa disparition, combien de choses ne résultent-elles pas! — La destinée laisse tomber une pierre et voilà que jusqu'à la rive la plus lointaine les cercles que sa chute a fait apparaître vont en s'élargissant...

> Même le monde entier ne saurait contenir les livres qu'il faudrait écrire pour enregistrer, sans en omettre aucun, les actions, les effets, les résultantes, les gains, les pertes causés par la vie et la mort d'une personne.

Plus loin il déclare :

> Ceci n'est pas seulement un livre consacré à la destinée d'Éléonore Murray, bien qu'il montre comment le réseau de sa destinée se tissa autour d'elle et quelles âmes atteignirent son âme.

En effet, à travers la vie et la mort d'Éléonore, ce sont les attitudes intellectuelles, les convictions philosophiques ou religieuses, les modes divers de la pensée, de l'énergie et de l'idéal national qu'Edgar Lée Masters a « recensés » dans un livre qui, si son auteur, en le publiant. avait apporté au public la surprise que lui apporta l'*Anthologie de Spoon River*, serait peut-être également qualifié de chef-d'œuvre.

L'année 1914 sera marquée d'une pierre blanche dans l'histoire de la poésie américaine. Presque en même tmps que paraissait l'*Anthologie de Spoon River*, un poète nouveau, Robert Frost, devenait célèbre par la publication d'un petit volume intitulé : *Au Nord de Boston*. La Nouvelle-Angleterre, cette terre toute imprégnée de l'austérité et de l'activité des anciens colons puritains, ce pays qui est aujourd'hui encore la partie de l'Amérique la moins atteinte par les changements qu'opère l'esprit moderne, était peint dans ce livre avec la sincérité et l'amour que pouvait seul apporter à cette œuvre un poète issu lui-même de huit générations de ces « farmers » qui défrichèrent jadis la contrée.

Bien que né à San Francisco, Robert Frost est essentiellement un fils de la Nouvelle-Angleterre. La Californie, que d'ailleurs il quitta à l'âge de dix ans, quand ses parents retournèrent dans leur province d'origine, ne compte pour rien dans la formation de son esprit ou de son caractère. La seule et vraie patrie de Robert Frost est au Nord de Boston. C'est là qu'il grandit, qu'il fut tour à

tour « farmer » et professeur, puis revint aux champs pour les quitter encore et enseigner dans une école, et c'est là que de bonne heure il écrivit ses premiers vers. Le premier volume qu'il publia est daté de 1913 : « L'Inspiration d'un Adolescent » (*A Boy's Will*) contient de jolies choses fraîches, des rythmes gracieux, mais sans annoncer en rien le sombre et amer réalisme, l'accent vigoureux et la forte simplicité de ce *Au Nord de Boston* qui porte en sous-titre : *Livre des Gens de chez nous.*

En fait, on ne saurait trouver meilleure définition de ce livre que celle indiquée par l'auteur. C'est bien là un « livre des gens de chez nous », puisqu'il est entièrement fait d'épisodes empruntés à la vie rurale de la Nouvelle-Angleterre. C'est le livre d'une race forte, silencieuse, endurante et austère, profondément imbue de l'esprit et des traditions puritaines et qui, dans cette Amérique moderne affairée et dominée par l'amour de l'argent, reste étrangement indifférente à l'appât de la richesse. Les « farmers » vivent sur leurs terres au début du xxe siècle, comme depuis plus de deux cents ans leurs ancêtres ont toujours vécu, cultivant eux-mêmes avec l'aide de leurs voisins et de quelques serviteurs les domaines qui sont leur patrimoine familial. Mais la terre avare de la contrée, si on la compare aux terres généreuses du Middle-West et de l'Ouest, ne produit que de maigres récoltes. La population clairsemée de la région, son âpre climat, ses tempêtes de neige au cours des hivers longs et rudes, imposent à ses habitants une vie de labeur acharné et ingrat, en même temps qu'ils les condamnent à l'isolement matériel et moral.

Voilà ce qui nous apparaît tout d'abord. Mais si tous vivent par la fatalité du milieu dans des conditions à peu près identiques, les réactions qu'ils opposent aux circonstances sont aussi différentes que le sont entre eux leurs caractères et la trempe de leurs âmes. S'ils sont robustes, jeunes, si l'action de la solitude n'a pas encore entamé

leur résistance nerveuse, ils sont placides et graves, sauf quand la rare lueur de l'humour met un sourire, non pas sur leurs lèvres, mais dans leurs yeux au regard franc. Pour les imaginatifs, pour les émotifs, la monotonie de l'existence, le silence des vastes horizons, l'absence d'une vie sociale dans laquelle leur être se retremperait et se relâcherait d'une tension continue, ébranlent d'abord leurs nerfs, puis leur raison. Une immense pitié pour la désolation que peuvent connaître ces existences austères, tissues de jours toujours pareils, nous étreint le cœur quand nous lisons *les Funérailles de l'Enfant*.

Dans une ferme isolée, une femme gémit et, la voix entrecoupée par des sanglots, dit à son mari qu'elle ne peut pas supporter la torture de voir chaque jour de sa fenêtre le coin de terre, au bout d'un de leurs champs, où son mari vient d'ensevelir leur enfant unique. Un contraste poignant naît de la douleur de ces deux êtres accablés par le même malheur. Lui, du moins, peut oublier son chagrin ou l'endormir : même quand l'enfant agonisait, et le jour où il faut creuser une petite tombe, les tâches accoutumées, le soin du bétail, les labours commencés, apportent à cet homme l'engourdissement bienfaisant de la routine et de la fatigue physique. Mais elle, vouée aux besognes sédentaires du ménage, dans cette ferme isolée où tout lui rappelle son enfant, plie sous un désespoir que rien n'allège. Elle voudrait fuir la maison qui maintenant lui fait horreur, et quand son mari essaye de la calmer par des paroles pleines d'une tendresse malhabile, mais profonde, elle lui lance au visage un aveu qu'elle ne peut plus retenir : une image obsède la malheureuse, elle ne voit plus maintenant en son mari que le fossoyeur impassible et diligent qui a lancé des pelletées de terre sur un petit cercueil.

C'est encore une impression d'écrasante solitude, de sombre tristesse qui se dégage de ce poème : *La Mort du Journalier*, peut-être la plus belle pièce du volume. Rien

de plus qu'un dialogue sur le seuil de la porte entre un ménage de « farmers », le mari refusant de reprendre à son service un journalier trop âgé et incapable, la femme plaidant la cause du vieux serviteur qui, harassé de fatigue après quels déboires et quelles privations, est venu mendier de l'ouvrage à la ferme où il a autrefois aidé à la moisson. Dans ce débat, un tiers qu'on n'attendait pas l'emporte : la torpeur accablée du vieux journalier, écroulé de fatigue au coin du feu dans la grande cuisine, est devenue son dernier sommeil.

La joie luit rarement dans ces existences rivées à la monotonie et à la solitude, et la gaîté n'est pas un hôte familier des foyers de la Nouvelle-Angleterre. Car les gens dont Frost nous évoque l'image, sont des Puritains de vieille souche, et leurs âmes ont subi dès l'enfance le poids d'une inflexible doctrine : leur Calvinisme intransigeant les met face à face avec le redoutable problème de la prédestination, sans leur ouvrir en même temps quelque douce et flatteuse perspective de consolation ou d'espoir. La destinée ultime de leurs âmes, l'aboutissement inéluctable de la vie et de ses efforts leur apparaît assombri par la menace d'un châtiment éternel. La croyance puritaine, dont ils sont les héritiers, insiste sur la nécessité de l'effort, sur l'obligation qu'entraîne avec soi la notion du devoir, mais ne leur dit pas assez la joie et la paix qu'apporte la tâche accomplie.

La sévérité et l'austérité de leur religion, l'isolement dans lequel ils vivent, peut-être aussi quelque influence du climat, ou encore un fléchissement de l'énergie vitale d'une race qui depuis trop longtemps est soumise à des conditions matérielles et morales également déprimantes, toutes ces causes ont concouru sans doute à attirer sur la population rurale de la Nouvelle-Angleterre un fléau redoutable : la folie. Dans ses *Lettres de Voyage* écrites vingt-cinq ans avant *Au Nord de Boston*, Kipling avait déjà noté, en quelques lignes frappantes, la fréquence des

troubles mentaux chez les « farmers » descendants des vieux colons puritains. Il avait même cité ce fait que, dans la région, si nombreuses sont les familles atteintes par le fléau, que la coutume s'est établie de remplacer le terme Asile d'Aliénés par cet euphémisme : *le Refuge*.

Dans plusieurs poèmes de *Au Nord de Boston*, l'ombre de la folie apparaît au fond du tableau, ses ténèbres appellent et engloutissent dans leur néant des âmes sans joie, trop faibles pour résister à leur destin. Comment d'ailleurs pourraient-elles lutter victorieusement contre lui, car seuls sont restés dans les fermes de la Nouvelle-Angleterre les gens âgés ou ceux que leur faiblesse rendait incapables d'effort. Les jeunes et les forts, qui se sentaient capables d'affronter les dangers et les risques de la vie dans un milieu nouveau, ont entendu l'appel de l'Ouest. Aussi le pays devient-il de plus en plus désert ou reste-t-il peuplé seulement de vieillards qui n'ont pas voulu quitter à la fin de leur vie la maison où ils étaient nés. Ceux qui sont partis ont quelquefois été remplacés par ces émigrants, venus de Finlande pour la plupart, qui savent arracher au sol ingrat la subsistance qu'il accordait trop parcimonieusement aux fils des premiers « settlers ». L'épuisement de la race et la fatalité sous laquelle elle va succomber, si elle ne renouvelle pas ses forces aujourd'hui usées, fournissent au poème intitulé : *La Servante des Serviteurs*, à la fois son intérêt dramatique et son émotion.

La Servante des Serviteurs est une femme qui, depuis son mariage, est enchaînée par l'écrasante routine des plus humbles devoirs. Sans interruption, pendant toute la journée, les tâches domestiques se succèdent pour elle : accablée comme elle l'est par un travail trop lourd, cette femme souffre dans son esprit et dans son âme. Elle est toujours seule, cependant que son mari, aidé par quelques journaliers, travaille aux champs. Elle aspire obscurément à quelque chose, elle ne sait pas quoi, qui romprait l'uniformité des besognes machinales dans lesquelles son

corps et son âme s'enlisent. Depuis des années, elle n'a d'autre horizon que le coin de paysage encadré par la petite fenêtre de l'arrière-cuisine où, matin et soir, elle lave la vaisselle après avoir servi aux hommes les repas qu'elle a apprêtés pour eux.

Un passant que nous ne voyons pas, et dont nous ne pouvons que deviner les questions, vient de frapper à la porte. La présence de cet inconnu donne à des paroles et des sentiments trop longtemps contenus le choc qui les libère. A cet homme qui se tient devant elle, elle dit, en un torrent de phrases entrecoupées, les choses qui ont trop longtemps pesé sur son âme : le cauchemar qu'est devenu pour elle ce paysage qui s'inscrit dans la fenêtre, ce lac qui ressemble à « un tronçon détaché d'une grande rivière », cet horizon vaste dont ses sens émoussés ne peuvent plus discerner la beauté. Elle dit aussi l'épouvante sans nom qui l'étreint, la menace qu'elle sent chaque jour plus proche et qui peuple de fantômes encore indistincts ses longues journées solitaires. La folie, elle le sait, la guette et va bientôt l'atteindre ainsi qu'elle a jadis atteint d'autres êtres dans la même maison. Comme une hallucinée, elle raconte au passant comment, au premier temps de son mariage, un frère de son mari habitait avec eux, mais relégué dans une chambre à la porte solidement verrouillée. Nuit et jour, le furieux délire du malheureux s'exhalait en hurlements, en paroles atroces qui laissèrent dans l'esprit de la jeune femme des traces ineffaçables. Et maintenant elle devine que, à son tour, sa raison va céder, que rien ne pourra la retenir de glisser jusqu'à l'abîme. Déjà, ce n'est qu'au prix d'un effort héroïque qu'elle accomplit, par la force de l'habitude, ses travaux de ménagère, mais des visions de folie viennent traverser sa pauvre tête. Et quand le passant continue son chemin, il emporte avec lui la pitoyable image d'une créature poursuivie par une fatalité à laquelle elle ne peut même plus essayer de se dérober.

Certes, toutes les pièces de *Au Nord de Boston* ne sont point également sombres et douloureuses. Il en est d'exquises : *La cueillette des mûres* ou *le Tas de Bois*, qui sont baignées de fraîcheur matinale et parfumées de toutes les senteurs de la forêt. Cependant, dans beaucoup d'entre elles, on retrouve le même thème : celui d'existences cédant sous la pression de forces hostiles et implacables. En développant ce thème, Robert Frost, fils de la Nouvelle-Angleterre, reprend avec un réalisme plus vigoureux une étude que Nathaniel Hawthorne, lui aussi descendu des colons puritains, avait il y a soixante ans, à maintes reprises, esquissée dans ses contes et ses romans.

La lutte qu'eurent à soutenir les premiers « settlers » contre la nature sauvage, contre les rigueurs du climat, s'accompagna jadis d'une autre lutte dont le théâtre n'était pas la réalité extérieure. En même temps qu'ils devaient tendre toutes leurs énergies vers l'accomplissement de leur tâche matérielle, ces hommes devaient bander leurs âmes pour qu'elles résistassent à l'insidieuse et invisible action de forces mystérieuses. Le pays inculte qu'ils venaient défricher, au cœur duquel ils plantaient hardiment leurs huttes, puis leurs maisons de planches et leurs églises, prenait sur eux, à l'heure même où ils commençaient à le posséder, une sournoise et terrible revanche. Les vastes terres inconnues, les forêts, les montagnes, toute cette nature jusque-là inviolée, avec, peut-être, ses dieux indigènes jaloux de leur domination menacée, se vengeaient de l'intrusion sacrilège et de la conquête subie, en jetant au cœur des nouveaux venus des germes de terreur et de folie. De toutes parts, ces hommes, habitués à un pays où l'existence était organisée et contenue dans le cadre des lois et des coutumes de la vie civilisée, se sentaient environnés dans leur nouvelle patrie de puissances auxquelles ils ne pouvaient opposer qu'une incomplète défense. L'histoire des débuts de la colonie puritaine qui fonda la Nouvelle-Angleterre, con-

tient assez de sombres épisodes comme celui des fameuses Sorcières de Salem, pour qu'on puisse comprendre quel déséquilibre psychologique, quelles semences de panique se mêlaient à l'intrépidité et à l'endurance physique et morale des premières générations.

Les paysans, les « farmers » à la vie desquels Robert Frost emprunte le sujet de *Au Nord de Boston*, sont les héritiers directs de ces émigrants puritains qui luttèrent, la hache à la main, pour arracher à la forêt les arpents de terre qui devaient les nourrir. Comme celles de leurs ancêtres, leurs âmes sont parfois marquées du sceau de ces puissances ténébreuses qui ajoutèrent aux terreurs de la forêt et de l'inconnu une indicible épouvante. Aussi n'est-ce pas seulement le remords de leur péché, mais la conscience d'une présence invisible et d'autant plus redoutable qui donne son accent d'angoisse à ce poème où nous voyons deux êtres liés par une passion coupable, peupler l'obscurité d'une route qui leur est familière de fantômes menaçants.

Le même sentiment de forces ambiantes apparaît d'une façon moins tragique, mais également frappante dans le premier poème du recueil : *Le Mur qu'on répare*. Le fermier qui, au printemps, relève de concert avec son voisin le mur entre leurs deux domaines, exprime la conviction que quelque chose, il ne sait quoi, s'acharne à détruire ce qu'ils doivent ensuite rebâtir :

Il y a quelque chose, dit-il, qui n'aime pas les murs, qui prend plaisir, au cours de l'hiver, à faire tomber de-ci de-là ses pierres pour que la terre, débarrassée d'une entrave imposée par les hommes, reprenne son indépendance primitive.

Ce « quelque chose », dont cet homme simple n'essaye pas de trouver le nom, est aussi réel pour lui que sa maison, ses champs, et ses arbres.

Seul, un poète pénétré jusqu'aux moëlles par l'ambiance spirituelle et le milieu extérieur de la Nouvelle-Angleterre, pouvait reproduire l'aspect et l'âme des cho-

ses avec une fidélité aussi exacte, une vérité aussi profonde. Avec un accent d'une incontestable vérité, Robert Frost détache de la vie des « gens de chez nous » tel ou tel épisode qui nous en fera saisir les caractères essentiels. Il ne cherche point uniquement ce qu'elle peut contenir de tragique ou de douloureux ; à côté de *la mort du Journalier*, de *la Servante des Serviteurs* et des *Funérailles de l'Enfant*, il est d'autres poèmes, tels, par exemple, *Trois Générations* ou encore *le Code d'Honneur*, dans lesquels brille l'étincelle d'humour qui se cache quelquefois sous la sévérité taciturne des paysans du New-Hampshire.

Mais le réalisme de Frost, si original, si fort soit-il, est empreint d'une réserve qui sait toujours éviter cette brutalité qui passe souvent pour réalisme. Le poète a lui-même défini son attitude en présence du réel par une comparaison pittoresque : Pour lui, il y a deux catégories de réalistes dans l'art et la littérature : « *Ceux qui, en vous apportant une pomme de terre, ont bien soin de ne pas la nettoyer pour vous prouver que c'est une vraie pomme de terre, et ceux qui la nettoient avant de vous l'apporter* (1) » et il avoue qu'il penche pour ceux-ci. En effet, au double point de vue du thème et de l'expression, Robert Frost, sans embellir ni estomper la vérité, n'insiste jamais sur le détail inutile et bas, que d'autres réalistes choisiraient pour sa seule bassesse, enlevant par là au vrai sa simplicité et sa dignité.

D'ailleurs, une sûre intuition lui fait saisir toujours l'essentiel, le trait caractéristique qui révèle une physionomie ou trahit une âme. Aucun développement littéraire, aucune recherche de l'expression élégante, de la phrase sonore, ne vient altérer la netteté de son dessin et ralentir son récit. Sans viser à rien qu'à être vrai, il a trouvé la force, l'originalité, et, pour la première fois, sous ses mains, le vers blanc auquel il conserve sa coupe

(1) Voir *Modern American Poetry* de Louis Untermeyer.

régulière, s'est assoupli au point de se modeler exactement sur les paroles et les expressions que, dans la Nouvelle-Angleterre, on entend tous les jours sur les lèvres des paysans. Les longs monologues dont, le plus souvent, se composent les poèmes de *Au Nord de Boston,* ne sont pas un genre choisi arbitrairement par l'auteur et auquel il plie la révélation que chaque épisode doit nous apporter : ils correspondent à la façon même dont s'expriment, aux heures de profonde émotion ou de rare détente, des êtres frustes, ordinairement silencieux, et pour lesquels la parole est l'équivalent d'un acte.

Si la phrase n'était pas depuis longtemps devenue banale, on pourrait dire que chacun des épisodes de *Au Nord de Boston* est une tranche de vie. C'est un lambeau, une parcelle, mais caractéristique, d'une existence que nous pouvons, d'après ce fragment, reconstituer tout entière, Souvent le récit est placé dans la bouche de celui qui en est le héros : peu de présentation indirecte, peu de description, mais des êtres, que nous rencontrons dans ces pages comme nous pourrions les rencontrer dans la vie, nous parlent et nous révèlent, sans intermédiaire, leur personnalité.

Ainsi, *Au Nord de Boston* repose sur une triple vérité : celle des faits, celle des caractères, et celle du langage. Mais cette qualité même nous empêche d'isoler quelques vers dans tel ou tel poème pour en tirer une citation : c'est par leur ensemble qu'ils prennent leur signification et leur valeur.

Livre de la vie d'une population simple et fruste, soumise à une fatalité matérielle et spirituelle contre laquelle elle ne peut toujours réagir, *Au Nord de Boston* est encore quelque chose de plus : le livre nous montre, par delà les aspects caractéristiques d'une région et de ses habitants, l'âme profonde d'une race et d'un pays. Le livre des « Gens de chez nous » est aussi un livre du peuple américain, dans ce qu'il conserve encore à notre époque des

mœurs et de l'esprit de ces puritains qui furent les premiers colons de la Nouvelle-Angleterre. Le public ne se trompa point en reconnaissant, presque dès son apparition, en ce livre unique et fortement original, une œuvre indubitablement marquée de l'empreinte de l'Amérique et des caractères fondamentaux de sa vie nationale.

De la seule étude de deux œuvres représentatives, — dont l'une, l'*Anthologie de Spoon River*, marque, nous l'avons dit, une étape décisive dans l'évolution de la littérature américaine,— se dégage une vision assez nette des grandes lignes suivant lesquelles s'ordonne le renouveau et du sens dans lequel on peut dire que la poésie américaine s'est triomphalement et définitivement orientée. Mais si l'on voulait examiner à loisir tout ce que la nouvelle génération poétique a produit qui mérite l'intérêt ou l'admiration, il faudrait citer plusieurs autres noms et maintes autres œuvres. Parmi les tentatives les plus originales, les innovations les plus frappantes, il faudrait mentionner celles de Vachel Lindsay. Ce poète ne vise à rien moins qu'à restituer hardiment à la poésie moderne la valeur musicale absolue qu'elle possédait jadis, alors que, dans le monde antique, la déclamation poétique et l'éloquence étaient accompagnées et soutenues par les accords de la lyre ou le son des flûtes.

Dans cet essai d'orchestration verbale intitulé *les Cloches*, Edgar Poe avait déjà voulu fixer toutes les inflexions, toutes les nuances, indiquer les tonalités variées dont est capable la voix du bronze ou de l'argent. Dans la poésie de langue anglaise, comme d'ailleurs dans notre poésie, les exemples ne manquent pas de cette recherche des sonorités ou de ce don spontané de l'harmonie verbale qui fait dire d'un poème qu'il est une musique. Mais Vachel Lindsay veut autre chose ; il ne lui suffit pas que la phrase soit musicale, que telle ou telle impression auditive soit suggérée par le vers ou la strophe : il veut définir la qualité essentielle de la symphonie dont le vers est une

partie et veut que cette partie musicale soit considérée, non pas comme un accompagnement qu'il est loisible de dédaigner ou d'écarter, mais comme le complément indispensable d'un poème donné. Vachel Lindsay arrive à ce résultat par deux moyens : tel rythme, telle mélodie lui apporte la suggestion première d'où découle toute une composition, puis, le poème achevé, et pour que le lecteur puisse, dès la première lecture, jouir de l'œuvre telle qu'elle a été composée et en saisir toute la valeur musicale, il indique, au moyen de sous-titres ou de gloses abondantes, le ton sur lequel le morceau doit être récité ou déclamé, le mouvement qu'il faut donner à tel ou tel passage et même, parfois, les instruments dont la déclamation doit être accompagnée pour obtenir l'effet symphonique en vue duquel le poème a été composé. Cette orchestration n'est point pour lui un ornement, une parure adventice : elle lui est imposée par sa conception de la nature même de la poésie. Les images ou les idées contenues dans un vers ne valent pas, à son sens, uniquement par elles-mêmes et par les prolongements visuels ou intellectuels qu'elles suscitent chez le lecteur. D'après lui, la valeur auditive de telle combinaison de mots ou de rythmes est l'essence même de la poésie, l'inexplicable, mais puissant sortilège grâce auquel images et idées sont transmuées, et, de purs véhicules de la pensée ou de la sensation qu'elles étaient dans la prose, participent par le sacrement musical à un mode de vie supérieur et communiquent à l'auditeur une sensation esthétique et une émotion particulière.

Prenons comme exemple de cette théorie et de ce procédé le poème si souvent cité en Amérique : *Le Général William Booth fait son entrée au ciel.* Comment faire revivre chez le lecteur la brutale et naïve émotion que font naître chez les simples et les humbles les processions en musique, les cantiques, les confessions publiques et théâtrales de l'Armée du Salut ? Vachel Lindsay y parvient

sans effort et du premier coup. Le poème, indique-t-il au début, doit être chanté sur l'air du cantique : « Le Sang de l'Agneau Divin », que l'on entend dans toutes les missions populaires, dans tous les «revivals» qui déchaînent périodiquement leurs vagues d'émotion religieuse dans les pays anglo-saxons. Et, comme dans les séances de « revival », le refrain : « Etes-vous purifié par le Sang de l'Agneau Divin ? » est ponctué par les éclatements brusques et sourds de la grosse caisse.

Ailleurs, dans cette symphonie populaire qu'est *le Bal des Pompiers*, Vachel Lindsay avertit le lecteur que la première partie doit être lue ou déclamée d'une voix grave et profonde, pour imiter « le sourd ronflement des pompes ». Et, plus loin, après avoir dit la tension et l'angoisse des heures de danger, quand le poète dira l'oubli bienheureux, la détente exquise apportée par le bruit, le mouvement et la joie d'un soir de fête, on lira « lentement, d'une voix douce et pénétrante, pareille à une musique prenante et langoureuse ».

Procédé, dira-t-on, qui peut convenir à de pareilles œuvres pour souligner encore l'imprévu, l'originalité de leurs sujets et qui ne saurait être appliqué à d'autres thèmes moins descriptifs. Or, il se trouve que Vachel Lindsay le juge applicable à tout ce qui est poésie et que, si par hasard il ne fournit point au lecteur la glose habituelle, — sorte de basse chiffrée indiquant au lecteur comment il convient d'harmoniser le poème, — il lui enseigne, une fois pour toutes, le moyen de suppléer à cette omission.

Voici ce qu'il déclare dans la préface de ce volume récent : *Le Congo et autres poèmes* :

Quand un poème aura été lu deux ou trois fois, l'auteur espère que chaque vers suggérera l'intonation mélodique appropriée, au lecteur familiarisé avec ces cadences. Que ce lecteur lise alors ce qu'il lui plaira de lire et chante ce qu'il lui plaira de chanter.

L'œuvre de Vachel Lindsay prouve hautement ce qu'une telle méthode de composition et, pourrait-on dire, d'exécution ajoute de netteté au rythme, de sonorité à la phrase. Mais de tels mérites sont précisément ceux que la traduction laisse échapper. En passant par l'intermédiaire de la traduction, rien ou presque rien ne subsiste, par exemple, de l'orchestration subtile, des cadences d'abord habilement suspendues, puis si heureusement achevées des strophes que Vachel Lindsay a dédiées à la mémoire de la fille d'un grand chef indien du pays qui devint l'État de Virginie. Il est permis de dire que pas un lecteur de langue anglaise ne saurait lire deux ou trois fois le poème,— ainsi que le conseille l'auteur, — sans que sa voix et son oreille ne possèdent désormais et pour toujours la chanson des érables et du froment que sa terre natale chante, au printemps, en Virginie, sous le pas léger de celle qui porta jadis le nom bizarre et charmant de Pocahontas ».

A côté de cette innovation technique, une autre tentative de reconstitution aussi originale, aussi imprévue et aussi féconde semble s'esquisser. Cependant qu'un Vachel Lindsay veut replacer la poésie sur ses bases premières, dans le plan où elle se mêle à la musique dont elle est un prolongement articulé, l'effort constructif des poètes américains se donne un autre but non moins nécessaire, grâce auquel la nouvelle poésie pourra sûrement prendre l'essor le plus hardi.

On a vu que les poètes contemporains proclament la nécessité de la rupture avec tout ce que le passé européen a donné à l'Amérique. Du fardeau de toutes ces branches mortes, ils veulent, une fois pour toutes, dégager le fût vivace de l'arbre dont les racines plongent aujourd'hui au cœur de la terre américaine. Mais cette rupture même avec une tradition devenue aujourd'hui étrangère, et hautement reniée par des poètes qui veulent, avant tout, faire entendre une voix autochtone, serait dangereuse

et porterait en elle une menace de stérilité si, en même temps qu'ils se libèrent des influences étrangères, on ne voyait pas les poètes américains tendre consciemment ou obscurément à la création d'une tradition nationale. Cette tradition, on le comprend aisément, ne saurait être demandée au passé ethnique du continent américain. Si intéressantes que soient les légendes et les traditions de l'Amérinde, elles ne sont connues que d'une partie restreinte des Américains d'aujourd'hui, et, ce qui est plus grave encore, ne sauraient faire naître chez ceux à qui elles sont transmises le sentiment d'un lien reliant le passé au présent et les Américains autochtones des âges révolus aux Américains d'aujourd'hui.

Aussi, la tradition américaine et la légende, en laquelle toute tradition trouve son meilleur instrument de propagation, doivent appartenir à une époque assez récente pour que tous puissent en comprendre les caractères essentiels, et choisir pour héros des êtres assez proches des générations actuelles. De plus, ces amants du réel et de l'immédiat que sont les Américains ne sauraient s'intéresser vraiment et trouver un exemple fécond dans des modèles trop lointains. Une figure héroïque n'a pas besoin pour eux du recul du passé : leur imagination vive, mais éprise de vérité, n'accepte pour modèles que ceux qui peuvent sans effort être reconnus par tous comme possédant au plus haut degré les vertus qui appartiennent ou devraient appartenir à tous les hommes. Un, surtout, de ces « exemplaires d'humanité », suivant l'expression américaine, semble concentrer autour de lui l'admiration attendrie et le respect des Américains d'aujourd'hui.

Autour de la figure d'Abraham Lincoln, les poètes, interprètes supérieurs de l'âme nationale, commencent à tisser les voiles dont l'imagination des hommes aime à envelopper ses héros. C'est en lui, mieux qu'en aucun autre des grands hommes dont s'enorgueillit l'Amérique, que le peuple américain incarne à la fois son plus haut

idéal et les réalisations les plus belles que cet idéal a jamais connues. En Lincoln, en effet, s'expriment clairement l'énergie de la race, sa droiture, sa simplicité, sa force native, son invincible idéalisme, son âpre ardeur à poursuivre le but choisi et à mener à bien la tâche commencée. De plus, en Lincoln, tout semble fait pour attirer et retenir l'imagination populaire : le contraste frappant entre l'humilité de son origine et la tragique grandeur de sa destinée suffirait à lui seul pour faire de lui un personnage de légende. Il fut près des plus pauvres,dans ce pays où la richesse est une royauté ; il fut l'arbitre du sort de l'Amérique à un tournant décisif de son histoire ; au-dessus de toutes les opinions et de toutes les critiques resplendit son patriotisme. Gauche et fruste, il apparaissait cependant au milieu des autres hommes comme un prince au milieu de ses sujets. Il n'est pas jusqu'à la laideur puissante de son masque, à la raideur anguleuse de son corps robuste et noueux, qui ne donnent à sa silhouette un caractère unique et inoubliable. Aussi voit-on Lincoln, en même temps qu'il occupe les historiens et les biographes, inspirer les poètes et devenir, grâce à eux, pour la génération actuelle, le vivant symbole des aspirations et des plus hautes vertus de la nation américaine. Dans la récente et admirable *Anthologie de la Poésie américaine moderne* publiée par Louis Untermeyer, on compte une dizaine de poèmes dont Lincoln a fourni le sujet, et si, détachant ces poèmes de l'ensemble dont ils ne forment qu'une faible partie, on étudie chacun d'eux isolément, on trouve dans cette étude, avec une preuve irréfutable de l'attraction exercée par la figure de Lincoln sur l'imagination de ses compatriotes, les premières manifestations de ce que l'on appellera sans doute plus tard : « La Légende de Lincoln ».

Pour Edwin Markham, un des poètes qui précédèrent et furent en quelque sorte les annonciateurs du renouveau actuel, Lincoln est le fils du peuple. En lui, le poète

reconnaît « la tolérance et l'équité de la lumière, la gaieté du vent qui fait frissonner le blé, la pitié de la neige qui cache toutes les blessures ». Et quand Lincoln est frappé par un assassin, il tombe « comme un haut cèdre abattu qui laisse sur le bleu du ciel un grand vide ». Mais si Markham identifie Lincoln aux forces bienfaisantes de la Nature et nous fait voir surtout sa grandeur et sa supériorité, d'autres poètes voudront de préférence insister sur ce fait cher, nous le savons, au caractère américain : que Lincoln fut un « homme de chez nous », que tel fermier ou tel commerçant un jour lui parla, ou le rencontra. Ce désir de rattacher étroitement à l'humilité et à l'insignifiance des vies moyennes une vie plus noble et plus belle s'exprimera alors en termes nouveaux et imprévus, avec la même admiration et la même curiosité que Browning mit un jour à questionner, en des vers fameux, l'homme qui avait eu le privilège de voir un jour Shelley face à face.

Edwin Arlington Robinson évoquera Lincoln « tel que le vit sans doute quelqu'un de ses contemporains peu de temps après la Guerre Civile ». Déjà, la grandeur de sa tâche et l'isolement auquel cette grandeur et aussi son destin l'avaient condamné, amènent ses contemporains, en de rares moments de claire intuition, à comprendre que cet homme, qui semblait pareil à eux, les dominait de toute la hauteur de son génie. « Le visage que nous avons vu ne resplendit jamais de jeunesse, et, d'ailleurs, ne fut jamais un jeune visage. Car cet homme auquel, nous autres boutiquiers, nous appliquions notre conception ordinaire de l'âge et du mérite, était immortel comme les éléments quand il mourut, et, dès sa naissance, cachait en lui la sagesse des âges. Le plus triste des rois de la terre, courbé sous le poids d'une couronne qui déchirait son front, cet homme opposa à la rancœur une sérénité mystérieuse, et demeura laconique, olympien. »

Vachel Lindsay, en un poème d'une beauté saisissante,

va nous faire voir dans les ténèbres de minuit Abraham Lincoln revenant, pendant les heures terribles de la Guerre Mondiale, visiter sa ville de Springfield dans l'Illinois. Le fantôme de Lincoln erre d'un pas inquiet à travers la petite ville endormie. Comment pourrait-il reposer dans sa tombe au flanc de la colline ? « Aujourd'hui, il est au milieu de nous ; comme jadis sa tête se penche sur sa poitrine, il songe aux hommes, aux rois... oui, quand le monde affligé gémit de douleur, comment Lui pourrait-il dormir ? »

Plus humain encore, plus tendre, un poème merveilleux de James Oppenheim : *L'enfant Lincoln*, nous fait penser à ces tableaux où les primitifs, avec une foi naïve, nous montraient la Vierge et l'enfant, sous les traits d'une humble jeune femme et d'un petit être sans beauté, dont la nature divine ne se marquait pas même au trait de lumière d'un faible halo, mais seulement à la tendresse et au respect dont le peintre savait imprégner son œuvre. C'est, en effet, une *Nativité* à laquelle il faut songer, quand James Oppenheim parle de l'enfant qui naît dans une hutte, bâtie au milieu d'une clairière dans l'immense forêt du Kentucky. Cet enfant, élevé loin des hommes, apprend dans la solitude de ses premières années « ce que Dante lui-même n'osa jamais imaginer : que les hommes sont égaux sous le soleil, et devant Dieu qu'ils sont des âmes et des âmes *égales* ».

Et comment nous rendre sensible la stupeur qui s'empara de tous quand on apprit l'assassinat de Lincoln ? C'est la douleur d'une nation, douleur unique dans sa piété fraternelle, que nous disent les deux derniers vers du poème : « Et dans les rues, les hommes se mettaient à sangloter à la pensée que notre Abraham était mort. »

Un autre poète va rapprocher encore des cœurs américains la grande figure de Lincoln : c'est John Gould Fletcher qui va faire parler Lincoln pendant la Grande Guerre. A ses compatriotes qui connaissent pour la première fois

depuis tant d'années l'angoisse des séparations et la douleur des deuils tragiques, il révèlera, pour les exhorter à la résignation et à la patience, les coups dont le destin le frappa sans l'accabler :

« Je pénétrai à travers la vie », lui fait dire le poète, « comme la lumière pénètre au premier printemps, toujours plus avant, mais, derrière moi, je laissai bien des vides : des tombes muettes, l'une d'une mère... l'autre, d'une femme aimée (depuis longtemps la neige a recouvert sa pierre funéraire), une autre, une bien petite tombe, celle d'un enfant qui était le mien. »

Dans la perspective magnifique qui s'étend à Washington du Capitole jusqu'à la rive du Potomac, la nation américaine a conssacré le souvenir de son fondateur ; puis, récemment, des artistes américains ont été appelés à l'honneur de dresser un monument à la gloire de Lincoln. Simple et noble, avec son fronton blanc et ses sévères colonnes doriques, le temple s'élève et, sur ses murs, des fresques disent dans un langage symbolique ce que fut l'œuvre de Lincoln et rendent à sa mémoire un hommage digne du héros et digne de ceux pour qui il donna sa vie. Mais, si beau que soit le « Lincoln Memorial », si émouvant que soit le rythme de ses lignes et le site dans lequel il est placé, près de la courbe du Potomac aux eaux rapides, ce monument n'est certes pas plus beau que celui que lui érigent aujourd'hui les poètes américains dans l'imagination et le cœur de ses compatriotes.

A jeter sur elle un coup d'œil d'ensemble, on voit, avant tout, que cette nouvelle poésie américaine veut vivre dans le vrai, dans le réel et le présent. Les évocations d'un passé dont le pittoresque et le vague mystère flattaient l'imagination, les visions d'un exotisme qui, avec le temps, s'était dissocié de la réalité et était devenu purement conventionnel, formant une sorte de « No Man's Land » où les poètes venaient chercher de quoi suppléer au défaut

d'inspiration personnelle, toutes ces choses ne répondent plus aux besoins du pays et de l'heure. Ces évocations et ces visions, dans l'Amérique d'aujourd'hui où le pouvoir du réel est plus fort et plus impérieux qu'en aucun autre pays, feraient de la poésie, comme elles le faisaient autrefois, quelque chose d'aristocratique destiné à une élite et goûté d'elle seule, l'expression savante et raffinée d'une culture dédaigneuse des réalités journalières. De plus, dans une contrée à laquelle l'émigration a, au cours des cent dernières années, apporté une grande partie de sa population, l'appel du passé ne saurait faire naître les échos qu'il éveille en Europe. Pour des hommes qui sont devenus ou deviennent Américains, le présent est le seul maître des énergies et des pensées, c'est lui qui, sans s'appuyer comme ailleurs fortement et toujours sur la tradition, prépare et oriente l'avenir.

Avec la même audace et le vigoureux élan qu'avaient mis les pionniers du XIX[e] siècle à la conquête matérielle du continent américain, les poètes de la nouvelle génération accomplissent une œuvre semblable : celle de la transfusion de la réalité extérieure dans des vers emplis du souffle même et de toutes les énergies de la vie nationale. Désormais, la poésie ne veut plus être, en Amérique un jeu de délicats ou d'hommes qui demandent à l'inspiration de les faire planer très haut au-dessus de la vie contemporaine : elle ne veut être qu'une des expressions, la plus belle, — parce que la plus complète, — de la vie nationale. Et surtout elle veut être accessible à tous, parler leur langage, dire leurs actions, leurs pensées, refléter leurs aspirations. Elle est, dans le sens le plus profond du terme, une poésie démocratique, puisqu'elle ne cherche qu'à reproduire dans toute leur variété et dans toute leur vérité la vie et l'âme d'un peuple.

Car, chose caractéristique, les meilleures œuvres du renouveau actuel ne sont point lyriques ni subjectives. Les maîtres de la poésie contemporaine ont d'abord

cherché leur voie ; hésitant, tâtonnant, ils ont écrit des œuvres non sans talent, mais sans originalité, aussi longtemps qu'ils ont exclusivement exprimé leurs joies, leurs douleurs, leurs impressions personnelles. A partir du moment où ils ont dépouillé l'égoïste préoccupation du moi, délaissé l'analyse de leur propre cœur et la notation complaisante de leurs impressions pour produire des œuvres qui soient, non plus le miroir d'un seul visage, mais qui reflètent les vies multiples, les activités innombrables dont l'ensemble forme la vie de leur époque, ils sont devenus de vrais poètes et ont apporté à la littérature américaine l'éclat d'un renouveau.

Son amour passionné du vrai, son sens aigu du présent et du réel ont donné à la nouvelle poésie américaine, avec son accent original et son caractère nettement démocratique, la rare et prenante qualité de sa forme. Les poètes ne se sont pas contentés de s'affranchir de toute convention, de toute imitation des formes poétiques traditionnelles ; on voit chez eux une conception très neuve des rapports entre la substance poétique et l'expression. Ils éprouvent une répugnance instinctive à couler leur pensée dans des moules rigides où elle perdrait quelque chose de sa sincérité et de l'entière originalité à laquelle elle vise. Pour eux, forme et substance sont une, et c'est la substance qui, toujours, doit dominer et créer la forme. Si bien que, dans leurs œuvres, la forme révèle, non pas le plus ou moins d'habileté technique du poète, mais seulement la valeur de sa matière et de son inspiration. Dans leurs vers, la forme n'est autre chose que l'incarnation de la chose spirituelle ; elle n'est plus l'objet de jeux savants, d'exercices délicats, elle est la transsubstantiation, par l'acte de la création poétique, de la pensée et de l'inspiration. Aussi ne les voit-on jamais faire de la forme un vêtement somptueux dans les plis nombreux duquel ils étoffent un thème grêle ou en soi insignifiant. Ils tiennent la forme, non pour un vêtement, une parure

tout extérieure, mais pour le sacrement de la substance poétique devenue tangible.

Ainsi la nouvelle poésie américaine, se dégageant définitivement de tout ce que les conventions littéraires, classiques ou européennes, avaient prêté à ses débuts hésitants, entre en possession de toute la force, de toute l'originalité de l'ambiance matérielle et spirituelle dont elle est exclusivement imprégnée. Image d'un peuple libre, d'une vie nationale où s'exercent les activités les plus variées et d'un pays où les énergies humaines trouvent le champ le plus vaste qu'elles puissent rencontrer à notre époque, la poésie américaine ne redit plus aujourd'hui les échos du passé, mais fait seulement entendre la voix du réel et du vrai.

LÉONIE VILLARD.

Maître de conférences de littérature anglaise et américaine à la Faculté des Lettres de Lyon.

HISTOIRE

DE LA

MARQUISE DE POMPADOUR

—

[Le manuscrit dont nous commençons la publication provient des papiers du comte de Caix de Saint-Aymour, mort en 1921, et qui l'avait cédé au possesseur actuel en 1918. C'est un cahier de 38 pages, sur mauvais papier jaunâtre, simplement cousu sous une feuille de garde rayée blanc et bleu. Le texte est serré, écrit à la hâte d'une écriture qui varie, sans ponctuation et paraissant avoir été dicté. L'auteur ne donne aucun détail permettant de découvrir son identité. Il dit seulement qu'il écrit au cœur de l'été de 1758.]

PREMIÈRE PARTIE

Le père de la Marquise était boucher aux Invalides et se nommait Poisson (1).

Peu après son mariage, il fut mis en prison pour viol. Il s'échappa, et ne fut pendu qu'en effigie.

Il resta hors du royaume jusqu'à ce que, par l'entremise de Mme de Pompadour (2), ou, du moins, à sa considération, il lui fut permis d'y rentrer.

Sa mère, une des plus belles femmes qu'il y eût en

(1) Jeanne-Antoinette Poisson, marquise de Pompadour, favorite de Louis XV ; née à Paris en 1721, morte à Versailles en 1764.

Elle était fille naturelle d'un syndic des fermes, Lenormand de Tournehem.

Elle naquit à Paris le 29 décembre 1721. Son père, Antoine Poisson, était premier commis dans les bureaux des frères Pâris. Ses malversations dans les fournitures de l'armée de Villars l'avaient exposé, sous la Régence, aux rigueurs de la chambre ardente. Obligé de fuir les poursuites, il obtint plus tard d'être attaché à l'entreprise des vivres et viandes à l'Hôtel des Invalides, ce qui fit dire à Voltaire qu'il avait été boucher.

(2) Pompadour, hameau de la Corrèze, commune d'Arnac, arrondissement de Brives, 800 habitants. Restes d'un château XIIIe, XVe, XVIIIe siècles, occupé par l'administration des haras, donné par Louis XV à Mme de Pompadour en 1745.

France, ne s'abandonna point, en l'absence de son mari, à une vaine et inutile tristesse. Elle chercha à se consoler dans les bras de deux amants déclarés. Tout Paris savait qu'ils l'entretenaient.

C'étaient M. Pâris de Montmartel, et M. Le Normand de Tournéan (1), employés tous deux dans les revenus de l'Etat.

Elle ne s'en tint pas à deux amants, et Mme Poisson ne fut pas avare de ses faveurs. Pendant l'absence de son mari, elle eut une fille, qui est, aujourd'hui, la fameuse Mme de Pompadour.

MM. Pâris et Le Normand prétendirent tous deux à l'honneur d'être les pères. Ils étaient les amants ; des recherches un peu soigneuses les auraient, peut-être, privés l'un et l'autre de l'honneur auquel ils aspiraient.

Mme Poisson donna la préférence à M. Le Normand ; il semble qu'elle ne le fit pas sans de très bonnes raisons. M. Le Normand se chargea, avec joie, de tous les soins que la qualité de père lui imposait. Elevée sous ses yeux et sa direction, elle reçut la plus belle et la plus parfaite éducation. Danse, musique, peinture, l'occupaient tour à tour, elle y montra toujours des talents supérieurs. Elle y ajoutait infiniment de grâces.

Rien n'était plus charmant que sa personne, ni plus aimable que la vivacité de son naturel. La tendresse de M. Le Normand s'accrût à un tel degré qu'il songea, de bonne heure, à la placer d'une façon qui ne ferait point douter qu'il en faisait autant de cas que si elle eût été sa fille légitime.

Ses charmes lui firent faire bien des conquêtes parmi lesquelles : le jeune Le Normand d'Estiolles, neveu de celui qui joue, ici, le personnage de père. Il vit la jeune

(1) Charles-François-Paul Lenormand de Tournehem était l'un des syndics de la ferme générale. A peine la Pompadour fut-elle maîtresse reconnue, qu'un de ses premiers soins fut de donner à Lenormand la direction générale des bâtiments. Il mourut en 1751, riche d'une fortune estimée à 20 ou 25 millions. (Tournehem, commune du Pas-de-Calais, arrondissement de Saint-Omer, sur la Hem, affluent de l'Aa, 939 habitants, ruines d'un château-fort du moyen âge).

Poisson dans la maison de son parent ; il ne la vit pas impunément. Il s'en ouvrit à son oncle, pour un mariage légitime, quoiqu'il désespérât d'obtenir jamais le consentement de son père pour un mariage contre lequel il y avait tant d'objections à faire.

On vint à bout, non sans difficultés, de gagner le père du jeune homme. M. Le Normand promit la moitié de ses biens au jeune époux; l'autre moitié après sa mort. Le père accepta, le jeune couple fut uni (1). M[lle] Poisson devint M[me] d'Estiolles. Il ne paraît guère qu'on ait consulté son cœur dans toute cette affaire.

M. Le Normand n'avait rien de *revenant*. Il était petit et assez mal tourné. Ses biens étaient considérables et il pouvait faire de grosses dépenses. Il lui accorda toute la liberté qu'elle pouvait désirer, entretint dans sa maison la plus belle compagnie qu'il y eût dans tout Paris, compagnie dont elle fut le plus bel ornement.

Beaucoup furent attirés par des vues sur M[me] d'Estiolles, qui n'était pas une femme à rebuter personne. Du nombre de ceux qui se déclarèrent, était M. l'abbé Bernis (2), aujourd'hui ministre d'Etat, bientôt cardinal. Son amour pour cette dame fut le premier fondement de sa fortune, bien qu'elle n'y répondît pas de la façon qu'il aurait souhaité. Elle lui en conserva un souvenir reconnaissant : arrivée au faîte de sa puissance, elle le fit nommer ambassadeur de la République de Venise et sa faveur l'a placé au rang où il se trouve aujourd'hui.

Bernis, d'une famille inconnue de Pont-Saint-Esprit, se fit d'abord connaître par quelques poésies à la louange de sa belle. Poésies où se trouvent une aisance et une naïveté qui les font lire avec plaisir, sans plus. Dans les

(1) Le mariage eut lieu le 9 mars 1741.

(2) La famille de Pierre de Bernis est l'une des plus anciennes du Languedoc. Elle remonte au x[e] siècle et compte parmi ses membres Guillaume de Pierre qui se signala par son courage au siège d'Antioche en 1098.

Il suffit, du reste, pour réfuter l'assertion de notre auteur, de rappeler que le chapitre de Lyon, dont Bernis faisait partie, exigeait les preuves de seize quartiers de noblesse d'épée, tant du côté paternel que du côté maternel.

affaires, il avait moins de talent encore. Le monde n'a pu encore pardonner à Mme de Pompadour l'avancement trop rapide de son ancien galant. Néanmoins, avant son heureuse chute avec Louis XV, elle ne se permit jamais rien de contraire à la fidélité qu'elle devait à son époux.

Il est vrai, elle ne renvoya jamais un amant tout à fait à vide, mais elle répondait toujours, à ceux qui étaient les plus pressants, qu'il n'y avait que le roi seul qui pût la rendre infidèle à son mari.

Cette plaisanterie fait beaucoup d'honneur au proverbe italien : « Veux-tu devenir Pape, persuade-toi que tu le deviendras. »

Néanmoins, elle en voulait au roi, et sa résolution était prise.

Le roi aimait la chasse. Mme d'Estiolles fit connaître à son mari le penchant qu'elle avait pour ce plaisir. Elle se fit faire un habit dans ce goût fin et exquis qu'on admirait toujours en elle. Elle fut de toutes les parties de chasse du roi, non comme appartenant à sa suite, mais comme spectatrice.

Elle s'appliqua à rencontrer et croiser le roi, le plus souvent qu'il lui fut possible. En vain. Le roi demanda qui elle était, mais sans laisser entrevoir aucun désir.

Elle n'échappa pourtant pas à la vue perçante d'une rivale qui possédait le cœur du roi, rivale qui était Mme de Mailly, fille de la marquise de Nesle.

Elle avait remarqué Mme d'Estiolles, et en prit ombrage et lui fit signifier qu'elle eût à s'absenter des parties de, chasse du roi. Mme d'Estiolles, trop faible pour heurter de front, se conforma aux ordres accablants qu'elle avait reçus.

Remplissons le vide de son histoire, depuis ce moment, jusqu'à celui où l'affaire fut renouée, par un court recensement des amours du roi de France.

Louis XV (1), à quinze ans, épousa la princesse Marie,

(1) Le mariage fut célébré à Fontainebleau le 5 septembre 1725.

fille de Stanislas Leczinski, roi de Pologne (duc de Lorraine et de Bar), qui en avait vingt-deux. Et, quoique ce mariage se fût fait sans qu'on eût consulté les inclinations, Louis XV donna, longtemps, le plus bel exemple de l'amour conjugal le plus parfait.

La reine n'avait rien de séduisant. Une longue suite d'héritiers prouva assez l'union qui régnait entre les deux époux (1), — Louis XV avait été élevé par le cardinal de Fleury. D'ailleurs la reine avait mille belles qualités.

Quelques courtisans essayèrent de détourner le roi. Un jour qu'on vantait devant lui les charmes d'une certaine dame de la Cour : « Quoi, dit le souverain, la trouvez-vous plus belle que la reine (2) ? »

Dix ou douze ans s'écoulèrent sans qu'on remarquât aucun dégoût dans le roi, ni aucun penchant à la débauche.

On dit que l'âge et les nombreuses couches apportèrent à la reine une froideur (3) dont l'amour ne s'accommoda pas, et que la différence et disproportion d'années commença à se faire sentir. Ce ne fut pas sans une répugnance extrême que le roi songea à se départir de ce qu'il devait à la mère de ses enfants chéris.

Dès qu'une fois il eut franchi la barrière, il se jeta dans tous les champs de la volupté.

Quoique éloigné de la reine, il conserva toujours pour elle l'estime la plus parfaite. Tout ce qu'elle demandait lui était accordé sur le champ ; mais sa modération lui faisait rarement demander quelque chose.

Sa conduite l'avait rendue chère à tous.

(1) Elle eut dix enfants ; elle eut le malheur d'en voir mourir trois en bas âge, et trois autres à vingt-quatre, trente-deux et trente-six ans, il n'y eut que quatre de ses filles qui lui survécurent.

(2) C'est au duc de Picquigny, lieutenant de chevau-léger de la garde, que, suivant la tradition, cette réponse a été faite.

(3) D'après les chroniques de l'époque, le roi se trouvait souvent dans un état voisin de l'ébriété. Un soir, la reine, prise de dégoût, lui interdit la porte de sa chambre. Louis jura qu'il ne recevrait pas deux fois un pareil affront et tint parole.

Lorsque le roi se découvrit de voluptueux désirs, il prit le ton d'un maître qui veut être obéi.

Le cardinal de Fleury (1) en fut bientôt informé, et, habile courtisan, connaissant le monde et le caractère de son élève,il crut que la raison lui ordonnait de fléchir, et que le plus facile serait de lui donner celle dont le roi s'accommoderait le mieux.

« Hé bien! donc, dit-il, qu'on fasse venir la Mailly (2). »

On la chercha. Elle vint.

Peu de dames, à la Cour de France, auraient refusé d'accepter le mouchoir, ou, plutôt, de ne pas se le disputer.

Fort de son goût, le roi s'y tint longtemps.

Jamais maîtresse de roi ne retira moins de profit qu'elle de son amant; ne demandant jamais rien pour elle, ce fut toujours sur les autres que coulaient les grâces dont elle n'était que le canal affable et charitable. Ses vertus effacent entièrement la tache qu'elle avait faite à son honneur.

Un jour, que le roi lui fit présent d'une paire de chandeliers d'or, elle se prit à rire et dit « que Sa Majesté n'aurait pas dû oublier les mouchettes ». Chacun trouva dans ces paroles un badinage spirituel, bien éloigné de l'esprit d'avarice (3).

Quand le roi cessa de la voir, elle se jeta dans la dévotion, mourut dans un couvent, et sans payer ses dettes

(1) Le cardinal ne s'occupa qu'à exercer, à posséder seul le pouvoir. Il trahit son roi en mettant ses soins à nourrir en lui une timidité fatale et à l'éloigner des affaires.

On a dit même que, pour mieux atteindre son but, il avait eu recours au plus honteux moyen ; mais la raison se refuse à croire qu'il soit allé jusqu'à devenir secrètement le complice d'un Richelieu et d'autres courtisans qui s'étudièrent à faire germer les vices dans l'âme de leur maître. (Droz, *Histoire du règne de Louis XVI*, tome I, p. 9.)

(2) Louise-Julie de Nesle, née en 1710, était l'aînée des cinq filles de Louis III, marquis de Nesle, et de Mlle de la Porte-Mazarin.

En 1726, elle épousa son cousin, Louis-Alexandre, Comte de Mailly.

(3) Louis XV lui assura 40.000 livres de rente, lui donna un hôtel, rue Saint-Thomas-du-Louvre, et fit payer ses dettes qui se montaient à environ 765.000 livres. La comtesse de Mailly consacra la plus grande partie de ses revenus à secourir les pauvres ; elle n'a pas laissé d'enfants et mourut en 1751, âgée de 41 ans.

tant elle avait peu recueilli de fruits d'un champ porteur de si riches moissons.

Le roi ne la quitta que pour se jeter dans les bras d'une de ses sœurs.

Elles étaient, toutes cinq, filles de la marquise de Nesle, je veux dire :

Mmes de Lauragais, de Mailly, de Vintimille, de la Tournelle et de Flavacourt.

Elles furent toutes ses maîtresses, ou successivement, ou en même temps, excepté Mme de Flavacourt, la plus belle de toutes et pour laquelle le roi avait de très grandes inclinations.

Son mari la retint dans l'ordre : il eut l'impolitesse de lui dire : « qu'elle pouvait, si elle le jugeait à propos, lui jouer une infidélité, mais qu'il n'était aucun roi au monde qui pût l'empêcher de lui brûler la cervelle si elle s'avisait de le faire ».

Cette petite exception n'empêcha pas le vieux marquis de Nesle, leur père, de dire un jour que « puisque le roi avait eu affaire avec toute sa famille, il ne lui restait plus que d'avoir affaire à lui, pour rendre l'honneur complet ».

Mme de Vintimille, qui fut seconde dans les amours du roi, en eut un fils (1) que son mariage empêcha d'être découvert.

Mme de la Tournelle (2), qui la remplaça, mourut, à ce ce qu'on dit, empoisonnée.

(1) Le comte du Luc, que sa ressemblance avec le roi fit surnommer à la Cour, le demi-Louis.

(2) Marie-Anne de Nesle, veuve à 23 ans, du marquis de la Tournelle. Louis XV lui donna le titre de duchesse de Châteauroux, ajoutant à cette dignité 80.000 livres de rente. Elle crut faire oublier son déshonneur et son avidité en inspirant au roi le désir de la gloire. Après la mort du cardinal de Fleury, elle engagea le roi à présider ses conseils, et à commander ses armées en personne. Le roi tomba malade à Metz, le 8 août 1744. Le 14 du même mois, la duchesse fut renvoyée et rentra à Paris, avec mille difficultés. Le peuple l'accablait d'injures. Elle ne se déroba aux mauvais traitements qu'en prenant des chemins détournés et en traversant à pied plusieurs villages. Le roi, après sa guérison, revit Mme de Châteauroux, qui reprit tout son empire ; à peine fût-elle rappelée à la Cour qu'elle fut atteinte d'un mal aussi violent que subit, et elle expira le 8 décembre 1744, non sans que ses ennemis fussent accusés de l'avoir empoisonnée.

Le roi, dans la grosse maladie qu'il fit à Metz, céda aux instances de son confesseur qui lui interdisait tout commerce avec elle. Mais cette résolution forcée ne dura que jusqu'à son rétablissement. Dès qu'il commença à se remettre, il lui fit donner les plus fortes assurances d'un renouement. Elle ne survécut que deux ou trois jours à ces belles promesses. Elle fut sacrifiée à l'inquiétude de certaines personnes qui craignaient de devenir les victimes de son ressentiment, si elle rentrait en faveur.

Quant à Mme de Lauragais, elle n'eut avec le roi qu'un amour passager pendant qu'elle était dans la confidence des amours de ses sœurs.

Le temps qui suivit ne vit point le roi livré à une maîtresse particulière. Il voulut goûter les charmes de l'inconstance, et ses changements firent assez voir qu'il n'était ni croustilleux, ni délicat dans ses choix. On lui amena des femmes de tous les états, sans excepter, même, celles qu'on désigne sous le nom de *grisettes*. Nous nommerions ainsi ces nymphes qui n'ont souvent pour toute parure, peut-être pour tout bien, qu'un simple cotillon, un tablier rayé et un mouchoir de couleur.

Celui qui le servit le mieux dans ces occupations fut le Duc de Richelieu. Il avait un appartement à Versailles et dans les petits soupers qu'il donnait au roi, il eut toujours soin de lui présenter des personnes qu'il croyait devoir lui plaire.

Il y a pourtant des exemples où il se trompa : Mmes de la Popelinière et de Portail, le roi ne les toucha point. La première lui parut trop affectée ; quoiqu'il y eût beaucoup d'esprit dans l'autre, quoique très belles toutes deux, il leur trouva quelque chose de trop bas et de trop bourgeois. Le contraste était d'autant plus grand que la parure était plus riche et plus élégante. Vêtues d'un simple jupon et d'un corset, peut-être auraient-elles eu le bonheur de lui plaire.

J'ai donné à ces dames le titre de fameuses, ceux de mes lecteurs qui en connaissent les raisons me pardonneront une courte digression en faveur de ceux qui n'en sont point instruits.

Mme de la Popelinière (1) était chanteuse à l'Opéra. Elle fut enlevée au théâtre par M. de la Popelinière, fermier général des finances, très riche, qui l'épousa. Elle crut, sans doute, qu'elle ne pouvait trop se hâter de le punir de la folie qu'il avait faite. Elle se livra à la galanterie. Le duc de Richelieu était à la tête de ses nombreux favoris. Il avait loué chez un tapissier un appartement attenant le sien, et il trouva moyen de pratiquer par la cheminée une porte de communication qu'une grande platine dérobait à la vue. Une malheureuse dispute survenue entre Madame et sa servante découvrit le pot aux roses, et le pauvre mari, au lieu de cacher sa honte, en dissimulant son chagrin, raconta l'histoire avec toutes ses circonstances.

Les rieurs sont rarement pour les époux malheureux. L'invention de la cheminée fut trouvée si belle qu'elle attira une infinité d'éloges à M. de la Popelinière, à qui l'on en faisait l'honneur. Son nom en devint si fameux qu'on le donna à toutes sortes de choses. C'était à la mode d'avoir des coiffures, des jupes, des éventails, etc., etc... à la Popelinière.

Et je crois que l'on ne manquait point de cheminées à la Popelinière (2).

Quant à Mme de Portail, femme du président de ce nom, l'entretien qu'elle eut avec le roi ne fut pas poussé aussi loin qu'elle l'aurait désiré. Elle l'attribua à l'excès

(1) Mlle Deshayes, fille de la comédienne de ce nom, plus connue sous le nom de Mimi Dancourt, devint la maitresse du fermier général, Le Riche de la Popelinière. Le cardinal de Fleury signifia à la Popelinière d'avoir à régulariser sa situation, s'il voulait conserver son office. Mlle Deshayes devint ainsi Mme de la Popelinière.

(2) Mme de la Popelinière se retira avec une pension alimentaire de 20.000 livres dans un quartier obscur de Paris, où elle mourut de chagrin en 1752, négligée du duc de Richelieu, lui-même, qui avait été la cause de son malheur.

d'un amour respectueux qu'elle crût lui avoir inspiré. Il en résulta une aventure des plus divertissantes.

A une grande simplicité, elle joignait une vanité extrême. Elle était dans la persuasion qu'elle avait fait la conquête du roi, et que le défaut seul d'une occasion favorable l'avait empêché de lui en donner des preuves convaincantes. Elle se berçait dans cette ravissante idée. A un bal, en masque, elle découvre un homme qui, par ses airs, sa taille et sa voix, ressemblait si fort au roi qu'on peut facilement lui pardonner sa méprise. Masque ôté, elle se mit à le poursuivre et à l'agacer. Cet homme, qui était de la garde du roi, la connaissait très bien. Il profita de son erreur, il emporta sur elle tous les avantages qu'il pût désirer. Rien ne lui fut refusé...

Le coup fait, elle rentra toute en désordre dans l'assemblée, mais en elle-même très satisfaite de l'accolade qu'elle croyait avoir reçue du roi. Sa joie ne fut pas de longue durée. Le garde du roi ne se tenait pas obligé de reconnaître une faveur qui ne lui était pas destinée. La pièce était belle, il la divulgua ; il suivit Madame dans le bal et conta à tout venant sa bonne aventure. On trouvera un très joli détail de cette aventure dans *les Bijoux indiscrets.*

Quelque temps après, la même personne fut impliquée dans une bien vilaine affaire. Elle se vit accusée d'avoir, de concert avec son cuisinier et son portier, avisé aux moyens d'empoisonner son mari. Cette accusation ne fut point soumise à un examen rigide, dont l'issue lui aurait pu être fatale. Le mari lui-même consentit à étouffer entièrement l'affaire. Mme de Pompadour lui en voulait. Elle ne pouvait lui pardonner d'avoir nourri des vues sur le roi. Elle obtint une lettre de cachet qui la renferma dans un cloître, à cause des soupçons qui étaient à sa charge.

L'amour se chargea de son élargissement. Il y avait, chez Mme de Pompadour, un marchand de vin, très riche,

nommé Darboulin. Il avait été amoureux de Mme du Portail avant son malheur ; il crut que son état présent la rendrait plus favorable à sa passion qu'elle ne l'avait été dans ses beaux jours. C'est ce qui l'engagea à employer son crédit auprès de Mme de Pompadour qui, satisfaite de son triomphe, ne voyait plus rien de redoutable dans une pauvre femme ainsi terrassée. Elle obtint la liberté de Mme du Portail qui, séparée ensuite de son mari, récompensa les services de son libérateur en vivant publiquement avec lui.

Telles étaient les deux personnes qui eurent l'honneur d'être présentées au roi, et la mortification d'en être refusées.

Le roi, ainsi lassé de tout, en voltigeant d'objet en objet, conçut un dégoût subit pour ces sortes de petites cours amoureuses.

Un soir qu'il allait se mettre au lit, il s'en ouvrit à Binet, son valet de chambre, et lui demanda s'il n'en connaissait aucune qui pût répondre à ses désirs, et qui eût assez de mérites pour l'enlever à la dégoûtante inquiétude du changement.

Binet, chargé de la confidence, assura le roi qu'il connaissait une personne qui ne manquerait pas de lui plaire, que cette personne était sa parente, et qu'elle avait toujours nourri les plus tendres sentiments pour la personne de Sa Majesté.

Le roi, piqué de curiosité, demanda le nom de cette personne. Qui aurait-ce pu être que Mme d'Estiolles, aujourd'hui Mme de Pompadour ? Binet rappela au roi qu'il l'avait vue dans les parties de chasse ; qu'il s'était informé d'elle. Le roi s'en souvint très bien ; s'avoua qu'elle lui avait plu, etc., ajouta qu'il serait charmé d'avoir un entretien secret avec elle et qu'il le chargeait de lui en ménager l'occasion. Le lendemain, Binet se rendit chez Mme d'Estiolles. Elle accepta, et tout fut

réglé pour passer la nuit hors de chez elle, sans que son mari en prît ombrage.

Elle fut au rendez-vous, passa la nuit avec le roi, qui la renvoya le matin avec assez de froideur ; le roi fut même assez longtemps sans en parler à Binet.

Plus d'un mois s'était écoulé, lorsqu'un soir, le roi demanda à Binet ce que faisait sa parente. On devine bien ce que fut la réponse : « Elle ne s'occupait que de Sa Majesté, ne pensait qu'à elle, que son image était continuellement devant ses yeux, etc... »

« Pour parler franchement, lui dit le roi, je craignais qu'elle ne fût comme les autres, livrée à l'ambition ou à l'intérêt. D'ailleurs, je puis bien dire qu'elle m'a plu. Puis, je voulais voir quel effet produirait sur elle les marques apparentes de mon dédain. »

Binet était trop bon courtisan pour ne pas donner au roi toutes les assurances capables de rallumer sa passion, etc. « Eh bien ! dit le roi, si cela est, je serais fort charmé de la revoir. »

La chose ne rencontra point de difficulté.

La seconde entrevue eut des suites bien différentes de la première. Elle sut le captiver, il la vit toutes les nuits, jusqu'à ce qu'enfin la conquête fût achevée et qu'il ne vécût plus que pour elle (1).

Tout le monde croit que ces heureux succès furent en partie dus aux instructions de sa mère, femme initiée à tous les mystères de la galanterie, rompue dans le métier de l'amour, qui possédait, en perfection, l'art de plaire.

La fille fut secondée par les plus heureuses dispositions.

Mme Poisson (2) mourut peu après, après avoir vu

(1) C'est, nous l'avons vu, le 8 décembre 1744, que mourut la duchesse de Châteauroux. Les premières entrevues du roi avec Mme d'Estiolles eurent lieu en février 1745, et c'est le 23 avril suivant qu'elle s'installa définitivement à a Cour, dans les appartements de la comtesse de Mailly.

(2) Elle mourut à Paris, en décembre 1745. On lui fit cette épitaphe :

Ci-gît qui, sortant du fumier,
Pour faire une fortune entière,
Vendit son honneur au fermier
Et sa fille au propriétaire.

la faveur de sa fille solidement établie. Peut-être la trop grande joie qu'elle en eut contribua-t-elle à abréger ses jours.

M. d'Estiolles ne tarda guère à être instruit de son malheur. Cette découverte fut un coup de foudre pour lui.

Mme d'Estiolles leva hardiment le masque, et ne craignit point d'aller chercher un asile à Versailles.

Le pauvre d'Estiolles, abandonné de son épouse, jeta les hauts cris et remplit le monde de ses plaintes. Une lettre de cachet le relégua à Avignon. Au lieu de son exil, toujours éperdument amoureux de sa femme, il eut une fièvre qui fit craindre pour ses jours.

Douze mois passés à Avignon donnèrent le temps à la réflexion de faire son effet ; il se calma et travailla à se faire rappeler à Paris, ce qu'il obtint, aisément, sur la promesse qu'il fit de laisser les choses aller comme elles étaient, d'être content de tout, et de ne plus revoir sa femme ; à cette grâce, si c'en est une, on ajouta d'autres avantages assez considérables pour le contenter, si les biens et les richesses peuvent remplacer la perte d'une personne qu'on aime. Les emplois dont il fut revêtu lui rapportaient plus de 400.000 livres par an ; outre qu'on lui accordait tout ce qu'il demandait pour ses amis.

Quoiqu'il (1) ne vît jamais sa femme, il entretint toujours un commerce de lettres avec elle.

Elle assistait très rarement au spectacle. Quand elle avait envie d'y aller, elle ne manquait jamais d'en informer son mari, pour ne pas s'y rencontrer avec lui.

De retour à Paris, d'Estiolles se crut en droit de chercher le contentement de ses désirs. Il entretint bon nombre de maîtresses, et les femmes de l'Opéra furent celles qui retirèrent le plus grand profit de son espèce de divorce forcé.

(1) Charles-Guillaume Le Normand d'Estiolles mourut presque octogénaire en 1799. Il se consola très aisément de sa disgrâce, et eut recours au crédit de sa femme pour obtenir une ferme générale, puis la ferme des *postes*. Après la mort de la Pompadour, Le Normand convola en secondes noces et il eut des enfants.

Mme d'Estiolles avait quitté son mari et une fille encore enfant. Elle n'était plus occupée qu'à resserrer les liens qui l'attachaient à son amant ; elle avait découvert le faible du roi : il s'agissait de lui faire passer le temps.

Les rois, bien plus que les autres hommes, sont destinés à devenir la proie de la tristesse ; ils sont fort difficiles à amuser. Mme d'Estiolles était charmante, elle avait l'esprit de badinage, elle donnait du prix aux plus légères bagatelles, contait des histoires, chantait, jouait en maître d'instruments ; dansait à merveille, et déployait ses perfections au seul moment où elles pouvaient être mieux senties. Elle n'attendait pas le moment où il cesserait d'être agréable pour changer le décor. Nul divertissement qui ne fût marqué au coin de son invention. On voulait que tout fût à la Pompadour. Aux petits soupers, le roi se livrait tout entier au plaisir de la voir animer voluptueusement ses troupes. En un mot, le roi avait tant de raisons de croire qu'elle était nécessaire au bonheur de ses jours, qu'il ne sentît jamais les approches de l'inconstance.

L'impression était si forte de ce qu'il lui devait que rien ne lui coûtait trop cher quand il s'agissait de lui en donner des preuves.

On a vu les Bourbons dépenser beaucoup en magnificence, mais la générosité ne fut jamais une de leurs vertus. Louis le Bienaimé ne fait point exception à ce caractère général de la famille, naturellement portée à l'épargne. On ne l'a point vu récompenser, en roi, les faveurs de ses maîtresses. C'est à Mme d'Estiolles qu'il était réservé de lever les écluses de sa libéralité et d'en faire couler les eaux fertiles sur soi et les siens.

Il lui donna d'abord un marquisat (1), avec le titre de Marquise de Pompadour.

(1) Les Pompadour étaient d'une bonne famille du Limousin, où l'on comptait deux lieutenants-généraux, quatre évêques ; les derniers rejetons mâles s'étaient éteints sans postérité. Le titre avait fait retour au domaine. Louis XV le racheta du prince de Conti, à qui il l'avait concédé.

Son père, qui ne l'était pas apparemment, que parce qu'il avait épousé sa mère, obtint sa grâce et fut mis à son aise pour le reste de ses jours.

Son frère, contre lequel la médisance ne peut former aucun doute, fut fait Marquis de Vandière (1). (Les courtisans, par un léger changement, le nommaient toujours le Marquis d'Avant-hier.) Cette raillerie piquante fut cause que, peu après, il prit le titre de Marquis de Marigny ; la bonté du roi lui ayant permis d'acheter le marquisat de ce nom. Auparavant, il avait été fait directeur et ordonnateur général des bâtiments, jardins, arts et manufactures du roi, poste important dont les finances sont des plus considérables.

Il n'avait pourtant aucun mérite. Le bon vieux Poisson, son père, ne pouvait s'empêcher de dire : « Ma fille, elle, a de l'esprit, elle est belle, et mérite bien les égards du roi; mais qu'il fasse tant pour un butor tel que mon fils Charles, c'est, ma foi, impardonnable. »

Le roi lui-même, malgré sa tendresse pour sa sœur, ne pouvait se tenir de se moquer de lui. Quelques courtisans parlant un jour de la promotion prochaine des chevaliers des ordres nommèrent ceux qu'ils croyaient devoir être honorés du *Cordon Bleu*, et le jeune Poisson était du nombre. «Non, dit le roi, c'est un trop petit poisson pour le mettre au bleu (2)». Cette saillie ne pouvait guère venir d'un autre que le roi. Nul n'aurait songé à la conserver, si un autre que lui l'avait dite.

(1) Abel-François Poisson naquit à Paris en 1727. Introduit à la Cour en 1746, il reçut le titre de marquis de Vandières. Sa sœur avait fait nommer l'oncle de son mari, le financier Le Normand de Tournehem, directeur général et ordonnateur des bâtiments royaux. Elle désigna, à la survivance de Le Normand, son frère, le marquis de Vandières. Celui-ci avait vingt ans et sa sœur, afin de le mettre à même de remplir les fonctions qui lui étaient réservées, l'envoya en Italie prendre le goût des arts. Elle lui donna comme compagnons l'architecte Soufflot, le dessinateur Charles Cochin, et l'abbé Le Blanc, littérateur et critique de goût. Le voyage dura deux ans, et nous devons reconnaître qu'il ne fut pas sans influence sur l'avenir des arts en France. M. de Tournehem mourut en 1751. Marigny prit possession de sa charge, et il sut se faire apprécier des artistes en leur distribuant d'une façon judicieuse les faveurs du roi.

(2) Marigny fut décoré du cordon bleu en 1756, comme secrétaire commandeur des ordres du roi. Il mourut à Paris dans son hôtel de la place des Victoires le 10 mai 1781.

Mme de Pompadour avait su mettre le roi en goût de donner, il en contracta l'habitude. Mme de Pompadour pouvait, à son gré, disposer de la bourse du roi, et elle en disposait impitoyablement. Outre les sommes immenses qui fournissaient au train de vie où elle s'était embarquée, elle retirait encore plus de la vente des charges et de mille emplois. Ses richesses sans nombre sont, dit-on, dans les principales banques de l'Europe, le reste est en bâtiments et achats de terres.

A Paris, elle acheta un palais (1) près des Tuileries, nommé l'hôtel d'Evreux. Elle le fit abattre, le trouvant trop peu digne d'elle. Ce fut pour les Parisiens un crève-cœur terrible de voir le palais d'un prince aux mains d'une maîtresse du roi, une maîtresse de la lie du peuple. Quand on ôta l'enseigne où était écrit le nom de l'ancien hôtel pour y appendre celui de la Pompadour, les murs du palais furent couverts de pasquilles, de chansonnettes envenimées, et de satires piquantes qui faisaient connaître les sentiments de la nation.

Une circonstance vint augmenter la rage du peuple. Elle éclata. Le cours est un lieu où la noblesse et les personnes de distinction se promenaient en carrosse, comme cela se pratiquait autrefois à Londres, dans le *Hyde Park*. Pour agrandir les jardins de l'hôtel, on prit un morceau de cette belle promenade et cela fut regardé comme un vol fait au public, quoique autorisé par le consentement du roi. La populace s'attroupa et tomba sur l'ouvrier chargé d'élever la muraille qui devait enclore ce terrain. On fut obligé de recourir à la garde pour le mettre à l'abri de toute insulte ultérieure.

Le palais qu'elle avait à Versailles était magnifique. Elle ne l'avait pas acheté pour elle-même ; logeant au château, elle n'en avait pas besoin. Mais il fallait loger sa nombreuse suite.

(1) Elle acquit cet hôtel en 1753, au prix de 800.000 livres. C'est aujourd'hui le palais de la Présidence.

Outre cela, le roi lui donna le château royal de Cressy. Il y avait de l'indécence à faire un pareil usage de biens de la couronne ; l'on en murmura. Ce n'était pas tout.

Mme de Pompadour s'avisa un jour d'avoir une maison de plaisance. Aussitôt le roi donna les ordres de la faire bâtir. Cette magnifique maison qui est sur la route de Versailles, près de Sèvres et de Meudon, fut nommée Bellevue (1), à cause de la vue charmante qu'offrent les environs délicieux, où elle se trouve, et qui, probablement, avait tenté la cupidité de la favorite. Pour y faire des jardins, plusieurs propriétaires se virent tyranniquement forcés de céder leurs terres au prix qu'elle voulut y mettre. Cette oppression dut nécessairement mettre le comble à la sensibilité d'un peuple qui, déjà, ne voyait qu'avec le plus grand regret les sommes terribles qui lui étaient prodiguées.

Il devait y avoir des difficultés presque insurmontables à prendre toujours et à sucer, pour ainsi dire, son amant jusqu'au sang, sans déceler un esprit mercenaire livré au plus sordide intérêt. Cependant le génie de la Pompadour n'en rencontra aucune.

Avec un caractère insinuant, capable de se plier à tout, avec des talents propres à faire fortune au théâtre et à la cour, que lui coûtait-il pour prendre tel caractère ? Son jeu était trop caché pour qu'il pût être découvert et manquer son coup. Sans paraître rien demander, elle obtenait toujours tout.

Son cœur était sans pitié, comme il était sans amour ; elle n'avait de passion qu'autant qu'il en fallait pour sauver les apparences, et, si elle eût eu de l'amour, cette belle passion n'aurait pas manqué de s'opposer à ses vues ; elle lui aurait laissé moins de liberté à employer la ruse.

(1) Le château de Bellevue, chef-d'œuvre du goût régnant à cette époque, fut construit en deux années de 1748 à 1750, et coûta plus de 2.500.000 livres. Mme de Pompadour en dessina le projet, en traça les jardins et y créa un véritable musée de l'art français.

Les rois sont, de tous les hommes, les plus sujets à cette sorte d'éblouissement; on dirait qu'ils ne sont nés que pour être les dupes de la flatterie en fait d'amour.

Le roi continua de s'enlacer de plus en plus avec Mme de Pompadour. Il s'était accoutumé à elle et les bienfaits dont il la comblait achevaient ce que la coutume ne pouvait faire. C'est une des singularités du cœur humain que celui qui donne augmente toujours, en donnant, les degrés du sentiment qu'il a pour la personne qui reçoit. Plus la Pompadour recevait, plus elle devenait chère aux yeux du roi.

Versailles est, comme l'on sait, un des plus magnifiques palais de l'époque. Mais il est à proportion le moins habitable. On croirait que sa magnificence n'a pu subsister qu'aux dépens de sa commodité. Rien n'est, en effet, plus incommode que la distribution des chambres dont le nombre est encore très médiocre.

La reine même et Mesdames de France y sont à l'étroit, et les principaux officiers de la cour s'y voient réduits à habiter les entresols.

Pour les appartements de Mme de Pompadour, ils étaient au rez-de-chaussée, immédiatement au-dessous de ceux du roi, auxquels ils ne cédaient pas. Un escalier dérobé conduisait de son dortoir à celui du roi de façon qu'ils pouvaient se joindre, sans être obligés de traverser aucune autre chambre.

Le mécontentement devint général dans la cour, où l'on voyait une famille vile et inconnue prendre le pas sur la noblesse.

Peu s'en fallut que Mme de Pompadour n'en devînt la victime. L'événement qui semblait devoir la perdre, et qui fit alors beaucoup de bruit, est trop digne d'attention pour qu'on le passe sous silence; en voici quelques particularités.

Il y avait une certaine Mme Sauve, femme d'un commis au bureau de Mgr d'Argenson, secrétaire d'Etat, départe-

ment de la guerre. Cette femme était en service chez Mme d'Allard, gouvernante du duc de Bourgogne, fils aîné du Dauphin qui, alors, n'était qu'un enfant. Au jour que ce jeune prince devait être exposé à la vue du peuple, qui accourait en foule pour le voir, elle se trouva de service. L'enfant fut mis dans un berceau et posé dans l'enceinte d'un grillage pour le garantir de l'incommodité et du danger qu'une foule trop empressée faisait craindre. Quand le monde se fut retiré, Mme Sauve s'approcha du berceau, et enlevant le prince, elle jeta un grand cri causé par un paquet cacheté qu'elle dit avoir trouvé. Ce paquet était adressé au roi, qui le reçut des mains de Mme d'Allard à qui elle avait eu le soin de le remettre. Aussitôt on l'ouvrit : outre quelques grains de blé, qui faisaient allusion à la disette qui régnait alors, on y trouva une lettre remplie de plaintes amères contre le roi, contre son gouvernement et surtout contre sa vie scandaleuse avec la Pompadour. On l'y menaçait d'un nouveau Ravaillac, s'il ne changeait sa conduite, et s'il n'avait plus de soin de ses peuples.

Quoique cela mît le roi dans la plus grosse colère, il fut bien moins sensible au contenu de la lettre qu'à la manière dont elle lui était parvenue.

La Pompadour savait que M. d'Argenson nourrissait contre elle la haine la plus mortelle. Il avait eu la franchise de dire hautement ce qu'il pensait à son désavantage; et ce n'était que par une espèce de miracle qu'en dépit de son pouvoir il était parvenu à conserver et ses emplois et les bonnes grâces de son maître. Les soupçons tombèrent d'abord sur lui et elle ne manqua pas de s'en ouvrir au roi. Elle avait des indices suffisants pour accréditer ses soupçons. La haine d'Argenson était ouverte. Mme Sauve n'était pas seulement la femme d'un de ses commis, mais on la soupçonnait encore d'être sa maîtresse. En un mot, elle parvint à rendre la chose si plausible que le roi crut, de bonne foi, avoir pénétré le

mystère. Il alla jusqu'à donner des marques non équivoques de sa vive sensibilité à son ministre d'Argenson.

Mais, en mettant ce ministre en discrédit, elle faillit ruiner elle-même sa fortune. La reine, les ministres, presque toute la cour, prirent parti contre elle. Il n'y avait qu'une voix : que toute l'affaire n'était qu'une ruse de la politique ; qu'elle-même, par ses agents, avait fait le coup pour perdre un innocent qui n'avait d'autre crime que celui de ne pas mieux penser d'elle, qu'elle ne le méritait.

Ces cris, aussi forts qu'unanimes, ébranlèrent la constance du roi, malgré sa partialité extrême. Mme Sauve qui avait trouvé le paquet, ou, du moins, qui disait l'avoir trouvé, fut soigneusement examinée. Les réponses qu'elle fit ne servirent qu'à rendre la chose plus obscure et plus compliquée. Quand on lui demanda comment il était possible qu'on eût pu mettre ce paquet dans un berceau, enfermé dans l'enceinte d'un grillage à côté duquel elle était, sans qu'elle remarquât la personne qui l'avait fait, elle répondit « qu'au moment où elle croyait que ce paquet avait été glissé, elle s'était senti presser la main mais que, dans la foule, elle avait regardé cela comme, l'action d'une personne qui cherchait à s'approcher du berceau, le plus près possible, ou qui s'accrochait à tout ce qu'elle trouvait dans la crainte d'être renversée ». Elle ajouta « que quand même elle aurait eu lieu de redouter quelque chose d'extraordinaire, le mouvement avait été si rapide, et la presse si grande, qu'il n'aurait pas été possible de distinguer personne ». On lui répliqua qu'elle « aurait dû appeler la sentinelle ».

Cependant tout allait bien, si sa conduite n'avait pas servi à confirmer les soupçons qu'on avait contre elle. La nuit même du jour où cela s'était passé, elle dit à sa servante, en se couchant, « que la personne qui avait glissé le paquet dans le berceau ne serait pas contente qu'elle ne l'eût fait mourir. Parce qu'elle devait vivre dans

la crainte continuelle de se voir tôt ou tard découverte et arrêtée, mais qu'elle voulait s'arracher à toute inquiétude à cet égard et se soustraire elle-même à l'angoisse qui la tourmentait en se donnant la mort ». La servante employa toute son éloquence pour la faire renoncer à un pareil dessein et Mme Sauve fit semblant de se rendre à ses remontrances, mais dès qu'elle fut sortie, elle avala du poison. La dose n'était pas assez forte pour lui donner la mort. Peut-être ne la cherchait-elle pas.

Cependant, quelque fût le poison qu'elle avait pris, il ne fut pas entièrement sans effet. Les cris qu'elle poussa firent accourir la servante qui, voyant ce que sa maîtresse avait fait, mit l'alarme dans toute la maison. D'abord on eut recours aux remèdes. Le contrepoison qu'on lui fit prendre aurait rendu inutile un poison beaucoup plus fort que celui qu'elle avait avalé. Ainsi, sa vie fut mise en sûreté, mais on remarqua quelque chose de si outré dans ses comportements, tant de simagrées, que cela prêta une nouvelle force aux soupçons qui étaient à sa charge; elle fut arrêtée et conduite à la Bastille, d'où elle n'est jamais sortie. On ignore quel examen elle fut obligée de subir dans cette prison, quels tourments on lui fit souffrir... si on l'a faite mourir ou non. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, dès lors, on n'entendit plus parler d'elle.

Son mari s'était sauvé au premier bruit de son saisissement. Mais il ne tarda guère à revenir après s'être justifié suffisamment.

Il est à croire que M. d'Argenson était entièrement innocent, puisque l'orage se dissipa si vite et qu'il regagna la première confiance du roi.

Peut-être est-ce faire violence au soupçon que de le faire tomber sur Mme de Pompadour. Mais, si elle était coupable, on ne peut attribuer la suppression du procès de la Sauve et la faveur qu'elle continua d'obtenir qu'à l'ascendant extraordinaire qu'elle avait sur l'esprit du roi, ascendant qui ne lui laissait ni le vouloir de la punir,

ni le pouvoir de l'abandonner. Cependant, une pareille faiblesse où l'injustice a tant de part est si incroyable, qu'on ne peut résister à l'envie de la croire innocente.

Cet orage n'ayant fait que l'ébranler pour l'affermir davantage, il ne fut pas plus tôt passé que le roi en fut plus amoureux que jamais. Nul écart ne fut plus sévèrement puni que la moindre marque de manque de respect à une personne que le roi se faisait un plaisir d'honorer. Ainsi elle avait toutes les raisons de triompher. Elle avait su choisir l'unique sûre voie de captiver le roi.

Il serait à souhaiter que, pour le bonheur de l'humanité, son *secret* fût plus connu et son exemple plus suivi, sans pourtant qu'on en abusât, quelque grand que soit le danger auquel les hommes seraient alors exposés. Les femmes en profiteraient infiniment, et leurs desseins se verraient toujours couronnés par d'heureux succès.

Ce *secret* consistait uniquement à saisir l'humeur du roi, et à prendre à tâche de s'y conformer en tout. De là venait que nulle part il ne trouvait de plaisir plus grand que dans sa compagnie.

Ce n'est ni la grande beauté, ni le grand esprit qui conduit à ce but. C'est plutôt une sage discussion qui ose sacrifier à la complaisance un esprit personnellement intéressé. Un pareil sacrifice donnera toujours des avantages plus grands et plus solides que cette opiniâtreté si ordinaire à vouloir tout faire à sa tête.

Fidèle à cette maxime, Mme de Pompadour avait fait l'heureuse expérience de sa solidité.

A peine avait-elle vécu quelques années avec le roi, sur le pied d'une maîtresse, qu'elle fut mise hors d'état de remplir ce qu'on regardait ordinairement comme le point essentiel de cette condition. Un dérangement, auquel son sexe est sujet, vint l'attaquer avec tant de force que, pour éviter les dangereuses suites qui n'étaient que trop à craindre, le roi, de l'avis de ses médecins, fut obligé de rompre tout commerce voluptueux

avec elle, quelque dur qu'il pût lui paraître de renoncer à ses tendres embrassements.

Il n'y eut pourtant point de désir qui tint contre l'idée du mal de sa maîtresse et contre la crainte de se ressentir de ses suites.

Quel triomphe pour la Pompadour, dans l'état critique où elle se trouvait ; elle eut le plaisir de voir que sa faveur était fondée sur quelque chose de plus sûr que l'attrait passager de sa personne ; elle put connaître alors combien avantageux il lui était d'avoir su lier son esclave de tant de chaînes que même en brisant celle qui paraissait la plus forte, il n'était pas, d'un seul pas, plus près de sa liberté. Toute la Cour, et, sans doute, elle-même, s'étonna de la voir posséder encore le cœur du roi, dans des circonstances qui naturellement ne pouvaient que lui inspirer du dégoût ou de l'indifférence.

Cependant bien des motifs pouvaient concourir à lui faire garder ses fers. Sa passion dominante pour les passetemps ne pouvait trouver plus de satisfaction qu'auprès d'elle dans le cercle ordinaire.

Dans la conduite des princes, l'on remarque que la faveur produit les présents, ces présents une nouvelle faveur et ce nouveau degré de faveur de nouveaux présents.

La coutume, un certain esprit de contradiction qui se plaît à tromper les raisonnements d'autrui, l'extraordinaire d'une chose, et, plus encore, peut-être, le faux raisonnement du cœur humain qui s'opiniâtre dans l'erreur, parce qu'il craint, en y renonçant, de donner une preuve de sa faiblesse; toutes ces faiblesses, car c'en sont, expliquent assez ce paradoxe moral pour qu'on ne s'étonnât plus de le voir encore dans les fers ; bien loin d'avoir formé le projet de se mettre en liberté, il semblait qu'il ne fît que chérir davantage son esclavage.

M. de Maurepas fut l'un des premiers qui se laissa tromper par les apparences. Il en fut aussi une des pre-

mières victimes. Outre qu'il était Ministre d'Etat, il avait encore l'honneur d'être plus avant dans les bonnes grâces du roi. Il avait pour ainsi dire été élevé avec lui ; et, à peine était-il élevé, qu'on l'employa déjà dans les affaires. Un jour de fête à la Cour, Mme de Pompadour présenta au roi un bouquet de roses blanches. Cela fut raconté avec quelques autres nouvelles du jour à M. de Maurepas (1) lorsqu'on était à l'habiller ; il en rit et se prit à dire « qu'il s'était bien imaginé que, tôt ou tard, Mme de Pompadour ferait au roi cadeau de fleurs blanches ». Cette allusion, qu'on trouvera peut-être indécente, fut relevée avec empressement par quelques personnes qui se trouvaient présentes, et elle courut toute la Cour. La pensée fut mise en vers, et on les attribua à M. de Maurepas. Aucun outrage ne pouvait être plus sensible à la Pompadour. Sa colère fut extrême et le roi partagea sa sensibilité. M. de Maurepas perdit, à la fois, sa charge et sa faveur, et selon toutes les apparences il les perdit pour toujours (2), car il n'est aucun point où le caractère du roi soit mieux décidé qu'en celui de ne retourner jamais à ceux qu'il a une fois abandonnés.

L'exemple de Chauvelin (3) peut fournir une preuve

(1) Jean Frédéric de Phelippeaux, comte de Maurepas, né à Versailles le 9 juillet 1701, ministre de la Marine, rendit de vrais services à l'État ; Maurepas avait traversé sans encombre l'ère de Madame de Châteauroux ; quand vint le tour de la Pompadour, il ne sut pas se tenir en dehors des cabales de la cour, le jour de la fête du roi, en 1748, la marquise, à Marly, trouva sous sa serviette ce mauvais quatrain :

La marquise a bien des appâts ;
Ses traits sont vifs, ses grâces franches,
Et les fleurs naissent sous ses pas,
Mais hélas ! ce sont des fleurs blanches.

Le duc de Richelieu, d'abord soupçonné d'être l'auteur de ces vers, promit de fournir les preuves du contraire. Il fit si bien qu'à force d'or il put se procurer l'original, écrit et corrigé de la main de Maurepas, et il le mit sous les yeux du roi. Le ministre fut disgracié, et exilé à Bourges, puis à Pont-Chartrain.

(2) Après 25 années de disgrâce, M. de Maurepas fut rappelé au pouvoir par Louis XVI, qui lui donna le titre de ministre d'État et de chef du conseil des finances.

(3) Germain Louis de Chauvelin, garde des sceaux en 1729 et secrétaire d'État aux affaires étrangères, fut le principal auteur du traité de Vienne, le seul acte glorieux du règne de Louis XV. Une intrigue de Cour le fit disgracier par le cardinal de Fleury, aux yeux duquel on le représenta comme avide de lui succéder. En 1737, le cardinal exila Chauvelin, d'abord à Bourges, puis à Issoire et ce n'est qu'à la fin de sa vie qu'il obtint la permission de rentrer à Paris, où il mourut le 1er avril 1762.

bien parlante de ce caractère. Inflexible et habile ministre, que le roi, lui-même, estimait fort, il fut disgracié par complaisance pour le Cardinal de Fleury. Il eut beau montrer dans la suite qu'il n'avait aucun tort, il ne parvint jamais à rentrer en grâce.

Renvoyer M. de Maurepas était une chose trop sérieuse et de trop grande conséquence pour qu'on ne cherchât pas à colorer cette conduite. On n'osait déclarer les vrais motifs qu'on avait ainsi, on prétexta quelque malversation, quelque négligence dans le département de la marine où il occupait la charge de Secrétaire d'Etat. Le peuple, qui accordait qu'il pouvait bien y avoir du vrai en cela, ne fit que murmurer davantage en voyant que des motifs aussi puissants n'avaient pu faire ce qui venait d'être réservé à l'animosité de la Pompadour ; d'ailleurs il est très vrai qu'à la Cour on est bien moins exposé à devenir la victime de ses crimes que de ses vertus, et haïr la Pompadour était regardé comme une vertu.

Maurepas ne fut pas le seul qui donna l'exemple du danger qu'on courait à l'offenser. M. de Rességuier (1), chevalier de Malte, et officier dans la garde du roi, fut plus malheureux encore. Il avait fait un quatrain contre elle, où la faiblesse du roi était si peu ménagée qu'on aurait pu dire, avec raison, qu'il avait été puni pour avoir mal parlé de Sa Majesté, si dans cette occasion le roi ne s'était pas fait un mérite auprès de sa maîtresse de l'avoir vengée de sa querelle particulière. Le contenu de ce quatrain revenait à dire qu'un roi qui s'abaissait jusqu'à tirer la personne du monde de la plus vile extraction pour l'honneur de son amour ne pouvait être susceptible que de bassesse.

(1) Clément-Ignace de Rességuier, chevalier de Malte, mérita par sa bravoure le grade de général des galères de l'ordre, et la commanderie de Marseille. Il fit l'épigramme suivant de la marquise.

Fille d'une sangsue, et sangsue elle-même,
Poisson, dans son palais, sans remords, sans effroi,
Étale, aux yeux de tous, son insolence extrême,
La dépouille du peuple et la honte du roi.

Il mourut à Malte en 1797.

On soupçonna d'abord le chevalier Resselier d'en être l'auteur. Sur ce soupçon, on choisit le moment qu'il n'était point au logis pour envoyer une garde dans sa maison. On fouilla dans ses papiers, on y trouva ce qu'on cherchait. Un brouillon chargé de biffures et écrit de sa main déposa contre lui et servit à prouver qu'il était l'auteur de la pièce en question. Si l'on n'y avait trouvé qu'une copie mise au point, quoique écrite de sa main, elle n'aurait rien prouvé contre lui, il aurait pu s'excuser en disant que ce n'était qu'une simple copie. Mais un original, et un original biffé, faisait une preuve qu'il n'était guère possible d'éluder.

Il fut condamné pour le reste de ses jours à la cage de fer, au Mont-Saint-Michel, punition mille fois plus grande que le dernier supplice. Cette cage est un lieu où le prisonnier ne peut se tenir debout ni s'étendre ; il ne lui reste de position à prendre que de s'asseoir et de rester continuellement assis. Il y passa sept années dans cet incommode et malheureux état.

Les instantes prières de l'Ordre de Malte ne lui procurèrent d'autre soulagement qu'un échange avec l'étroite prison du château de Pierre Encise, où, du moins, il lui était permis de faire usage de ses membres. Il n'avait pas été longtemps dans sa nouvelle prison que, le croira-t-on, Mme de Pompadour, se piquant de grandeur d'âme, lui procura son élargissement avec la permission de retourner à Malte (1). Il ne perdit que le poste qu'il avait occupé dans l'armée. On dit, généralement, qu'avant de quitter le royaume, il s'en fut auprès de Mme de Pompadour pour lui faire ses remerciements. Ce pas, s'il l'a fait, le rend presque indigne de la pitié que ses souffrances n'ont que trop méritée.

Nous avons dit que Mme de Pompadour, devenue invalide, se trouvait hors d'état de faire le service de l'amour.

(1) C'est sur l'intervention de son frère cadet, l'abbé de Rességuier, conseiller-clerc au parlement de Toulouse, qu'il obtint sa grâce de la favorite.

Cela ne l'empêcha pas de concevoir de la jalousie du roi, tant elle était peu disposée à se rendre justice à elle-même. Un coup d'œil, un regard, la moindre marque qu'une personne lui plaisait, tout l'inquiétait et quoiqu'elle cherchât à dissimuler son chagrin, elle en laissait toujours entrevoir quelque chose.

Quand Mme de Brionne vint pour la première fois à la Cour, on crut que ce n'était pas sans dessein de plaire au roi. Il ne lui fut pas possible de détourner les yeux de dessus ce charmant objet, et, en soupant, il dit avec quelque transport en présence de la Pompadour que jamais il n'avait vu si belle personne ; cette déclaration la jeta dans la plus cruelle inquiétude, et, pour s'opposer de bonne heure aux suites qu'elle redoutait, elle eut soin de faire insinuer au Prince Charles de Lorraine (ce n'est pas le frère de l'Empereur) que la vertu de l'épouse de son neveu courait le plus grand danger. Le prince, qui était un vieux rigoriste sur le point d'honneur, n'eut aucun repos qu'il n'eût persuadé M. de Brionne, son neveu, de faire quitter incessamment la cour à son épouse.

On a vu, dans le cours de cette histoire, Mme de Pompadour occupée à remplir ses coffres-forts avec toute l'avidité qui est naturelle à l'état dont le roi l'avait tirée. Je veux dire à la femme d'un financier. Elle aurait cru n'être satisfaite qu'à demi, si elle s'en fût tenue là. Il fallait encore qu'elle trahît la bassesse de son origine par cet orgueil et cette vanité à laquelle il est si facile de la reconnaître.

Elle avait trop d'esprit pour qu'elle ignorât ce qui était contre elle ; elle n'en avait pourtant pas assez pour voir que le titre de maîtresse du roi, bien loin de rien couvrir, ne faisait que donner plus d'éclat à tout ce qui était à sa charge. Elle ne remarquait pas qu'en se donnant tant de peine à se placer dans un point qu'elle croyait trop au-dessus du mépris, elle ne travaillait pas à

donner un signal plus sûr auquel tout le monde se rassemblait. On n'aurait jamais fini, si l'on voulait rapporter toutes les preuves qu'elle a données d'un orgueil qui, tant de fois, s'est vu la risée de la Cour.

Rien n'est plus propre à faire connaître la haute idée qu'elle avait d'elle-même que le cérémonial qu'elle avait introduit en sa faveur dans la chambre où elle recevait ses visites, lorsqu'elle était à sa toilette ; elle ne voulut jamais souffrir une seule chaise, outre son fauteuil.

C'était une grâce particulière qu'elle faisait au roi, quand il venait la voir, que de lui en faire donner une ; pour les princes du sang, les cardinaux et quelques autres personnes de la première distinction, n'osant s'asseoir devant eux sans leur offrir une chaise, parce qu'elle ne croyait pas pouvoir le faire impunément, elle les recevait debout et ne s'asseyait qu'au moment où ils se retiraient.

Le marquis de Souvré, étant un jour à sa toilette et ne trouvant pas de chaise, s'assit sur un des bras de son fauteuil et continua de l'entretenir comme auparavant. Mme de Pompadour enrageait de cette familiarité. Dans l'excès de sa fureur, elle alla se plaindre au roi de l'outrage qu'elle avait reçu. Le roi saisit la première occasion d'en parler à M. de Souvré. « Ma foi, lui dit le Marquis, j'étais diablement las et ne sachant où m'asseoir, je me suis aidé comme j'ai pu. » Cette réponse cavalière fit rire le roi, et comme il avait le bonheur d'être une espèce de favori, l'affaire en resta là. Sans cela, une triste expérience n'aurait pas manqué de lui apprendre qu'on ne s'asseoit pas impunément sur le bras du fauteuil de la Pompadour.

Elle voulait trancher de la grande princesse et avoir un gentilhomme à son service. Elle choisit un jeune homme d'une des meilleures familles de Guyenne, nommé d'Inville. Cela mit tout le monde dans l'embarras de décider lequel des deux l'emportait : de la vanité de la maîtresse, ou de la bassesse du jeune homme.

Elle avait un maître d'hôtel nommé Collin qu'elle ne crut pas digne de la servir sans être décoré de quelque ordre. Peu de princesses seraient tombées sur une semblable idée, mais elle était d'une autre pâte que celles à qui les droits du sang donnent cette éminente qualité. Elle conçut non seulement cette idée, mais son crédit auprès du roi vint encore à bout de la mettre à exécution. Collin fut fait maître des comptes de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis.

Cet ordre a été établi en faveur des officiers de terre et de mer qui se sont distingués par leur valeur, ou par l'ancienneté de leurs services. Collin, simple domestique, et rien de plus, n'avait par conséquent aucune qualité qui pût l'y faire entrer; il est vrai que cette charge de maître des comptes ne le faisait pas chevalier de Saint-Louis, mais elle produisit à peu près le même effet, en lui permettant de porter la Croix, et toutes les marques de l'Ordre. Ainsi Mme de Pompadour, aux yeux de qui les dehors valaient toujours la réalité, avait la satisfaction de voir derrière sa chaise les apparences d'un chevalier de Saint-Louis, avec sa croix brandillante et la serviette sous le bras.

Quand elle aurait voulu jeter un ridicule ou un mépris sur l'ordre, elle n'aurait pu s'y prendre mieux. C'est ainsi que le gouvernement, pour mettre en discrédit la toile de la Chine, ordonna une fois que le bourreau serait obligé d'en porter, chaque fois qu'il pendrait quelqu'un.

La vanité croissant, il n'y avait plus rien qui pût la contenter que les honneurs du Louvre. Ces honneurs consistaient à prendre le tabouret, à s'asseoir en présence de la reine, à lui être présentée pour en recevoir un baiser. En cela consiste la cérémonie d'installation.

Il y avait une très grande indiscrétion, de la part de Mme de Pompadour, à faire une pareille demande. Elle ne devait point ignorer les sentiments de la reine à son

égard, et elle pouvait aisément soupçonner qu'elle ne la verrait pas d'un bon œil.

Tout céda au crédit supérieur de la candidate, tout, jusqu'à l'étiquette de la Cour, qui n'accorde guère ces prérogatives qu'à des duchesses.

Il y avait l'exemple de Mme de Montespan, qui avait obtenu les honneurs de Louis XIV.

On allégua qu'il n'y avait plus rien de criminel avec le roi, que tout se réduisait à un amour platonique. Il ne se trouva personne pour dire que la continence du roi était trop peu volontaire pour pouvoir être alléguée en sa faveur.

Tout ne réussit pas selon ses désirs. Elle fut présentée au Dauphin pour être embrassée selon les lois du cérémonial. Le Dauphin qui la détestait, en lui présentant une joue pour la baiser, lui fit de la langue, et donna encore quelques autres marques du souverain mépris qu'il avait pour elle. La Pompadour ne put le remarquer, mais elle ne tarda pas à l'apprendre. Elle pensa crever de rage, et, dans son transport, elle courut chez le roi pour lui en faire part. Elle lui conta la manière ignominieuse dont elle avait été reçue et ne manqua pas de la représenter sous les couleurs les plus noires. Elle finit par faire entendre qu'elle était résolue à quitter la Cour, plutôt que de s'y voir exposée à de semblables avanies.

Le roi entra dans une grosse colère contre le Dauphin. Quand le lendemain le Dauphin se présenta devant le roi, pour lui faire sa cour, il lui ordonna de se rendre à son château de Meudon. Le roi ne consentit à un accommodement qu'à la condition que le Dauphin vînt en personne chez la Pompadour, et nie publiquement ce qui était à sa charge.

Le Dauphin se soumit. La Pompadour reçut cette déclaration comme aurait pu faire la princesse la plus gracieuse. Elle répondit avec la même vérité qu'elle n'avait ajouté aucune foi à ce qu'on lui avait dit à ce

sujet. Tel fut le dénouement de cette scène comique.

Le Dauphin fut blâmé de s'être abaissé à un tel point.

La faute était beaucoup plus grande dans celui qui commandait que dans celui qui obéissait.

La Pompadour, ayant ainsi obtenu les honneurs du Louvre, ne fut pas encore satisfaite. Enflée de ses succès, elle devint plus entreprenante. Elle se mit en tête d'être dame du palais de la reine, ce qui n'est accordé qu'aux dames les plus distinguées par leur rang ou leur naissance.

La reine s'était rendue dans l'affaire des honneurs du Louvre, sans résistance. Elle ne fit de remontrances que celles qui pouvaient se concilier avec sa condescendance extrême aux volontés du roi. Remontrances qu'elle crut suffisantes puisqu'elles tenaient ensemble à la conscience et à l'honneur du roi, comme aux siens propres.

« Elle se contenta de représenter avec une courageuse douceur qu'il y aurait trop d'indécence pour elle à accorder cette place à une personne qui vivait dans une scandaleuse séparation de son mari, n'osait même s'approcher des autels pour y recevoir la communion; qu'elle, pour sa personne, ne trouvait rien à dire à l'innocence de son commerce et de ses liaisons avec le roi. Mais que cela ne réparait nullement la brèche qu'elle avait faite à sa réputation, puisque, malgré qu'elle fût mariée, elle vivait comme si elle ne l'était pas, sans remplir aucun des devoirs d'une femme qui ne doit être que dans la maison de son mari. Elle ajouta que Sa Majesté pouvait ordonner tout ce que bon lui semblerait, qu'elle se ferait toujours un devoir d'obéir, mais qu'elle espérait qu'elle-même aurait trop d'égards pour sa famille royale pour lui faire un affront pareil. Que, la place en question, exigeait un honneur trop peu équivoque et trop délicat pour qu'on la donnât à une excommuniée qui n'osait même pas prétendre au bienfait de la communion de Pâques. »

Le roi, d'un côté, se faisait scrupule de désobliger la reine, de l'autre, il ne pouvait se résoudre à donner un refus à Mme de Pompadour. La reine d'autre part se tenait très attachée à son parti.

Mme de Pompadour, malgré la fécondité de son génie, se crut sans ressources devant un obstacle qui lui parut insurmontable. Et que faire en effet, elle n'osait aller à l'autel par crainte d'être repoussée de façon peu obligeante, ou parce que l'on crierait à la profanation ; ce chemin était bouché.

Voulait-elle retourner à son mari, homme de peu d'importance, la femme d'un d'Estiolles ne pouvait aspirer à l'honneur d'être dame du palais.

La honte d'un coup manqué avait fait un plaisir extrême à ses ennemis ; son chagrin et son inquiétude augmentèrent. Le roi y prit toute la part possible, la cour, toute la joie imaginable.

Si grand que fût l'obstacle, Mme de Pompadour trouva le moyen de le lever.

Elle fit à son mari d'Estiolles une lettre en style de Madeleine dans laquelle elle l'assurait qu'elle avait pleuré l'injustice dont elle s'était rendue coupable envers lui et qu'elle se repentait sincèrement de tous les déréglements de sa vie.

Je reconnais mon tort, lui disait-elle, et je veux le réparer. Déjà le point capital de ma faute a cessé, il ne me reste plus que d'en faire cesser les apparences, ce que je souhaite ardemment. Je suis résolue d'effacer par ma conduite à venir ce qu'il y a d'irrégulier dans ma conduite passée.

Reprenez-moi, vous ne me verrez plus occupée qu'à édifier le monde par l'union où je vivrai avec vous, autant que j'ai pu le scandaliser par ma séparation.

Tandis qu'elle était occupée à écrire cette lettre, le prince de Soubise se rendit chez d'Estiolles et lui fit connaître qu'en quelques heures on lui remettrait une lettre de Mme de Pompadour ; qu'à la vérité, il lui était

libre de faire ce qu'il voudrait, elle ne prétendait nullement forcer sa résolution, qu'au contraire, on voulait que sa réponse fût entièrement libre, mais qu'il lui conseillait en qualité d'ami de ne point accepter les offres contenues dans la lettre, que s'il le faisait, il ne manquerait pas de désobliger le roi. Qu'ainsi, il ferait bien de songer à ce qu'il ferait.

Pour donner plus de poids à ce conseil, il lui remit une ordonnance du roi, portant augmentation dans ses droits de finance. Cette augmentation était très considérable. D'Estiolles, en qui le temps et la réflexion étaient enfin venus à bout d'éteindre sa première passion pour sa femme, d'Estiolles qui, rendu à la raison, avait au moins changé son amour en indifférence, si tant est qu'il n'y ait pas fait succéder le mépris, d'Estiolles qui ne devait pas ignorer ce que tout le monde savait, je veux dire que l'état de son épouse la lui rendait aussi inutile qu'elle l'était au roi, d'Estiolles enfin, répandu dans un cercle de maîtresses, aurait été bien embarrassé de la reprendre quand même on aurait fait moins d'instance et quand même son refus n'aurait pas été si bien payé ; d'ailleurs, peut-être était-il bien aise d'avoir une bonne occasion de se venger en quelque façon du roi, en lui laissant sur les bras le meuble inutile ou incommode qu'il lui avait volé dans un temps où il pouvait dire, avec raison, qu'il n'a pas voulu la revoir.

Il ne se défendit contre ce qu'on exigeait de lui qu'autant qu'il le fallait pour accroître le mérite de sa complaisance et pour sauver les trop fortes apparences de son mépris envers une personne dont il pouvait tout espérer et tout craindre.

En un mot, le prince de Soubise eut lieu d'être très content du bon succès de sa commission.

(*A suivre.*)

GRAIN DE CORAIL

—

Le mallak Salem, grand propriétaire de dattiers, venait de quitter sa maison de campagne cachée dans la profonde palmeraie de Khora, au bord de l'un des canaux de Bassra. C'était encore l'aube blafarde ; l'odeur de la marée prochaine arrivait de Shat-el-Arab, par bouffées chaudes sentant le sel marin et les herbes mouillées. Le jeune mallak descendait la berge déserte du canal, furetant du regard en quête d'un balam, embarcation en forme de gondole étroite, pour se faire conduire de bonne heure à ses affaires. Il devait être matinal auprès de ses clients acheteurs, établis dans les nombreuses stations du grand fleuve où se fait la préparation des dattes. Il cherchait un balam, mais pas le moindre balam dans l'obscur dédale du canal.

Impatienté, il se mit à courir le long de la berge, les regards éparpillés devant lui et autour de lui... lorsqu'une brusque vision de féerie l'arrêta net. Là, à quelques pas, dans un ruisseau fuyant sous les branchages, le corps d'une baigneuse flottait, ondulait, jouant devant lui. Il se déroba vivement derrière le tronc d'un dattier pour assister, le cœur battant, à ces ébats fascinants et tout à fait imprévus.

Dans toute la région des palmes, il ne pouvait se trouver une arabe, une musulmane assez audacieuse pour exposer ainsi sa nudité défendue... toute sa beauté dévêtue, ne serait-ce qu'aux regards des moineaux pépillants du matin. Quelle impudique ! Elle aurait été lapidée, sans plus.

Le premier moment de surprise passé, Salem retenant son haleine, se faisant plus mince qu'une feuille, plus immobile qu'une pierre, contemplait, détaillait et jubilait. C'était

pourtant d'une arabe cette taille svelte et brune qui ondoyait délicieusement devant lui. Ce tatouage bleu, en forme de soleil rayonnant entre les seins ronds et menus, cette chevelure noire et longue mollement épandue, cette croupe hardiment potelée, et cette teinte d'ambre dont les cuisses et le dos se moiraient dans leur jeu, avec des reflets de safran et de datte mure... tout cela était bien d'une arabe, Wallahi! Et que de beautés, confusément devinées, honteuses dè se révéler toutes, ici et là, capricieuses et fuyantes comme une éclipse de lune... les plus terribles tentations de Satan! Maudit soit le Malin! Le plus austère molla, à grise barbiche, se serait laissé descendre en enfer avec cette houri du diable, sans aucun doute.

La baigneuse évoluait si doucement dans l'eau tiède, entre les berges étroites du ruisseau, avec de si imperceptibles mouvements de poisson, que rien ne trahissait son audacieuse baignade. Attentive au moindre bruit, elle émergeait inquiète, l'oreille tendue, et jetait le filet de ses regards scrutateurs autour de la palmeraie endormie, prête à surprendre, à un souffle, à un frisselis d'herbe, à un jeu d'ombre et de lumière, la moindre tentative indiscrète. Puis elle se coulait et s'abandonnait entre deux flots, étendue tout à son aise comme sur un lit de plumes, la chevelure traînant derrière elle dans un sillon d'ombre strié de lueurs vertes comme une longue palme.

— Voilà une chasse, une bonne chasse que m'envoie le Rétributeur, se confessa Salem dont les veines se gonflaient de désir et de feu. Mais comment en profiter ! C'est une chasse difficile, car si cette dévergondée est seulement accompagnée de son nègre, cet entremetteur, qui probablement sommeille encore par là en cachette, elle criera et donnera l'alarme, ameutera tous les gens des environs pour les faire assister à son honnêteté outragée... et alors la chasse sera perdue, et le chasseur aussi. Non, soyons prudent !

Pendant qu'il formait ses projets, préparait sa ruse et aiguisait son appétit, il découvrit non loin de lui, sur le bord

du ruisseau, un petit tas de vêtements enroulés, tunique bleue, écharpe blanche et haba noir, enfoui sous les branches tombantes d'un dattier nain. C'était assurément le plumage du canard. Et aussitôt une idée méchante et perverse guida son impétueux instinct. Il rampa comme un lézard sur deux pattes, la tête au ras du sol ; il parvint aux vêtements. Quand il s'en fut emparé, il ne se cacha plus. La baigneuse décela son ombre dans l'eau, tourna la tête et l'aperçut. Elle bondit dans le ruisseau, plaqua une main entre ses cuisses, une autre contre ses seins, et les cheveux éparpillés, la taille immobile comme un palmier d'un an qui aurait poussé au fond du ruisseau, sans geste, sans cri, elle foudroya de ses regards l'insolent sans pudeur.

Salem crut à une feinte dont sont coutumières les mauvaises... pour exciter l'amateur davantage et extorquer de lui une lira ou deux de plus. Il ne broncha pas ; seulement il souleva la tunique et le haba et fit mine de les tendre à la baigneuse puis de les retirer en riant et dodelinant de la tête d'un air équivoque. Ensuite il lui fit signe, de la main, des lèvres, des yeux et de tout le corps penché en avant dans un appel affamé, de venir le rejoindre sous les longues palmes, cachette complice, du palmier nain.

Plus elle demeurait figée, irritée et dédaigneuse, et plus le désir grondait dans le corps du jeune mallak et striait son imagination d'éclairs de folie. Il se disposait à ôter sa tunique, à se jeter contre elle dans le ruisseau, se moquant de toutes les conséquences...

— Ça dans ta sœur, si tu bouges, grogna la baigneuse en tendant vers lui son bras, le poing fermé et hérissé. Et rends-moi mes vêtements, à l'instant, ô fils de l'illégitime, sinon je bois ton sang.

— Et qui es-tu pour m'insulter, ô toi la débauchée, mauvaise fille de la mauvaise, répliqua le mallak d'une voix mal assurée, brutalement dégrisé par cette avalanche inattendue de jurons et de menaces.

— Et qui es-tu pour attenter ainsi à la pudeur de la fille

des gens, ô père des cornes, n'as-tu donc ni mère, ni sœur? Jette-là mon haba et va-t-en !

Il baissa la tête confondu ; les vêtements lui tombèrent des mains sur l'herbe.

— Je les jetterai... il n'y a pas d'inconvénient... je me suis trompé. Tu n'es qu'une fille de légitimité, Allah pardonne !... Allah pardonne !... Tes vêtements sont là, viens t'habiller ; ne crains pas de te montrer... je vois, j'ai tout vu... et c'est la beauté des houris, au point que j'en suis devenu fou à la dernière limite, absolument. Mais aussi, comment une Arabe, une musulmane de Bassra se baigne-t-elle, vêtue effrontément de ses cheveux, sans que...

Il continuait de parler à l'inconnue si bizarre tout en faisant semblant de s'éloigner et de ne plus l'observer, l'engageant ainsi à sortir du ruisseau.

— Je ne suis pas une Arabe de Bassra. Je suis Bédouine, fit-elle d'une voix hautaine.

Elle s'était faufilée sous le palmier, et d'un coup de main, s'était glissée dans sa tunique bleue, jetant le haba sur sa tête.

— Et maintenant va-t-en ! Tu m'as vue toute ; tu m'as regardée et regardée plus que n'en peuvent contenir des yeux, qu'ils en crèvent. Moi, Morjana la bédouine, tu m'as vue... Quand le festin est prêt, on en chasse les chiens ; va-t-en ! ô chien, ô fils de chien ! Non ? Faut-il te lancer des pierres ? Tu as pris tant de ma beauté dans tes yeux et dans ta chair que tu peux en mourir, Inshallah ! Quoi de plus ?

— L'amour ! O Morjana ! Un seul baiser sur le grain de corail incrusté dans ta gorge ! L'amour... ô fleur du désert !

— Quoi de commun entre toi, jeune débauché de la ville, et moi simple et rude fille de la badia ? Va sur ta voie, ô musulman. Dans notre désert, nous, femmes bédouines, nous nous baignons librement dans les oueds et les cours d'eau, dussions-nous garder pour seul voile le froufrou

de l'air et le visage de l'eau. Où est le mal ? Mais l'homme sans honneur qui oserait ce que tu as osé... le sabre de nos frères serait sur ses yeux.

— Encore une fois, Allah pardonne ! répondit Salem en se rapprochant d'un air confus et repenti. Allah pardonne ! Je me suis trompé sur toi et sur tes mœurs, maudit soit Satan le lapidé ! Cependant je n'ai que de bonnes intentions. Où te retrouver ?.. comment es-tu ici dans cette palmeraie voisine de la mienne ? Dis-le moi vite, ensorceleuse, ou je meurs à tes pieds. Tu t'es servie de la magie contre moi, Wallahi ! car je vois le clair de lune sur ton visage.

La farouche bédouine n'écoutait que distraitement les paroles enchanteresses ; elle restait rétive, vibrante, sur ses gardes, telle une gazelle qui voit venir le chasseur.

— Va-t-en vite avant que mon père adoptif, le ballama Mansour, ne te découvre. Il se fait jour... le ballama va se réveiller dans son balam. Marche, cours !

— Sois tranquille, je connais ce batelier pour avoir maintes fois loué son balam au débarcadère du Sérail...

Elle commença à lui lancer des pierres en criant : Va-t-en !

— Ne crie pas ! Je m'en vais ; toutefois, je te reverrai et parmi toutes les bédouines, je te retrouverai, car de ton grain de corail je suis énamouré... et alors...

Salem jeta à la bédouine un sourire de défi, un regard de menace ; puis revenant sur le bord du canal, il s'enfonça dans la palmeraie.

El-Bassra, la Venise arabe, secouait la brume qui couvrait son sommeil et agitait ses innombrables balams dans une gaie rumeur matinale. Une brise tiède, venue de la mer lointaine, poussait de petites vagues glauques dans les ruisseaux et répandait partout une odeur d'algue et de sel marin. La chanson de quelques bateliers, silhouettes grouillant dans le brouillard, roulait nonchalamment, et les trilles des rossignols balancés sur les palmes se répondaient d'un dattier à l'autre, faisant les délices des voyageurs. Les balams amarrés dans les canaux, devant les terrasses aux

bosquets fleuris, groupés en rangs, serrés le long des quais et au débarcadère des bazars, s'agitaient sous la poussée des vagues et se remettaient à vivre, emmêlant leurs couleurs chatoyantes.

Et le soleil brûla tout à coup sur l'horizon comme une fournaise qui se rapproche. Les abreuvoirs se remplissaient de gens se livrant à leurs ablutions. Des femmes à demi-voilées y descendaient lentement, la jarre sous le bras ; leur démarche alanguie paraissait entravée de sommeil et quelques-unes s'étiraient et renversaient leur torse laissant pointer de jeunes seins assassins. Elles arrivaient par petits groupes rieurs dans les nuances vives de leurs robes, provocantes sous le manteau jeté sur les cheveux. Elles se serraient au bas de la berge, et tout en babillant avec des voix étouffées elles ne laissaient pas d'examiner les passants et les voyageurs des balams, à la dérobée. Sans doute craignaient-elles de faire entrevoir un coin de leur visage... cependant leurs jambes nues jusqu'aux genoux se miraient dans l'eau et leur attiraient les joyeux lazzis des ballamas qui se suivaient en hâte poussant vers le large.

Comme les canaux de Bassra s'enchevêtrent, se coupent et se rejoignent dans leur courbes capricieuses, les balams toujours plus nombreux se croisaient et heurtaient leur course et les cris de leurs ballamas.

— El-Bassra ! Embarquez! El-Bassra !

— Ashar ! Oui va à Ashar! Tout prêt! tout prêt ! Ashar !

— Embarquez pour les Jardaghs... pour les stations des dattes !

Des balams déversaient ici leurs voyageurs, marchands, paysans, bédouins, portefaix, harem voilé, Arabes et Persans pêle-mêle ; puis ils repartaient chargés d'un monde aussi bariolé, les uns pour une destination, les autres pour une plus lointaine.

Au large de Shat-el-Arab, des navires venus de la mer et d'autres de moindre envergure appareillant pour Bagdad noircissaient le ciel de la fumée sale de leurs cheminées.

Des balams rôdaient autour de ces sombres colosses de fer. De plus grandes embarcations portaient dans leurs flancs profonds des piles et des piles de caisses de dattes que les navires chargeaient prestement en masse, dégageant des nuages de vapeur et faisant retentir le grand fleuve de mille bruits assourdissants de ferrailles.

Sur les bords du large canal de Khora, le travail des dattes battait son plein. Des séfinèhs descendent le canal chargées lourdement à couler d'incalculables grappes de dattes rouges, dorées et brunes. Une nuée de débardeurs s'empressent aussitôt de les décharger en triant à part les qualités diverses: Hallawi, Khadrawi, Sayers. Puis tout cela est pesé et déversé sur des nattes de roseaux, en pile, qui s'amoncellent comme de véritables collines. Les essaims de guèpes pullulent; les bestioles vibrent, grisées par le jus ruisselant des dattes, et dans leur course embrouillée elles tissent en l'air des arabesques rouges et jaunes qui forment un tapis nuageux.

Tout au fond de la palmeraie, les paysans grimpent sur les troncs élevés, arrivent jusqu'au cœur touffu dont ils arrachent les grappes alourdies; et des jonchées de grappes pleuvent des hauteurs sur les nattes étendues à perte de vue. Et la chanson de la cueillette du fruit favori fuse et se répercute de dattier en dattier.

Sous un vaste hangar des équipes d'ouvrières s'emploient à ranger les dattes et à les serrer dans des caisses ou de petits cartons. Elles viennent en bande, le voile sur la tête et une corbeille à la main s'approvisionner dans les amas élevés au dehors; puis accroupies, chacune devant sa caisse, elles se livrent à leur minutieuse besogne.

Quelques-unes s'accompagnent d'une grêle chanson qu'elles murmurent en sourdine; d'autres échangent des confidences à voix étouffée, s'interpellent et rient. Les unes rejettent crânement leur voile ou leur haba, laissant entrevoir un profil fin et des yeux brillants; mais leurs compagnes scandalisées les raillent et les accablent de mille sarcasmes.

Maintenant, à travers le mouvement des doigts qui se précipite et se répète sans cesse, automatique, le même refrain volette d'une bouche à l'autre au milieu du concert aigu qui tombe des guêpes tourbillonnantes.

De nombreux balams arrivent puis repartent; ce sont les mallaks qui viennent livrer leur récolte. Ils sont aussitôt introduits dans une maisonnette de treillis de roseaux, construite à l'écart au bord du canal, la maisonnette du trafiquant Nasrani, indigène chrétien. Ils en sortent aussitôt emportant une charge de pièces d'argent dans le pli de leur haba et nouant des pièces d'or au coin de leur mouchoir aux mille couleurs. Quelques mallaks bédouins des tribus voisines arrivent escortés d'une bande de guerriers nomades armés de mausers et masqués jusqu'aux yeux. Ceux-ci sont les préférés; le Nasrani les reçoit avec déférence et force salams; à leur sortie il les accompagne jusqu'à leur balam, chargé de cadeaux.

Midi passe; la chaleur retombe. Une brise arrive par bouffées fraîches et intermittentes, précédant la seconde marée. Une magnifique soirée d'automne resserre toute la palmeraie d'émeraude dans une immense couronne d'or.

Quelques ouvrières remplissent leur corbeille en puisant à pleines mains dans un amoncellement de dattes; elles échangent des rires étouffés, cachées sous leur haba, et s'attardent en paressant.

—Ah ! si mon père était ballama, dit l'une d'elles en plissant ses yeux d'un air malin.

Ses compagnes poussèrent de petits cris en battant des mains, exprimant ainsi leur méchante hilarité.

—Moi, dit une petite brune au front tatoué d'étoiles, je voudrais qu'il fût mallak pour le moins.

—Non, non, reprit la première entêtée dans son idée; non, un ballama! Alors je travaillerais moi-même chez le Nasrani dans sa maison; je lui préparerais de mes mains teintes de henné les caisses de Hallawis farcies aux pistaches et de Khadrawis fourrées aux noix. Je gagnerai de

l'or, c'est si facile... je m'habillerais d'une ample robe brodée de fleurs, et des chapelets de sequins d'or sonneraient le long de mes tresses noires comme des grelots. Et c'est le Nasrani qui me servirait... en personne.

— Toi, une musulmane de Bassra ?

— Comme Morjana ! Comme Morjana !

A l'instant même, une fine silhouette se dessina derrière elles à l'entrée de la maisonnette de bambous.

Se retournant, les bédouines la contemplaient en silence. L'apparition se détacha et vint vers elles ; un haba noir recouvrait ses cheveux et traînait jusqu'à terre. Un triple collier de grains d'ambre incrustait ses narcisses autour de sa gorge plantureuse.

— C'est elle... allons-nous-en, se dirent les ouvrières apeurées devant la brave désinvolture de la fille du désert.

Elles ne se décidaient pourtant pas à s'éloigner, tellement la forme svelte et féline de cette Arabe déroutait leur imagination et excitait leur curiosité.

Sa tunique négligemment ouverte sur sa poitrine découvrait la rondeur des seins, et son visage sans voile et ses hanches bien accusées sous le haba étaient une irritante provocation. Elle passa devant ses compagnes indolentes, sans se soucier de son entourage, telle une étrangère appartenant à un autre monde. Elle se pencha sur la pile de dattes, emplit le large plateau d'osier qu'elle tenait à la main, et se redressa pour reprendre haleine. Alors elle toisa les ouvrières qui la dévisageaient d'un air de méfiance et de dégoût ; ses joues s'empourpraient sous l'insulte muette et ses yeux étaient des foyers d'incendie. Elle ressentait tout le poids de la honte dont injustement l'accablaient ces malveillantes. Jusque-là elle avait dompté sa colère comme, au désert, les cavaliers savent retenir une cavale mauvaise. Mais, demeurée sous l'irritation de la mésaventure du matin, elle en voulait à quelqu'un, à tout le monde et à elle-même.

— Qui de vous m'aidera à remettre ce plateau sur ma tête, demanda-t-elle avec un accent frisant l'amitié.

Elle attendit quelques instants.

— Non ? Pas une ?... Pourquoi, mes sœurs ?

Et comme ses camarades faisaient la sourde oreille, Morjana marcha sur elles, la tête haute, le bras menaçant.

— Vous me fuyez comme une brebis galeuse ; mon contact vous serait-il impur ?

— Tu n'es pas une musulmane. Oui, tu es impure, riposta la petite tatouée. Honte sur toi ! Ce visage dévoilé, ce sein impudique... Et tout cela !... Toi une musulmane ?

Morjana bondit sur elle et lui planta ses ongles dans le cou.

— Moi ? Tu ne siffleras pas comme une vipère, toi. Mais de quoi me soupçonnez-vous... de quoi ?...

Aux cris de la petite tatouée hurlant de douleur, ouvrières, porteurs et ballamas avaient accouru. On la dégagea avec peine de cette sauvage étreinte ; des trous rouges lui faisaient déjà un collier d'où perlait le sang goutte à goutte. Le haba de Morjana était tombé, mettant à nu les lourdes nattes de ses cheveux où pendaient des grappes de sequins d'or chantant au moindre balancement ; le châle bleu qui la vêtait frissonnait des frissons éperdus de son corps. Elle débordait de fureur, était terrible à voir avec ses yeux brillants de reflets de lame de poignard bien aiguisé, et la hantise du meurtre dans tous ses gestes.

— Mais laissez-moi lui labourer encore le cou, lui crever les yeux, l'étrangler, cette calomnieuse, qu'Allah lui noircisse la face ! Impure ? Moi ! Je t'ai entendue; l'envie te ronge le cœur comme un ver, tatouée ! A cause de mes sequins d'or...

Les ouvrières des hangars s'étaient attroupées, délaissant leur travail ; et la voix de Morjana, dans ce silence inusité et subit, faisait l'effet du rugissement de la tigresse dans la perfide tranquillité de la brousse.

— Ces sequins d'or ! Je les ai gagnés par ma fatigue et par ma sueur...

Ses cheveux défaits s'écroulaient sur ses épaules, son bras tendu prenait le ciel à témoin, tandis que roulaient à ses pieds quelques sequins arrachés dans sa colère.

— Honte à vous ! et maudits soient vos soupçons ! Je suis une Arabe, une musulmane libre et pudique. Que me voulez-vous ? Est-ce que je vais, moi, le soir, derrière les hangars, pour m'accroupir et relever ma tunique à l'heure où passent tout près les ballamas ?.. Honte à vous... à vous toutes ! Le visage voilé et le reste... à nu !

Un vieux ballama émergea de la masse houleuse de cette foule ; il ramassa le haba de Morjana, le lui remit sur la tête en déclarant gravement à la face de ce monde exalté et fanatique : — Ma fille, va en paix ! Par cette barbe blanche, tu es pure ! Va, ô musulmane !

C'était le ballama Mansour, son père adoptif, qui essayait de l'emmener pour la soustraire au courroux de l'émeute.

Le ballama Mansour avait trouvé Morjana toute petite, vagabonde errante sur la vague route des nomades. Enfant égarée, abandonnée, perdue dans une razzia ! Il l'avait recueillie et adoptée sans plus, puisque le Rétributeur l'avait poussée sur sa route ; elle serait la cause de toutes les bénédictions. Grandie, elle était devenue toute sa famille ; elle l'amusait de ses caprices de petite sauvage, féline et indomptable. Il était fier de la voir maintenant travailler chez le notable Nasrany à qui il louait son balam... de la voir surtout la préférée de toute la station de Khora. Elle travaillait, assurément, et gagnait, gagnait beaucoup à la sueur de son front. Et, Wallahi ! ce n'était point une autre histoire... Tout à coup, de voir Morjana dans ce soleil éclatant, la nuque chaude et veloutée, les seins provocants qui dardaient insolemment leur croissant, la joue enflammée et fardée de sang, Mansour éprouva comme une écaille qui lui tombait des yeux. Devant la beauté scandaleuse, mais honnête, de sa fille, de cette fille bizarre des nomades, il rougit d'orgueil et de confusion. Il pensa à la maison du

Nasrany où travaillait Morjana, il pensa à Morjana et il eut le vertige.

— Où vas-tu, Morjana ?

Sans répondre, la jeune fille se baissa, ramassa le plateau chargé de dattes, le chargea sur sa tête et s'éloigna, se dirigeant vers la maison de bambous.

— N'y va pas, pria Mansour d'une voix que la pudeur faisait vaciller. Cela ne se fait pas. Je n'y avais point fait attention. Mais vraiment ce n'est pas l'usage. N'y va pas.

Elle fit demi-tour et déjà toute trace de colère s'était fondue sur son visage souriant.

— Toi aussi ? Veux-tu que je sois une vulgaire remplisseuse de caisses... que je travaille sous la trique et l'injure des portefaix ? Tu ne comprends pas qu'elles crèvent d'envie. Le Nasrany ? Et que m'importe celui-là ! Et il peut toujours voir mes ongles; et il peut toujours essayer mes ongles dans son cou, et mes ongles dans ses yeux. C'est tout, Wassalam !

— N'y va pas ! supplia encore le vieux ballama. Ne laisse pas salir cette barbe ! C'est une honte sur nous; n'y va pas !

Un sheick bédouin, qui venait de vendre sa récolte de dattes au Nasrany, sortit de la maisonnette du trafiquant accompagné de sa garde de guerriers. Il se heurta à Morjana. Celle-ci surprise eut à peine le temps de ramener le bord de son haba. Le chef nomade s'arrêtait pour la contempler. Jeune, d'une taille élancée, d'une suprême élégance dans son ample haba en poils de chameaux sur lequel retombait le cordon ponceau soutenant un sabre à la poignée ciselée, il attirait les regards et s'imposait à l'admiration des Arabes de la ville. Les lois de l'hospitalité et de la pudeur interdisant d'adresser la parole à une inconnue rencontrée chez des hôtes, il se contenta de passer lentement devant Morjana en murmurant des mots d'admiration :

— Mashalla ! Que tu es belle, merveille d'Allah ! Mais que fais-tu chez ce Nasrany ?

Avant de s'embarquer dans son balam, il se retourna et dit encore : Mashallah !

Morjana s'avança derrière le treillis de roseaux et, les yeux brûlants, la joue enfiévrée, elle suivit jusqu'au loin le balam du sheick bédouin. Machinalement le refrain des ouvrières palpita sur sa bouche :

Ses lèvres sont rouges et douces comme des dattes,
Et les guêpes affolées voltigent à leur bord.

Et aussitôt, là-bas, derrière le grand fleuve, un immense désert s'ouvrit devant elle, roulant ses vagues de sable, mamelons ondulants sans fin. Elle revit le campement et les tentes égrenées au bord d'un ruisseau... là, sous les pieds des moutons et des chèvres qui venaient boire, sous le ventre des chamelles, elle jouait et se baignait avec les petites bédouines toutes nues. Et plus loin, des cavaliers, lance sur l'épaule, sabre au côté, menant autour de la tribu leur ronde farouche. Et soudain la clameur terrifiante de la Razzia, les hululements des femmes dressées pour la défense comme les hommes ; les nomades se lançant à fond de train sur leur jument de guerre rapide et infatigable, la carabine crachant du feu, attaquant, se repliant, revenant à la charge, enchevêtrés, grouillant, puis se séparant pour galoper derrière l'ennemi qui a réussi à emmener une partie des troupeaux... et les troupeaux jaillissants de l'horizon dans un immense brouhaha de bêlements et de mugissements, poussés par l'aiguillon de la lance... Puis la nuit silencieuse et douce ; aucun bruit de violence, le clair de lune pleuvant en nappes fluides et caressantes, les collines se drapant d'ombres bleues, l'odeur reposante du Shôk et du Hagoul... la mélodie sourde d'un ruisseau fuyant et le cortège des dunes qui se suivent jusque vers les étoiles. Le chant d'un nomade rêveur flotte langoureux, s'attriste, vibre d'amour et se fond dans le silence... délices, enivrements... là-bas !

Morjana pensait toujours au sheick bédouin qui dans son

apparition inespérée venait de l'ensorceler et d'emporter son âme comme le cavalier hardi qui jette une femme sur la croupe de sa jument et l'emporte au galop. Elle rêvait à lui et à son désert... Elle rêvait.

L'obscurité tombait en hâte. Le bruit des hangars s'était éteint. Les balams s'immobilisaient échoués sur la berge. Des milliers de moineaux, abrités dans les aigrettes des dattiers, répandaient leur assourdissant ramage, tandis qu'un peuple de grenouilles, rampant avec l'ombre, leur répondait en coassant. Une longue bande de feu barra le fond de la palmeraie, jeta une gerbe d'étincelles sur le canal irisé, et tout s'écroula en cendres violettes.

Morjana rêvait toujours à la fière silhouette du sheick, à sa rencontre, à ce qu'il lui avait timidement murmuré : Mashalla !

Le monde n'existait plus pour elle que dans ce rêve, et tout le reste était passé, oublié, évaporé.

Soudain un balam accosta sans bruit près de Morjana, derrière le grillage de roseaux.

— Morjana ! Morjana ! appela une voix clandestine. Ne me reconnaîs-tu pas ? Souviens-toi... le ruisseau... la baignade. Je t'ai enfin retrouvée. Viens-tu avec moi ?

— Bismillah ! interjeta la bédouine abasourdie par cette brutale interpellation.

— Hein ? Viens-tu ? Sors de ce treillis ; je suis seul, dans ce balam, c'est la nuit ; je t'ai préparé une maison de khanoum. Lève-toi, Morjana, je t'en supplie, viens ! Je baise tes pieds.

Elle le regardait et cherchait à distinguer son visage dans l'obscurité. Chose étrange : elle se rappelait son impudence de débauché, mais elle ne le reconnaissait nullement.

— Hâte-toi ; on m'a peut-être vu accoster. J'ai rôdé longtemps autour de cette palmeraie où j'ai fini par te découvrir, de loin.

— Va-t'en, ô maudit ! pousse ton balam ; les gens vont passer et la honte sera sur toi !

Salem se serra contre le treillis, y colla son visage et, avançant les lèvres, il quêta un baiser. Un couteau s'abattit, referma ses lèvres et fit saigner sa bouche.

— Va-t'en !

— Ah ! Ah ! mon sang ! Ça dans ta mère, ô fille de la mauvaise, ô sœur de la prostituée ! Ah ! ma bouche ! Attends, ô mauvaise, comme je te déchirerai, comme je te saignerai ! Ah ! mon sang ! Ah !...

Des gardiens attirés par ses cris sortaient des hangars et s'attroupaient. Salem, atrocement blessé, hurlait comme un chien dans la nuit. Les gardiens arrivaient à son secours.

Un terrible tumulte éclata à cet instant et les arrêta. Avant même que l'on pût deviner ce qui arrivait, une fusillade déchaînée crépita dans la palmeraie. Le feu se rapprochait ; des éclairs strillaient les ténèbres de toute part. Une averse de balles sifflait, déchiquetant la tête ébouriffée des dattiers.

— Qu'y a-t-il ?.. Des brigands... des bédouins... à nous.

La maisonnette de bambous était déjà cernée ; à peine le Nasrany y était-il rentré, que cinq bédouins de géante stature, masqués et armés jusqu'aux dents, l'envahirent comme un torrent. L'un d'eux, d'un coup de crosse de son mauser, fit tomber l'arme des mains du trafiquant que les autres bâillonnèrent et ligotèrent prestement. Alors un bédouin d'élégante allure fit son entrée ; le mauser jeté en bandoulière sur l'épaule, il avança en maître ; les assaillants s'effacèrent devant lui. Il se campa devant Morjana ; celle-ci, debout contre le treillis, ne bougeait pas. Il fit alors tomber le bord de la koufièch qui le masquait. Un cri de surprise échappa à la jeune fille. Elle reconnut son sheick, lui, lui.

— Que fais-tu chez ce Nasrany ? demanda ce dernier d'un ton sévère. Ne sais-tu pas qu'une musulmane ne doit pas servir un infidèle ?.. Que fais-tu chez lui ?

— Je travaille, mon sheick.

— Tu travailles, à cette heure de la nuit ? Et quel est le chien qui fait travailler une aussi belle Arabe chez un Nasrany? Ton père n'a-t-il pas honte ? Et qui est ton père ?

— Je ne sais ; je suis une enfant égarée. On m'a trouvée sur la route des nomades... je suis...

— Que c'est étonnant ! Oui... tu as gardé l'accent de nos bédouines et comme ta voix est douce ! Aujourd'hui je t'ai entrevue une seule fois... et je n'ai pu t'oublier.

Il s'approcha d'elle, cherchant à prendre sa main.

— Comment te nomme-t-on ?

— Morjana

— Morjana ! Grain de corail ! Pourquoi grain de corail ?

Comme elle tirait le bord de son haba sur sa gorge dévêtue et se détournait, il lui dit dans un soupir fervent :

— Où est-il ? Sur ta gorge? comme il doit être beau... et que je voudrais être son esclave !...

Puis mettant un flot de tendresse dans sa voix :

— Veux-tu me suivre ? demanda-t-il.

Elle l'écoutait frémissante. Un bourdonnant orgueil lui montait à la tête de voir ce jeune sheick, venu là audacieusement au risque de sa vie, dans le feu de la fusillade, pour elle... pour la revoir et la supplier. Elle se voyait enlevée d'une geôle d'une infinie tristesse, par une razzia du chef de sa tribu. Ne se donnerait-elle pas à lui ? Son cœur battait aveuglément et trébuchait dans son sein. Un violent instinct, tout d'ardeur et de volupté, la jetait dans les bras du jeune chef nomade qu'intimement elle appelait déjà : mon sheick ! Elle retrouvait tout à coup son désert, la tente familiale où elle jouait, son campement, là-bas... et elle mourait de partir.

— Veux-tu me suivre ? pria encore une fois le nomade.

Elle inclina son visage. Il la prit par le bras ; elle marcha à son côté, docile, jusqu'au balam qui devait l'emporter.

Avant de s'embarquer, le sheick se retourna vers sa troupe qui s'apprêtait à tout saccager :

— Laissez ; nous ne sommes pas des pillards. Une fleur nous suffit. Venez, votre récompense est chez moi !

Alors la fusillade cessa. Quelques clapotis dans l'eau, un balam fuyant à travers l'inextricable dédale des canaux. Tout retombait dans un silence effrayant.

En se faufilant d'un ruisseau dans l'autre, le balam du sheick se heurta brusquement à d'autres balams venant en sens inverse.

— Ce sont eux... les bédouins ! C'était la voix de Salem.

En hâte il s'était précipité chez les gendarmes turcs pour les jeter sur les trousses de son rival. C'était sa vengeance !

— Qui vive ? Qui vive ?

— Ce sont eux, les brigands ! Tirez ! Tuez !

Salem ameutait les gendarmes, les poussant au meurtre. Les bédouins étaient imprudemment tombés dans le piège du jaloux mallak. Quelques-uns bondirent sur les rives. Les gendarmes firent irruption dans le balam, le pistolet au poing. Le sheick, dressant devant Morjana un rempart de son corps de géant, faisait tournoyer la crosse de son fusil et se défendait désespérément.

— Des brigands... ce sont des brigands ! vociféraient les gendarmes, tandis que des coups de mauser étaient assénés sur leur tête.

Ils firent feu de leurs pistolets. Quelques corps roulèrent dans l'eau.

Enveloppé par le nombre débordant des gendarmes l'assaillant de tout côté et le lardant de coups de baïonnette, le sheick fut maîtrisé et terrassé. Morjana qui essayait de retenir la meute ennemie reçut à son tour une volée de coups. Et bientôt ils étaient séparés tous deux, solidement garrottés et maintenus au fond du balam.

Un gendarme se pencha sur eux, lanterne en avant. Il les examina un long moment, puis commanda :

— Emmenez-les au sérail ! Allez chez le Vali ! Au sérail !

Il éteignit aussitôt sa lanterne ; et la patrouille s'engouffra dans l'obscurité du dédale.

★

Pendant quelques jours on fit grand bruit au sérail sur la capture du sheick si redoutable. Le gouvernement, paraît-il, attachait une grosse importance à l'affaire. On avait jeté le prisonnier dans un cachot du sérail, en attendant que vînt l'ordre ou de le pendre sur le pont d'Ashar, ou de lui couper la tête. Le vali était content de cet exploit de sa patrouille; rien de pareil n'avait illustré le vilayet depuis un temps immémorial. S'emparer d'un chef de ces tribus rebelles... mais c'était plus périlleuse entreprise que de relancer un lion dans son repaire. Ah! ces terribles bédouins! Et c'était bien à sa haine vigilante contre ces ennemis du Sultan, que revenait l'honneur et tout le mérite de ce haut fait... il s'en vantait tout au moins. Aussi s'attendait-il à recevoir le titre suprême de Pacha, et le plus insigne de tous les Nichans... sans aucun doute.

Cette nuit-là il venait justement de donner un immense festin à tous les notables du vilayet. La capture du terrible rebelle tombant à l'improviste sur la ville avec ses bandes, roulait grossie de bouche en bouche; elle finit par rayonner de l'éclat d'une grande bataille. La récompense bien méritée n'allait pas tarder; elle était certaine, elle venait, elle accourait. Tout le monde en était sûr et s'en portait garant. Et le vali, de cette avalanche de flatteries, sortit grisé comme un infidèle qui aurait vendu sa raison contre de copieuses libations.

Quand le dernier des invités eut fini ses salamaleks et fut parti, le vali donna ordre d'éteindre les lumières, puis, congédiant les gardes et les domestiques, il rentra dans le harem endormi. La tête embuée d'ivresse, il se sentait enclin à la gaieté. Et tout à coup une idée lui traversa le cerveau, et c'était une joyeuse idée d'entre les idées.

— Morjana! Mon grain de corail! Appelez Morjana.

Une servante s'empressa derrière les tapisseries. Il attendit quelques instants et se reprit à appeler : Morjana!

Traînant derrière elle un long hashemi de soie verte, la

taille serrée dans une ceinture d'or, la poitrine couverte d'un baudrier de perles fines et des bracelets aux poignets, Morjana s'avança nonchalamment sous les lustres en balançant les hanches et semant la sorcellerie de ses yeux noircis au kohl.

— Allah! Allah! s'émerveilla le Turc en se soulevant sur les coussins. Il frotta ses yeux assoupis et dit ;

— Est-ce la lune ou est-ce toi, ô grain de corail! Puisque ces gens sont partis, tu vas m'égayer... Tu vas enchanter mes yeux et me réjouir mon cœur. Quelle chanson chanteras-tu?

— Je ne chanterai pas cette nuit.

— Danse-moi la danse des bédouines, alors.

— Je ne danserai pas.

— Chante, danse, ou n'en fais rien. J'attendrai... mon temps est long. Espères-tu que tes bédouins viennent t'enlever dans mon sérail ? Non. Tu seras à moi, tu le sais, aujourd'hui ou demain... qu'importe. Moi, demain je serai Pacha. Ah ! Ah ! Mais je veux quand même que tu danses. Danse, et Wallahi ! je t'épouserai.

— Jamais ! Je te l'ai déjà dit : il n'y a rien de commun entre nous. Tu es Osmanli et je suis bédouine, Wassalam !

— Tu ne veux pas épouser un Pacha ? A ton aise. Mais laisse-moi au moins embrasser le grain de corail qui sourit là, sur ta gorge...

— Non !

— Que veux-tu ? Demande ! C'est accordé... tout.

Elle se redressa et fronçant les sourcils:

— Tu le jures ?

— Par le Padishah !

Elle se pencha sur lui, le fascinant de ses yeux profonds ondoyant de reflets dorés, l'hallucinant de la chaleur de son corps courbé tout près.

— Celui qui m'a enlevée, le chef nomade, le prisonnier... je veux le voir. Non ? As-tu peur de lui ?

— Moi... peur ?

— Eh bien ! fais le venir ici. Ne dis pas non, car je danserai... Tu refuses ?.. Je danserai nue... oui... toute nue. Oui ? Mais d'abord je veux le voir, ici.

— Ah ! Tu es bizarre, tu es bizarre ! Il n'y a pas d'inconvénient.

— Cette nuit, tout de suite.

Il appela. Une servante se présenta derrière un rideau, n'osant entrer.

— Je commande de faire monter le bédouin, le prisonnier; je désire l'interroger. Que l'on transmette cet ordre au Bin-Bachi de la prison. Et vite !

Quelques instants après, le bédouin entra : une grande silhouette droite, un visage émacié et sombre où les yeux brûlaient ardents, une tunique lacérée, tachée de sang... jambes nues, pieds nus.

— Assieds-toi, lui dit le vali sans colère.

Le sheick s'assit sur un coussin en roulant des regards éperdus. Sorti des ténèbres et plongé dans l'illumination, il en était ébloui.

— Tu vas voir le septième ciel, annonça le vali... la Djanna ! Et cela vaut mieux pour toi ; car demain, lorsque je t'aurai fait couper la tête, tu iras en enfer.

— Tout cela ne me fait pas peur, rétorqua l'Arabe en érigeant son buste arrogant en face de son adversaire. Demain s'occupera de lui-même.

Puis atténuant la violence de sa voix, il demanda :

— Dis-moi ce que tu as fait de Morjana.

— Ah ! Morjana ? Jolie bédouine ! Elle t'aura coûté la tête et, ma foi, ce ne sera pas de trop. Eh bien ! elle est ici... elle est à moi. La Djanna, c'est elle... et tu vas la voir.

Le nomade eut un tressaillement qui convulsa son visage et découvrit ses dents dans un rictus meurtrier.

Et Morjana parut toute nue. Un tatouage bleu couvrait sa poitrine comme un voile diaphane ; ses cheveux noirs aux reflets bleus descendaient jusque entre ses jambes ; des

perles sur ses seins, c'est tout. Le nomade se leva à demi dans un bond impulsif, les bras arqués, les mains crispées, les doigts hérissés, pour étrangler la danseuse sur place ; mais il s'affaissa aussitôt comme une masse. Morjana ne l'avait même pas vu. Elle dansait, à petits pas, les yeux presque fermés, comme s'il n'y avait là qu'elle seule. Le torse renversé de côté, les bras ouverts comme des ailes soutenant le poids du corps, elle imprimait à ses cuisses et jusqu'à ses seins gonflés dans l'effort, de lentes et spasmodiques ondulations, puis elle tournoyait sur elle-même en balançant les hanches. Une volupté émanait d'elle, irritante et exquise à la fois. Son corps frissonnait en plis troublants ; il radiait de chaleur et de reflets de safran, aussi immobile et lointain que le soleil.

Puis elle se mit à glisser au-devant du vali, comme si elle venait seulement de le découvrir sur son chemin. Celui-ci avançant la tête, les yeux exorbités dans un ravissement stupide, la bouche ouverte, les lèvres tremblantes, ne celant rien de son intention brutale de jouir dès que ce fruit de chair étourdissant de son odeur de musc, exaspérant par ses imperceptibles contorsions voluptueuses, serait à portée de son désir ; ses mains irrésistiblement esquissaient déjà le geste qui saisit, qui étreint. Possédé, il était possédé par le démon du plaisir et de la cruauté. Morjana approchait ; elle répandait l'odeur des grappes fraîches des dattes. Elle fut tout près, devant lui, porte entr'ouverte sur la Djanna... Le vali sauta brusquement, jetant les bras sur elle... Au même instant, un bondissement de panthère le frôla, des griffes dures, froides comme des tenailles agrippèrent violemment son cou, un corps de géant s'appesantit sur lui, lourd comme un tronc de palmier, le ploya en deux, le brisa, le coucha étouffé, broyé, inerte.

La jalousie avait fait son œuvre héroïque ; le nomade avait tué.

— La mort ! Il est mort... murmura Morjana dans un souffle.

En hâte elle avait revêtu son hashemi vert et, courbée sur l'ennemi, le guettait dans ses derniers sursauts, le regardant se raidir, s'immobiliser en cadavre.

Le bédouin se releva hagard. Il toisa Morjana avec dédain ; et sur sa tête altière, il y avait de l'horreur et de la majesté. Morjana vint près de lui, craintive, suppliante. Il s'écarta. Elle le pressa ; ses bras se tendaient, ses reins se creusaient et ses mains s'ouvraient, mendiant le prix de sa danse vengeresse.

— Eloigne-toi, impure ! gronda le sheick la repoussant, se retenant avec peine pour ne pas l'étrangler à son tour.

— Oui... j'ai dansé, dansé nue... toute nue...

Il brandissait son poing comme une massue pour l'abattre.

— ... pour que tu fasses ce que tu as fait. Et tu l'as tué. Maintenant je suis à toi... Wallahi ! je suis innocente, et je t'aime.

Il était foudroyé par cette révélation atroce, et par l'aveu du diabolique stratagème, diabolique oui, mais amoureux à la limite du crime et de la mort. La jalousie continuait de le brûler.

— Et qui es-tu pour m'aimer ? Dans mon campement, là-bas, avec tes bijoux et tes fards, on te lapiderait, malheureuse ! Nous as-tu oubliés, nous, gens du désert ?

— Non, je t'aime, crois-moi. Souviens-toi, quand tu es venu cette nuit-là, dans la palmeraie, pour me revoir ; quand tu m'as entraînée, me couvrant de ton haba. Et tu m'abandonnerais à cause de cette danse... dansée pour toi...

Une immense ferveur la faisait rougir, la suffoquait. Ses yeux s'emplissaient de larmes. Comme il demeurait implacable, elle dit d'une voix sourde, où tremblaient un dernier espoir :

— Alors... je vais te délivrer. Veux-tu te sauver, avec moi... sans moi ?

— Jamais !

Elle l'entoura de ses bras câlins ; il ne résistait plus.

— Veux-tu me ramener là-bas, dans ton campement, au fond du désert. Regarde-moi... parle... il se fait tard... Veux-tu me livrer ?

Le sheick prit la tête de Morjana dans ses mains et plongea en elle ses regards. Un appel jaillissant de son indomptable instinct le ramenait vers elle. Il lui demanda tout d'une haleine :

— Ton campement... ta tribu ?...

— Là-bas, vers le nord, sur les bords de l'Euphrate.... les Béni-Saïds... derrière les marécages.

Il la relâcha, pénétré, confondu par la vérité qui venait d'elle. Il se sentait écrasé par la responsabilité des sheicks, par l'honneur des nomades, par l'amour de cette sœur du désert égarée et torturée. Mais en la voyant sous ses parures, il baissa la tête scandalisé, honteux. Elle comprit. Alors un à un elle ôta ses bijoux, arracha ses colliers de perles, elle brisa ses bracelets, éparpilla tout cela aux pieds du mort. Elle effaça avec une hâte précipitée son kohl et son kirmiz. Et elle apparut le teint pâle, les cheveux défaits, les bras dénudés, le cou en liberté, pauvre, faible et humiliée. Doucement elle se suspendit au cou du chef nomade, pleurant en silence. Il la serra sur sa poitrine puissante de toute sa force caressante et protectrice.

— Je t'emmène, Morjana ! dit-il simplement.

Elle se dégagea de l'étreinte ; une lumière de soleil rayonnait sur toute sa face. Elle l'entraîna :

— Fuyons ! J'ai surpris un escalier secret qui descend du harem dans le canal. Viens ! Nous partirons par là...

Il la précédait, l'oreille aux aguets et le bras en garde, menaçant, prêt à bondir, à se battre pour sauver Morjana, la fille de sa race. Un appel bourdonnait dans tout son être, lui insufflait la force et le courage du lion : la voix de son désert.

NAOUM.

POÈMES

—

RYTHMES

I. — HAÏ-KAÏ TRIPLE

Une cloche tinte :
Le jour lutte, la nuit monte,
Tout sombre, tout sombre.

Quelle cloche tinte ?
C'est mon cœur, il bat si fort :
Quoi donc va mourir ?

La nuit dans mon cœur
Et l'ombre sur les campagnes.
Rien ne tinte plus.

II. — PANTOUM-HAÏ-KAÏ

— Il pleure dans mon cœur...
— Il pleut doucement sur la ville...
— Hélas, quelle langueur...
SOUS UNE AVERSE DE LUMIÈRE
LA VILLE BOUT DANS SA POUSSIÈRE.
Tout sombre, tout sombre...
Mon cœur émigre, où, le sait-il ?
Vers tout delta d'or et d'avril.
Une cloche tinte...
DANS LE CIEL DE BRAISE ET DE CENDRE,
JE VOIS L'AIR CUIT MONTER, DESCENDRE.
Le jour lutte, l'ombre monte...
Loin du noir soleil dessécheur
Me dissoudre, être une fraîcheur :
Tout sombre, tout sombre...

DES NUES DE CUIVRE S'ACCUMULENT,
OU L'ÉLECTRICITÉ CIRCULE.
Une cloche tinte...
Dans l'eau fébrile et d'or, mouiller
Mes bras : comme un chien patouiller !
C'est mon cœur qui bat si fort...
LE CIEL DEVIENT DU PLOMB, IL PÈSE,
TOUT RISSOLE, TROMBE ET FOURNAISE.
Qui donc va mourir ?
M'endormir, brute et bienheureux,
Au revers d'un vieux chemin creux.
La nuit en mon cœur...
L'ORAGE ÉCLATE, CROULE, ÉCUME,
BAT L'UNIVERS COMME UNE ENCLUME.
Et l'ombre dans les campagnes...
Dans la campagne sans un bruit,
Surprendre s'approcher la nuit,
Mourir ainsi.
Rien ne tinte plus...
Soudain l'arc-en-ciel :
O, merci, mon Dieu !

CANZONETTE DES SIRÈNES

D'après Gabriel d'Annunzio.

I

Sept sœurs, nous étions sept sœurs
Qui se miraient aux fontaines ;
Sept sœurs, nous étions sept sœurs
Et belles comme des cœurs.
Entendez-vous les sirènes,
Les entendez-vous, mes sœurs ?
— « *Fleur d'ajonc ne fait farine,*
Mûre des bois ne fait vin,
Ni fil d'herbe toile fine » — :

Mais la mère parle en vain.
Nous étions sur la colline
Belles comme le matin.
La première, filandière,
Lui fallait des fuseaux d'or ;
La seconde, tissandière,
Lui fallait navettes d'or.
Nous étions sur la rivière
Belles comme des trésors.
La troisième était cousette :
Ne voulait qu'aiguilles d'or ;
La quatrième, soubrette,
Voulait table à coupes d'or.
Et nous étions sur l'herbette
Belles comme des fruits d'or.
La cinquième, la dormeuse,
Voulait des courtines d'or;
La sixième, la rêveuse,
Ne rêvait que songes d'or.
Nous étions toutes joyeuses,
Belles comme une aube d'or.
Mais la dernière, qui chante,
Chante rien que pour chanter,
Mais la dernière qui chante,
Elle n'a rien demandé.
Nous nous mirions en l'attente
De nos jeunes destinées.

II

— « *Fleur d'ajonc ne fait farine,*
Mure des bois ne fait vin,
Ni fil d'herbe toile fine » — :
Mais la mère parle en vain.
Et les sirènes marines
Nous chantaient notre destin.

La première file, file,
Tord ses fuseaux et son cœur ;
La seconde tisse, tisse,
Une toile de malheur.
Et la mort tire l'aiguille,
Mauvais-Sort est le tailleur.
La troisième, sa chemise,
Se coud du fil de la Mort ;
Pour la quatrième est mise
La table du Mauvais-Sort.
Mauvais-Sort est sous les coupes
Et la verseuse est la Mort.
La cinquième dort et plonge
Aux suaires de la Mort,
Et la sixième elle songe
Entre les bras de la Mort.
Et la mère gémissante
Pleure sur le Mauvais-Sort.
Mais la dernière qui chante,
Chante rien que pour chanter,
Mais la dernière qui chante
A la belle destinée :
Les Sirènes bruissantes
En leurs bras l'ont emportée.
Et la mer et les Sirènes
La voulurent pour leur sœur :
Dans leurs bras elles l'entraînent
Et l'emmènent dans le chœur :
Nous étions à la fontaine,
Belles, nous étions sept sœurs.

THALASSA ! THALASSA !

Débarqué d'un train « de plaisir ».

— Je me descends vers toi, vaste mer, ô complice ;
Que me purgent tes eaux je ne l'espère point :

Notre désastre se rejoint,
Nos hontes et notre supplice.

L'égout vivant où heure à heure un cœur se noie,
L'époque toute en sa toute marée humaine,
La Ville, la Ville inhumaine,
Et son flot tout entier y descend avec moi :
Est-ce moi qui le fuis ? est-ce lui qui m'emmène ?

Ses hontes m'ont noyé, ses hontes dont je bois,
Ses spasmes m'ont vomi, ô berceuse sublime,
Et, vois, se vomissent en toi,
O vaste mer, notre complice !

O sœur trop belle ! en vain fais-tu la courroucée,
Je sais où tu en es, moi que navre ton sort,
Je te reconnais bien, courtisane harassée
Qui inlassablement tords et détords ton corps,
Frotte ton ventre vert, frotte ta croupe d'or
Contre la grève et la mordille exaspérée,
O désirs ! et te roule haletant sur son bord !
— O BERCEUSE SUBLIME !
Tes sursauts où sont-ils, amazone indignée,
Quand de tous le premier arma pour t'approcher ?
Timide audacieux ! il n'osait qu'en tremblant
De sa nef effleurer dans un sillage blanc
Ton imprécise robe à l'ourlet d'émeraude,
Ta robe chaude et fraîche aux reflets frissonnants !
— O BERCEUSE SUBLIME !
Vierge par nos terreurs deux et trois fois sacrée,
Qui fut-il celui-là de qui l'esquif brutal
Avant tous sépara la tunique nacrée,
Souilla d'un baiser noir ta gorge indéflorée,
Et laboura ton flanc de son rostre fatal ?
— O BERCEUSE SUBLIME !
O malédictions, harcelez ô sans cesse

Le héros au grand cœur bardé du triple airain !
Car dès que pour jamais tu conçus la caresse,
Ton sein loge et nourrit, déplorable déesse,
Le déhonté désir qui soulève tes reins !
— O BERCEUSE SUBLIME !
Et depuis ! sur tes chairs toute insulte est permise,
O berceuse sublime de l'Aphrodité !
Tu hâtes les élans bourrus, vierge soumise,
Un vermineux voyou lève en paix ta chemise
Pour quatre galeux liards goulûment disputés,
— O BERCEUSE SUBLIME !
Au jour moite où ton flot fume lave sur lave,
La bave des humains s'étale sur ton corps,
Et tous ravi de soi du soupçon qu'il te brave,
Le peuple souverain qui cette fois se lave,
Décortique ses pieds, te fait bénir ses cors,
O berceuse sublime !
O dégoût ! de moi-même et de toi, verte aïeule !
Que ne te lèves-tu, dusses-tu ravaler
Tout l'univers et le revomir par tes gueules,
O berceuse sublime de l'Aphrodité,
Et pour l'éternité t'étendre nue et seule
Sous le ciel, le silence et ton immensité !
— APHRODITÉ, APHRODITÉ !

FAGUS.

LES "FACULTÉS DE L'AME"

DÉDUITES DE L'ÉTUDE DES MALADIES MENTALES

—

L'intérêt psychologique de l'étude des maladies mentales, — de la psychiatrie, comme on dit couramment aujourd'hui, — avait beaucoup frappé Théodule Ribot, et l'illustre psychologue insista maintes fois sur la fécondité de ce que nous appelons, après lui, la *méthode psychopathologique*, c'est-à-dire l'utilisation, dans le domaine des faits normaux, des conclusions de la psychiatrie.

Cette méthode, déjà explicitement préconisée par Auguste Comte, n'apporta à Théodule Ribot que des résultats partiels, car il s'appuyait sur des faits pathologiques que nous pouvons, sans crainte de nous tromper, considérer comme insuffisamment établis ; aussi se vit-il contraint de renoncer à systématiser ce qui fut sans doute le rêve de toute sa vie : le passage du pathologique au normal.

Ce qui était prématuré il y a une trentaine d'années ne l'est peut-être plus aujourd'hui, si l'on tient compte des acquisitions essentielles dont, après Morel et Magnan, Kræpelin et surtout Ernest Dupré ont doté la psychiatrie. Cette idée apparut nettement pendant la guerre à un jeune aliéniste qui s'honore par-dessus tout d'être disciple d'Ernest Dupré, F. Achille-Delmas ; à la suite d'observations quotidiennes, ce dernier parvint, sous une forme encore un peu timide, à une classification des maladies mentales, qu'il publia dans un manuel intitulé *la Pratique psychiatrique* (Baillière).

Les hasards de la vie nous rapprochèrent à l'hôpital militaire du Val-de-Grâce, à Paris : c'est là qu'il m'entretint de ses espoirs et que nous fûmes amenés à collaborer pen-

dant cinq ou six ans. L'essentiel de nos travaux fut consigné dans un petit ouvrage, paru sous le titre, *la Personnalité humaine, son analyse* (Flammarion), « qui permet de se faire une idée précise de la psychologie » (D. Warnotte, *Revue de l'Institut de Sociologie*, Bruxelles, sept. 1922, p. 273-276) ; le lecteur pourra s'y reporter pour plus amples détails, ainsi qu'au cours libre que F. Achille-Delmas fit l'an dernier à la Sorbonne sur « les constitutions psychopathiques et les dispositions psychiques », qui fournit les « vérifications statistiques en nombre suffisant » désirées par E. d'Eichtal (*Revue critique*, p. 21 et 22, 15 janvier 1923) et dont la rédaction paraîtra d'ici peu (Alcan).

Les travaux, dont F. Achille-Delmas fut l'initiateur, ont été l'objet de deux exposés à la *Société de Psychiatrie* de Paris par Maurice de Fleury, l'auteur d'ouvrages si vivants de psychologie, qui consacra une partie de son activité récente « à mettre à l'épreuve cette doctrine et cette méthode et à en faire l'application à tous les cas qu'il lui était donné de voir de près ». Des discussions qui ont suivi, il résulte que les conclusions proposées ont, à quelques réserves près, reçu l'approbation de psychiatres comme Deny, Hartenberg, Sérieux, et de psychologues comme Pierre Janet et Georges Dumas. Les pages qui vont suivre ont pour but de résumer aussi clairement que possible l'état actuel de la question, et nous serions trop heureux si nous pouvions provoquer de nouvelles recherches, susceptibles de soumettre à un contrôle plus sévère les résultats que nous croyons acquis.

Un point que nous persistons à considérer comme capital, c'est qu'il existe des maladies mentales sans lésions, en acceptant pour ce dernier terme, la définition des biologistes, qu'Etienne Rabaud résume ainsi qu'il suit :

Toute altération, décelable à l'œil nu ou par les méthodes de

laboratoire, qui détruit au moins partiellement la structure des éléments constitutifs du corps et les transforme en matière inerte.

On nous a longuement rappelé, dans ces derniers temps, qu'on pouvait observer tous les intermédiaires entre la contexture d'un système nerveux normal et les modifications profondes que l'autopsie révèle, après la mort d'un paralytique général. Une telle remarque n'est pas pour nous déplaire : elle est, en tous points, conforme à une saine conception de la science, qui s'efforce, souvent avec succès, à remplacer les oppositions de nature par des différences de degré. Par ailleurs, nous ne l'avons jamais contestée, puisque, après tant d'autres, nous admettons l'existence de lésions transitoires, comme, par exemple, celles que caractérisent la confusion mentale de l'ivrogne. Tout au plus, aurait-on pu nous objecter la part d'arbitraire qui consiste à s'en tenir aux moyens *actuels* d'investigation ; mais il est facile de répondre qu'on ne peut s'appuyer sur d'autres bases, que toutes les synthèses sont provisoires et qu'il sera temps d'abandonner les conceptions présentes lorsque la poussée des faits nouveaux les aura fait tomber en désuétude. Et il reste établi que, si l'on considère la structure des quatre systèmes nerveux suivants : celui d'un paralytique général, celui d'un confusionné, celui d'un paranoïaque (aliéné atteint de la « folie des grandeurs ») et celui d'un homme normal, de Pasteur, si vous voulez, la *coupure* s'établit bel et bien entre le deuxième cas et le troisième, puisqu'il n'existe aucune différence anatomophysiologique décelable entre le cerveau et la moelle épinière de Pasteur et du paranoïaque.

Enfin, notre distinction entre maladies mentales lésionnelles et maladies sans lésions (ou constitutionnelles) nous a valu deux critiques, qui s'excluent mutuellement. Tandis qu'Ossip-Lourié nous prévient (*Œuvre*, 13 janvier 1923) que « la théorie réduisant la personnalité à des synthèses mécaniques n'est pas définitive », on nous accuse (*Savoir*, 22 juillet 1922) d'ouvrir la porte à « une âme agissante et

sans liaison intime avec son support, ce qui nous ramène au dualisme métaphysique ». Ce reproche nous est apparu comme quelque peu superficiel, à nous, partisans convaincus de la conception physico-chimique de la vie et d'une origine purement nerveuse de la volonté et du bonheur, qui disions textuellement (*La Personnalité humaine*, p. 29) :

Les cellules, telles que les décrivent les histologistes, sont en réalité des microcosmes, formés d'un nombre considérable de molécules différentes et groupées en organes distincts ; organes qui peuvent subir des altérations profondes, mais trop fines pour être actuellement perçues, de sorte que les psychoses constitutionnelles, — et aussi les dispositions psychiques normales qui leur correspondent, — pourraient fort bien être concomitantes de modifications *sous-histologiques* du tissu nerveux. En tout cas, de telles modifications ne pourront être que très différentes de celles qu'on entend aujourd'hui par lésion.

Il s'ensuit que, devant les échecs de la psychophysiologie, la psychiatrie des maladies constitutionnelles, — et aussi, comme nous pensons l'avoir montré, la psychologie normale, — présentent une indépendance relative, — et provisoire, espérons-le, — vis-à-vis de la biologie : c'est à partir de cette indépendance provisoire, admise comme postulat, que se poursuivront vraisemblablement les recherches prochaines de psychologie ; je reviendrai sur ce point en terminant.

La distinction entre psychopathies lésionnelles et psychoses constitutionnelles n'était pas nettement établie, au moment où Théodule Ribot publia ses pénétrantes études ; et c'est là une des raisons principales pour lesquelles son essai aboutit à une impasse. Au contraire, il ne semble contesté par personne que c'est sur les psychoses sans lésions qu'il faut s'appuyer si l'on veut édifier une classification des faits psychiques normaux ; ce sont, de l'avis de tous, les plus intéressantes et, pensons-nous, les seules intéressantes pour le moment.

§

Il y aura bientôt dix ans que F. Achille-Delmas se rendit compte de l'importance du concept de *constitution psychopathique*, qui n'acquit toute sa valeur qu'à la suite des travaux de Kræpelin (constitution cyclothymique) et plus encore d'Ernest Dupré (constitution mythomaniaque et constitution hyperémotive). Par constitution psychopathique, on entend l'existence, chez un sujet, d'un ensemble spécial et défini de tendances, qui, faisant partie intégrante de l'individu, permettent de préciser sa personnalité et de prévoir vers quelle psychose progressive ou régressive, intermittente ou continue, il est capable d'évoluer. En termes plus explicites, ces constitutions ont pour caractères communs d'être inconscientes et de n'apparaître que dans leurs manifestations, d'être transmises par hérédité, de se présenter dès le début de la vie et de persister ensuite jusqu'à la mort ; d'être une infirmité chronique et non une maladie à évolution déterminée ; de créer un terrain spécifique propre au développemeut de psychoses, transitoires ou durables, dont les symptômes ne sont que l'exagération des tendances constitutionnelles.

En interprétant tous les faits cliniques soumis à son examen, — il y en a des milliers, même sans compter les observations personnelles de Maurice de Fleury, — F. Achille-Delmas fut conduit à affirmer l'existence de cinq constitutions psychopathiques. Bien que deux d'entre elles puissent souvent coexister chez un même malade, on rencontre sans difficulté ces constitutions à l'état pur, à l'état isolé, ce qui permet de les considérer comme indépendantes dans leur déterminisme encore complètement inconnu ; et, s'il est vrai, comme nous sommes convaincus de l'avoir montré, que ces constitutions ne sont que l'exagération, — par hypertrophie ou par atrophie, — des dispositions psychiques normales, il en résulte, avec une haute probabilité, que, *chez une même personne*, les dispositions psy-

chiques doivent, là aussi, être tenues pour indépendantes ; autrement dit, chacune d'entre elles peut se présenter avec une intensité quelconque, quelle que soit l'importance des autres dispositions, — ce qui ne signifie d'ailleurs nullement qu'elles n'interfèrent pas, dans leurs extériorisations quotidiennes, pour se renforcer ou pour se combattre.

Dans l'étude fort bien faite qu'il nous a consacrée dans la *Presse médicale* (27 septembre 1922, p. 1615-1616), Pierre Hartenberg nous prend à partie notamment au sujet du nombre auquel nous nous sommes arrêtés ; mais aucun des exemples qu'il choisit n'est convaincant : l'hypocondrie, nous le disons explicitement (*loc. cit.*, p. 43), est un complexe de cyclothymie et de paranoïa ; les soi-disant constitutions jalouse et processive sont faites de paranoïa et d'hyperémotivité ; les constitutions « mystique, érotique, ludique » se rattacheraient aisément soit à l'hyperémotivité soit à la cyclothymie (dans ses phases maniaques), soit à l'une et à l'autre à la fois ; enfin comment le critique n'a-t-il pas vu que sa « constitution vaniteuse distincte de l'orgueil de la paranoïa » coïncide rigoureusement avec la mythomanie, une des principales découvertes d'Ernest Dupré ?

Mais il est temps de reprendre rapidement la définition de ces termes quelque peu rébarbatifs ; je m'excuse auprès du lecteur de les avoir employés sans les avoir encore précisés, car il m'a paru nécessaire de déblayer le terrain. Que sont ces cinq constitutions psychopathiques ? Que sont les cinq dispositions psychiques normales que nous en avons déduites ? L'ensemble des trois premières constitue l'affectivité ; les deux dernières, plus près de la physiologie, ont de grandes affinités avec les extériorisations motrices ; d'où le nom de *dispositions affectives-actives* que nous leur avons donné. A propos de chacune d'elles, on s'efforcera de montrer les éclaircissements qu'elles semblent apporter dans quelques problèmes actuels de la psychologie, en s'aidant des lumineux commentaires publiés dans le *Figaro* par Maurice

de Fleury (10 et 19 août 1921 ; 6 janv., 11 juil., 1er, 7, 21 août, 7 sept. 1922).

§

I. Faite d'orgueil, d'égocentrisme, de méfiance, de revendication vindicative, la *constitution paranoïaque* a pour aboutissement pathologique les crises connues sous les noms vulgaires de « folie des grandeurs », de « mégalomanie », de « manie de la persécution », que les psychiatres ont classées en deux catégories : le délire de revendication et le délire d'interprétation. La connaissance de cette constitution nous apparaît comme essentielle pour comprendre l'éclosion et la croissance du freudisme (Cf. G. Delage, *Mercure de France*, 1er sept. 1916 et G. Dubujadoux, *Ibid.*, 1er sept. 1922).

Tout le monde certes n'est pas persécuté ou revendicant, mais nous avons tous vu des êtres orgueilleux, cupides, âpres au gain, et, leur faisant contraste, des humbles, des modestes, des désintéressés. Nous pouvons donc admettre une disposition *avidité*, disposition à réclamer son dû et à accroître sa part, en tous sens, à rechercher pour soi le plus possible de ce qui paraît avantageux ou favorable. Née sans doute des obscurs besoins nutritifs de la vie animale, l'avidité est peut-être le plus puissant mobile de nos actions ; ses manifestations s'exacerbent sans frein dans les périodes troublées comme celle que nous traversons, sous les formes bien connues d'arrivisme, d'indélicatesses, de vols et de mercantilisme. « Celui qui manque par trop d'avidité, écrit spirituellement Maurice de Fleury, lutte pour la vie à armes bien inégales ; celui qui en a trop est bien gênant pour ses voisins. »

II. Ernest Dupré a décrit sous le nom de *constitution mythomaniaque* la manie du mensonge verbal, sous forme de récits fantastiques, ou du mensonge corporel, sous forme d'hystérie. C'est à la mythomanie que se rattachent

les médiums, sur lesquels Maurice de Fleury fit récemment de fines remarques : « personnages singuliers pour qui rien ne compte que l'effet à produire, l'étonnement admiratif à susciter, la poudre aux yeux, l'esbrouffe. A un degré que l'on ne saurait croire, leur âme est concentrée sur ce besoin d'intéresser et, comme ils sont nés ainsi faits, comme, depuis leur tendre enfance, ils n'ont jamais pensé qu'à ça, comme leur vie se passe en un perpétuel travestissement, ils finissent par acquérir, dans un métier de tromperie, une habileté, une aisance difficilement concevables. » La lumière s'est faite l'année dernière sur cette lamentable histoire de « l'ectoplasme », grâce au publiciste Paul Heuzé, qui a consigné les principaux résultats de son enquête dans deux intéressants volumes (*La Renaissance du Livre*, Paris) ; il semble bien que « la vision extrarétinienne » soit un phénomène du même ordre ; et nous ne doutons pas qu'une critique scientifique de l'hypnotisme ne confirme complètement nos conclusions (*loc. cit.*, p. 207) :

L'hypnose n'est que la simulation du sommeil somnambulique par des sujets parfaitement éveillés : il ne reste, pour l'hypnotiseur, que l'alternative d'être, ou le complice, ou la dupe de son sujet ;

alors, s'effondreront les derniers retranchements de cet arsenal de puérilités, qu'on a décoré du nom de « métapsychique ».

Et voici, entre le pathologique et le normal, le parallèle. Tout le monde n'est pas simulateur ou hystérique ; mais tous les gens que nous connaissons se rangent, soit parmi les loyaux et les sincères (Alceste), soit parmi les polis, les aimables (Philinte), soit parmi les flatteurs et les dissimulés, sans compter les coquettes (Célimène). Cette disposition que nous désignons, faute d'un meilleur terme, du nom de *sociabilité*, a pour effet d'intéresser les autres à soi, de conquérir leur sympathie ou leur bienveillance ; elle possède de nombreux points de contact avec la vie sexuelle, et son arme principale est le mensonge, qui, dans son acception la

plus générale, consiste dans le désaccord entre ce que nous ressentons et ce que nous extériorisons. Fr. Paulhan, entre autres, a longuement insisté sur le rôle nécessaire du mensonge dans la société.

III. La troisième constitution psychopatique semble bien, à la réflexion, exister sous deux formes parallèles, qui sont l'une l'atrophie de la disposition affective normale, l'autre son hypertrophie. La première, la *constitution perverse*, comprend les criminels-nés de Lombroso, les meurtriers, les incendiaires, bref tous les individus qui commettent des actes antisociaux récidivants. La seconde, qu'on peut nommer *constitution débonnaire*, se rencontre par exemple chez ces parents qui souffrent tout de leurs enfants indignes ou chez ces personnes infiniment crédules, dont plusieurs se sont fait un nom illustre dans la physique ou dans la physiologie et qui se sont laissé ridiculement gruger par des médiums plus ou moins désintéressés.

La disposition normale, que nous rattachons à ces deux constitutions, est la *bonté* : tout le monde n'est pas débonnaire, tout le monde n'est pas pervers, mais les humains s'étagent à ce point de vue du débonnaire et du bienveillant à l'indifférent et au pervers. La bonté est la disposition sociale par excellence ; on conçoit le rôle que lui attribuent les philosophes moralistes, — l'altruisme d'Auguste Comte est à notre sens une bonté élaborée, affinée, réfléchie ; — les tribunaux ne devraient jamais considérer comme punissables que les actions qui témoignent ou d'irréflexion, ou de perversité, et il convient d'entendre sous le nom de « mérite » l'intervention de la bonté dans les manifestations des autres dispositions, sous forme de courage, d'abnégation, de probité, de conscience, etc.

IV. La *constitution hyperémotive* est assez fréquente et se reconnaît aisément par des extériorisations motrices sans ambiguïté : sursauts, tremblements, bégaiement, rougeur,

palpitations, tics, asthme... Ainsi que l'a décrite Ernest Dupré, « c'est un mode de déséquilibration caractérisé, à la fois, par l'exagération diffuse de la sensibilité et par l'insuffisance de l'inhibition motrice, en vertu duquel l'organisme présente, aux ébranlements qui le sollicitent, des réactions anormales par leur vivacité, leur extension, leur durée, et se montre ainsi plus ou moins incapable de s'adapter aux circonstances soudaines, aux situations imprévues, aux milieux nouveaux. » C'est sur cette constitution que viennent se greffer les crises décrites sous les noms de psychose émotive (Ernest Dupré), psychasthénie (Pierre Janet), névrose d'angoisse (Pierre Hartenberg).

Les travaux d'Ernest Dupré sur cette constitution nous ont conduits à admettre l'existence d'une fonction normale autonome, l'*émotivité*, qui trouve ses germes dans l'« irritabilité » des organismes rudimentaires : tout le monde n'est pas anxieux, mais il n'est pas un être humain qui ne réagisse habituellement aux sollicitations extérieures comme un impassible, un sensible ou un impressionnable ; en particulier, nous rencontrons souvent des individus affligés d'une instabilité du tonus musculaire, d'où résulte une gêne presque continue, qui se manifeste sous forme de timidité, de maladresse, et de la plupart des accompagnements moteurs que j'ai rappelés plus haut: ces individus appartiennent à l'importante catégorie des émotifs.

V. La dernière constitution nous retiendra un peu plus longuement, tant à cause de son allure paradoxale que des conséquences essentielles qui en découlent. L'ancienne psychiatrie avait identifié de manière satisfaisante les crises de « mélancolie » et les accès de « manie » : les premières se caractérisent par une dépression à tendance stuporeuse, s'accompagnant de ralentissement intellectuel, d'inertie motrice et d'humeur triste ou anxieuse (« cafard », abattement, dégoût de la vie, idées de suicide...) ; les seconds consistent en des états d'excitation désordonnée, dont les

paroxysmes sont vulgairement désignés sous le terme de « folie furieuse » et qui sont faits de bouillonnement intellectuel, d'agitation motrice et d'exaltation de l'humeur dans le sens soit de la gaieté, soit de l'énervement. Mais l'ancienne psychiatrie considérait ces deux psychoses opposées comme deux catégories distinctes : les observations de Kræpelin et de ses continuateurs, tant en France qu'en Allemagne, montrèrent qu'il n'en est rien, puisque presque tous les sujets de ces deux sortes sont enclins à l'alternance quasi-périodique des phases de dépression et d'excitation. Il existe donc bien une *constitution cyclothymique*, dont les constitutions mélancolique et maniaque ne sont que des cas particuliers ; les formes légères de cyclothymie se rencontrent chez les gens vulgairement appelés capricieux, inconstants, changeants, lunatiques, fantasques, et, s'il y a prédominance de manie atténuée (hypomanie), « toqués », « cerveaux félés », «cerveaux brûlés», entre autres expressions populaires.

Il est hors de doute que cette périodicité dont est faite la cyclothymie est intimement liée à l'état général du système nerveux, du tonus musculaire, bien qu'on ignore encore tout du concomitant physiologique de ces phases psychiques. Indépendamment de nous, L. Duprat (*Journal de Psychologie*, 15 avril 1920) avait pressenti là une fonction primordiale, dont Henri Bergson, avant lui, eut une vague intuition, quand il fit le panégyrique de l' « élan vital ». Tout le monde, essayons-nous de dire d'une manière plus nette, n'est pas mélancolique, ni maniaque, puisqu'environ un individu sur dix est en proie à ces accès ; mais tous, nous possédons, originellement, plus ou moins de tendance à la lassitude ou à l'infatigabilité, à la gaieté ou à la tristesse, à la torpeur ou à l'exubérance. Aussi avons-nous cru essentiel de créer une disposition psychique autonome, pour laquelle nous proposons de spécialiser le mot *activité*. L'activité déborde de beaucoup la simple motilité animale : elle comprend les manifestations qu'on fait communément

rentrer dans les fonctions dites de relation : les attitudes, la mimique, le langage et, d'une manière générale, tous les modes d'expression, d'extériorisation et de réalisation. Si l'on veut, l'activité est cette énergie potentielle qui tend à actualiser la vie, à la traduire en actes.

§

La transposition, dans le domaine des faits normaux, de la constitution cyclothymique est appelée, nous en sommes persuadés, à jeter une vive lumière sur deux problèmes fondamentaux de la psychologie : celui du bonheur et celui de la volonté.

Le *bonheur*, c'est là presque un truisme, résulte de la satisfaction de l'ensemble de nos dispositions, chacune d'entre elles intervenant avec une énergie proportionnée à l'intensité qu'elle possède en nous dès la naissance. C'est là, en termes qui s'efforcent d'être précis, ce que tout le monde admet sans réflexion. Au contraire, l'opinion n'est pas suffisamment répandue que certaines personnalités se satisfont *infiniment* plus facilement que d'autres ; on connaît la distinction classique entre optimistes « qui se contentent de tout » et pessimistes « qui ne sont contents de rien » ; mais on ne saurait trop exagérer l'importance fondamentale de cette opposition, qui comprend d'ailleurs tous les intermédiaires possibles. Les Grecs étaient plus près que nous de cette vérité contre laquelle la morale chrétienne s'est insurgée. Il n'y a pas lieu de retenir les réflexions subjectives que ce sujet inspire à Ossip-Lourié (*loc. cit.*), encore qu'il reconnaisse de bonne grâce « ne pas porter dans sa poche la solution de l'énigme du monde » ; au contraire, Pierre Hartenberg écrivait fort justement : « Les impressions externes ne sont pas la cause directe de nos plaisirs, mais seulement leurs prétextes occasionnels et relatifs... Le problème du bonheur se résoud en une question de tempérament.» La psychiatrie est venue apporter une nouvelle preuve à la sagacité de cette remarque : un

haut degré de la disposition activité coïncide avec une humeur à prédominance gaie, qui est le fait d'un bon état de la cénesthésie (retentissement confus de la tonalité du système nerveux sympathique) ; on peut dire qu'en gros un homme n'est pas heureux parce que la vie lui réussit, mais que la vie réussit à ceux qui sont nés heureux. Je me réjouis que cette phrase ait servi, à Georges de la Fouchardière, de thème à un de ces savoureux « papiers » dont il a le secret et où les phrases suivantes interprètent particulièrement bien ma pensée (*Œuvre*, 1er août 1922) :

Tout réussit à l'homme qui traverse l'existence avec un franc sourire, qui tient les risques pour nuls, les crises pour non avenues... Mais malheur à l'inquiet, au méfiant, qui dit, avant : « Il va encore m'arriver quelque chose » ; qui dit, pendant : « Ça y est ! Ça ne pouvait pas manquer ! » ; qui dit, après : « Il n'y a qu'à moi que ces choses-là arrivent ! » ... Œdipe et Hamlet, anxieux, oppressés, tendent le dos aux coups de la fatalité avec une telle foi que les coups pleuvent avec la régularité d'alexandrins tragiques.

Sans doute, l'intelligence, la santé (au sens vulgaire du mot), la fortune modifient quelque peu les hasards de la vie ; mais la seule chance essentielle et jusqu'ici immodifiable, c'est de naître avec une bonne santé nerveuse, avec une bonne cénesthésie. Inversement, il pèse une sombre fatalité sur un grand nombre de malheureux. Peut-être la physiologie fixera-t-elle, plus tard, les bases d'une thérapeutique du bonheur : le jour où tous les systèmes nerveux fonctionneront bien, tout le monde sera heureux. Mais il faut proclamer bien haut la faillite des recettes tant soit peu puériles de la christian science et des historiettes autobiographiques à la Jules Payot, qui, au cours de trois gros volumes, a laissé dans l'ombre l'essentiel de la question.

A notre sens, cette erreur provient de ce que le problème de la *volonté* était mal posé : la vieille psychologie, où, selon les termes d'Abel Rey, « les questions sont traitées par une méthode verbale qui rappelle la scolastique », faisait

de la volonté une entité autonome, que la psychopathologie oblige à abandonner. La volonté nous paraît être entièrement définie par la plus ou moins grande facilité du passage à la décision : ce n'est qu'une modalité du caractère, liée principalement à une grande intensité innée de la disposition activité. Aussi « l'éducation de la volonté », si elle peut apporter quelques améliorations partielles, est-elle généralement stérile en résultats décisifs : c'est une source de multiples déceptions que de laisser croire le contraire. Et là encore, le problème se résoudra peut-être par la physiologie, le jour où elle arrivera à modifier, dans un sens favorable, la cénesthésie par une thérapeutique dont malheureusement nous ne pouvons nous faire aucune idée à l'heure actuelle.

§

Les cinq dispositions, — avidité, sociabilité, bonté, émotivité, activité, — que nous pensons avoir identifiées, F. Achille-Delmas et moi, constituent la majeure partie de notre *personnalité innée*. Pour des raisons sur lesquelles la place me manque de revenir ici (Cf. *La personnalité humaine*, p. 86), la psychiatrie reste muette sur les aptitudes intellectuelles ; nous en proposons trois, — mémoire, imagination, jugement, — à la suite de données phylogénétiques qui ne sont vraisemblablement pas dénuées de valeur et en conformité de la psychologie classique qui fut toujours plus précise dans le domaine relativement facile de l'intelligence que dans celui, autrement ardu, de l'affectivité.

Comme l'indique fort justement René Charpentier dans une longue étude de nos travaux (*Annales médicopsychologiques*, 80, p. 445-451, décembre 1922), « la psychodynamique est la physiologie de la personnalité dont la psychostatique est l'anatomie ». La personnalité innée est un élément statique, en ce sens qu'au cours de toutes les manifestations dynamiques, elle reste inaltérée, invariante : c'est elle qui joue le rôle primordial dans le comportement quotidien :

dans les représentations ou manifestations intellectuelles (perceptions, images, idées), dans les retentissements ou manifestations affectives (émotions, sentiments), dans les extériorisations ou manifestations motrices (réflexes, états d'humeur, actes réfléchis). A ce propos, je ferai une remarque que je crois nouvelle et qui me semble importante : s'il convient de réserver le terme d'affectivité aux trois éléments statiques que sont les dispositions avidité, sociabilité, bonté, il n'existerait pas à proprement parler de vie affective autonome, caractérisée par de manifestations spécifiques. Autrement dit, nous ne serions capables que de manifestations intellectuelles (internes, pour ne pas employer le mot « subjectives » qui prêterait à confusion) et des manifestations motrices (externes ou, comme disent les médecins, « objectives »). Ainsi l'émotion, qui est inséparable du réflexe, ne serait que la perception de cette rupture du tonus musculaire, se superposant par ailleurs aux perceptions antérieures. De même, le sentiment serait tout entier caractérisé par la conscience d'un état d'humeur et des images qui l'ont provoqué. Sans doute, représentations et extériorisations peuvent exister à l'état pur : vue d'un objet familier, retrait brusque d'un membre, états d'humeur dits « sans cause » et d'origine cénesthésique; mais la vie affective tout entière serait faite de l'ensemble des cas, extrêmement fréquents, où représentations et extériorisations sont unies de telle sorte qu'elles ne se présentent pas l'une sans l'autre et qu'il nous est impossible de les disjoindre. Il faudrait peut-être chercher là l'origine de la prédominance dans la vie psychique de l'affectivité, prédominance sur laquelle, entre autres, Théodule Ribot et plus récemment Eugenio Rignano ont fortement insisté. Il est vraisemblable que les représentations et les extériorisations qui se présentent à l'état pur sont le fruit d'une lente élaboration, qui se poursuivra dans le sens d'une dislocation des manifestations affectives, peut-être jusqu'à ce que nos manifestations habituelles soient des idées et des actes, respectivement isolés; ce qui montre l'importance,

pour une adaptation toujours plus parfaite, de l'aptitude jugement et de la disposition activité.

« La distinction, m'a-t-on objecté (*Savoir*, 22 juillet 1922), des éléments statiques et dynamiques de la personnalité humaine, n'est-elle pas bien artificielle ? La mentalité, extrêmement complexe et mobile, se laisse d'autant moins diviser en compartiments qu'elle dépend, à chaque instant, de la circulation de toutes les fonctions... » Or, nous écrivions nous-mêmes (*loc. cit.*, p. 99) : Notre analyse ne doit pas « nous faire méconnaître l'unité profonde qui caractérise la vie dans son dynamisme », puisque celle-ci « résulte d'une synergie de ses diverses composantes ». Et, d'autre part, cette opposition, qu'on nous reproche un peu à la légère, se trouve considérablement atténuée par ce fait que nous estimons qu'à la personnalité innée, se superpose, grâce surtout à la mémoire, une *personnalité acquise* qui se compose des souvenirs et des croyances, des goûts et des inclinations, des habitudes et des coutumes. Personnalité acquise, qui trouve son achèvement dans la *conscience*, que nous connaissons comme la somme, — acquise et conservée, — de tous les souvenirs qui nous concernent en propre.

§

La psychologie, telle que nous la concevons, se propose donc de déterminer les manifestations d'un individu en présence de tel ou de tel événement (psychodynamique), si on connaît à la fois ses dispositions et aptitudes (personnalité innée), ainsi que l'empreinte qu'ont laissée sur lui les phénomènes auxquels il a participé dans le passé (personnalité acquise) ; en d'autres termes, le statisme actuel nous renseigne sur le dynamisme ultérieur. Dès qu'un phénomène devient très complexe, remarquait Auguste Comte, il devient plus facilement modifiable, mais moins prévisible. Il ne faudrait pas s'illusionner sur les modifications que nous pouvons apporter en psychologie : la

personnalité innée « ne se refait pas » et nous n'avons prise, par l'éducation, l'exemple, l'autocritique, que sur cette partie, — somme toute peu importante, — de nous-mêmes qu'est la personnalité acquise. Mais, d'un autre côté, la prévision en psychologie n'est guère pire, dès à présent, qu'en météorologie, et ce n'est qu'à la suite de préjugés subjectifs, dus à une longue tradition, qu'on voit soutenir encore que ce qui se passe dans l'âme serait essentiellement différent des autres faits que nous observons.

Le déterminisme psychologique est du même ordre que le déterminisme physico-chimique. En conformité avec l'immense majorité des criminalistes, nous admettons, après Adolphe Landry, qu'un acte est d'autant plus libre que la part du jugement y est plus considérable : une telle liberté se concilie donc parfaitement avec le déterminisme. Tel n'est pas l'avis d'Henri Bergson, pour lequel un acte est d'autant plus libre qu'il exprime plus profondément les obscures aspirations de notre être, qu'il dépend davantage, dirions-nous, de notre seule personnalité innée : en poussant logiquement les déductions de telles prémisses, on serait contraint d'affirmer que le maximum de liberté serait représenté par le mélancolique anxieux qui se suicide ou par le paranoïaque qui poursuit son délire des grandeurs sans se soucier des démentis de l'expérience ; le tout est de s'entendre sur le sens des mots...

§

Je terminerai par une remarque philosophique : le lecteur qui m'aura suivi dans une précédente étude parue récemment (*Scientia*, 1er juillet 1922, pages 1-12), sous le titre : *Les étapes de l'absorption de la chimie par la physique*, sera peut-être étonné de la position que je prends ici : j'y avais montré que les sciences majeures, — géométrie, mécanique, physique, chimie, — sont à peu près complètement unifiées en un tout cohérent et homogène et qu'il faut

attribuer à Einstein la première place dans cette synthèse grandiose, qui est l'œuvre des dernières années. Le pont entre la physique et les sciences mineures, c'est la conception physico-chimique de la vie, qui se présente comme une théorie extrêmement féconde. Mais, comme hypothèse de travail, il faut étudier fragmentairement ces dernières : biologie, psychologie, sociologie. « Il n'y a aucun profit pour le psychologue à s'appuyer sur une physiologie sans consistance »,programme de Ribot qui reste malheureusement de toute actualité. Ainsi, la pesanteur fut étudiée isolément par Galilée, avant qu'un Newton la rattâchât à la gravitation et qu'un Einstein en fit une propriété de l'espace. Acceptons avec résignation ce morcellement provisoire, cette indépendance relative de la biologie et de la psychologie, puisque c'est le seul moyen dont nous disposons pour préparer le terrain aux recherches ultérieures.

MARCEL BOLL.

CONFRONTATION
DE DEUX MARTYROLOGES

—

Il est fréquent de lire ou d'entendre des comparaisons entre le régime bolcheviste et la révolution française de 1789-1794. C'est même l'un des thèmes chers aux personnes qui, tels les communistes de chez nous, ignorent l'histoire de France et feignent d'ignorer ce qui se passe dans la Russie contemporaine, — et à celles qui, tels les gouvernants de Moscou et les royalistes et cléricaux de notre pays, feignent d'ignorer l'histoire de France.

Plusieurs protestations se sont déjà élevées contre une fantaisie à ce point saugrenue, ou comique, si l'on préfère. Notamment M. Raymond Recouly, en une étude récente, a démontré que les principes invoqués par Lénine et Trotsky, et les buts poursuivis par ce duum-tsarat, ressemblent aux principes et aux buts dont il s'agissait à Paris il y a cent trente ans, comme le lait ressemble à l'encre ou la craie à la houille, le jour à la nuit, et ainsi de suite. L'opposition des deux systèmes est en effet diamétrale, de même, d'ailleurs, que celle des deux milieux, et des deux ensembles de causes et d'antécédents.

Reste la question des moyens. Les exterminations auxquelles ont procédé les Bolchevistes, ne seraient, à nul égard, ni plus ni moins odieuses que celles perpétrées sous la Terreur. Elles auraient été déterminées par un analogue enchaînement de circonstances analogues. L'obligation d'y recourir aurait été identique pour les deux régimes, en état de légitime défense. Enfin il y aurait là l'une des phases inéluctables de toute révolution.

Une pareille thèse n'est pas soutenue seulement par des Français d'extrême-gauche, ou qui se croient d'extrême-gauche. Elle a été adoptée par nos compatriotes d'extrême-droite. Les uns et les autres pensent avoir intérêt à représenter comme un mouvement ultra-démocratique, archi-prolétarien, etc., quelque chose qui n'est qu'une restauration du despotisme mongol, une réaction impérialiste, chauvine, militariste, bref, césarienne, contre la véritable révolution où collaborèrent là-bas, de 1905 à 1917, libéraux et collectivistes, simples constitutionnalistes et socialistes d'avant-garde, coopérateurs et syndicalistes, voire les anarchistes.

On va parfois jusqu'à dire ou écrire : « Les Communards n'ont pas été moins sanguinaires. » Et un agent de Moscou n'a pas craint de m'expliquer ceci : « Quand une nation a dans son passé la Saint-Barthélemy, elle est mal venue à faire la délicate. »

Il ne sera pas essayé, en ces courtes pages, de démêler si, d'une part, les catholiques du temps de Charles IX, les Terroristes et les Communards, d'autre part les Bolchevistes, avaient tort ou raison de supprimer leurs adversaires, si leurs actes de cette catégorie étaient ou non justifiables, ou excusables, à un degré quelconque et à certains égards, si ces actes étaient fatalement occasionnés ou nécessités par les circonstances. Je ne prétends envisager que des réalités, celles qui s'expriment par des chiffres.

Les Russes émigrés ont publié, sur les exécutions après ou sans jugement et les massacres, des statistiques auxquelles il est impossible de se fier. Celles qu'a données le gouvernement de Moscou sont suspectes également, quoique pour des causes inverses. Ces maxima et ces minima ont été imprimés et réimprimés par tous les journaux de France. En prenant leur moyenne, on trouve les martyrs par maintes centaines de mille. Voyons si les annales de notre pays offrent quoi que ce soit de comparable, fût-ce au minimum avoué par les gens du Kreml.

Finissons-en d'abord avec la Saint-Barthélemy. Les plus partiaux des historiens protestants ou antireligieux n'ont jamais réussi à découvrir, pour les assassinats commis, dans le royaume entier, le 24 août 1572 et les jours suivants, un total supérieur à cinq mille.

Un coup d'œil sur la Commune. En additionnant aux ôtages les généraux Lecomte et Clément-Thomas, on, — c'est-à-dire Thiers, — arrive au nombre de soixante-six homicides. Si l'on veut être irréprochablement objectif, on doit ajouter que l'armée de Versailles eut 877 tués, — c'est Mac-Mahon qui le déclare. Mais alors l'objectivité exige que l'on n'omette pas les 7.294 Communards morts en combattant, les 29.804 que l'on fusilla sans jugement, les 26 qui furent exécutés après jugement, les 1.179 qui périrent dans les forts du littoral ou sur les pontons. Ensemble : 39.246. Si l'on parvenait à recenser les Communards et les Versaillais qui ont succombé à leurs blessures, et les Communards morts en déportation ou en émigration, le quarantième mille serait dépassé de beaucoup, — et aussi, par conséquent, le nombre des victimes que l'insurrection de juin 1848 fit dans les deux camps.

Pourtant, qu'est-ce que cela auprès de ce qui s'est produit en Russie depuis que Lénine et Trotsky sont au pouvoir !

Regardons à présent la révolution française, regardons-la sans arrière-pensée, ni arrière-sentiment, ainsi que je m'y suis efforcé pour la Commune. Appliquons nos recherches aux martyrs de tous les partis, indistinctement. Il s'agit ici, — rien de plus, ni de moins, ni d'autre, — de toutes les personnes dont les événements de 1789-1794 amenèrent la mort violente.

Abstraction faite, bien entendu, des luttes contre l'étranger, et même de la guerre dite de Vendée, où les ennemis français de la République n'étaient en somme que des mercenaires de l'Angleterre.

Analogiquement, je ne crois pas que l'on soit fondé à

considérer comme des victimes directes du Bolchevisme les combattants qui ont péri dans les deux camps, soit pendant la guerre de Pologne, soit au cours des luttes soutenues par les Moscovites en Sibérie et Turkestan, en Caucasie, Crimée, Ukraine, en Estonie, en Carélie, dans la région d'Arkhangelsk, contre des armées ou des bandes entretenues par d'autres nations. Je ne m'occupe pas davantage des Français morts en émigration à la fin du dix-huitième siècle, parce que je n'estime pas que l'on doive reprocher aux Bolchevistes les décès des Russes morts en France, en Allemagne, en Pologne, en Roumanie, etc.., depuis quatre ou cinq ans.

Ce fut le 28 avril 1789 que le sang coula pour la première fois, quand la troupe tira sur la foule ameutée, dans le faubourg Saint-Antoine, contre un nommé Reveillon, fabricant de papiers peints. Il y eut deux morts, trois peut-être. Cinq ou six « meneurs » furent pendus peu après.

Le dimanche 12 juillet, trois personnes furent tuées par le régiment Royal-Allemand, que commandait Charles-Eugène de Lorraine, prince de Lambesc et d'Elbeuf, grand écuyer de France.

Le surlendemain, 89 assaillants de la Bastille succombèrent. Quelques-uns des 98 blessés ne survécurent que deux ou trois jours.

La liste des assassinés débute, ce 14 juillet, par le marquis de Launay, gouverneur de la forteresse, et Jacques de Flesselles, prévôt des marchands. Liquidons immédiatement cette liste, qui, jusques et y compris 1796, englobe une vingtaine de noms.

Notamment, en 1789, ceux de Foullon, contrôleur général des finances (22 juillet), de son gendre, l'intendant Berthier de Sauvigny (23 juillet) ; en 1792, ceux du général de Dillon, du marquis de Mandat, du duc de la Rochefoucaud d'Enville ; en 1793, ceux de Lepeletier de Saint-Fargeau, de Chambon, conventionnel, de Merle, ancien constituant ; en 1794, celui du général Goguet ; en 1795,

ceux du général Dours et du conventionnel Féraud ; en 1796, celui du général Fontbonne.

Le 17 juillet 1791, au Champ-de-Mars, la troupe tue dans la foule une trentaine de personnes, — manifestants ou badauds.

Le 10 août 1792, douze cents et quelques hommes succombent, soit en attaquant les Tuileries, soit en les défendant. Si vous êtes curieux, je vous citerai le marquis de Clermont d'Amboise et de Montglas, comte de Cheverny, le comte de Clermont-Tonnerre, et deux anciens constituants, le comte de Lassigny de Juigné et le vicomte de Rafélis de Broves.

Septembre. A Paris, du 2 au 6 (prisons de l'Abbaye, des Carmes, de la Conciergerie, de la Force, Hôpital-Général, hospice de Bicêtre, et leurs abords), 966 victimes ; à Versailles (le 9, à la grille de l'Orangerie), 46 ; à Reims, Meaux, Orléans, Lyon, trente et quelques. Notamment : Marie-Thérèse de Savoie-Carignan, princesse de Lamballe ; trois anciens ministres : de Franqueville d'Abancourt, Lessart de Waldeck, et le comte de Montmorin Saint-Hérem ; dix anciens constituants : de Chapt de Rastignac (car Balzac n'a pas forgé ce nom, pas plus que celui de Birotteau, porté par un conventionnel guillotiné à Bordeaux le 24 octobre 1793), dom Chevreux, général de la congrégation de Saint-Maur, Dulau, archevêque d'Arles, les frères de la Rochefoucault-Bayers, évêques respectifs de Beauvais et de Saintes, et les abbés Bottex, Fougère (curé de Saint-Laurent de Nevers), Gros (curé de Saint-Nicolas-du-Chardonnet), de la Lande, Millet (curé de Dourdan) ; un prélat encore : de Castellane, évêque de Mende.

Et voici la guillotine. Qui n'a pas été inventée par Guillotin.

Celui-ci (Saintes 1738 — Paris 1814), ancien jésuite, et même professeur au collège que la Société possédait à Bordeaux, était venu faire sa médecine à Paris, et les électeurs bourgeois de sa nouvelle résidence l'avaient envoyé aux Etats Généraux. Rappelons qu'emprisonné sous la Terreur,

il fut délivré par le 9 Thermidor. Au cours de ses dernières années, il fut l'un des plus ardents champions de la vaccination, et l'un des fondateurs, sinon le promoteur, de la société qui allait bientôt prendre le titre d'Académie de Médecine.

Le 10 octobre 1789, il proposa à la Constituante ceci : « Les condamnés à mort seront décapités, et par le moyen d'un simple mécanisme. » La motion fut ajournée. Le Peletier de Saint-Fargeau la reprit, et la fit adopter, le 20 janvier 1790. Il ne s'agissait toujours que d'un principe, et ni Guillotin, ni Le Peletier, n'avaient la moindre idée du « mécanisme » à employer, — et, d'abord, à trouver.

Ce fut seulement à la fin de 1791 que le gouvernement se préoccupa de rechercher comment l'on pourrait appliquer l'article de loi voté près de deux années auparavant. Il crut ne pouvoir mieux faire, s'agissant, en somme, d'une espèce d'appareil de chirurgie, que de s'adresser au plus éminent des praticiens contemporains, ou, si vous préférez, à celui qui trônait au poste le plus éminent, Antoine Louis, chirurgien principal de l'Hôpital Général, — aujourd'hui, la Salpêtrière.

Le Dr Louis dessina un projet, qui n'était d'ailleurs que le perfectionnement d'un engin fonctionnant depuis près d'un demi-siècle dans certaines petites principautés d'Italie. La réalisation fut confiée à Thomas Schmidt, un Allemand, facteur de clavecins. Les essais eurent lieu sur trois cadavres, dans une cour de l'Hôpital Général, le 15 Avril 1792. La guillotine, qui aurait donc dû être baptisée plutôt la louisette, décapita son premier vivant le 25 du même mois, en place de Grève.

L'inaugurateur était un voleur nommé Jacques Pelletier. L'un de ses premiers successeurs politiques allait être Cazotte (25 Septembre).

On ne s'attend pas à rencontrer ici la liste officielle et complète des personnes qui montèrent sur l'échafaud entre les mois d'Avril 1792 et d'Août 1794. Ce n'est pas qu'elle

soit très longue, en dépit de la légende. Ce n'est pas non plus qu'elle soit difficile à reconstituer. C'est purement parce qu'elle engloberait des centaines de noms qui n'offrent aucun intérêt à aucun point de vue.

Certes les royalistes, et beaucoup d'autres Français, maudiront toujours les exécutions de Louis XVI et de Marie-Antoinette, et dans tous les partis l'on abhorre les meurtres prétendus légaux que subirent Cazotte, et Mme Roland (9 novembre 1793), Bailly (12 novembre), l'écrivain Girey-Dupré (20 novembre), Camille-Desmoulins et Fabre d'Eglantine (5 avril 1794), Lucile Desmoulins (13 avril), de Lamoignon de Malesherbes (22 avril), le directeur de l'imprimerie nationale, Anisson-Duperron (25 avril), Lavoisier (5 mai), André Chénier et Antoine Roucher (25 juillet)

Mais, dans la liste en question, que de criminels authentiques! De ces violateurs du droit commun, — du droit naturel, — en faveur de qui n'importe quel chef d'Etat n'exerce jamais son droit de grâce. Et ils étaient exceptionnellement nombreux, en une pareille période. Pour les amateurs d'attaques nocturnes, de pillage, de dévastation, les malandrins de la grand'route, les étrangleurs, incendiaires, voire les empoisonneurs, les occasions merveilleuses, et les prétextes inespérés, foisonnent, en temps de révolution. D'autant plus que l'effervescence générale entraîne à des actes tragiques maintes gens qui, à une époque différente, auraient été simplement des cambrioleurs, des voleurs à la tire, ou des escrocs.

Tenons compte aussi des condamnés dont personne ne cherche, et pour cause, à blanchir la mémoire : Thévenot dit de Morande, maître-chanteur (on prononçait alors : sommateur), mouchard, espion, etc. (2 septembre 1792), Olympe Aubry, femme Gouge, dite de Gouges (3 novembre 1793), Philippe-Egalité (6 novembre), qui avait si gaillardement voté la mort du roi son cousin, Mme Dubarry (8 décembre), Jourdan dit Coupe-Tête (27 mai 1794), Admiral (18 juin), Carrier (16 Décembre).

Qui était-ce, Admiral? Un directeur de loterie. La Convention ayant légiféré contre son petit commerce, il s'était juré d'occire le premier conventionnel qui passerait à sa portée. Collot d'Herbois passa, fut frappé, guérit péniblement.

Entre le 21 janvier et la Terreur, la guillotine trancha relativement peu de têtes. On ne trouve guère à citer, parmi ses victimes notables, que de Rouxel de Blanchelande, gouverneur de Saint-Domingue (11 avril), le baron Lambert de Chènerolles, contrôleur des Finances (27 juin), Chalier (Lyon, 7 juillet), de Glaizes de Lablanque, ancien constituant (4 août), le général comte de Custine (28 août).

La Terreur. Elle débute par la loi du 17 septembre 1793, elle est aggravée par la loi du 10 juin 1794, elle s'achève le 27 juillet suivant. Pendant la première période, 1220 décapitations à Paris, et, pendant la seconde, 1376. Ajoutez 73 pour la province (Arras, Nantes, Bordeaux, Marseille, Toulon, Lyon, etc.). Total: 2.669, au cours des trois cent trois journées. Malgré les noyades de Nantes, on n'arrive pas à trois mille.

Après le meurtre de Robespierre et l'exécution de son frère et de 80 de leurs amis et collaborateurs, la louisette ne se fatigue plus guère. Si l'on y tient, je signalerai encore le marquis de Gouy d'Arcy, ancien constituant (31 juillet), Coffinhal-Dubail (6 août), Angrand d'Alleray, ancien lieutenant civil au Châtelet (28 août), le conventionnel Minvielle (6 septembre), Carrier. Puis, l'année suivante, Fouquier-Tinville (2 mai), Herman (7 mai), Le Bon (Amiens, 9 octobre). Pour être complet, on peut mentionner Babeuf et 21 de ses co-accusés (25 mai 1797).

Vendémiaire (5 octobre 1795). Les troupes commandées par Bonaparte abattent plus de quatre cents insurgés, et ont une vingtaine de morts.

Il y a aussi les fusillés après jugement, comme le général Isambert et le vicomte de Valady en 1793, les conventionnels Baby, Javogues, Cusset, et le maire de Lyon, Bertrand, en 1795.

Il y a les cadavres de Buzot et de Péthion, retrouvés dans un champ, à Saint-Magne (Gironde), en juin 1794. Ils étaient à moitié dévorés par les loups.

Il y a une trentaine de personnes, suicidées, presque toutes pour éviter le couperet : en 1792, d'Averhoult, membre de la Législative ; en 1793, Dusers, ancien constituant, Lidon, conventionnel, Valazé, Roland, Mme Rabaut-Saint-Etienne, Clavière ; en 1794, Condorcet (Bourg-la-Reine, 29 mars), le général du Chastellet, le conventionnel Rebecquy, Girouit, ancien membre de la Législative ; en 1795, les conventionnels de Brunel, Maure, Bourbotte, Duquesnoy, Du Roy, Goujon, Soubrany, Romme, Tellier ; en 1797, Charlier, du Conseil des Anciens, et le babouviste Darthé.

Il y a la trentaine d'hommes politiques qui sont morts de maladie en prison : en 1793, les conventionnels Doublet et Asselin ; en 1794, le baron de Jessé, ancien président de la Constituante ; le cardinal de Loménie de Brienne, évêque constitutionnel de l'Yonne, ancien archevêque de Sens, ancien ministre ; le conventionnel Benoiston de la Serpandais ; Le Tonnelier de Breteuil, évêque de Montauban, ancien constituant ; en 1795, l'abbé Ayroles, ancien constituant.

Il y a ceux qui sont morts en déportation. A Cayenne, en 1796, Collot d'Herbois, et en 1799, Gibert-Desmolières. A Sinnamarie, en 1797, le comte Auberjon de Murinais, et, en 1798, Tronson-Ducoudray, Bourdon (de l'Oise), le marquis de Rovère de Fonvielle, l'abbé Brotier. A Demerara (Guyane Britannique), Aubry, alors qu'il venait de s'évader de Sinnamarie (1798).

Ajoutez les républicains assassinés ou massacrés, de 1795 à 1799, dans la vallée du Rhône par les Verdets, dans les Alpes par les Barbets, dans la Beauce, le Perche, et le Maine par les chauffeurs, un peu partout par les Chevaliers du Poignard, les Compagnons du Soleil, ou de Jésus, ou de Jéhu.

Supposez que je me sois rendu coupable d'omissions

relativement importantes, et que je n'aie fourni, de-ci de-là, que des minima. Vous aurez beau faire, vous ne dépasserez pas, vous n'atteindrez même pas le total de sept mille victimes. La Révolution Française a causé, sur le territoire français, et dans toutes les classes, castes, sectes, dans tous les partis, sous-partis, coteries, la mort d'à peine sept mille personnes.

Et à présent, si vous voulez, incorporez aux calculs les Français morts en émigration, les Blancs et les Bleus tués pendant la guerre dite de Vendée, les victimes de l'insurrection girondino-royaliste, le nouveau total auquel vous aboutirez équivaudra-t-il à plus du dixième de l'hécatombe infligée à la Russie par les Bolchevistes ?

Soyons beaux joueurs, tenons compte des proportions. En 1790 ou 1791, la France hébergeait environ 27 millions d'habitants. En 1917, il y avait environ 137 millions de gens dans la Russie, non compris la Finlande, les provinces baltiques, la Lithuanie, la Pologne et la Bessarabie, mais y compris la Caucasie, le Turkestan, la Transcaspie, et la Sibérie. C'est un rapport de un à cinq. Multipliez donc par cinq le nombre maximum des victimes directes ou indirectes, civiles ou militaires de la révolution française, et le résultat de cette folle opération, confrontez-le avec une addition à laquelle contribueraient la statistique d'exécutions qui a été publiée par le Kreml, les hécatombes de la guerre de Pologne, les victimes des émeutes, insurrections, expéditions, bref, de toutes les luttes !

Et ne pas oublier les millions de Russes que décimèrent la faim et les épidémies, qu'elles décimèrent parce que le régime bolcheviste a tout désorganisé, n'a rien réorganisé, a supprimé en fait, quatre années durant, tout genre de production, de communications, d'assistance.

Au lieu que la révolution française, elle, a créé beaucoup plus de choses qu'elle n'en a détruit, n'a presque rien désorganisé, a presque tout réorganisé, a donné à tous les genres de production une impulsion telle, qu'en dépit de l'effort

prodigieux exigé ensuite par Napoléon, le pays a pu, sous la Restauration, vivre en pleine prospérité.

Et les agents et les bénéficiaires de cette prospérité, qui étaient-ils ? Certes les hommes qui avaient participé à la révolution, mais ceux aussi qui en avaient plus ou moins pâti à un égard quelconque. La majorité des citoyens qui avaient siégé aux Etats Généraux, à la Constituante, à la Législative, à la Convention, de ceux qui avaient rempli, entre 1789 et l'avènement du Directoire, des fonctions administratives, judiciaires, ecclésiastiques, militaires, pédagogiques, etc., la majorité sont morts tranquilles sous la Restauration ou le règne de Louis-Philippe. Une étonnante proportion d'entre eux ont vu jusqu'à la deuxième république et au second empire.

Une fois apaisée la tourmente qu'avait déchaînée Robespierre, il survivait assez d'hommes de savoir, de pensée, de talent, pour donner à la civilisation encore un siècle français.

Après le passage de l'ouragan bolcheviste, que reste-t-il pour ranimer la Moscovie ?

A. CHABOSEAU.

LE ROMAN DU PLAISIR

LE SOUTENEUR BLANC[1]

—

IX

D'un objet, d'une idée, d'une personne jaillit souvent une source de craintes pour un amant jaloux : je représente pour Marcellin le danger. A ses yeux, j'incarne une lointaine tendresse d'Anne d'où il est exclu, je suis le témoin des souvenirs innombrables, épars dans notre mémoire, auxquels il n'est nullement mêlé, tout ce qu'il ignore de sa vie et qu'il ne connaîtra jamais aussi intimement que moi. Car je n'ai pas oublié les goûts de petite fille de ma cousine, je sais les menues choses sans importance apparente qui lui font plaisir, les fleurs qu'elle préfère et je les lui apporte ; amoureux novice, Marcellin supporte mal ces familiarités, et, comme il ne lui est jamais arrivé d'être éprouvé par l'amour, il ne sait ni déguiser sa souffrance, ni cacher son dépit. Sa jalousie domine son orgueil : il se baisse vers la femme au lieu de l'élever jusqu'à lui. Je serais désolé de perdre les véritables sentiments d'affection que Marcellin Claran nourrit pour moi, et je ne ressens pour Anne de Vouges que le désir d'un plaisir subtil, mais si forte est la dévorante passion du plaisir que je risquerais de détruire, consciemment, des années d'amitié calme et de bonheur paisible pour un instant d'imprévu, de rapide curiosité.

Hélas ! personne ne s'aime ! Aussi loin que je puisse remonter dans mes souvenirs d'enfance, je retrouve les

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 596.

mêmes serments suivis des mêmes mensonges entre les gens qui se sont étreints ! Je crois toujours au début de mes rêves qu'ils seront purs et immortels, mais ils sont charnels, fugitifs et passent. Il ne s'agit pas seulement de satisfaction assouvie ou de trahison, d'abandon, d'oubli... L'âme humaine est trop fragile pour que l'on attende d'elle des sentiments éternels. Comment se pourrait-il que l'homme si peu durable, à peine un moment sur le cadran de l'éternité, eût des sentiments plus solides que son corps périssable ? Ephémères amours, éphémères, graves et gracieuses amours, vous êtes emportées sur le char du passé ! L'oubli met son large voile obscur sur vos visages charmants, et nous ne les reconnaissons plus. D'autres plaisirs viendront, et ce sera toujours la même narquoise et douloureuse comédie qui n'aura de fin qu'avec nous-mêmes. Nous nous serons déchirés ! Que restera-t-il de ces chagrins, de ces larmes, de ces blessures ? Rien de plus que de nos joies.

Pour le moment Anne est mon plaisir. Mais je sens que c'est à la présence de Marcellin que je dois ce plaisir ; s'il s'éloigne, il me ravit ma joie qui s'éteindra comme un feu de Bengale ; s'il demeure, il est mon supplice et mon enchantement.

Tandis que Marcellin Claran et moi buvons du thé de Chine dans le boudoir de ma cousine, celle-ci feuillette devant nous des albums d'autographes. Elle ajoute à un léger snobisme des manies poétiques, par exemple celle de conserver des fleurs et de les faire sécher entre les feuillets d'un livre. Anne s'attendrit peu à peu, et commet subitement l'imprudence d'évoquer devant Marcellin des souvenirs d'enfance qui me sont personnels.

—Vous souvenez-vous, cher André, du temps où nous lisions ensemble, par terre sur des coussins ou assis devant le feu, les exploits du fidèle Tristan et ses amours avec Yseult la blonde, les contes du trop sensible Andersen et le *Jardin des Roses* de Saâdi ? Vous rappelez-

vous nos passages préférés des romans de Gabriele d'Annunzio dont nous marquions les pages avec de longues herbes plates et coupantes ?

— Ou bien avec des fleurs qui séchaient dans le livre, dis-je en continuant la pensée d'Anne ; souvent c'était du chèvrefeuille qui pendait sur les tranches dorées du livre avant de mourir, signets parfumés, ou des feuilles d'automne qui donnaient un ton roux aux pages qui les pressaient.

— Et vous souvenez-vous de la représentation de Pelléas et Mélisande que nous avons donnée dans le parc devant notre famille et nos voisins étonnés ?

— Vous rêviez alors, Anne, d'installer votre chambre comme celle de Christiane du *Crépuscule des Dieux* d'Elémir Bourges avec des madones d'émail entourées de fruits, une vitrine pour les reliques romanesques, une harpe...

— ...des théorbes, des violes et des archiluths ! Ah ! c'était le temps du bonheur ! finit-elle par dire en soupirant.

— Mais non, Annie, le bonheur est partout et il n'est nulle part ; il est en vous, il est en moi, même quand nous semblons l'ignorer. Il y avait du bonheur dans ces beaux livres d'autrefois, et il y en a encore dans vos déceptions d'aujourd'hui. Le bonheur n'est pas seulement dans le corps ou l'image dans lesquels nous avons cru le distinguer, mais dans mille corps, mille images, mille plaisirs cachés, obscurs et impalpables.

Anne me considère avec un regard chargé de gratitude et d'espérance.

Marcellin marche de long en large dans le salon et affecte d'étudier consciencieusement les gravures pendues au mur, sans nous écouter.

— Marcellin, ma jeunesse vous intéresse-t-elle si peu ? lui demande Anne.

— Je n'y suis point mêlé, lui répond-il sèchement.

— Ne serait-ce pas une raison pour vouloir connaître mes souvenirs ?

Le ton de sa voix a une si tendre inflexion que Marcellin lui dit plus doucement :

— J'aspire à vous en créer de plus essentiels. Le bonheur...

Effrayée peut-être d'entendre prononcer ce mot qui semble vouloir forcer tout ensemble l'avenir et le destin, Anne, afin d'arrêter l'empressement de Marcellin, appuie longuement la paume de sa main sur les lèvres voraces du jeune homme et lui impose ainsi le silence. Sans doute ne peut-elle, sans angoisse, entendre ces mêmes paroles que, tous, nous disons et que nous croyons toujours inventer ? Et vivement elle profite de cet instant de répit pour changer de sujet de conversation ; c'est à moi qu'elle s'adresse en me montrant un nouveau bracelet de turquoises gravées qui enchaîne son poignet :

— Encore une fantaisie. J'aime tant les gemmes et les bibelots !

— En cela, ma chère cousine, vous êtes d'accord avec la majorité des femmes.

— Pas tout à fait exactement. Car j'aime les bijoux non tant pour leur valeur intrinsèque que pour la poésie, la légende, le souvenir qu'ils représentent. C'est pourquoi le diamant monté sur un cercle de platine tel qu'on le porte actuellement me paraît d'une vaine richesse et d'une beauté conventionnelle. Je lui préfère le péridot et le béryl lymphatique tel qu'un soleil clair aperçu dans l'eau, l'émeraude, montée sur l'or vierge à la mode antique, qui, selon Hildegarde, croît au matin du jour et au lever du soleil, alors que la viridité de la terre et du gazon est le plus intense, ce qui explique pourquoi elle est si verte, l'aigue-marine et l'opale couleur du temps, tantôt phosphorescente tantôt laiteuse, que j'entasse dans des coupes de jade et d'améthyste avec des topazes, des rubis de Siam et des grenats de Bohême, lesquels, encore selon

la symbolique des pierres précieuses, épouvantent les démons.

Les riches nuances du langage d'Anne nous charment et éveillent la curiosité de Marcellin qui l'interroge sur l'ambre.

— J'aime l'ambre maladivement, lui répond-elle.

— Alors, voulez-vous me laisser la joie de vous offrir un chapelet rapporté d'Egypte et qui a son histoire ?

Anne, qui connaît mieux que personne les ressources de Marcellin, est gênée d'accepter ce présent et essaye de l'éviter :

— Figurez-vous, Marcellin, que j'ai déjà un superbe collier d'ambre que je préfère à toutes mes pierreries ; il m'a été donné par André à son retour d'un voyage à Copenhague.

Marcellin ne peut réprimer un geste d'impatience. Ainsi j'étais toujours là, entre la femme qu'il aimait et lui, avec mes souvenirs, mes fleurs, mes livres, mes conseils et mon collier d'ambre ! Il fait effort pour contenir sa colère ; sans avoir l'air de m'en apercevoir, pour aiguiser la torture de sa jalousie, je propose à ma cousine de mettre ce collier d'ambre. Elle nous quitte pour aller le chercher.

— André, s'écrie Marcellin, aussitôt que nous sommes seuls, tu m'exaspères ! Je ne suis pas sûr de ne pas te détester !

— Pourquoi ?

— Ne t'aperçois-tu donc pas que je me retiens pour ne pas t'étrangler ? dit-il, révolté.

Je feins la surprise :

— Sérieusement ? Serais-tu jaloux de moi, par hasard ?

— Jaloux de toi comme des autres, comme de tout ce à quoi Anne peut trouver de l'agrément sans moi, ou de ceux à qui elle peut me comparer.

— Mais, alors, c'est à elle qu'il faut te plaindre. Vois-tu,

cher Marcellin, ne sacrifions jamais nos amis. Bruno Marghella me l'a fait justement comprendre, hier, d'une façon bien singulière : l'amour, me disait-il, est un tourment, l'amitié est un plaisir.

— C'est-à-dire ?

— Que lorsque l'on croit devoir se venger d'un trop violent chagrin d'amour, il ne faut viser que la femme qui nous impose le tourment de sa chair.

Je risque un jeu effroyable. Marcellin me répond :

— Tu m'ennuies avec ton insupportable cargaison de romantisme périmé.

Anne revient, parée d'un très ancien collier d'ambre jaune découvert, au Danemark, dans une sépulture néolithique.

— André, vous qui imaginez des histoires, vous auriez dû essayer de retrouver la route suivie par mon collier d'ambre avant de m'appartenir, dit-elle tout en regardant attentivement les vieux grains qui provenaient de la résine d'un pin de l'époque tertiaire et dans l'opacité desquels elle apercevait très distinctement le corps et les ailes minuscules d'insectes fossiles admirablement conservés dans leur tombeau transparent. Peut-être mon collier, continua-t-elle, a-t-il traversé la Germanie ? Car il existait déjà un système d'échanges entre ce pays et les populations de la Baltique. Et je rêve d'une Ophélie qui aurait porté ce collier des siècles avant moi, et de sa triste mort...

Allongée sur le divan recouvert de peaux de léopards, Anne de Vouges se met à raconter des légendes russes et scandinaves, tandis que Marcellin Claran, assis à ses pieds, l'écoute en jouant avec le collier d'ambre répandu sur son sein, regardant plus loin dans l'âme de toutes les héroïnes des fjords qu'Anne fait naître et qu'il confond alors avec elle.

Marcellin semble pétrir le collier de ma cousine entre ses doigts qui se plaisent au contact de cette matière

douce ; les grains en se choquant ne font qu'un faible bruit plus sourd qu'aigu ; il passe et repasse le collier au cou d'Anne et, lorsqu'il en approche sa figure, le collier conserve la délicate chaleur de la peau de la jeune femme et au parfum aromatique de l'ambre se mêle le sien, plus précis, mélange de vétiver et de géranium d'Espagne...

— Anne, dit-il à voix basse, voulez-vous me rendre très heureux ?

— Certes, si cela m'est possible, mon ami.

— Donnez-moi ce collier pour que je sois certain que vous ne le remettrez jamais et acceptez le mien.

— Je n'ai pas l'habitude, mon cher, répondit Anne brusquement hautaine, de me séparer des cadeaux que me font mes amis, et vous devez savoir que l'amitié d'André m'est aussi précieuse que nos souvenirs.

— Anne, ma chère Anne, je vous en supplie. Vous ne vous doutez pas de ce que j'ai pu souffrir aujourd'hui. Les objets et les êtres qui vous touchent ont l'air de me chasser ; rien ne pourrait me séparer de vous, et pourtant, à vos côtés, dans votre propre maison, je me sens un étranger. Annie, je vous implore.

— Non, Marcellin, n'insistez pas.

Ces supplications incessantes, ces vaines alarmes, ces analyses de sensations et de sentiments créent des difficultés aux moindres intentions : c'est ce que Rabelais appelle des « chimères bombinant dans le vide ». Quel plaisir pour moi, cependant, d'assister à ce duel de la jalousie et de la volonté. Ah ! comme à certaines heures de la nuit tous les pauvres hommes ressemblent à Holopherne !

Le jour tombe et, tout en fumant dans un fauteuil à oreillettes, j'observe le couple qui ne comprend pas que la coquetterie, loin d'être une arme défensive, le rendra au contraire vulnérable. Inconsistance de ce que nous avons coutume d'appeler une passion ! Que ne peut-on lire

l'avenir dans un magique microscope ? Du moins apprendrions-nous si la haine doit s'emparer de notre amour.

Marcellin égrène machinalement le collier d'ambre. Il doit parler tout bas à ma cousine, car je ne l'entends plus, mais je vois remuer ses lèvres et avancer son visage vers celui d'Anne. Je ne sais quelle féroce envie de faire mal physiquement,— probablement pour se venger de souffrir par elle, — s'empare alors de son esprit et de ses mains. Il serre le collier autour du cou d'Anne avec, une seconde peut-être, l'idée de réunir les deux matières : l'ambre et la chair. Puis il arrache le collier qu'Anne n'a pas consenti à lui donner et dont le fil se brise ; les grains sautent, rebondissent et roulent dans la cheminée. Sans un mot de protestation, je regarde tranquillement ce qui reste du beau collier d'ambre brûler avec une flamme claire en répandant une odeur agréable. Comme Marcellin touche du bout de sa chaussure les grains calcinés, ils s'effritent...

Ma présence devient intolérable autant pour Anne que pour Marcellin. En prenant congé, je distingue autour du cou de ma cousine une marque rouge et circulaire et je songe,—tandis qu'elle détourne ses yeux des miens avec un mouvement honteux et pudique,— que les passions humaines sont fugaces : comme les grains du collier d'ambre, elles brûlent avec un parfum aromatique avant de tomber en cendres et de se métamorphoser en fumée...

X

Je suis sorti sans but. Je suis allé droit devant moi, poussé par l'instinct plus fort que la mort. Le boulevard parisien est, dans ce mol printemps, comme un sommier, une sorte de tremplin élastique d'où les pas s'enlèvent sur un rythme de danse, la danse des gens pressés de s'amuser. Combien sont-ils en ce moment, qui me précèdent ou me suivent, talonnés par le même cauchemar : ou-

blier ? Je pense à des choses relativement gaies : que pas une parcelle de terre n'est vierge d'un atome humain, que les cadavres peuvent, certainement, depuis le commencement du monde, recouvrir plusieurs fois la surface du globe et que, devant ces façades rutilantes des magasins, règne, sous le glissant trottoir, un cimetière caché, mais profondément réel, immense... Et je vais, jeune homme insouciant, comme tous les autres hommes, insouciants en apparence, mené par l'implacable vie comme par un fouet. Qui donc voudrait vraiment vivre s'il n'y était poussé par cet instinct du plaisir plus fort que la mort ?

Les feuilles des arbres de ce boulevard sortent, claires et vernies, de leurs gaines noires, de leurs branches qui ressemblent à des doigts de gants pareilles à des coins de mouchoir de soie, ou à des touches de couleur, d'un beau vert pâle, distribuées avec parcimonie du bout d'un pinceau nonchalant. Elles naissent, factices déjà, par conséquent déjà fanées, pour mourir avec des tons orange ou gris mauve, dès que l'incendie des airs surchauffés par nos passions en fera de l'automne précoce... et que quelques-uns d'entre nous commenceront à perdre leurs cheveux !

Des hommes ! Oh ! comme ces messieurs sont noirs ! Des femmes ! Comme elles sont voyantes, ridiculement parées, les unes des franges du singe et les autres des nuances crues de la viande et du vin !

Les porches béants et multicolores des grands cinémas appellent des masses, gueules bariolées de monstres qui aspirent, et à l'intérieur sera l'ombre, une ombre épaisse où l'on s'entendra respirer sans se voir, sans se connaître, où l'on communiera, haletants, devant le même drame, uniformément blanc et noir, l'image même de la vie, qui ne retient de la vie que son absence de couleur, parce que le vrai soleil, quand on ose le tamiser pour le rendre palpable, devient de la cendre !

Je ne connais rien qui endeuille davantage les réalités que la photographie.

Je vais, je me sens bien portant, calme, sans aucun besoin de penser, mais l'instinct de conservation me force à me garer : il y a les autobus, les redoutables limousines, les voitures du peuple ou celles dites de maîtres, qui rendent impraticable le passage de la rue, et le bâton blanc du conducteur de la cérémonie se lève de temps en temps pour empêcher l'indicible massacre. Il y a péril de mort à traverser une rue, à courir après un taxi, à descendre d'un tramway en marche. Des affiches gigantesques vous dominent de leur terrible ricanement de fauves à l'affût : l'ours blanc, énorme, qui convoite une buveuse d'élixir, et ce petit bébé, immense comme une cathédrale, dont le sourire nettement égrillard se moque de vous, car, s'il est tout nu, il a des cuisses de géant, et il peut, tranquillement, cracher sur votre tête de la hauteur des cheminées, ce qui, sans merci, vous assommerait. En veston bleu et en pardessus beige, moi, je ne porte aucun deuil extérieur et je respire à pleins poumons cet air singulièrement parfumé de Paris, composé d'origan, de goudron et de benzo-moteur. Tantôt c'est l'origan qui domine, et tantôt le relent d'essence lâché par une voiture au démarrage, mais cela dessèche le rêve, et, je pense, aussi la poitrine. J'ai déjà coudoyé des gens qui ont fait mine de me demander pourquoi. C'est un risque aussi de rencontrer des malotrus, et, il y a, maintenant, tant d'étrangers que l'on ne sait plus bien à quelle époque du moyen âge on doit vivre et s'il ne serait pas très nécessaire de recourir à la colichemarde ou au simple maillet-hachette à double tranchant de la Jacquerie.

Habitué des milieux où l'on s'amuse, je sais qu'il y a l'Américain qui frappe d'un poing, le Sud-Américain qui frappe des deux poings, l'Anglais boxeur, et quelques espèces espagnoles, italiennes ou nègres, qui jouent de la poigne de toutes les façons, même les plus insolites. Dans la spirale de cette tour de Babel où nous n'entendons plus notre français, c'est-à-dire une langue d'har-

monie, je vais, les mains au fond de mes poches, la canne en panache inoffensif, le bout en l'air, la crosse en poche aussi, et, myope autant que bien élevé, je ne regarde jamais ce dans quoi je donne du pied, tellement je crains l'injure incompréhensible : Paris est une maison où l'on passe et où l'on n'a pas le temps de se connaître mieux que par le tutoiement de rigueur.

A la traversée de la rue Montmartre, qui me représente un barrage où s'amoncelleraient les glaçons d'une rivière en mal de crue, l'embâcle est telle que j'attends derrière une dame, comme moulé sur elle, regrettant, cependant, de ne pas pouvoir allumer ma cigarette à l'aigrette flamboyante de son chapeau.

La débâcle, que le personnel bâton de neige du sergent de ville détermine, permet enfin de passer. Je vais lâcher le boulevard, exaspéré, lorsque je vois, tout à coup, là, sur le côté de la foule coulant en torrent qui se précipite, entraînant n'importe quelle épave, une femme en noir. Ce n'est ni une dame comme celle que je poussais malgré moi aux abîmes, tout à l'heure, ni une fille quêtant l'aventure, mais une ombre noire comme une ombre impalpable. Ses vêtements sont fondus, très peu apparents de contours, ils font corps avec son corps. C'est une personne très bien habillée ou quelque modeste première de grande couture, portant un uniforme imposé par une situation neutre, et qui ne vaut que par une très bonne coupe. Elle est jeune, jolie. Appartient-elle au monde où l'on travaille ou bien au monde où l'on s'amuse ? Comme moi elle renonce au boulevard et elle tourne brusquement dans la rue. Où donc ai-je déjà vu ce coup de hanche à la fois hardi et voluptueux ? Je la suis, sans même m'apercevoir que je marche... *à son ombre.*

Après tout, pourquoi pas ?

L'aventure ? Autant celle-là qu'une autre. Ce qui m'enchante, c'est d'ailleurs de ne pas savoir où je vais, mais

la vraie liberté du plaisir consiste à ne pouvoir en escompter, d'avance, toutes les chances.

Elle marche vite, d'un pas souple, un peu balancé, le haut du corps porté en avant et sans ce vilain geste d'entravée qu'elles ont toutes, comme si les femmes éprouvaient une difficulté quelconque à tirer leurs talons d'un creux invisible. En me rapprochant, je constate que son manteau est d'un velours miroitant qui flotte entre le satin et la laine rase. Son chapeau noir, large, de bords réguliers, est recouvert d'une voilette de dentelle épaisse, sous lequel mousse une vapeur noire, fumée ou fourrure, ses cheveux.

— Madame ?

Ma voix est basse, un peu strangulée. Elle a entendu, ne s'arrête pas, mais règle sa marche sur la mienne.

— Mademoiselle ?

Je perçois un petit rire sec, martelé comme son pas qui ne fuit plus, *raccroché* très sincèrement.

— Alors on peut ?...

— Quoi ?

— Vous suivre... ou vous accompagner ?...

— Non, je vais loin... cela dépendra...

— Au diable, si vous voulez !

Et je ris. Elle rit aussi.

Alors une horreur profonde me saisit ; elle monte en moi d'un abîme. Est-ce que par la plante de nos pieds nous communiquerions tous les deux avec l'immense cimetière qui transparaissait pour moi seul sous l'opacité du trottoir ? Cette femme ressemble... à la danseuse morte.

Ah! Est-ce qu'elles ne se ressemblent pas toutes par la nuance de leurs fards ?... Cette pourpre des lèvres ? Est-ce que je ne la connais pas trop sans la connaître plus par celle-là que par celle de jadis ? Cette femme est-elle de ce monde qui se plaît à nous leurrer, ou de *l'autre*, celui où tous les bruits de nos baisers s'éteignent ?

— Madame, n'allez pas si vite et accordons nos pas avant d'accorder nos âmes.

Elle me répondrait hautaine : « Les morts vont toujours vite » que cela ne m'étonnerait pas du tout. J'ai prononcé *nos âmes* pour ne pas dire *nos amours*. Respectons le dieu, celui que l'on ne peut appeler sans un saint tremblement.

Je mets mon bras sous le sien. Nous sommes entre un square et la bibliothèque Richelieu. Derrière nous, les livres et tout le sacré collège dorment d'un sommeil immortel, et, devant nous, encagés d'une grille de fer comme une large tombe, s'éveillent quelques narcisses blancs aux cœurs d'or dans la corbeille d'une vasque d'où jaillit un jet d'eau, frais babil d'enfant joueur, répétant de puériles syllabes. J'aime ce décor d'une rencontre sans lendemain. Je la regarde. Elle me regarde. J'ai peur. Elle est effrayée, parce que je ne ris plus.

Oui, elle lui ressemble ! Non, ce n'est pas elle ! Mais pourquoi me fut-elle promise aussi de toute éternité ? Ah ! comme je tremble de la connaître en l'ignorant ! J'imagine que l'Amour a, dans un enfer particulier que le catholique n'admettrait pas et encore moins le protestant, mais que je veux plein de roses rouges flamboyantes, rubis au moyeu de la roue de nos bonnes fortunes, un bureau de comptabilité où il tient registres et fiches de tous les rendez-vous passés, présents et futurs. A une heure très déterminée de l'existence humaine, le dieu en question, qui est froidement cynique, détache de sa tige une de ces fleurs de pourpre et la lance dans l'espace. Rien ne peut l'empêcher alors de tomber entre les deux lèvres tendues l'une vers l'autre. C'est l'unique certitude que nous ayons de cueillir la vie entre deux menaces de mort : le gros autobus qui passe avec le bruit d'un char de bataille ou le petit arrêt du cœur qui se prolonge un peu plus qu'une syncope...

— Où demeurez-vous, Madame ?

— A l'hôtel. Mais je ne dirai l'adresse que pour le chauffeur.

Et elle a un sourire étrangement naïf. J'arrête un taxi, une boîte rouge comme vernie de sang frais. Nous nous y asseyons l'un près de l'autre. Si elle se permet un seul geste vulgaire, je la quitte à sa porte. Je regarde son regard qui ne me regarde pas et qui est très émouvant : c'est celui de la bête aux abois, de la bête qui se sait condamnée et se résigne.

— Vous redoutez quelqu'un ou quelque chose ?

Elle parle d'une voix sourde, précipitée, parce que, subitement, ma froideur polie lui a donné confiance :

— Écoutez-moi, je suis venue de loin, à Paris. Je suis mariée et je ne suis pas heureuse avec mon mari. Il y a des choses que je ne peux pas vous dire. On lit quelque fois des livres, des histoires qu'on ne devrait pas lire, on se monte la tête, on croit, on espère et puis rien ne vient, rien n'arrive. Mon mari est professeur dans un collège. Je suis beaucoup plus jeune que lui. Dans la ville que nous habitons, il y aurait beaucoup de ces occasions-là, mais, vous comprenez, cela ferait tellement causer ! Et puis, si mon mari n'est pas jaloux, il m'aime bien, cela me ferait aussi tant de peine... de le tromper *dans son pays*. Vous me comprenez ? Vous avez l'air d'un jeune homme de très bonne éducation. Je suis sûre que, si jamais vous me rencontrez ailleurs, vous ne me reconnaîtrez pas. Ah ! j'ai eu peur deux fois, de deux hommes qui m'ont suivie, et quand j'ai tourné la rue vous étiez juste entre moi et le second. Je vous ai choisi tout de suite, parce que vous aviez l'air si tendre et l'autre tellement brutal. Enfin, je n'ai pas d'enfant ; je ne me dois donc à personne, je suis comme une femme échappée d'une prison, je veux vivre... j'ai le droit...

Elle s'interrompt pour se regarder dans sa glace de poche et elle a les yeux noyés d'un désir immense, effarant, bestial, farouche, où sombrent, non pas les galères

de Marc-Antoine, mais toutes les pudeurs de la petite Cléopâtre de province qui s'en va vers la volupté défendue comme on irait à la mort, bravement, sans songer à tous les supplices énumérés dans les cliniques.

Quand je disais que l'Amour tient une formidable comptabilité et envoie la rose rouge du désir à qui ne le mérite plus !

— Vous n'avez donc pas un petit cousin aimable et discret ? dis-je, machinalement, en pensant à Anne de Vouges.

— Non ! je n'aurai jamais personne que je voudrais revoir après ; non, ce serait trop vilain... J'ai mes idées. Vous voyez, je me suis habillée comme une veuve, j'ai mis mon anneau de mariage dans une boîte et j'ai dit que j'allais à Paris pour une opération chez le dentiste, parce que dans notre ville, vous saisissez, il n'y a pas de fameux spécialiste, comme ici, naturellement.

Et elle éclate de rire, me montrant une dentition éblouissante, pour laquelle je comprends très bien que son mari fasse le sacrifice de quarante-huit heures d'absence.

— Je n'ai jamais eu mal aux dents ! ajoute-t-elle parfaitement inconsciente de sa monstruosité.

C'est une honnête femme qui veut consentir au plaisir avec toutes les garanties possibles, et, comme elle ignore le vice, elle entend y goûter le plus vertueusement du monde. C'est bouffon ou macabre. Je la presse de toutes les façons pour lui faire avouer un autre désir, tout naturel : dîner fin, spectacle léger, ou bijou offert, qu'elle attribuera à sa tante ou à son grand-père, mais rien ne la séduit. Ce qu'elle veut, c'est le plaisir, rien de plus, rien de moins.

Je trouve cela très beau, très courageux et irrésistiblement fou.

Tout ce qu'elle voudra ! Car ce plaisir m'était dû.

XI

Dans l'ombre, la femme est nue. Elle dort ou rêve, enveloppée de la nuit de ses cheveux.

Ce qui a passé sur nous est comme un orage sur un jardin. Tout est saccagé, brisé, fané, mais l'odeur des roses rouges monte vers moi, fumées d'un vin capiteux ou encens d'une église, lorsque les fidèles sont partis et que la solitude, feutrée de silence fervent, se peuple d'anges prostrés par une adoration sans borne. J'ai retrouvé ce goût mystérieux de la pulpe d'un fruit qui s'ajoute à la saveur du sang brûlant courant plus rapide sous la chair fraîche. J'ai, de nouveau, goûté à cette ivresse de jadis qui me laissait, cependant, l'atroce amertume de ne pas avoir eu la certitude de l'amour. Mais, nous ne nous sommes point rencontrés ici, les deux inconnus, pour l'amour, et nous avons eu le courage de nous l'avouer. Je contemple cette étrangère que je viens de faire mienne, moi, l'étranger à toute sa vie !

La pièce est si sombre qu'elle peut noyer sa banalité de chambre d'hôtel dans une atmosphère de songe, un nuage singulièrement épais où roulent, pêle-mêle, les détails vulgaires et les points lumineux de la beauté d'un corps. Étoiles sont les seins, à peine formés, qui écartent sur eux la soie noire, en volutes ondulées, de la chevelure défaite ; lueurs sont les reflets satinés des hanches et les ongles des deux orteils tendus, retroussés en pétales de fleurs, qui brillent comme deux agates.

La couverture d'un rose pâle semble continuer, étaler la chair, l'écraser sous une voûte de caveau, à cause de cette obscurité que lubrifie une clarté mouvante de bougie coiffée d'un globe : perle qui fond, larme de lumière !

Parce qu'elle m'a fait jurer de ne pas regarder l'enseigne de cet hôtel et le nom de sa rue, je me suis habillé discrètement, sans un mot, je ne lui dirai même pas que je pars... Je veux seulement conserver la vision d'une

aventure unique et folle entre toutes. L'x de cette pauvre chose qu'est une passade s'est changé en un papillon (car la lettre x en est le schéma), un papillon miraculeux, l'atropos aux ailes marquées du sceau mortel, tout à coup diapré et flambant haut de toutes les splendeurs du prisme. J'ai mis en elle le souvenir de la femme que j'aimais et je l'ai ressuscitée par le seul vouloir éperdu de mon désir. Elle a, peut-être, de son côté, retrouvéle souvenir cuisant et délicat du Prince Charmant, portrait que les pensionnaires des plus chastes couvents portent entre leur cœur et la modeste petite chemise sans feston ni dentelle qui se coulisse, pour mieux sauver la face de leur premier émoi, jusqu'à leur col mince, un peu penché.

Nous ne nous devons plus rien l'un à l'autre. Non vraiment, ni fleurs ni couronnes... Quels mots,quels serments, quels présents pourraient désormais combler l'abîme qui va nous séparer ? Nous retombons dans la vie. Elle ne sera plus que la femme du provincial, la vertueuse petite *dame* du professeur sévère et très bon, qui n'aura même pas l'idée de lui demander le récit de ses quarante-huit heures de fugue.

Et moi, j'irai, ce soir, chercher Anne de Vouges pour la conduire à l'Opéra. La loge sera le second chapitre de ce roman où l'on parlera pour remplir un vide, où l'on tirera à la ligne parce que la suite ne vient pas. Il n'y aura pas de suite. Comme elle a raison, la pauvre héroïne d'un jour !

Il y a en moi une ivresse bizarre, assez comparable à celle que procure le poison de l'opium, cependant sans la nausée qui la termine. Je suis exalté, léger, et mon cerveau monte, comme délivré d'une tristesse accablante qui le tenait captif d'un lien honteux : remords ou haine. Je ne suis plus *moi*, je deviens le témoin de ma joie, pleine et entière. L'amour, ou mieux la volupté, serait-ce donc l'art de se fuir soi-même en un autre qui vous complète absolument et sans explication possible ? L'explication,

le commencement de l'habitude, la sinistre recherche des points de contact où l'on peut se blesser! Il ne faut rien expliquer. A mon tour, je rêve, les deux genoux sur le tapis, les deux mains soutenant mon front lourd qui voudrait rejoindre le beau coussin des cheveux noirs...

« *Au dieu inconnu* ». Comment ce souvenir si lointain de l'histoire dont prit texte un grand apôtre pour prêcher le Christ aux infidèles me hante-t-il dans ce demi-sommeil de ma conscience engourdie par la langueur de cette dernière minute d'extase ? *Au dieu inconnu... Deo ignoto...* Et voici que le fond du lit, cette draperie très quelconque, velours ou laine d'une apparence peu somptueuse, se dilue lentement, s'efface sur la vision que mon cerveau lui projette à la manière de la lampe illuminant, tout à coup, l'écran magique. Est-ce que nos muscles auraient, maintenant, les réflexes d'une machinerie électrique, et nos nerfs prendraient-ils, aidés par la puissance cérébrale hyperesthésiée, une telle extension qu'ils en deviendraient, enfin, bons conducteurs de la divine conscience, cette autre *déesse inconnue* ?

Je vois, par delà cette forme tragique de la femme *qui lui ressemble*, mais fut meilleure parce que muette et entièrement consentante, esclave jusqu'à la souffrance, une perspective de diffuses clartés, une perspective qui s'allonge, se creuse, tels que deux miroirs se renvoyant leurs illusoires profondeurs d'eau morte. Cela se déroule devant mes yeux lassés, clignant et se fermant dans la douleur de trop voir comme un rayon de ces après-pluies où descendent des nuages, blafards et minces, les doigts du soleil cherchant à percer les dernières brumes. Est-ce que je vois ou est-ce que je rêve ? Est-ce que l'ultime lassitude du plaisir fait descendre en moi le calme de la fin heureuse, quand se dédoublera notre âme de sa dépouille charnelle, méprisable puisque épuisée ?

Non, il faut que je parte d'ici! Je me relève sur un genou, émerveillé par la vision qui se précise : tout là-bas, dans

ce couloir de nuées tournoyant, je distingue des formes humaines, d'autres formes humaines, et, subitement, mon front retombant dans ces nuées, je respire une odeur délicieuse d'asphodèle...

C'est un temple au bord de la mer, un temple de marbre éclatant dont les colonnes, gardant en elles, virant et changeant, les lueurs des vagues unies à celles du jour, ont l'air de jeunes torses nus entourés de guirlandes ou caressés par des bras d'amoureuses. De lentes théories circulent entre ces colonnes : ce sont des femmes voilées de tissus aériens aux nuances fines comme des poussières d'étoiles : on les sent nues, mais insaisissables. Elles tiennent des corbeilles remplies d'offrandes vivantes : des colombes, des chevreaux nouveau-nés et aussi des fruits merveilleux qui débordent de la dorure des pailles. Où vont-elles ? Le temple s'ouvre en deux, comme s'il tournait sur lui-même. Au milieu d'un sol mouvant de vagues, de miroirs ou de nuées, un autel se dresse, un socle plutôt, le piédestal d'une statue absente, car si c'était vraiment un autel on y verrait luire des tisons ou fumer des parfums. Rien qu'un bloc dur et brut, sans ornement, une pierre posée là pour y arrêter l'humanité en marche !

Et les guirlandes chatoyantes des formes féminines qui ondoient sur les tissus lumineux s'arrêtent, en effet, s'enchaînent et se nouent autour de cet autel où il n'y a rien que la lourdeur d'une attente désespérée, mais sacrée. Et les voici qui versent, au pied de ce socle, qui ne leur montre pas la grâce d'une conception supérieure à leurs grâces, tous les dons apportés : les fleurs, les fruits, les doux oiseaux blancs, les souples petits chevreaux noirs, aux yeux scintillants d'une peur enfantine, qui crient parce qu'on les égorge ! Et toutes s'étendent, le front prosterné sur le sol, dans cette poudre lumineuse qui les recouvre sans les cacher. Elles attendent qui ? *Le dieu inconnu.* Celui que se permit d'interpréter le subtil saint Paul.

Or, je comprends, je vois par les yeux de l'esprit que

ces femmes l'ont cependant *reconnu*, car elles témoignent leur joie secrète par le frémissement de tout leur être tendu vers la pierre immuable. Chacune a placé sur le socle l'invisible statue de son bonheur intime, et, s'il avait eu un corps unique, une forme semblable à l'idée qu'un sculpteur génial aurait pu se faire de l'Amour, ces amoureuses n'auraient jamais pu se le figurer ainsi, du moins chacune selon son cœur. Elles ont tout donné, elles n'ont reçu que ce qu'elles ont donné : le sang des colombes, le cri des chevreaux, les fruits, les fleurs. Nous ne tenons la volupté que de nous-mêmes.

Brusquement, le décor change, le socle reste, mais il est, maintenant, envahi par une fumée plus sombre, une colonne noire qui ondule, peut-être un serpent qui danse. Ah ! non, pas cela ! pas cela ! Je sais ! Je n'oublie plus, je n'ai jamais oublié, si je n'ai pas de remords !

Je n'ai apporté ni fleurs, ni fruits, ni colombes, ni chevreaux. Suis-je donc, moi, capable d'égorger une tendre bête innocente ?... Ah ! je vous en prie, ne me mettez aucun couteau entre les mains ! Je crie... je me débats... et je me réveille, baigné de sueurs, parce que j'ai bien reconnu celle qui dansait sur le socle du dieu invisible. Oui, je l'ai reconnue dans sa robe de soieries alternées, jaune et verte, robe-serpent, au toucher à la fois rugueux et irritant de douceur où les ongles se crispent, cassés par les écailles de cette cuirasse enchantée.

Sous mes doigts furieux (seuls, je le jure, mes doigts sont des assassins) se tordent encore les cheveux noirs que j'ai pris pour la fumée d'un incendie.

J'ai dormi. Combien de temps ? Une heure ou cinq minutes ? Qui dira de quel sable est fait le sablier du songe et si ses grains sont vraiment des atomes terrestres ou bien toutes les étoiles de là-haut, toutes les planètes, tous les autres mondes.

Je m'enfuis pour ne plus revenir.

XII

La loge d'Antoine de Vouges à l'Opéra.

Ma cousine porte une robe de perles irisées, entièrement brodée de ces perles, sans un coin d'étoffe qui demeure libre pour y poser l'index ; le miroitement de cette robe est insoutenable, et il faut y ajouter le collier en perles véritables. J'ai les yeux tellement fatigués et une migraine, quelque chose comme des tenailles de fer brûlant qui mordent mes deux tempes ! J'entends chanter Sylvine Collin, comme on entendrait rugir une lionne sur le point de mettre bas un lionceau dont les griffes seraient adultes sans explication possible. Je me hâte de déclarer que ce n'est pas la faute de Mlle Collin, mais bien celle de ma migraine.

Antoine dè Vouges à l'air de très mauvaise humeur. Anne tourmente son éventail et le plume littéralement, comme si elle voulait le faire rôtir. Moi je pense à une petite femme en noir, très simple, qui doit faire sa valise avec les gestes lents, résignés et douloureux d'une mère enterrant son premier-né dans ses langes. Elle allonge et replie, en la lissant un peu, la petite chemise rose...

— Dites donc, mon cousin, si nous allions souper, en sortant, ailleurs que chez vous ? Nous pourrions faire signe à Marcellin que j'aperçois en bas à l'orchestre.

Anne pince la bouche. Antoine sort, sans proférer un mot. A ce moment, un peu en retrait de la cloison, Anne de Vouges me dit, derrière son éventail :

— Rien à tenter. Mon mari est de mauvaise humeur ; ne lui parlez pas de Marcellin.

— Alors, il a trouvé enfin un billet qui lui explique sa pénible situation.

— Je crois que oui. C'est la troisième fois que j'en sème auprès de lui.

Nous entrons dans une atmosphère de drame. Sur la scène, Sylvine Collin se déchire elle-même en se délivrant

de son lionceau, et je suis à peu près certain maintenant que mes oreilles accouchent aussi malgré que les enfants ne se fassent pas précisément par là.

— Annie, si votre mari allait provoquer Marcellin, le blesser, le tuer... ou tout simplement lui prêter de l'argent que l'autre ne pourra pas lui rendre ?

— Je ne veux pas que l'on humilie Marcellin.

— Ah ! c'est touchant. Vous avez bien dit cela.

— André, nous avons joué tous les deux et nous avons perdu.

— Pardon, chère, tous les trois ! Et c'est moi qui gagne, puisque je ne rêve que votre bonheur.

— Je vous en prie, ne vous moquez pas. C'est plus sérieux que vous ne le pensez.

Nous sortons dans les couloirs. On rencontre des princesses un peu fanées qui portent haut des diadèmes trop neufs et des hommes vraiment hideux dont les cous de dindons s'évasent sur la cassure du faux-col, aux yeux sortis de l'orbite comme des billes de billard qui sautent la bande. Je m'arrête devant une glace du foyer et je m'examine : suis-je mieux ou moins bien que Marcellin ? Inquiétude. L'habit est bien fait et le gilet avec ses quatre boutons rapprochés, en pierres de lune, est bien collant. Le tailleur se plaint que les hanches soient trop étroites, mais les épaules sont posées comme celles des statues égyptiennes. Je sais ce que pense ma cousine de ma figure ; elle la trouve trop pâle, à la manière des poètes anglais, et dit que cela fait ressortir une ombre mauve sous les yeux, indécente. Mais Anne a des goûts de pensionnaire et elle est un peu fatigante avec son flirt pour un mauvais sujet qui n'est pas épousable... et d'ailleurs elle me cache quelque chose.

— Anne ?

— André !

— Voulez-vous être franche ? Vous méprisez Antoine ; vous êtes guérie ?

— Oh ! absolument. Cet homme ne sait ni aimer, ni être aimable. Ce qui le tourmente, c'est surtout l'idée que je puisse reprendre ma dot.

— Pour ce qu'il en reste !

Elle tressaille et je la vois s'épanouir comme une fleur de nacre, une de ces fleurs de serres mondaines en pétales de coquillage que l'on illumine sous des verdures stérilisées. Elle serait si fière d'être pauvre !

—Mon cher André, nous avons envie de fuir en Amérique pour y créer une ferme, nous vivrions au grand air, élevant des bêtes et nous les garderions nous-mêmes.

— Il y a un vieux type qui a raconté déjà cela quelque part, dans la nuit des temps et il a dit : «Si j'étais roi, je garderais mes moutons à cheval. »

Anne sourit. Son teint est reposé : nul ravage de la passion en elle. C'est bien la fleur de nacre, mais il faudrait la revoir après dix ans d'élevage américain, un chapeau dans le dos, un foulard groseille autour du cou et le teint bistré. Elle est en somme la poupée sage qui s'est éprise d'un polichinelle, mais qui veut en faire encore un mari. Les femmes sont pratiques : elles organisent facilement le désordre.

Je pense à la dame qui a inventé le dentiste de Paris. L'amour : opération chirurgicale !

Tout à coup, j'éclate de rire, au fond c'est trop drôle ! Je ne serai pas, je ne veux pas être, moi, le polichinelle de ces dames et elles ne me prendront pas au mirage de leurs perles, fausses ou vraies. Ce sont des contes d'Orient que je veux tirer de tout le réalisme de la vie boueuse de l'occident. En vérité, j'étais fait pour être Saâdi lui-même, et je n'ai pas besoin de leur aide pour le devenir.

Je conduis ma cousine jusqu'à sa voiture. Elle ne veut ni souper, ni attendre son mari, et, après un léger coup d'éventail sur ma joue, elle me renvoie, tout simplement. Elle va rêver à la statue du *dieu inconnu* qui, pour l'instant, ressemble à Marcellin. Je rentre, en flânant.

Un bras sous le mien : celui du mari.

— Mon cher petit, vous devez ruminer une bonne farce, car vous riez tout seul.

— Non, Antoine, je pensais tout simplement à la bêtise des femmes en général.

— Et à celle de la mienne en particulier, n'est-ce pas ?

Je suis ahuri. Antoine est un personnage fort peu recommandable, mais il est assez bien élevé. S'il risque cette plaisanterie sur Anne, c'est qu'il est en colère ; son masque fatigué, rempli de rides minuscules qui recouvrent parfois toute sa physionomie comme d'une toile d'araignée, me semble presque féroce, parce qu'il serre les mâchoires. Je sais qu'il ne m'aime pas. Mais pourquoi diable ruine-t-il sa femme pour offrir des bijoux à Sylvine Collin ?

— Mon petit, commence Antoine, je suis fort ennuyé de la tournure que prennent les événements. Marcellin fait la cour à ma femme, et cela n'est plus un mystère pour personne, pas plus pour vous que pour moi ; seulement, il emploie des moyens singuliers pour arriver à ses fins. Cela vous est-il égal de marcher un peu, dites ? Il fait sec, et nous irons souper chez Sylvine, puisque vous avez envie de manger quelque chose. Qu'est-ce que vous pensez de Sylvine, vous ?

— Mais, rien de particulier. J'ai horreur des femmes cotées. Je vous l'ai déjà dit.

— Je sais, je sais. Vous êtes très jeune, très dans les nuages, quelquefois violent, disant des choses regrettables, mais le meilleur garçon du monde. Vous ne feriez pas la cour à ma femme, vous, ni à Sylvine. Je crois que vous aimez le mystère et aussi les mystifications, comme tous les romanesques. Aussi, je ne comprends plus, je vous demande de m'expliquer, en camarade, oui, en franc cousin, ce que signifie ce papier-là ?

Et il m'exhibe le fameux billet soi-disant perdu par Anne, justement, sous les pas de son mari. Je demeure un

instant révolté et presque scandalisé. Nous sommes sous un réverbère des boulevards, et il me tend le papier où Marcellin débite des histoires tendres dans lesquelles je ne suis plus pour rien.

— Vous n'espérez pas me le faire lire ? dis-je en le prenant d'un peu haut.

— Mais je ne l'ai pas lu moi-même. Voilà la troisième lettre que je brûle, pour plus de sûreté, à cause des domestiques. C'est idiot, d'autant plus que je connais ma femme, elle est incapable de marcher avant le sacrement. Or, elle ne sera pas plus heureuse avec lui qu'avec moi, c'est certain. Elle ne comprend pas la fantaisie. Seulement, il y a *le papier*.

— Quel papier ? Je ne saisis pas du tout, mon cher.

— Voilà, c'est une plaisanterie un peu dure à avaler... C'est moi qui l'ai payé.

— Comment ?

Je suis stupéfait, et j'avoue que, très fatigué, je me sens absolument incapable de suivre ce qu'il appelle la tournure que prennent les événements.

— Comment, vous avez payé le papier à lettres de Marcellin ?

— Oui, c'est-à-dire qu'il a dû prendre le papier de Sylvine, et je trouve cela choquant.

C'est un comble ! Récapitulons : Marcellin écrit ses billets doux sur le papier à lettres de Sylvine Collin, lequel papier a été offert à celle-ci par le mari de la femme à qui Marcellin fait la cour ! Si je n'étais pas poète, je voudrais être immédiatement feuilletonniste.

— Alors, mâchonne tranquillement Antoine avec un cigare qu'il entame, Sylvine n'étant pas femme à donner son papier pas plus qu'une autre babiole à ses invités, il faut donc qu'on le lui vole, et, pour y voler quelque chose, il faut tout de même avoir ses entrées dans la maison ? Qu'en pensez-vous ?

— Vous ne pouvez être jaloux de Marcellin, un pauvre

diable qui n'a pas de quoi se payer ni du papier, ni des femmes. Ce petit détail négligeable est indigne de vous.

— Certes, cependant, ce détail m'ouvre les yeux. Sylvine traite Marcellin en bouffon, mais, tout de même, elle le laisse lui voler son papier.

— Mais pourquoi n'y aurait-il pas deux papiers semblables sur la surface du globe ou simplement chez le marchand où vous avez acheté celui-là ?

— Parce que j'y ai fait filigraner ma devise : « *Pour le roy, pour ma dame et pour mon épée* ».

Suffoqué, je contemple le comte Antoine de Vouges aux pâles clartés des réverbères que nous croisons, et ces fantômes porte-lumière lui font un teint verdâtre, étrangement saisissant ; c'est un homme d'autrefois, au moins ce qui reste d'une lignée de gens qui eurent, aux croisades, une attitude que les communistes appelleraient lamentable. Ils y défendirent le sépulcre d'un dieu... très connu que l'on est en train d'oublier pour un moins estimé quoique plus ancien : *le veau d'or.*

— Mon cher, vous avez la galanterie comme la manche, un peu large.

Je fais allusion à une certaine affaire qu'Antoine de Vouges eut, avant la guerre, devant une table de jeu. Il faut l'avouer ! Pendant la guerre, il se conduisit très bien, et cette guerre, sur la vie de bien des hommes à peu près déclassés, fit l'effet d'une terrible éponge. Antoine ne bronche pas.

— Sylvine m'a tellement tourmenté pour cette fantaisie, mon cher André, que j'ai fini par céder. J'ai voulu lui faire plaisir. D'ailleurs, cette devise n'est visible que par transparence.

— Comme les cartes !

Il demeure impassible.

— Enfin, cela m'ennuie, continua-t-il brutalement ; je veux bien prêter *mon roy*, vu qu'il n'existe plus, *ma dame et mon épée* que je saurai toujours reprendre quand

ce sera vraiment nécessaire, mais pas à Marcellin. Vous saisissez la nuance ?

— Je sens qu'il est peut-être tard pour lui reprendre tout cela.

— Je vais lui envoyer des témoins, sans aucune explication. L'explication, Sylvine seule doit me la donner.

Je commence à m'émerveiller du cynisme de cet homme qui est jaloux. Alors il est capable d'aimer, plus que l'espace d'un caprice, une fille cotée ? Nous sommes à la porte du petit hôtel de Sylvine ? Je n'irai certainement pas souper chez elle. J'ai mieux à faire, malgré une lassitude qui m'envahit, tout en me rendant irritable.

— Antoine, pour dire un mot sérieux, vous me scandalisez.

— Petit, répond mon cousin par alliance, alors que sur son épaule, qui se voûte en marchant, je peux poser la main sans me redresser, vous comprendrez plus tard toute la valeur de ce mot : *plaisir*. Cela ne doit rien vous dire à vous qui êtes jeune, très dédaigneux de ces choses, parce que vous en avez plein les bras, sans doute, et que l'on vous donne le choix. Mais quand vous aurez quarante ans, vous verrez que cela tient une place énorme, presque toute la place, dans nos existences de revenus des balançoires sentimentales. La qualité du plaisir ! Elle est attachée à un grain de peau, à l'éclair de cet œil, à la courbe de cette hanche et non pas à la normale sensation de bien-être passager que peut nous fournir n'importe quelle femme. Oui, je permets à Sylvine ses amants de rapport, parce que je l'ai prise fille à vendre, et que je suis logique du moment que je ne peux pas l'acheter entièrement. C'est comme un immeuble dit de rapport que le propriétaire ne peut pas occuper à lui tout seul. Pourtant, je ne dois pas tolérer, le sachant, qu'un jeune homme que l'on déclare mépriser puisse empiéter sur mes appartements particuliers. Que je le reçoive au salon où il amuse par sa faconde et ses tours de singe savant,

c'est possible, mais pas au cabinet de toilette, non.

— Et si vous l'y trouviez, un beau matin ou un grand soir ?

— Je le tuerais.

Antoine de Vouges a dit cela simplement, sans aucune colère, et c'est pour cela qu'il me fait peur. Ainsi cet homme, ayant donné, *sali sa devise à l'unique fin de faire plaisir* à une fille, tient tant à son personnel *plaisir* qu'il est capable de tuer pour s'en assurer le monopole ou, comme on dit au cinéma, *l'exclusivité !*

XIII

Je quitte Antoine de Vouges un peu froidement. Mon Dieu, un taxi, et vite !

Chez Marcellin : un septième, très clair, sous les toits, arrangé en studio ; tentures banalement criardes, divan très bas qui sert à la fois de garde-manger (car il s'ouvre) et de lit pour tous les genres de repos.

— Mon vieux, ta concierge est sourde. J'ai dû attendre à la porte ; mais comme j'ai vu de la lumière, j'étais bien certain de te trouver.

Marcellin ne dort pas du tout, et il a caché brusquement quelque chose quand je suis entré, comme une enveloppe sous sa copie puisqu'il travaille pour un journal politique. Il lève l'abat-jour de sa lampe à pétrole et me regarde, les yeux violets, des yeux lavés comme par une aube d'avril. Nous sommes en avril, du reste, et le jour, un petit jour sournois se glisse dans la chambre du haut d'un ciel à la hauteur des cheminées d'où il rapporte un peu de suie.

Très surexcité, tout en me débarrassant de mon manteau et de ma canne que je jette n'importe où, je lui raconte ma soirée à l'Opéra :

— Je t'ai vu au fauteuil et Antoine n'a pas voulu que je te fasse signe, d'où je conclus, mon cher ami, que c'est fini de rire.

— Une solution élégante ! Je ne demande que cela. Et puis, s'il me tue, je suis certain que Mme de Vouges me regrettera éternellement.

— Tu bafouilles à présent ! Mais vous êtes tous fous! On s'amuse, on ne va pas s'exterminer et devenir ridicules pour s'amuser. Quel plaisir nouveau ! Se battre alors que l'on sort d'une tuerie sans exemple sinon sans excuse ! Et toi, qui as écrit des articles d'une violence inouie pour flétrir aussi bien la guerre que le duel, puisque la guerre, c'est le duel des peuples, tu consentirais à une pareille chose ? Voyons, Marcellin, tu ne vas pas tomber dans cette erreur ? C'est invraisemblable ; tu démontrerais d'une façon stupide, mais péremptoire que les mœurs n'ont pas changé depuis le moyen âge. D'abord examinons le litige ; je suis très curieux de constater cette turpitude.

Marcellin cherche un instant au fond d'un tiroir et en tire un cahier du fameux papier.

— Ma foi, dit-il, je n'ai jamais songé à le regarder par transparence. Je n'ai pas le temps de m'attarder à de pareilles vétilles.

— Pourquoi Sylvine te donne-t-elle son papier ?

— Parce que cela lui *fait plaisir*, probablement, de prostituer la devise du comte de Vouges à un des adversaires les plus acharnés de son parti politique.

— Je ne comprends pas bien, car ce plaisir est du domaine intellectuel, et Sylvine ne doit guère s'en occuper.

Marcellin a un sourire mélancolique, assez bizarre sur sa bouche de sensuel qui a mordu à toutes les pommes véreuses de son époque; il murmure :

— Oh ! depuis que l'on a pris la Bastille, le peuple (ses filles, particulièrement quand elles sont des parvenues), a l'appétit des légendes d'autrefois ; lorsqu'il peut s'emparer de ces choses incompréhensibles, il en est ravi. Sylvine, en brave fille de blanchisseuse et de compagnon charpentier qu'elle est, s'imagine tenir la bête héraldique

dans un coin de mouchoir brodé ou dans ce papier fleurdelisé mystérieusement de la banderole en question... Eh ! Eh ! c'est vrai...

Il place devant la lumière de sa lampe le papier d'un gris clair, fort simple, où l'on aperçoit en guise d'initiales une minuscule couronne de roses d'argent puis, noyés dans la pâte, assez semblable aux silhouettes de ces éphémères mourant autour des bougies, dans un jardin, le soir, comme à jamais condamnée par leur propre pâleur, ces mots: « *Pour mon roy, pour ma dame et pour mon épée.* »

Silence impressionnant: à cinq heures du matin, les choses ont un aspect nouveau. A cinq heures du soir, nous nous serions moqués.

Je tremble un peu de froid, Marcellin n'a pas de feu chez lui, et encore moins le chauffage central. Lui se mord les lèvres, nerveusement.

— J'ignorais le détail. Cette fille est idiote.

— Comment cela ? Puisque cela lui faisait plaisir...

— Ah ! non ! Je maintiens, c'est idiot. Moi j'ai une autre devise, elle aurait dû s'en souvenir ; et si je ne la fais pas graver dans un papier à lettres, elle est tout de même dans ma conduite.

— Et c'est ?

— « *Libre, d'abord.* »

— Ensuite ?

— André, je t'en prie, ne m'exaspère pas. J'ai besoin de tout mon calme. Je suis en train d'entreprendre de grandes choses.

Il repousse sa chaise et jette au loin le papier qui plane une seconde derrière lui comme un oiseau blessé à mort. Il semble rêver à haute voix :

— Oui, je suis un autre homme et *libre d'abord,* s'il me plaît de réparer ce que je regarde à présent comme une faute. Je n'ai pas séduit ta cousine, et je veux toujours l'épouser, mais à la mode communiste : nous nous en irons librement tous les deux dans un monde moins vain

que celui-ci, un monde plus neuf surtout, et nous ferons...

— De l'élevage... elle me l'a déjà dit.

— Ne ris pas, c'est aussi fort que d'écrire des romans qui n'ont jamais rien prouvé et qui ne nourrissent pas leur auteur. J'en ai assez de dire des choses que je ne pense plus. J'ai envie de me rendre utile, utile à moi-même et aux autres. Anne est une femme honnête dans toute l'acception du mot. Je sais qu'elle m'aimera davantage encore quand je lui aurai fait tous mes aveux ! Je ne saurai pas la tromper, car elle est devenue ma conscience, et il me fera plaisir, à moi, de lui livrer mon âme pantelante, mon cœur pourri et toute ma jeunesse ardente qui a commis toutes les fatales bêtises avec une fougue que j'aurais certainement pu mieux employer, si j'avais rencontré ce sentiment qui, malgré toutes les bassesses, permet de relever le front vers la lumière. Or, André, je ne peux pas plus me passer de ta cousine qu'elle ne peut désormais se passer de moi. Elle a goûté au piment d'un amour capable de tout pour l'obtenir, excepté cependant de continuer à lui jouer une comédie très répugnante. Je lui rendrai au centuple ce qu'elle a donné à... son *souteneur blanc* et dorénavant, tu m'entends, André, je le veux blanc comme neige.

Il est vraiment très beau dans ce rôle et, s'il n'était pas si éloquent, je le croirais sur parole, mais je crains que ce ne soit encore un *plaisir* intellectuel dans le genre de celui qui consiste à s'emparer de la devise noble pour en faire l'adresse d'une maison de passe.

Je tombe sur le divan et je demande la permission de dormir quelques heures, car je ne me sens plus la force de rentrer chez moi, bien que je sache que ma douce et chère maman veille toujours, jusqu'à ce que je sois rentré avant de succomber au repos.

Ah ! dormir n'importe où, mais sous l'égide d'une présence humaine, fût-ce celle d'un fou furieux comme ce raisonnable Marcellin ! Dieu ! que je suis donc fatigué...

ANDRÉ DAVID.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Ernest Daudet : *Souvenirs de mon temps. Débuts d'un homme de lettres, 1857-1861*, Plon. — *L'œil de Gorgone*, Editions de la Phalange. — Fernand Vandérem : *Le Miroir des Lettres, tome IV* (Flammarion). — Fernand Vandérem : *Nos manuels d'histoire littéraire*, La Renaissance du Livre. — Marcel Prévost : *L'Art d'apprendre*, Flammarion. — Mémento.

Ces **Souvenirs de mon temps,** de Ernest Daudet, font suite à un premier volume de souvenirs, *Mon frère et moi*, publié il y a près de quarante ans. Dans ma longue existence, écrit E. Daudet, j'ai connu beaucoup de personnages considérables, assisté à des événements dont quelques-uns ont bouleversé le monde, et je puis me flatter de m'être toujours trouvé, grâce à ma profession d'homme de lettres, en posture d'observer toutes choses dans des conditions exceptionnelles. Ayant vu tant de choses, E. Daudet a voulu en léguer le souvenir aux générations futures. Il nous avertit qu'il ne s'est pas fié à sa mémoire et que des centaines de lettres pieusement conservées ont été pour lui « un guide aussi sûr qu'il pouvait l'être à travers un temps troublé par tant d'agitations ».

En l'un des derniers chapitres de son livre, E. Daudet évoque le souvenir de Barbey d'Aurevilly, « la redingote boutonnée et sanglée à la polonaise », les dentelles de ses chemises et de son jabot, « le manteau gris en étoffe de boucaran, doublé de velours, attaché à ses épaules comme un manteau d'hidalgo, ses cravates en satin rouge et tout enfin ce qui, dans la rue, faisait derrière lui se retourner les passants ».

Souvent, le soir, continue E. Daudet, on le rencontrait près de l'Odéon, au café Tabouret, qui n'existe plus aujourd'hui et qui était alors un rendez-vous de gens de lettres.

Charles Baudelaire y venait quelquefois; les entretiens qui s'échangeaient entre lui et Barbey étaient toujours attachants, pittoresques, marqués au coin de l'excentricité volontaire qu'ils affectaient dans leurs

paroles. Un soir, la conversation étant tombée sur Louis Veuillot, son émule dans la défense du catholicisme, et Baudelaire ayant fait remarquer que le rédacteur en chef de *l'Univers* était le rival de Barbey, l'auteur des *Prophètes du passé* s'écriait d'un accent de mépris : « Veuillot, ce n'est qu'un bedeau, tandis que moi, je suis un cardinal. »

Une autre fois, Baudelaire ayant déclaré, comme pour provoquer son interlocuteur, qu'il ne croyait pas en Dieu : « C'est dommage, lui répondit Barbey d'Aurevilly, il vous eût bien aimé. » Il était ce jour-là tout miel et tout sucre, mais il savait au besoin montrer les griffes, témoin cette réplique hautaine que Baudelaire s'attira un soir où, pour agacer son confrère, il s'était plu à dresser le tableau des désordres et des crimes du pape Alexandre VI. Barbey haussa les épaules, sourit dédaigneusement et toisant son interlocuteur : « On voit bien, mon cher, que vous ne sortez jamais de vos ornières bourgeoises. Sachez donc que les papes sont grands jusque dans leurs vices. » C'était cinglant comme un coup de fouet. Un murmure d'approbation s'éleva autour de la table. Pour un rien, on eût applaudi. Baudelaire ne répondit pas.

En une autre circonstance, dans un salon ami, une jeune femme ayant demandé à Barbey d'embellir de quelques lignes son album d'autographes : « Veuillez me l'envoyer, madame, et je me ferai un plaisir de vous satisfaire. » Et le lendemain il le lui retournait, avec ces mots écrits à l'encre rouge : « Les femmes s'attachent comme des draperies, avec des clous et un marteau. »

E. Daudet note la surprise qui s'empara de Paris quand, un matin, on entendit de tous côtés proférer par les gens du peuple sur les boulevards, dans les bureaux d'omnibus, dans les gares, ce cri : « ohé!... Lambert », sans « que personne pût révéler son origine, ni ce qu'il signifiait ».

Ou encore quand une main mystérieuse traçait sur les murs, dans certains quartiers, des inscriptions telles que celles-ci : « Galimard, pou mystique!... » « Barbey d'Aurevilly idiot! »... on ne sut jamais à quoi ils devaient l'un et l'autre d'être victimes de ce que Barbey d'Aurevilly appelait « la conspiration des murailles ».

Je me souviens que cette cruelle et injuste inscription amusait beaucoup mon frère Remy qui ne manquait jamais, lorsqu'il parlait de Galimard, dont il estimait d'ailleurs la peinture, de l'appeler : « Le pou mystique. »

§

M. Jean Royère a déjà signalé aux lettrés l'*Hymne du sang*, de celui qui dédaignant la gloire (à moins que ce ne soit la

marque d'un orgueil immense) signe ses œuvres de ce pseudonyme latin : Johannes. Et Jean Royère nous a dit « la hardiesse et la complexité » de la structure verbale de Johannes, poète.

L'œil de Gorgone qui nous est offert aujourd'hui témoigne de la même complexité hardie, et nous fait songer, par la précision du style, aux poèmes en prose de Baudelaire. Il se dégage de ces pages une mysticité douloureuse qui ne se veut heurter à aucun espoir, à aucune autre certitude que la mort qui délivre :

> Les êtres se frôlent, se joignent peut-être et ne se pénètrent pas. La joie n'est pas entre eux ; la joie n'est pas en eux. Mais la douleur se double à tout contact.

Alors :

> Il vaut donc mieux être tout à fait seul... vivre le moins possible et ne pas désirer, ô déchirante sauvegarde. Car le désir, quel dieu sauvage et fou le planta dans la vie ? Hors le désir, l'homme serait en paix...
>
> Sois seul, pauvre homme, sois seul, et connaissant ta solitude et l'inévitable supplice, ne cherche ni la joie, ni l'espérance, ni l'aide. Contente-toi de ta propre douleur, de ta seule destinée.

Il y a une grande noblesse et quelque chose de sacré dans ce désespoir qui ne veut pas être consolé, dans cette douleur qui ne veut pas être partagée.

§

En tête de son quatrième recueil du **Miroir des lettres**, M. Fernand Vandérem nous fait un petit sermon sur la critique littéraire, ses devoirs et ses difficultés :

> Un critique littéraire dénué de sensibilité littéraire, un critique qui ne réagit pas fortement devant les beautés ou les faiblesses d'une œuvre, ne recueillera du public qu'une indifférence égale à la sienne. Un critique incertain de ses impressions, un critique qui hésite, louvoie, ne se livre pas, n'obtiendra du lecteur que les mêmes tiédeurs fuyantes.

Or, observe M. Vandérem, combien de critiques ont eu la bonne fortune de réunir ces trois qualités : la compétence, la sensibilité, l'assurance ? Le nombre en est extrêmement rare. Pour le siècle dernier, on en relève juste deux, Sainte-Beuve et Jules Lemaître.

Dans ces conditions, comment de Sainte-Beuve à Jules Lemaître, comment durant le XIXe siècle, la critique s'est-elle pratiquée ? — Ce sont les auteurs qui l'on faite eux-mêmes.

Les grands critiques littéraires du siècle passé, — en dehors de Sainte Beuve et de Lemaître, ils s'appellent : V. Hugo, Lamartine, Balzac, Baudelaire, Barbey d'Aurevilly, Leconte de Lisle, Flaubert, Verlaine, Huysmans, Coppée, Zola, Mirbeau. Ce sont eux et eux seuls qui dans la littérature de leur temps, appuie M. Vandérem, ont senti, découvert, proclamé les œuvres viables, les maîtres, le génie.

Et, continue M. Vandérem, consultez par contraste l'inventaire de la critique professionnelle de l'époque ; pas un de ceux qu'elle a « combattus, niés ou diminués qui ne plane actuellement en pleine faveur, en gloire croissante : pas un de ceux qu'elle a prônés, qui n'aille se dégradant chaque jour ou qui ne gise déjà en miettes ».

Cette remarque est trop juste pour qu'on ne la souligne pas, d'autant plus qu'elle s'adapte aussi bien au xxe siècle qu'au xixe. Quelques transplantés ou évadés de l'Université se sont imaginé qu'en se spécialisant dans la critique, avec quelques bonnes collections de fiches, ils feraient dans la littérature figure de Sainte-Beuves. Ils n'ont réussi qu'à faire figure de pions, incapables de créer par eux-mêmes la moindre œuvre d'art. Aussi leur critique est-elle sans valeur, car ils n'ont ni la compétence, ni la sensibilité, ni l'assurance. Avant de confier à un Monsieur la critique dans un grand journal on devrait lui demander de montrer son chef-d'œuvre, et s'il n'a rien produit qui témoigne d'une vraie sensibilité artistique, le renvoyer à ses vains dossiers et à ses fiches de bureaucrate de la littérature. Je préférerai toujours la critique impressionniste d'un poète comme H. de Régnier ou Paul Fort, qui sentent profondément ce qu'ils lisent à la critique de tel spécialiste qui emplit les journaux de sa bave, et se venge de n'avoir pas de génie en tentant de rabaisser à son niveau nos plus grands maîtres.

Ces pions de la critique sont un véritable fléau. Peut-être sont-ils capables d'écrire des articles à peu près justes sur des écrivains déjà classés dans les manuels ; mais tout ce qui est nouveau leur est étranger, parce qu'ils n'ont qu'une sensibilité de classeur d'idées et de collectionneur de fiches.

Voilà la seconde fois qu'un de nos plus grands journaux tombe sur un de ces pions incompétents et insensibles. C'est vraiment une malchance. Il y aurait tant de sensibilités vraies et sin-

cères à utiliser. De pareilles gaffes font un grand tort à la nouvelle littérature.

Ces critiques que je ne veux pas nommer, mais que tout le monde ici saura identifier, continueront la tradition des manuellistes contre lesquels M. Vandérem, homme courageux, est entré en guerre. Voici justement que dans un volume, **Nos manuels d'histoire littéraire**, le critique de la *Revue de France* a réuni les trois articles qu'il a publiés sur cette question. On y trouvera d'amples citations de nos plus célèbres manuellistes, citations aussi drôles que les meilleures pages de Courteline.

F. Vandérem a joint à son opuscule le discours que M. Xavier de Magallon prononça à la Chambre, devant une assemblée très attentive, sur ce sujet des manuels scolaires. Les députés apprirent par lui que F. Brunetière (qui n'est plus qu'un nom, car qui songerait à relire les critiques de ce grand converti !) — avait omis dans son manuel Gérard de Nerval, y plaçait Stendhal bien au-dessous d'O. Feuillet, et passait sous silence ou traitait d'étrange façon trois poètes entrés définitivement dans la gloire : Baudelaire, Verlaine et Mallarmé. Ces révélations ont provoqué une indignation profonde chez la plupart des députés qui ignorent autant Stendhal que Mallarmé, mais qui ressemblent au « Grand Duc » d'Andersen qui se promenait tout nu au milieu d'une foule contemplant son bel habit. Seuls les imbéciles ne pouvaient pas voir l'habit. Et tous voyaient ce qui n'existait pas.

En réalité, il est presque impossible d'établir un manuel parfait de la littérature actuelle ; mais ce que l'on peut demander aux manuellistes c'est de se tenir au courant des jugements établis par les écrivains qui sont, comme le dit M. Vandérem, les vrais critiques. Ainsi, pour se faire une opinion sur notre littérature depuis Baudelaire, il n'y a qu'à consulter toutes les petites revues depuis la *Vogue*, le *Scapin*, etc., jusqu'au *Mercure*. Là ce sont les poètes qui parlent des poètes, les romanciers de leurs émules, les critiques des critiques : ils disent leur émotion devant tout ce qui est émouvant et neuf, et ils ne se sont pas trompés. Après tout, peuvent dire les poètes et les artistes, nous n'avons que faire des critiques spécialisés, nous continuerons à faire notre critique nous-mêmes. Cette critique existe, éparpillée dans les petites revues d'avant-garde, et il n'y aurait qu'à les consulter

pour établir ce manuel d'histoire littéraire qu'aucun professeur, malgré sa bonne volonté, ne saura jamais fabriquer (1). Mais, à l'heure actuelle, il y a une critique peut-être plus dangereuse que celle des mauvais manuels, c'est la critique commerciale qui porte la marque d'une maison. Il y a même des maisons de commerce littéraire qui font faire par des conférenciers l'exportation de leurs produits, à l'exclusion de tous autres. C'est trop considérer la littérature comme une marque de champagne ou de chocolat.

Dans cet essai de **l'Art d'apprendre**, M. Marcel Prévost se demande s'il n'est pas possible de « restaurer une figure moderne de l'honnête homme, adaptée au temps présent ? » Avant de chercher cette formule, il eût peut-être été utile de s'enquérir si cet honnête homme n'existait vraiment plus. Nous continuons à vivre sur de vieux clichés, et ce n'est pas M. Marcel Prévost qui s'en plaindra, car son livre en est vraiment truffé. Il nous évoque, par exemple, Gœthe, en pleine gloire, rencontrant sur les quais de Naples un lazarone qui chauffe ses haillons au soleil : « Qui, du poète ou du lazarone, est le plus heureux? Vous n'en saurez jamais rien. Tout ce que vous pouvez dire, — vous, mon lecteur (quel style!) — c'est que vous préférez le bonheur de Gœthe. » Le bonheur de Gœthe! c'est-à-dire, n'est-ce pas, à la fois son intelligence et sa sensibilité? Or M. Marcel Prévost avoue que son « livre est écrit pour les échantillons moyens d'humanité intellectuelle », pour tous ceux en somme dont la force et la sérénité résident dans la sage ignorance.

Apprendre n'est « agrandir sa vie » que pour quelques-uns; c'est « s'augmenter » quand ce n'est pas perdre son équilibre in-

(1) M. René Georgin, professeur au Lycée Montaigne, pense qu'il est préférable pour les œuvres récentes de laisser aux élèves le soin et le plaisir de la découverte. Ce qui ne nous empêche pas, ajoute-t-il, d'initier nos élèves, avec prudence, aux choses de notre temps : « Si nos manuels ne parlent guère des derniers venus de la littérature, nous ne nous interdisons pas cependant d'y faire allusion en classe sous forme de parenthèses, de digressions, — ces digressions défendues, si profitables aux élèves et qui sont un des charmes du métier, — ou de lectures choisies avec discernement dans les œuvres les plus abordables. » Le meilleur manuel, c'est un bon professeur. On se souvient du rôle que jouèrent les premiers maîtres d'Arthur Rimbaud dans sa formation intellectuelle. L'exemple n'est pas unique, et il ne faut pas, par d'injustes critiques, décourager la jeune pléiade de nos professeurs qui, tout en exerçant avec une parfaite honnêteté un métier souvent ingrat, savent personnellement faire leurs délices de la plus neuve littérature.

tellectuel. Ce qu'il eût fallu dire, c'est que pour apprendre, il faut d'abord fermer les livres et vivre. C'est beaucoup plus utile que de trouver des formules qui ne servent qu'à former des demi-hommes de lettres, des demi-lecteurs et des demi ignorants. Il est préférable que ces échantillons moyens d'humanité auxquels s'adresse M. Marcel Prévost demeurent non pas demi-vierges, mais vierges de toute demi-culture.

Mémento. — De M. Fernand Leprette, une étude sur *Jules Leroux, poète et romancier* (Edition des *Humbles*). Leroux, un modèle d'énergie et d'honnêteté littéraires, c'est-à-dire de sincérité. Charles-Louis Philippe écrivait à Maurice Barrès : « ... Je crois être en France le premier fils d'une race de pauvres qui soit allé dans les lettres... » Depuis nous avons eu Péguy, et plus modestement à côté de ces deux écrivains il faut placer Jules Leroux, mort trop jeune, à la guerre, pour avoir pu donner la mesure de son talent. — *La jeunesse d'Octave Feuillet*, d'après une correspondance inédite, 1821-1890 (Plon-Nourrit). Dans ce livre, M. Henry Bordeaux met surtout en relief la figure du frère aîné d'Octave, Eugène Feuillet : « Sur l'intelligence de la finesse d'Eugène, sur sa valeur littéraire même, les lettres auxquelles je ferai des emprunts ne laissent aucun doute. Or, il semble totalement lui-même... Bien plus, il ne se contente pas de remplacer à Paris son frère absent. A distance, il l'excite, il l'exalte ou il le console, et sans cesse il lui redonne cette confiance en soi qu'Octave perdait si aisément... » — De M. Albert Lopez : *La lumière d'Israël*, histoire d'une âme juive (Louis Conard), d'une âme juive qui se convertit au catholicisme et donne ses raisons : « Oui, Israël a besoin d'être régénéré, mais la seule régénération possible pour lui est le catholicisme. » Aussi l'Académie Française s'est-elle empressée de couronner cet ouvrage qui est d'ailleurs une émouvante confession. — M. Joseph-Emile Poirier nous parle d'*Ernest Prévost et la poésie de la tendresse* (Jouve). Il y a, écrit le critique, dans ces vers d'E. Prévost, « une exaltation, un mysticisme d'amour que nous ne croyons pas avoir rencontrés encore ». — De M. Maurice Serval : *Autour d'un roman de Balzac : Les Chouans* (Louis Conard). On sait, nous dit l'auteur, que le génie de Balzac est essentiellement créateur et qu'il substitue souvent sa vision à la réalité. La maison des Rogron à Provins, par exemple, les Provinois nous la montrent parce qu'ils ont la foi, mais elle est absolument différente de celle du roman. Pour les *chouans*, rien de semblable. Le Fougères de Balzac est le vrai Fougères. — M. Charles Dodeman, dans *Le Journal d'un Bouquiniste* (R. Tancrède) a noté non seulement ce qu'il a rencontré d'original dans les livres de ses boîtes (dédicaces curieuses, notations singulières) mais ce qu'il a observé autour de lui, et c'est toute une psycho-

logie de l'amateur de livres. M. C. Dodeman ne nous cache pas non plus ses préférences littéraires : « Bien que mondiale aussi (la preuve en est dans la quantité d'étrangers, voire Japonais, ou Chinois, qui nous demandent ses livres), la gloire de M. Pierre Loti est moins retentissante que celle de M. Anatole France ; moi je la préfère » Et il donne ses raisons. On a le temps de méditer à l'ombre des peupliers des quais.

De M. Henri Martineau, un essai sur *Louis Thomas* (Le Divan), avec les plus avantageuses opinions de la critique. La littérature est pour Louis Thomas le plus passionnant des sports. — Du Vte J. de Vogüé, ces *Lettres à Armand et Henri de Pontmartin*, 1867-1909, (Plon-Nourrit). Lettres qui font revivre une époque et une atmosphère morale vieille-France. Le comte de Chambord est mort L'auteur du *roman russe* écrit à Pontmartin : « Au lieu d'un discours de Bossuet, le mort aura un article d'Ignotus, avant le courrier des Théâtres... » — Voici de M. Jean-Marc Bernard, les deux derniers tomes de *La Vie à Paris* (Lemerre). Cela fait, depuis 1898, vingt-deux livres où toute l'histoire anecdotique de Paris est contée. Tout cela enveloppé d'une philosophie légère et souriante. Malheureusement, lorsque M. J.-M. Bernard commet une petite faute de jugement ou de critique (personne n'est infaillible) elle est automatiquement reproduite dans tous les journaux de France et de Navare. Il me fait dire : « Je ne vois pour l'instant aucun journaliste écrivant avec sincérité » et il observe que c'est « aller beaucoup trop loin ». C'est toujours un peu malhonnête d'isoler ainsi une phrase du texte et d'en fabriquer un aphorisme ridicule.

JEAN DE GOURMONT.

LES POÈMES

Rosemonde Gérard : *Les Pipeaux*, Fasquelle. — Adrienne Blanc-Péridier : *Les Enchantements*, Plon. — Marg. Yourcenar : *Les Dieux ne sont pas morts*, Chiberre. — Marie-Paule Salonne : *Ma Maison dans la Brume*, préface de J.-H. Rosny aîné, de l'Académie Goncourt, « Belles-Lettres », — Alice Rolland : *Au temps des Veillées*, Jouve. — Marguerite Henry-Rosier : *La Ronde des Jours*, Plon. — Germaine Emmanuel-Delbousquet : *Le Jardin dans le Soir*, avec un portrait de l'auteur, Ollendorff. — Thérèse-Marie de Cours : *Poèmes de vie et d'amour*, Jouve.

« Ouvrage couronné par l'Académie française », ce livre, **les Pipeaux**, contient de Mme Rosemonde Gérard la plupart des poèmes diversement appréciés et connus :

> Lorsque tu seras vieux et que je serai vieille,
> Lorsque mes cheveux blonds seront des cheveux blancs,
> Au mois de mai, dans le jardin qui s'ensoleille,
> Nous irons réchauffer nos vieux membres tremblants,

Comme le renouveau mettra nos cœurs en fête,
Nous nous croirons encor de jeunes amoureux...

Mme Rostand, en des vers bien venus et faciles, excelle à exprimer des sentiments tendres d'affection conjugale. Simple et loyale certes, la pensée ni l'usage ne surgissent dans une vigueur de spontanéité bien neuve, en dépit de l'étrangeté parfois contournée bizarrement et maniérée à l'excès de quelque image plus ingénieuse que précise :

Ah ! n'oublions jamais cette valse charmante
Que les archets, peut-être, ont joué sur nos cœurs.

Je ne m'arrête point à ce participe *joué* que les grammairiens réclameraient féminin, si la phrase a un sens. Mais comment se représenter des tziganes promenant, en effet, leurs archets sur les cœurs des valseurs ? Il ne saurait, littérairement, exister d'autres images valables que celles qui, plastiques, sont susceptibles de se matérialiser par le crayon d'un dessinateur. Une image, ce n'est pas, au hasard, susciter des rapprochements de sensations habilement évoquées, c'est ce qu'il faut que mes yeux aient l'illusion de voir, en même temps que mes oreilles d'entendre, mes narines d'accueillir, mes yeux et mon cerveau à la fois de saisir et de contenir. Cette facilité à se satisfaire d'à peu près pour la pensée entraîne fatalement une impropriété fréquente dans l'emploi pur des mots, un abandon, nonchalant ou alourdi, dans la conduite de la phrase :

Tu serais si tranquille et si déchiré même,
Si tu voyais mon cœur, de voir combien je t'aime
Que j'aime mieux que tu ne puisses pas le voir.

On se demande en vérité si quelqu'un, ou Mme Rosemonde Gérard, a pu jamais se figurer que cette dernière ligne, dépourvue de rythme, de musicalité, de plastique, d'aucun don évocatoire, — et c'est sur elle que se clôt un sonnet, — présente un rapport imaginable avec ce qu'il est permis d'appeler un vers ?

La faiblesse, sous cet aspect, du talent de Mme Rosemonde Gérard est inconcevable, et néanmoins, on ne saurait avoir de doute ; elle possède des dons de poète, par le sentiment sincère, par les aspirations de son cœur ; elle n'est desservie que par sa promptitude à raffiner sur la première vétille qui se présente à son esprit. Le goût, la curiosité du choix, la double science d'un

langage pur et d'un métier large ou subtil, voilà ce qui trop souvent lui fait défaut.

Mme Adrienne Blanc-Péridier goûte **les Enchantements** de l'Amour plutôt en l'orgueil de la puissance par l'amour conférée que dans la tendresse ou dans les puissances intimes de l'Amour. Aussi s'arrête-elle volontiers à dégager des antiques illusions mythiques une signification aiguë et personnelle. *Psyché* en elle se retrouve, qui aimait aussi l'Amour avant de le connaître, mais c'est le destin de *Daphné* que sur tous elle envie :

> Puisque tu veux régner sur l'âme d'un poète,
> Sois pareille à Daphné fuyant devant un dieu :
> Garde au fond de ton cœur ta passion secrète
> Et fuis éperdument son charme impérieux.

Elle souffrirait, ayant satisfait aux lois du désir de n'être plus comme elle dit « la Béatrice sainte du Dante, » et se persuade que rassasié le rêve perd de sa vigueur et de sa constance. Il m'appartient moins de discuter cette opinion, à mon avis fort contestable, que de saluer en Mme Blanc-Péridier un poète de survivance parnassienne certes, en général fort sûr de sa forme et conduisant au but avec adresse sa phrase d'accord avec sa pensée.

Les Dieux ne sont pas morts, s'écrie avec véhémence Mme M. Yourcenar. Elle doit avoir raison, et ce titre pourrait passer pour n'énoncer qu'un truisme. Si les dieux étaient morts où en serait la poésie lyrique ? Les dieux, qu'est-ce donc, qu'une personnification plus ou moins parfaite, plus ou moins durable, des illusions et des images que créent pour les autres et pour eux-mêmes les poètes lyriques ? Comment pourraient-ils être morts ? Et si l'un d'eux mourait, un dieu nouveau-venu n'occuperait-il sa place tout aussitôt ?

Les poèmes de Mme Yourcenar, possédée du regret du paganisme hellénique, poursuivent la résurrection d'îles bienheureuses, dans les éblouissants couchants de pourpre sur la mer, et dans les évocations savantes d'un passé évanoui. Ses séjours à Florence, à Byzance, en Perse et en Provence ne semblent pas l'avoir instruite qu'il n'est pas de passé distinct des heures présentes et que, seul en vie selon le cœur du poète, l'avenir est là, aux calmes et sérieux rivages, qui les perpétue.

Quelques sonnets doctement mesurés, chaudement colorés, des

odes enthousiastes et contenues à la fois composent ce grave et charmant volume de poète véritable.

Une préface de M. J.-H. Rosny aîné raconte comment a été attribué au recueil de Mlle Marie Paule Salonne, **Ma Maison dans la Brume**, le « prix de l'Aide aux femmes de Professions libérales ». On tenait une « révélation » ; cela valait la peine que le prix ne fût plus attribué, comme par le passé, à une romancière, mais à une poétesse. Le scepticisme de l'académicien cédait aux objurgations enthousiastes d'une de ses « jeunes amies, poétesse elle-même d'un merveilleux talent, prosatrice admirable et femme délicieuse... » Pourquoi faut-il que se dévoile ainsi le visage de Mme Lucie Delarue-Mardrus, au moment où je ne saurais, à la lecture de ces vers, me laisser persuader par sa généreuse ferveur ? Non, certes, que les poèmes de Mlle Salonne manquent d'agrément, surtout si l'on songe qu'elle les écrivit à l'âge de dix-neuf ans ; mais l'émerveillement de M. Rosny excède un peu la vraisemblance lorsqu'il écrit de cette enfant : « Elle a tantôt une âme aussi fraîche que les forêts reverdissantes, et tantôt la mélancolie du terrible scribe de l'Ecclésiaste... La poésie coule en elle comme un ruisseau dans la montagne ; elle reflète le brin d'herbe et l'univers ; elle connaît les plus subtils détours de la vie, et elle est pure comme la neige des cimes. »

Je ne mets pas en doute la fraîcheur de son âme, ni sa mélancolie, ni sa conviction sincère, ni sa pureté. Je la crois, au contraire, bien plus ingénue que M. Rosny n'ose le déclarer. Qu'elle possède des dons poétiques, j'y consens, mais elle manque et d'expérience et de savoir, bien plus, elle manque même de spontanéité véritable. Que le spectacle des roches, des nuées et des vagues exalte son imagination, j'y suis sensible; seulement elle n'apporte rien qu'on n'ait vu, qu'on n'ait lu, qu'on ne sache. C'est une écolière à ses débuts; ses devoirs sont pleins de mérites, elle a droit à une médaille d'encouragement, je la lui décerne avec plaisir. Qu'elle se dégage de ses modèles et de ses réserves gauches ou craintives, qu'elle se conquière elle-même, et révèle une personnalité jusqu'ici indistincte en elle, qu'elle ait vécu par le cœur ou par la pensée, que son vers ne soit plus nourri de réminiscences, qu'il innove et jaillisse par nécessité, émouvant ou éclatant tour à tour d'une lumière nouvelle, alors Mme Delarue Mardrus aura raison de saluer en elle sa sœur d'élection; elle marchera sur

les traces de Marceline Desbordes-Valmore ou de Mme de Noailles. Sachons attendre.

Beaucoup de femmes écrivent des vers, dont le moins qu'on puisse dire c'est qu'ils procèdent d'une connaissance suffisante ou terne du métier prosodique et qu'ils ne contiennent ni niaiserie, ni fadeur sentimentale, ni pédantesque étalage de psychologie... ou de psychophysiologie de névropathe exaspérée. Ces qualités négatives leur assurent bien des sympathies; louange à leur discrétion méritoire! Mais, sitôt qu'ont veut aller plus loin dans l'analyse de leur œuvre ou dans l'éloge, aucune originalité ne s'y décèle; si bien fait que l'on estime leur ouvrage, il équivaut à cent autres qu'on ne saurait juger ni pires, ni meilleurs. Mme Alice Rolland ne se trouve jamais en défaut. Ses contes, ses poèmes, ses chansons, réunis pour charmer **Au Temps des Veillées** ne vibrent ni ne s'élancent d'un accent personnel. Ils sont écrits purement, simplement; je ne sais trop ce qu'il leur manque pour qu'ils attachent et émeuvent.

Dans **la Ronde des Jours** de Mme Marguerite Henry-Rosier, je perçois parfois la vigueur d'un élan, une aspiration vers la joie, une ivresse inconsolable à la pensée fatale de la mort; d'autres fois la fièvre fait place à la monotonie d'un déroulement de paroles incolores. Ce livre est formé de contrastes surprenants entre les sursauts d'un poète vrai saisi par la puissance du frisson lyrique, et les efforts indécis d'une volonté un peu morne. Mais citons des titres, engageons à lire des morceaux que le poète appelle *Orphée*, *Joies*, *Destin pour qui j'ai mis ma robe de lumière*, plusieurs autres, et négligeons certaines mélopées trop étendues et qui manquent d'intérêt :

Lumière, c'est pour vous que je veux encore vivre.
Vous êtes bondissante, au ciel, vous êtes ivre,
Vous direz le matin et l'espace léger...
O lumière, avant l'heure incroyable et farouche,
Laissez que je vous cherche encor, que je vous touche,
Que je vous boive toute en renversant mon front...

Vers graves, profonds, de femme, vers farouches et de conscience fort douloureuse.

Paysage délicatement décrits, songeries discrètes, précises, graves, **le Jardin dans le Soir** apparaît, à mesure que l'on évoque la vue et les douces visions, charmant et vibrant de parfums

tendres, qui pénètrent. Depuis *la Flûte de Buis*, il semble que les pipeaux de Mlle Germaine Emmanuel-Delbousquet chantent une chanson plus pure, suscitent une atmosphère sensible et émouvante qu'on ne saurait trop louer. Voici la jeune poétesse dégagée des influences anciennes, sa voix n'est pas éclatante, mais module des mélodies gracieuses et parfaites ; qu'exigerait-on davantage ?

Mlle Thérèse-Marie de Cours sait chanter juste aussi, mais d'étranges défaillances au milieu des vers les plus charmants déconcertent dans ces **Poèmes de vie et d'amour.**

ANDRÉ FONTAINAS.

THÉATRE

Mort de Mme Sarah Bernhardt. — THÉATRE DES CHAMPS-ELYSÉES : *Mozart*, pièce en 3 actes de M. R. Fauchois. — COMÉDIE DES CHAMPS-ELYSÉES : *Six personnages en quête d'un auteur*, pièce en trois actes de M. Luigi Pirandello, traduction de M. Benjamin Crémieux. — Mémento.

Sarah Bernhardt est morte le 26 mars, un peu après huit heures du matin. Ce fut un deuil parisien. En d'autres jours, moins soucieux, c'eût été un deuil national. Jamais sans doute, en aucun temps, en aucun pays, acteur ne connut une si grande popularité. Pour les Français de deux générations, le nom de Sarah Bernhardt contint tout ce qu'une foule peut imaginer de luxueux, de lointain, de romanesque, de légendaire. Elle était l'art, et aussi la bohême, la fantaisie, le caprice. Les humbles, d'entre qui elle était née, l'admiraient pour le miracle d'une carrière allant, selon leur goût naïf, de la mansarde au palais.

De cette comédienne fêtée par l'univers, les poètes reçurent des leçons de désintéressement. Les bourgeois étaient fiers de sa gloire. Les gens de théâtre sentaient confusément que sa longévité avait, quant à eux-mêmes, quelque chose de providentiel ; elle était de ceux et de celles qui ennoblissent une profession et l'on peut répéter devant son tombeau, ce qu'écrivit M. Georges Pioch lors de la mort de Mounet-Sully : « Ainsi représentés, tous étaient grandis. » Est-il besoin de dire que cet événement servit de prétexte à une grande dépense de littérature ? En signe de deuil, les poètes, les journalistes, les critiques, les auteurs dramatiques et les comédiens versèrent des flots d'encre dans la fosse ouverte. Des fleurs inondées d'encre, voilà le souvenir que l'on gardera de ces funérailles. Un journal fit mieux : il inventa

de demander aux gens une pensée que leur chagrin faisait éclore. Quelle abondance de révoltantes âneries ! A côté de quelques lignes vraiment émues qu'envoyèrent les écrivains et les acteurs qui avaient fréquenté l'illustre tragédienne, ce fut le niais papotage des répétitions générales dans toute sa platitude et dans tout son « réclamisme ». A franchement parler, les articles funèbres ne valaient guère mieux. De tout ce fatras, il convient pourtant de retenir un très juste, très émouvant et très simple article de M. Edmond Haraucourt, qui parut dans *Comœdia* le lendemain de la mort. La curiosité m'est venue de lire ce qu'un autre contemporain de Sarah écrivit au temps de leur commune jeunesse; et j'ai lu ceci, qui me paraît excellent :

L'on cherchera vainement les faits, les incidents, les épisodes de sa carrière ; on les trouvera, mais ils ne se suivront pas, ne s'expliqueront pas les uns les autres ; le récit en sera absurde parce qu'elle leur a donné, grâce à ce charme mystérieux qui émane d'elle, comme le parfum d'une fleur, je ne sais quelle signification de poésie et de rêve qui s'évanouit en dehors d'elle ; elle a jeté sur eux une lumière si rayonnante qu'après son passage les yeux des curieux auront été éblouis mais n'auront rien vu (1).

§

Au théâtre des Champs-Elysées on a joué un **Mozart** en vers de M. René Fauchois. C'est un ouvrage agréable, adroit, parfois subtil, parfois touchant, en tout cas honnête et plein de santé. Je l'ai goûté assez pour le défendre, durant les entr'actes, contre la mauvaise humeur de l'entourage. M. Fauchois est un de ces auteurs qui ne bénéficient d'aucune indulgence. Ce qu'on accorde à tous les faiseurs de M. Quinson et à tous les petits maîtres du Temple de Gide, on le refuse à cet écrivain probe et discret. Pourquoi? Parce qu'il osa dire, en une matinée lointaine, qu'il n'aimait point Racine. Il eut tort, et, s'il a changé, il doit regretter ses paroles. Toutefois, il n'est pas mauvais de mettre en colère les gens qui remâchent leur culture comme du *chewing-gum*, et à tout prendre, je préfère l'homme qui n'aime pas Racine et qui le dit bravement, à tous ces classiques au rabais qui, par amour de la raison, de l'ordre et du goût prétendent nous faire chanter avec eux la louange de Campistron et de Viennet. Ceci dit, je prendrai l'extrême liberté d'attirer l'attention de M.

(1) Robert de Flers : *Le Théâtre et la ville.*

Fauchois sur ceci que la suite de ses biographies musicales et versifiées prendrait heureusement fin après *Mozart*. On tremble de penser qu'il pourrait écrire un *Vincent d'Indy*. Il a mieux à faire. Ses comédies légères sont d'un écrivain vivant, spirituel et varié. Il doit bien en avoir quelques-unes dans ses tiroirs. On sait au surplus qu'il est bon comédien. Il l'a montré en jouant lui-même le rôle de l'auteur de *Don Juan*.

§

Quelques étages plus haut, le 10 avril, on jouait, à la Comédie des Champs-Elysées, un ouvrage traduit de l'italien : *Six personnages en quête d'un auteur*, « pièce à faire » de M. Louis Pirandello. Il m'a bouleversé l'âme. C'est une des œuvres les plus fortes, les plus étranges, les plus hardies et les plus ingénieuses qu'il m'ait été donné d'entendre ; une de ces œuvres que l'on voudrait avoir écrites, qui vous font haïr et envier celui qui les écrivit à votre place ; une de ces inventions qui rallient contre elles, à l'instant, tous les êtres dénués de génie inventif et tous ces esprits forts, sceptiques et courageux à qui le rêve seul peut donner de l'effroi ; une de ces constructions, enfin, d'apparence facile, que l'on serait bien embarrassé d'achever si le maçon vous disait à mi-chemin de l'ouvrage : « Tiens, voici la truelle et les pierres : continue ! »

La scène est nue, dégarnie ; on voit, en entrant dans la salle, la muraille du fond, quelques accessoires, des chaises, un piano, des herses, des machinistes, un tableau de service. Les spectateurs sont encore debout, à bavarder, que la pièce commence. Ce qu'ils voient, c'est une répétition. Le directeur survient, morigène son monde. Un cabot proteste contre le théâtre d'aujourd'hui. Tout va pêle-mêle, répliques et blagues, lorsque soudain un ascenseur, descendant des cintres, apporte six personnages, pâles, funèbres, immobiles, presque irréels : un homme, une jeune fille, une femme tenant par la main deux enfants, un jeune homme. Ce sont eux, ce sont les « six personnages ». Ils viennent d'on ne sait où, de quelque part dans le songe ou dans la vie, et ils apportent avec eux un drame obscur et pathétique, qui est le drame de leur existence.

Le génie de Pirandello, c'est de nous faire accepter, presque d'emblée, l'arbitraire proposition qui, exploitée durant trois actes, formera le thème unique de sa pièce. Fiction ou réalité ? Où s'ar-

rête le songe, où commence la vie ? Ces êtres en deuil n'ont-ils pas l'effrayante réalité des personnages d'Hoffman ? Poupées ou fantômes ? Tantôt fantômes, tantôt poupées... Peu à peu leur vie se substitue à l'existence factice des comédiens. Leur drame, ils le traînent avec eux dans un silence et dans une obscurité qui leur pèsent. Ils l'offrent aux gens de théâtre, qui, après de plausibles et risibles objections, l'acceptent. Ce drame, on va le jouer. Il se *reconstruit* devant nous, dans la pauvreté des accessoires et des moyens dramatiques. Il nous amuse. Nous nous laissons amuser, nous cédons au pouvoir de l'illusion, cela plusieurs fois, nous sommes réveillés par les cris de ces êtres pantelants, jusqu'à ce qu'enfin le drame s'achève, jusqu'à ce que la mort *revienne* et nous apprenne que ces six personnages vivants et réels nous apparaissent dans le mirage du passé, que les gestes qui nous énervent sont les gestes révolus de membres tombés en poussière. Nos angoisses, Pirandello les dose avec lucidité. Il en rit. Je pense au mot de Page à Nym, dans les *Joyeuses commères de Windsor* : « Voilà un grivois terrible ! » Lorsque nous n'en pouvons plus, lorsque nous avons assez trébuché dans le songe mauvais, lorsque nous nous sommes assez heurtés aux ombres et aux murs invisibles, l'auteur nous réveille : « Au diable ! » crie le comédien qui représente le directeur du théâtre. Les six personnages s'évanouissent. Et bientôt nous les voyons, pâles, funèbres, immobiles, presque iréels, remonter vers les cintres, par l'ascenceur, dans la nudité du théâtre sans décor...

Les sujets de cet ordre préoccupent actuellement un grand nombre d'auteurs nouveaux. Au théâtre et dans le roman, nous voulons « élargir les possibilités de la vraisemblance ». Shakespeare et Calderon y avaient, dira-t-on, pensé avant nous. Aussi bien nul ne s'attribue l'honneur d'une découverte. Andréieff, Shaw, Crommelynck, Strindberg, Lenormand, Sarment, Savoir, Pirandello, hommes de races diverses et de cultures opposées, ne se sont point concertés avant d'entreprendre ce qui semble être un effort commun. Ce qui est vrai pour la scène ne l'est pas moins pour le livre. M. François Fosca n'a point consulté M. André Billy qui, avec *La Malabée*, fit, en quelque sorte, œuvre de précurseur. Si les hommes d'aujourd'hui se penchent sur ces problèmes, ce n'est assurément point par hasard. Ils obéissent à des forces qu'ils essaient d'organiser. Mais ils ne mésestiment point

ceux qui surent, avant nous, les asservir au profit de l'art et de la pensée.

Il y a, au surplus, dans *Six personnage en quête d'un auteur* un effort pour désarticuler et assouplir le mécanisme théâtral. C'est peut-être ce qui a le plus indigné les critiques-auteurs. Je m'en tiens à leurs propos de couloirs, car j'écris ceci au sortir de la représentation. Ou je serai bien surpris, ou il vont crier au scandale. Ils répéteront, une fois de plus, ce qu'ils ne cessent de dire en chacune de ces occasions : à savoir que le théatre vit de convention, que ces conventions ont été transmises, sur le Sinaï, à Moïse en personne, par Jéhovah qui est le dieu des éléphants de guerre et des critiques dramatiques, Je voudrais bien épargner des leçons à qui n'en demande point, mais il me semble que tous les grands « réalistes » du théâtre et tous les poètes du « plateau » ont tour à tour essayé de briser ces moules. M. Alex Fischer, frère de Max, qui faisait l'autre soir entendre de si plaintives objections voudra bien se souvenir qu'un de ses confrères en humour, qui s'appelait Molière, écrivit *Amphitryon*, où la fiction et la réalité conduisent le spectateur par les deux bras au cœur même des régions de l'invraisemblance. Mon ami Edmond Sée va-t-il prétendre qu'*On ne badine pas avec l'amour* est une pièce vraisemblable ? On peut, j'en conviens, répondre qu'il n'y a pas, en cette matière, d'argument d'autorité. Mais alors il ne faut point reprocher au seul Pirandello des audaces qui tentèrent les plus grands. Cela pour dire que l'ouvrage porte en lui ce parfum, cette essence, cette vapeur qui irritent l'odorat des matérialistes, Au soir de la générale, on pouvait admirer combien est nette la ligne qui sépare les rêveurs et les autres. Point d'indécis, point de modérés. D'une part MM. Antoine, Gignoux, Duvernois, Lenormand, Mortier, Marsan, Scize, Baty, Pioch, Schneider, etc., les gens les plus divers, les esprit les plus contraires; d'autre part MM. Fischer et tous ceux qui se plaisent à leur ressembler. Cela me rappelait la soirée des *Amants puerils* et celle des *Ratés*. Je commence à croire que c'est là un signe : le signe des pièces qui comptent. Dorénavant, nous devrons nous méfier de l'accord parfait, et ne point oublier qu'il s'exhala pour célébrer la *Gloire* et les comédies à la Gyraldose de M. Géraldy... D'un mot, je dirai que la traduction, signée Benjamin Crémieux, nette, vive, tendue, est en tous points digne de cet écrivain excellent.

Il me reste à parler de la mise en scène et de l'interprétation. Elles sont dignes de l'ouvrage. L'an passé, au retour d'un voyage, je publiai dans le *Mercure* un article sur les insuffisances techniques des metteurs en scène transalpins. C'était au plus fort de ce qu'on appelait, par euphémisme : le malaise franco-italien. Je fus traîné dans la boue, et les journaux de la péninsule parlent encore de cet article, le déformant et faisant accroire que j'en avais aux auteurs. On peut voir ce qu'il en est. Ce que je viens d'écrire sur M. Pirandello me permettra, je l'espère, de lui poser une question : sa pièce fut-elle, en aucune ville italienne, servie comme l'ont servie les artistes de l'avenue Montaigne ? Je prévois la réponse. M. Pitoeff mit au service de cette pièce exceptionnelle toutes les ressources d'une intelligence qui ne l'est pas moins. Pas une faute, pas un hasard, pas une lourdeur : depuis l'arrivée des six personnages, qui rappelle avec un merveilleux à propos les *Photographies de Moscou* (que nous montrait, l'an passé, M. Balieff), jusqu'au coup de lumière final, c'est comme le mouvement d'une horloge enchantée. Les détracteurs de l'entr'acte eux-mêmes n'y résistaient point. La précision des jeux créait la vraisemblance, et je pensais, malgré moi, en voyant ces Parisiens subjugués par le mécanisme exact de ces comédiens et de leur chef, à la définition que donna récemment M. Fagus de la poésie, de l'expressions des rapports et du pouvoir de la mathématique... Je voudrais m'en tenir là et épargner au lecteur la lecture d'un palmarès. Mesdames Pitoëff et Marie Kalf ne sont plus à juger. Mais il y a, chez M. Hébertot, un jeune acteur qui s'appelle M. Simon. Il jouait le rôle du directeur. Sa « création » est d'un artiste rare, autant par le tact que par l'intelligence. On me dit que je ne découvre point M. Simon. Tant mieux. Les louanges tardives ne sont pas moins les précieuses.

J'ai reçu de M. Max Daireaux une lettre que ses dimensions m'empêchent d'insérer aujourd'hui. Nous verrons cela, s'il se peut, dans une prochaine chronique.

MÉMENTO : THÉATRE ANTOINE : L'*Emigré*, pièce en 4 actes de M. Paul Bourget (reprise). — BOUFFES PARISIENS : *Là-Haut*, opérette en 3 actes de MM. Mirande, Quinson, Willemetz, etc. — FOLIES BELLEVILLE : *La guerre des barques*, pièce en 3 actes de M. R. Maze (représentation de M. Gémier). — *Les Fleurs du vase*, comédie en 1 acte de M. Matteï Roussou.

HENRI BÉRAUD.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Jacques Loeb : *Proteins and the theory of colloïdal behavior*, Mc Graw-Hill Book Company, New-York. — Dr Jean Nageotte : *L'Organisation de la matière dans ses rapports avec la vie*, F. Alcan. — Julien Costantin : *Origine de la vie sur le globe*, E. Flammarion.

Dans ma dernière chronique, j'ai montré l'importance des phénomènes électriques dans la constitution de la matière. Beaucoup de phénomènes de la vie paraissent également se ramener à des phénomènes électriques. Il suffit pour s'en rendre compte de lire le remarquable livre de Jacques Loeb, **Proteins and the theory of colloidal behavior**. Espérons que la traduction française de cet ouvrage un peu technique paraîtra prochainement.

Les êtres vivants sont en grande partie formés de colloïdes, suspensions de particules solides infiniment petites dans des liquides. Or, ces particules possèdent des charges électriques variables suivant les circonstances.

Sous l'influence de ces charges les granules colloïdaux se meuvent dans telle ou telle direction. Se trouvent-ils dans un milieu acide, ils ont tendance à se diriger vers des régions plus alcalines ; mais s'ils y parviennent la tendance opposée se manifeste. De même beaucoup d'organismes inférieurs tendent à se diriger vers la lumière lorsqu'ils sont dans l'ombre, et vers l'ombre lorsqu'ils sont dans la lumière. Il y a là des analogies troublantes. Les mouvements dirigés des animaux et des plantes, ou *tropismes*, ne sont-ils pas le résultat des déplacements sous l'influence de forces électriques des colloïdes qui constituent ces organismes ?

§

J'ai un peu tardé à parler de l'ouvrage du Dr Nageotte, professeur au Collège de France, l'**Organisation de la matière dans ses rapports avec la vie**. Cet in-8° de 560 pages, avec ses 152 figures et ses 4 planches de micrographies autochromes, renferme tant de minutieuses descriptions morphologiques, que sa lecture m'a demandé un temps considérable. Et j'ai peur de n'avoir pas toujours bien compris la pensée de l'auteur. De minimes détails de structure le conduisent aux plus hautes considérations sur la vie. On est plus d'une fois émer-

veillé de trouver tant d'imagination chez cet observateur consciencieux.

On aurait certainement tort de voir en M. Nageotte un des derniers représentants de la vieille Ecole anatomique et histologique ; il semble bien que ce successeur de Ranvier voie, avec un certain plaisir, la biologie évoluer vers une conception purement physique et chimique des phénomènes de la vie, et qu'il s'efforce d'enlever au mot *vie* toute empreinte mystique.

Le Dr Nageotte fait appel aux propriétés des colloïdes et aussi à la catalyse : mais il s'intéresse beaucoup moins aux substances chimiques actives de l'organisme, qu'à l'arrangement physique de leurs molécules. Les fameuses *mitochondries*, granules différenciés dans la matière vivante, sont pour lui des « catalyseurs organisés ». D'une façon générale, la vie apparait du fait de l'*organisation* de parties non vivantes.

A cet égard, la considération de la substance intercellulaire dans le tissu conjonctif est particulièrement instructive. Virchow, auquel la théorie cellulaire doit son achèvement, déclarait au milieu du siècle dernier que ces substances, comme d'ailleurs le liquide du sang, ne peuvent être considérées comme le siège de la vie; pourtant il avouait qu'il persiste en elles « un reste d'activité vivante qui leur vient des cellules, desquelles et par lesquelles elles ont pris naissance ». La vie qui appartient aux cellules pourrait diffuser et se fixer temporairement sur des substances non vivantes par elles-mêmes.

M. Nageotte proteste contre les tendances vitalistes de Virchow, et il semble bien que l'opinion du savant allemand ait été le point de départ du présent travail.

M. Nageotte a poursuivi des recherches expérimentales assez variées sur la « genèse de l'appareil intercellulaire ». Il a étudié tout d'abord les processus de cicatrisation des plaies aseptiques; il a constaté qu'aux dépens de la fibrine du sang, coagulé dans la plaie, se développent des fibrilles de tout points identiques aux fibrilles conjonctives normales. Comme, de toute évidence, la fibrine n'a pas de « vie » propre, il n'y a aucune raison de croire que la trame conjonctive, née du *métamorphisme* du caillot, soit elle-même douée de vie. Et pourquoi dans ces conditions la substance interstitielle conjonctive dérivée des albumines du milieu intérieur serait-elle vivante ? M. Nageotte est ainsi conduit à

pratiquer « des greffes mortes ». La trame conjonctive n'étant pas vivante, on peut la fixer impunément par le formol, l'alcool ou l'éther, et en greffer un morceau au sein d'un organisme vivant. Le fragment greffé, le greffon, ne se comporte pas comme un corps étranger : la trame conjonctive garde sa structure, des vaisseaux y pénètrent, des cellules s'y installent, tout comme s'il s'agissait d'un greffon non traité par un fixateur, et considéré comme vivant.

Jusqu'ici les chirurgiens se montraient fort préoccupés de la conservation de la vitalité des tissus en vue de la greffe. Et voici maintenant qu'on greffe des morceaux de tendons morts, d'artères mortes, des fragments morts de cartilage... La méthode du Dr Nageotte aurait déjà donné pendant la guerre des résultats satisfaisants entre les mains des chirurgiens, et a été appliquée également à la réparation du nerf.

Mais M. Nageotte s'efforce d'établir, par les moyens de l'histologie expérimentale, des notions biologiques nouvelles. Ce qui l'intéresse particulièrement ce sont les *interactions* dans les tissus. La vie d'un tissu résulte de « l'interaction » de ses parties constitutives, sans que nécessairement chacune d'elle soit vivante par elle-même. De même la vie de la cellule repose sur l'interaction de ses constituants.

Les philosophes liront certainement avec beaucoup d'intérêt le chapitre IV : « Considérations sur la vie », où l'auteur recherche la limite inférieure de la vie, tout en se déclarant impuissant à définir la vie. Dans cet ordre de choses, il est bien difficile d'échapper complètement aux discussions verbales.

§

Si on ne peut définir la vie, on ne sait rien de certain non plus sur son origine ; mais au sujet de **l'origine de la vie sur le globe**, on a fait beaucoup d'hypothèses séduisantes, qu'on trouvera exposées dans le récent petit livre, bien documenté et de lecture agréable, du professeur Costantin ; toutes les incertitudes des problèmes envisagés y apparaissent nettement.

Les faits fournis par les géologues se montrent tout à fait insuffisants. Des êtres déjà très variés, Bactéries, Algues, Radiolaires, Mollusques, se trouvent déjà dans les couches très anciennes de l'algonkien. Il est possible que l'évolution des êtres vivants se soit faite dans une période relativement courte, et

depuis tout se serait figé dans une stabilité. Voilà qui aurait fait plaisir à ceux qui défendaient la fixité de l'espèce.

La vie sur la terre résulte sans doute d'un « hasard heureux », qui a permis la combinaison du carbone, de l'hydrogène, de l'oxygène, de l'azote, du phosphore, du magnésium. Le premier être vivant aurait été une algue verte de constitution très simple ; mais il est possible qu'il y ait eu des êtres incolores antérieurs, des sortes de Bactéries.

On attribue en général à la chlorophylle, la substance verte des plantes, un rôle physiologique considérable. On a publié des travaux innombrables sur les fonctions chlorophylliennes, mais on n'a pas réussi jusqu'ici à dissiper « le mystère chlorophyllien ». La chlorophylle, grâce au magnésium qu'elle contient, apparaît comme un agent de synthèse merveilleux; le point de départ des matières fabriquées sous son influence serait l'aldéhyde formique. Cependant Moore et Webster auraient établi en 1914 que les suspensions colloïdales de sels ou d'oxydes de fer, en présence du gaz carbonique dissous et avec l'énergie du soleil, possèdent aussi la propriété de faire la synthèse de cet aldéhyde. Et ce serait là un des premiers stades de la synthèse de la substance vivante des plantes et des animaux. D'autre part, un physiologiste de grande valeur, Mazé, de l'Institut Pasteur, voit dans la chlorophylle un agent accessoire, et plutôt un produit de synthèse qu'un agent de synthèse.

M. Costantin parle successivement de l'évolution, de la croissance, de la nutrition, de l'organisation, de la reproduction des êtres vivants, et il est conduit à attribuer une importance très grande à la chimie cellulaire et à l'étude des colloïdes. Dans notre livre, *la Chimie et la Vie*, ma femme et moi nous étions arrivés à la même conclusion.

Nous y avons montré entre autres certaines similitudes entre les matières vivantes et les substances cristallines, et celles-ci paraissent intéresser particulièrement M. Costantin. Déjà certains auteurs, comme Naegeli, avaient été conduits à attribuer au protoplasme une structure cristalline. Les recherches récentes sur les « cristaux liquides », liquides où les molécules ont tendance à s'orienter les unes par rapport aux autres, pourrait peut-être fournir l'explication de certaines propriétés des êtres vivants, en particulier la polarité, et même l'assimilation, sorte d'induction chi-

mique. M. Costantin consacre un chapitre à « la Vie des cristaux ». « Peut-être, dit-il, découvrira-t-on plus tard des transitions entre les substances cristallines et les substances vivantes que nous ne soupçonnons pas à l'heure présente. » De plus M. Costantin parle de la vie et de la mort des ferments, composés organo-métalliques. Mais il proteste, avec juste raison, contre les prétentions des plasmogénistes, qui veulent faire croire que les précipités obtenus avec certains sels, tels que le ferrocyanure de cuivre, ont les propriétés de véritables plantes. Il s'agit simplement de ressemblances très grossières. La vie n'existe que là où il y a des substances chimiques de constitution excessivement complexe.

GEORGES BOHN.

GÉOGRAPHIE

Auguste Longnon : *La formation de l'unité française*, avec préface de Camille Jullian, 1 vol. in 8°, Paris, Picard, 1922. — Emm. de Martonne : *Abrégé de Géographie physique*, 1 vol. in 8°, Paris, Colin, 1922. — Ernest Granger : *Nouvelle Géographie universelle*, 2 vol. in 4°, Paris, Hachette, 1922. — Dans la collection A. Colin, volumes in-16 : F. Maurette, *les Grands Marchés des matières premières*, 1922 ; G. Hardy, *Vue générale de l'histoire d'Afrique*, 1922. — Robert Perret, *Carte au 20.000° de la vallée de Sales et du cirque des Fonts*, avec Notice in 4°, Paris, Barrère, 1922. — Mémento.

Le livre posthume d'Auguste Longnon sur **la Formation de l'unité française** est fait des leçons qu'il professa sur ce sujet au Collège de France, en 1889-1890. Elles ont été publiées par M. Delaborde et préfacées par Camille Jullian. Disons tout de suite que c'est en vain qu'on chercherait, dans les 460 pages massives de cet in-8°, quelque chose qui ressemble, de près ou de loin, à ce que nous appelons la *Géographie politique*. Longnon ne paraît même pas soupçonner ce que cela peut être. Pour lui, l'unité française a été édifiée uniquement grâce à la continuité de la dynastie capétienne et à la volonté réfléchie et persévérante de quelques grands rois et ministres. Il égrène sans fatigue le long chapelet monotone des guerres féodales et dynastiques, des successions, des traités et des partages. Il donne des listes de souverains, de fiefs, de principautés et de villes. Il y a là un travail préparatoire long, consciencieux et peut-être nécessaire. Mais rien autre chose : le sujet indiqué n'est pas traité ; le livre ne répond pas à la question posée. Nous ne croirons jamais que l'unité française a été fondée parce que tous les rois capétiens ont eu le bon esprit d'avoir chacun au moins un héri-

tier mâle, trois siècles durant, ou parce que les rois, les reines et les régents ou régentes ont eu en général une politique à longues visées, réfléchie et prudente. Sans ajouter la moindre foi au fatalisme géographique suranné qui, d'après quatre mots mal compris de Strabon, représente l'Etat français comme prédestiné et comme en quelque sorte *préfiguré* dans les choses, nous croyons que dans la formation de la France sont intervenues des causes plus étendues et plus profondes que toute volonté humaine *individuelle*, même prévoyante et puissamment armée. La plupart des historiens le comprennent aujourd'hui. Longnon ne semble pas l'avoir compris.

Ce livre mérite pourtant de retenir l'attention, surtout à cause de la préface de M. Jullian : 13 pages qui valent mieux, à mon sens, à elles seules, que tout le texte du bon Longnon. Jullian met en lumière les causes générales de la formation des anciens cadres territoriaux de la Gaule : la *civitas* ou province, le *pagus* ou pays, le *vicus* ou village. Selon lui, le *pagus*, demeuré parfois vivant sur la carte même de nos jours, constitue « l'organe le plus sain et le plus équilibré, l'entité sociale la plus utile de notre ensemble national ». Sans doute. Il n'en est pas moins vrai qu'aujourd'hui le *pagus* tend à disparaître. Il a tenu bon pendant deux millénaires. Il a survécu à la Gaule, à l'Empire romain, aux Barbares, à la féodalité, à la Monarchie, à la Révolution. Il ne survivra pas au développement moderne des voies de communication et aux transports rapides.

L'**Abrégé de Géographie physique,** par Emm. de Martonne, a pour objet de mettre à la portée du public cultivé et des étudiants, sous un format plus commode et plus maniable, les questions essentielles étudiées dans le grand *Traité de géographie physique* du même auteur. Ce volume porte donc, avant tout, la trace de préoccupations pédagogiques. Il est court, clair et attrayant. La partie qui traite du modelé par l'érosion fluviale est particulièrement réussie : l'auteur retrouve là ses études de prédilection. Les premières pages du livre sur l'objet de la Géographie me paraissent excellentes. Je n'en dirai pas tout à fait autant du chapitre ajouté sur les rapports de la Géographie physique et de la Géographie humaine. Ce chapitre ne s'imposait pas, sauf peut-être à cause de *l'anthropocentrie* dont tous les géographes sont plus ou moins victimes.

Nouvelle Géographie Universelle, par Ernest Granger. Deux volumes in-4°, luxueusement illustrés. Il ne faut pas demander à ce livre plus qu'il ne peut donner. Il ne faut y chercher ni Reclus, ni un abrégé ou un renouvellement de Reclus. Rien ne remplace encore, dans notre littérature géographique, l'admirable encyclopédie autrefois publiée chez Hachette. Le livre d'Ernest Granger vaut par les statistiques, qui paraissent consciencieusement mises à jour, et par les illustrations, très nombreuses et en général intéressantes. Le texte est celui d'une collection de manuels scolaires mis bout à bout.

Dans l'utile et coquette collection A. Colin viennent de paraître deux monographies intéressantes au point de vue géographique : les **Grands marchés des matières premières**, par F. Maurette, et **la Vue générale de l'histoire d'Afrique**, par G. Hardy.

Les matières premières dont parle M. Maurette sont la houille, le blé, la laine, le coton, la soie, le caoutchouc, le fer et le pétrole. L'auteur regarde, avec raison, ces marchandises comme les régulatrices du marché général. Il n'étudie pas les conditions de leur production, mais simplement les conditions géographiques des échanges, généralement localisés sur quelques points essentiels, tant pour *l'exportation* que pour la *redistribution* et *l'absorption* : distinctions parfois un peu artificielles et empruntées à l'arsenal verbal de l'économie politique. Les parties les plus intéressantes du volume sont celles qui notent les principaux changements survenus du fait de la guerre

En exposant à grands traits sa *Vue générale de l'histoire d'Afrique*, M. Hardy reconnaît la grande valeur des conditions géographiques générales : l'isolement d'un continent où la mer, « loin de rapprocher, sépare » ; l'influence toute puissante du climat et des zones climato-botaniques sur le développement de l'histoire africaine. « Le cadre ordinaire de l'histoire d'Afrique c'est le cadre climatique. » Point de *régions*, mais des *zones*. Rien de plus juste que ces vues. Elles sont bien faites pour rectifier les conceptions des géographes qui construisent leur science d'après les représentations de notre petite Europe variée et différenciée.

De ces études générales, nous passons à un travail très détaillé et très particulier, avec la **Carte au 20.000e de la vallée**

de **Sales et du cirque des Fonts** (Alpes calcaires du Faucigny), par Robert Perret. Pourtant, ce travail mérite d'être signalé ici, non seulement à cause de la perfection et de l'exécution vraiment luxueuse d'une carte qui représente des années de labeur acharné sur le terrain, mais à cause de l'intéressante *Notice* qui l'accompagne (toponymie, altitudes, explication des formes du terrain, photographies d'horizons montagneux très expressives). Il est impossible de donner une monographie plus complète et plus précise d'un district montagneux jusqu'ici assez mal connu.

Mémento. — La *Géographie* de février consacre un article de M. Arthur Ferry aux réseaux de communications téléphoniques à longue distance dans le monde entier. — *Les Annales de Géographie* du 15 janvier montrent, par la plume de M. Levainville, que malgré tous leurs efforts pour trouver du minerai de fer chez eux, les Allemands ne pourront se passer, dans l'avenir, des minerais français. — Dans le même périodique (15 mars), analyse, par J. Poirot, de l'*Atlas de géographie économique de la Norvège*, du général Per Nissen; magnifique travail comparable aux Atlas de Pologne et de Finlande.

CAMILLE VALLAUX.

LES REVUES

Cahiers d'Aujourd'hui : numéro consacré à M. Léon Werth; opinions de Mme Séverine, de MM. Romain Rolland, H. Duvernois, René Arcos, Georges Besson; un souvenir d'Octave Mirbeau en 1915. — *Le Monde nouveau* : M. Henri Bachelin, la politique d'avant-guerre et les arguments de la polémique royaliste. — *La Revue universelle* : le maréchal Vauban, Boisguillebert, M. Daniel Halévy et le bonheur du peuple sous Louis XIV. — Naissances : *La Revue européenne*; *La Paix*; *Les Cahiers littéraires*. — Mémento.

Le no 11 des **Cahiers d'Aujourd'hui** est consacré à M. Léon Werth. Voilà un juste hommage et qui, n'émanant point d'une petite coterie, met en évidence un homme au talent robuste et à la belle vie droite. Celui-là n'a recouru à nul des tristes moyens que l'on voit séduire même les critiques pontifiants, pour préparer, par des excentricités de tréteau, le succès commercial d'une œuvre problématique. Il a bien composé et bien écrit son premier livre, un second, les autres. Et *la Maison blanche*, les *Clavel*, *les Amants invisibles*, *Dix-neuf ans !* justifient largement l'admiration de Mmes Séverine et Lucie Cousturier et de MM. René Arcos, Henri Béraud, Georges Besson, Luc Durtain, Henri Duvernois, Léon-Paul Fargue, Régis Gignoux, Valéry Lar-

baud, Marius Mermillon, François Poncetton, Marcel Ray, Romain Rolland, Jean Royère, André Salmon, Charles Vildrac, Emile Vuillermoz et Henri Wallon.

M. Henri Duvernois définit très exactement Léon Werth : un sincère, et qui « a ce don suprême, ce don dédaigné et merveilleux : le naturel ». Mme Séverine le tient pour « un grand bonhomme » et elle en dit : « Il contait la guerre comme il l'avait vue : bête, laide, sale, atroce et ridicule. » « Un grand artiste et un homme libre », juge M. Romain Rolland qui, le comparant à Mirbeau, observe :

Mirbeau vivait encore au temps des grandes illusions.— Werth n'en a gardé aucune.

J'en conserve quelques-unes. Je crois encore à des hommes. Il en existe.

Celui-là même qui, dépouillé de toutes les illusions, soutenu par la seule vigueur de son ardente vie, chemine au bord de l'abîme, avec une joie intrépide qui dédaigne l'espoir, — celui-là est un homme.

Celui-là est Léon Werth.

A propos des deux *Clavel*, M. René Arcos écrit, rudement, mais avec une terrible vérité :

Clavel soldat, Clavel chez les majors, deux volumes, mais une seule et même œuvre. Reconnaissons-le : le livre de guerre ne fait plus recette et la mode est ailleurs. Deux millions d'hommes de ce pays ont été effacés comme avec une gomme. Qui donc, revenant du music-hall, du dancing ou du cabaret de nuit, sacrifiera, avant le sommeil pressant, dix secondes à leur souvenir ? Le rideau est tombé. Plus personne dans la salle. Il faudra attendre la prochaine représentation, qui ne saurait sans doute trop tarder, pour raviver l'intérêt des auditoires. Et puis, vingt chefs d'Etat et leurs ministres, mille propagandistes fonctionnaires, autant de journalistes, curés, maréchaux et filles de théâtre, ne nous ont-il pas dit de la guerre tout ce qu'il nous était permis d'en savoir ? De brillants officiers supérieurs, brevetés, mandatés, décorés et estampillés au chiffre de l'Etat n'ont-ils pas composé, dans la paix favorable des états-majors, des œuvres dont tout bon citoyen doit faire sa pâture unique ? De quel intérêt pourrait être la méchante déposition d'un biffin de deuxième classe qui ne fut même pas gratifié de la plus petite décoration, pourboire si généreusement consenti pourtant !

Pauvre Clavel ! C'est quand même toi que nous interrogerons chaque fois que nous voudrons nous souvenir, alimenter notre colère, nous défendre contre toute nouvelle duperie ou, dans notre détresse, presser une main amie.

M. Georges Besson, dans un article bien émouvant, insère des lettres de Léon Werth, soldat, tandis qu'il se battait :

En janvier 1915, du front, Werth écrivait :

— « Mon colonel ressemble à Mirbeau. Ça m'a donné pendant deux minutes envie de l'embrasser. Mais je ne l'ai pas embrassé. J'ai pris « le jus » avec les dragons. J'ai appris à dire à un cheval : « tourne... » avec une très grosse voix. Et le cheval tourne. L'idiot ! Je vous assure que je suis triste, que j'ai mal à toute l'Europe. »

(27 *janv.* 1915).

. . . .

— « Rien ne m'intéresse plus, rien ne m'émeut plus que ce qui concerne la paix. Et tous les soldats sont ainsi. Mais les soldats sont un troupeau... Tous les soldats pensent à la paix. Non, j'ai tort. Je leur fais trop d'honneur. Les soldats pensent à la classe. Il y en a même qui ne pensent qu'à la paille. J'ai pu jusqu'à maintenant, garder tout mon calme devant « les horreurs de la guerre ». Mais l'ennui, l'ennui qui nous ronge du matin au soir et parfois du soir au matin quand on se déplace, quand on va d'un cantonnement à l'autre... Et la certitude que tout cela ne sert à rien... à rien... Il fait un ciel de neige — sans neige. Le pays est laid. Les paysans accusent les soldats « d'empoisonner » leur paille. Ah ! si je pouvais dormir dix heures cette nuit. »

(28 *janv.* 1915).

Des millions de Français pensaient ainsi en 1915. Des millions de Français, en 1923, sont ennemis de toute guerre. Et, pourtant, on voudrait faire croire à l'univers que la France est impérialiste, militariste, n'a d'espoir qu'en ses artilleurs !!

Et voici un souvenir qui éclaire la figure de Mirbeau en 1915 :

Depuis quatre ans il errait oisif, l'été dans son jardin de Cheverchemont, l'hiver dans un appartement ou un hôtel de Paris. La guerre était depuis 1913 son obsession. Il l'annonçait. Il n'y croyait pas, peut-être, mais cette idée participait de son pessimisme et il se fâchait si on ne la partageait pas.

En 1915... Qu'il est difficile de parler de cette époque ! En 1915, Mirbeau était guerrier. Il avait été bouleversé par la mobilisation. Il avait de la rancune contre les envahisseurs, lui l'antimilitariste vaincu dans sa foi de pacifiste. Et puis, plus sensible que jamais, c'étaient trop d'horreurs pour ses nerfs. Séparé de ses amis, en proie à d'abjectes suggestions, malade, très malade, son pouvoir de se passionner revenait une fois encore, plus véhément que jamais. Il n'eût pas été diffi-

cile, jusqu'à sa mort, d'avoir une influence contraire, de l'amener à un juste sentiment des faits, mais quel ami aurait osé assiéger ce malade, abuser de son affaiblissement, combattre l'influence de Gustave Hervé, entre autres, qui donnait peut-être dans le préau de la Santé l'illusion d'une force, mais qui, devant ce grand vieillard, apparaissait si bas, si prêtre, confesseur d'agonisant.

Nous en eûmes la preuve, Werth permissionnaire et moi, après notre visite à Mirbeau, vers le 25 août 1915. Il nous attendait dans le jardin sous son arbre favori. Il connaissait la lassitude de Werth, notre sentiment sur la guerre. Il parla de la guerre et des Allemands comme les journaux de l'époque. Werth répondait par ses souvenirs de première ligne. Tout Français sensible était à ce moment remué par les articles si impartiaux et si sages de Romain Rolland. Ce nom prononcé mit en fureur Mirbeau. Puis il se calma. Il n'avait pas lu les articles du *Journal de Genève*, il ne savait rien de l'attitude de quelques jeunes Allemands de l'*Aktion* et du *Forum*. Des preuves de leur pacifisme francophile l'émurent. Il avait des larmes aux yeux. Qui vous dit que nous l'avions attendri? Il était malade... Fatigué? Etat congestif? Mais je sais bien que ses discussions avec Werth ne dépassèrent pas, ce jour-là, le ton de toutes leurs charmantes querelles, qui depuis cinq ans se terminaient par une exclamation affectueuse ou par un reproche boudeur de Mirbeau devenu compagnon raisonnable : « — C'est étonnant, mon petit Werth, comme vous aimez l'exagération... »

Vers cinq heures, le moment du train arrivé, Mirbeau embrassa Werth. De la voiture conduite par Mme Mirbeau qui nous montrait le cheval attelé, acheté à la baronne Vaughan, nous vîmes Octave Mirbeau faire de la main un geste d'adieu. Le dernier. Werth repartait.

Quelques jours après, un félin, fabricant d'échos pour feuilles de toutes opinions, puis des policiers à sa suite : Loyson, Léon Daudet... affirmaient que Mirbeau avait, au cours de cette visite, mis à la porte Werth, son secrétaire. Léon Werth ne fut pas secrétaire de Mirbeau. Werth secrétaire ! Même de Mirbeau ! Werth avait passé deux mois, à Cheverchemont, pour — il faut bien le dire — mettre au point *Dingo*. Mais si Mirbeau disait à Paris, emporté par sa tendresse et son admiration : « Werth a beaucoup plus de talent que moi, il a écrit *Dingo* », c'était une boutade de ce merveilleux homme. A Werth seul, d'ailleurs, il appartient de déterminer sa part de collaboration avec Mirbeau en 1912.

§

Au cours d'un excellent article qu'il publie sur « Louis Dumur » dans **Le Monde Nouveau** (15 mars), M. Henri Bachelin fait la remarque ci-après :

Quelle que soit ma volonté de ne point mettre les pieds sur le terrain de la politique à l'occasion d'une étude purement littéraire, je ne puis m'empêcher de dire brièvement que si la politique extérieure de M. Caillaux avait été suivie, nous n'en serions pas où nous en sommes. Mais d'obtenir *avant* 1914 une collaboration franco-allemande, ç'eût été trop décisif pour qu'on puisse espérer d'y jamais réussir. Notre esprit d'initiative joint à l'esprit d'ordre allemand, c'était toute une série d'importantes réalisations en perspective. Alliance ou entente, c'était la paix assurée, au moins sur le continent. Le régime de l'Alsace et de la Lorraine, certaines intransigeances s'atténuant à la longue, aurait pu être modifié. Il est curieux qu'on en revienne perpétuellement à la cession du Congo pour ne jamais parler de la perte du Canada en 1763. Et, puisque la vie privée des hommes publics fait l'objet de maintes critiques, je demande ce que fut celle de la plupart de nos rois, depuis Henri III (pour ne pas remonter plus haut), avec ses « mignons », jusqu'à Louis XV avec son Parc-aux-Cerfs.

Tout cela est bien vrai.

La **Revue Universelle** (15 mars), qui est un organe royaliste de la meilleure tenue, achève, dans ce numéro, un remarquable essai de M. Daniel Halévy : « La Passion du Maréchal de Vauban. » Certes, l'auteur est saisi de tendresse et de respect pour son grand modèle; mais l'admiration qu'il voue à Louis XIV domine le reste. On sait que, la France envahie jusqu'à la Somme, le vieux monarque est plus grand que jamais, au sentiment des royalistes actuels. « Le roi se redresse alors : jamais il n'a paru si grand, si simple », admire M. Daniel Halévy. Quelques pages plus tôt, il cite Boisguilbert qui, dit-il, « avait l'âme sèche ». Tant que cela ? On en doute, à lire ce qui déchaîne en « furieux » « ce patriote », car tels sont deux aspects de Boisguilbert, selon M. Daniel Halévy :

Faut-il attendre la paix pour sauver la vie à deux ou trois cent mille créatures qui périssent au moins toutes les années de misère, surtout dans l'enfance, n'y en ayant pas la moitié qui puissent parvenir à l'âge de gagner leur vie, parce que les mères manquent de lait, faute de nourriture ou par excès de travail ; tandis que d'un âge plus avancé, n'ayant que du pain et de l'eau, sans lits, vêtements ni aucun remèdes dans leurs maladies, et dépourvues de forces suffisantes pour le travail, qui est leur unique revenu, elles périssent avant même d'avoir atteint le milieu de leur carrière ?

Faut-il attendre la paix pour cesser de continuer l'Etat sous le nom du roi, en sorte qu'après la fin de la guerre, le paiement des intérêts de

l'argent pris en route coûtera plus au peuple que l'entretion de la guerre, de façon que c'en sera une perpétuelle qu'ils auront à soutenir ?

... De si cruelles dispositions et de semblables énoncés ne doivent pas surprendre de la part des traitants, puisque c'est à l'aide d'une pareille politique qu'ils se procurent ces fortunes immenses qui font la ruine de l'Etat, et qu'ils se sont fait donner, depuis 1660, 200 millions pour leur part, sans celle du néant qui, croissant sous leurs pieds, excède de dix à vingt fois ce que tant le roi qu'eux reçoivent par un si funeste canal...

... On peut attester que la guerre étrangère coûte dix et vingt fois moins au royaume que les désordres intestins causés par les manières que l'on pratique pour recouvrer les fonds afin d'y subvenir... et l'allégation de la guerre étrangère comme un obstacle au rétablissement de la félicité générale est la même erreur que si, le feu étant aux quatre coins d'une maison, on soutenait qu'il ne faut pas l'éteindre qu'un procès que l'on aurait pour la propriété en un tribunal éloigné ne fût jugé...

Ne dirait-on pas de ces reproches que les pamphlétaires monarchistes adressent quotidiennement à la République ? Et ils répètent à l'envi que le roi, par l'ordre, créait la prospérité du peuple, son bonheur...

§

Naissances.

La Revue européenne (n° 1, 1er mars. Administration : 6, rue Blanche. Rédaction : M. Philippe Soupault : 250, rue de Rivoli.) MM. Edmond Jaloux, Valéry Larbaud et André Germain font aussi partie du Comité de Direction. Cette revue, mensuelle, remplace et « développe » *Les Ecrits Nouveaux*. Elle publiera « quelques-unes des œuvres les plus importantes et les plus caractéristiques des écrivains européens ». Le premier numéro donne des lettres de Dostoïewsky et des « Souvenirs de jeunesse » de Maxime Gorki, un « Jean Giraudoux, » de M. E. Jaloux, « Inauguration d'une nouvelle ligue », par M. V. Larbaud, — un singulier « Gaurisankar, » de M. Joseph Deltail qui se termine ainsi :

« Puis... mais, ici, le rôle de l'auteur finit ; celui du cher lecteur commence... »

Au cours d'un article de critique, M. Ph. Soupault remarque joliment : « Personne, dit on, ne lit plus de vers, et tout le monde en écrit. »

La Paix (nº 1, 1er avril. Revue bi-mensuelle, 93, rue du Bac.) La direction de cette revue est anonyme. Elle promet :

Nos lecteurs trouveront ici régulièrement sous forme d'articles ou d'interviews la pensée de M. Joseph Caillaux, le seul homme d'Etat français qui fut l'homme de la Paix et qui puisse l'être encore.

Et tous nos efforts ici tendront à arracher les erreurs et à répandre les vérités, au hasard de la route. Car, pour les peuples, la guerre, sous quelque forme que ce soit, est une erreur solidaire de toutes les autres et la Paix ne peut s'établir et grandir que par la diffusion universelle de la vérité.

Dans ce premier numéro, M. Joseph Caillaux écrit sur « Delcassé et Renan » et M. Robert Pelletier, sous ce titre : « Un monument d'ignorance », relève quelques-unes des bévues qui font de « Sylla et son destin » un livre assez divertissant.

Les Cahiers littéraires, « revue mensuelle de littérature et d'art », nº 1, 15 mars. Adresse : 2, rue du Panorama, à Caudéran (Gironde). Directeurs : MM. Henri Feur et René Violaines, assistés de M. Marcel Lesvignes, rédacteur en chef.

Leur but est : « Faire connaître ceux dont le talent mérite d'être consacré. »

Ils se sont adressés, pour inaugurer leurs travaux, « à ceux de nos aînés qui représentent, avec le plus d'autorité, le mouvement littéraire de notre époque » : MM. Fernand Gregh, M. C. Poinsot, Xavier de Magallon, Alcanter de Brahm, Serge Barrau, Léon Vérane, J.-F. Louis Merlet, M. Dumenger, J. Mesmy, Fernand Mazade, Louis Payen, René Maran, H. Allorge, Marcel Millet, Fagus, Pierre Lebesgue, Claude Arnal, etc.

MÉMENTO. — *Le Crapouillot* (16 mars), numéro spécial sur « le Cinéma ».

Choses de Théâtre (15 mars) : M. Jean Sarment : « Henry Bataille ». « Jules Delacre », par M. G. Marlow. « Le théâtre à Haïti », par M. Louis Morpeau.

La Nouvelle Revue (1er avril): M. Lahache : « La faim de sel en Afrique ». — « La vie humaine et la guerre », par le Dr Ph. Hauser.

L'Alsace Française (31 mars) : « Taine et Sainte-Odile », par M. Ed. Pilon. — « Bêtes de nuit », par M. J. de Pesquidoux. Suite de l'enquête : « Un écrivain doit-il habiter Paris ? »

Belles-Lettres (avril) : Enquête sur « l'Immortalité de l'âme et les réincarnations successives ».

L'Idée libre (avril) : « Notes sur Anatole France ».

La Revue critique (25 mars) : « A propos de Renan », par M. H. Raimbaud. — Enquête sur « le renouvellement du décor et de la mise en scène et l'évolution du Théâtre ».

L'Opinion (23 et 30 mars) : « La grande pitié de la langue française: un bien joli article de M. Jacques Boulenger qu'il serait salutaire de distribuer à MM. les membres du Parlement.

La Revue hebdomadaire (31 mars) : M. Ed. Renard : « Une étape intellectuelle de Renan : son séjour au Mont-Cassin ». — M. René Maublanc : « Peut-on voir autrement qu'avec les yeux ? », notes sur les expériences de M. Jules Romains.

La Revue mondiale (15 mars, 1er avril) enquête sur « Pascal et Renan » (!). — Lettre de Dostoïewsky à son frère, au moment du départ pour l'exil.

Feuilles au vent (mars) : Un excellent article de M. Louis Espinasse sur « La belle Journée » du poète Marc-Lafargue.

La Vie des Lettres (n° XII) : M. Nicolas Beauduin : « Vers une technique nouvelle : le poème synoptique sur plusieurs plans ». — M. A. Gleizes : « La peinture et ses lois. Ce qui devait sortir du Cubisme ». — M. J.-C. Grenier : « Les Directions présentes de la Littérature » où Marcel Proust est défini : « Le plus grand des Attardés ». — M. W. Speth : « La révélation d'une conscience nouvelle ». — « De l'Européanisme », par M. G. Sauvebois. — M. André Harlaire : « Vers un théâtre conséquent ».

Les Marges (15 mars) : M. Michel Puy : « Banville et Renan ». — M. Elie Richard: « Quartier latin ». — « L'académie belge », par M. des Ombiaux. — « Poètes du XVIIIe », par M. J. Morland. — « Ronde d'Arondes », poème de M. R. Frêne. — La critique littéraire de M. Jean Viollis et « le conflit des spectacles », par M. Claude Berton.

L'Action nationale (mars) : M. Pierre Albin : « Les débuts de Delcassé aux Affaires étrangères ». — Un nouveau roman de M. Henri Bachelin : « Dondon Juan ».

Revue des Deux Mondes (1er avril) : M. Maurice Barrès : quatrième partie de « Une enquête au pays du Levant ». — « Richelieu a-t-il persécuté Corneille ? », question que résoud par la négative M. Louis Batifol.— La suite de la correspondance de Balzac avec Z. Carraud. — « La guirlande marine », poésies de M. Alfred Droin.

La Revue de France (1er avril) : « Le Réveil des morts », roman de M. Roland Dorgelès. — « Anaphylaxie et Immunité », par M. Maurice Arthus. — Lettres inédites de Banville à Hugo. Dans l'une d'elles, datée de 1864, Banville écrit à son maître —, et cela semble d'aujourd'hui :

Vous seul pouvez encore parler au public français une langue qu'il ne com-

prend plus, mais que la gloire attachée à votre nom lui fera écouter respectueusement. Si vous voulez juger du changement prodigieux, incroyabl, que s'est fait dans nos mœurs comme dans notre langage, lisez un livre des frères de Goncourt : *Renée Mauperin*. Ils y ont représenté avec une exactitude implacable, l'étrange société actuelle, où les jeunes filles du meilleur monde parlent un argot qui jadis eût effrayé les voleurs ! Ces jours derniers, le vieil Arnal a reparu aux Bouffes-Parisiens dans *Passé Minuit*, et *Passé Minuit*, qui fut naguère une bouffonnerie furieuse, a fait l'effet d'une pièce d'Alexandre Duval ! Ceci explique le mot profond de Théophile Gautier, qui me disait dernièrement. « Nous ne sommes déjà plus des contemporains ! » Ce n'est pas que l'argot soit difficile à apprendre ; mais je ne me sens pas plus le courage de me teindre le style que de me teindre les cheveux, et j'aime mieux être une toute petite ombre du temps passé qu'une grosse personnalité du temps présent ; aussi ai-je abjuré toute espérance, trouvant que toute espérance serait impie ! Il faudrait recommencer la révolution littéraire, refaire l'éducation du public, et rien de tout cela ne se peut sans vous !

La Nouvelle Revue Française (1er avril) : M. Benjamin Crémieux : « Edmond Jaloux ». — « Parenthèses », poèmes de M. Ph. Chabaneix. — « Une idée de l'honneur », par M. Pierre Hamp. — Poèmes de John Donne, traduits de l'anglais, par M. J. de Menasce. — « L'impudente », roman de M. N. Deberly. — « Renan et Taine », par A. Thibaudet. — « Chronique dramatique », par M. Maurice Boissard.

Europe (15 mars) : M. Romain Rolland : « Mahatma Gandhi ». — « La tache sur le mur », par Mrs Virginia Woolf. — Poèmes de M.H. Dalby. — « Images de Russie », par M. Maxime Gorki. — « Gens », par M. Pierre Hamp. — « Lettre au Patagon », par M. Georges Duhamel.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

Concerts de virtuoses : *Mlle Henriette Faure* ; *M. Jean Duhem* ; *M. Alexandre Borovsky*. — OPÉRA-COMIQUE : *le Hulla*, conte lyrique oriental, poème de M. André Rivoire, musique de M. Marcel Samuel-Rousseau.

Mlle **Henriette Faure** est une jeune et charmante Avignonnaise de dix-neuf printemps qui vient de réussir avec désinvolture un joli tour de force. Elle a joué en une seule séance l'œuvre complète de piano de M. Maurice Ravel, et elle joua tout cela par cœur et sans la moindre défaillance. Peut-être, pour telles pièces exigeant un sentiment plus profond, trahit-elle quelque peu l'enviable défaut de la jeunesse extrême. L'âme humaine est comme celle des violes : elle apprend à vibrer à l'usage et même à l'usure, et la douleur est son archet. On éprouve que Mlle Faure n'a pas assez souffert encore pour prêter une mélancolie plus âpre aux *Oiseaux tristes* et au *Gibet*. Mais elle a du temps devant elle

et son actuelle ingénuité est savoureuse. On l'y sent artiste jusqu'aux moelles, spontanée, naturelle, ne visant jamais à l'effet. C'est très rare. Sa virtuosité est suprême et il ne me souvient guère d'avoir ouï exécuter *Scarbo* avec une égale maîtrise. On la doit féliciter hautement d'avoir entrepris la première une tâche à laquelle nul jusqu'ici n'avait osé se risquer et où elle aura peu d'émules, car on les compterait bien vite, les pianistes capables d'épuiser sans effort un programme de cette importance, comportant quelques pièces qui sont parmi les plus ardues qu'on ait écrites pour l'instrument. M. Maurice Ravel est décidément à la mode, ce qui démontre que la mode, en musique, est chez nous en retard d'environ une vingtaine d'années. C'est à peu près aussi le laps qu'il fallut à Claude Debussy depuis son prix de Rome pour obtenir la vogue. Cela dénote un grand progrès dans l'éducation musicale du public. Sans parler de Berlioz, qui jusqu'à son dernier jour lui demeura presque inconnu, Franck, Saint-Saëns et Wagner attendirent bien plus longtemps. Il fut du plus vif intérêt d'entendre ainsi, à la file et dans l'ordre chronologique, tous ces ouvrages dont quelques-uns sont des chefs-d'œuvre et qui furent novateurs autant pour l'harmonie que pour l'écriture pianistique. On y pouvait suivre à la trace le développement du musicien et son évolution sensorielle, qui semble close ici avec les *Valses nobles et sentimentales*, mais ne l'est, en réalité, qu'avec les *Poèmes de Mallarmé*, comme celle de Wagner se termine à *Tristan*. Les meilleures pièces du *Tombeau de Couperin*, dont la délicieuse *Fugue* est sans doute la plus accomplie, s'estompent de sérénité classique. Quelques autres friseraient d'assez près le néo-classicisme d'un Saint-Saëns, cependant que les nouveaux jeunes en carmagnole dansent le fox-trot du scalp autour des devanciers d'hier. C'est une vieille histoire qui se répète, quoique, au fond, pas depuis beaucoup plus d'un siècle. Auparavant, on se vantait d'imiter les aînés et ça n'en allait pas plus mal. Gluck se prévalait de Lully et de Rameau pour modèles et Mozart cherchait ouvertement à pasticher l'art des pays où le conduisaient ses voyages afin d'y avoir du succès. Ils n'en ont pas moins fait du Gluck et du Mozart, c'est-à-dire de la musique comme il n'en existait pas avant eux. Tout cela n'a pas d'importance ; toutes les voies mènent au chef-d'œuvre. Il n'y faut qu'un peu de génie, c'est bien simple. Et le

reste est littérature. Donc M. Maurice Ravel étant à la mode, ses œuvres sont désormais sur toutes les affiches. Il est une de celles-ci qui couvrit les murs de Paris, imprimée bleu sur blanc en gigantesques caractères. Ce *Récital Ravel* était de teneur plus modeste que celui de Mlle Faure. Il ne comprenait que *Sonatine*, *Miroirs*, *Gaspard de la Nuit* et *le Tombeau de Couperin*. Je ne sais quel est l'âge de M. **Jean Duhem**, qui nous l'offrit, ni s'il a déjà beaucoup souffert. Ce qui est sûr, c'est qu'il s'entend à faire souffrir ses auditeurs. M. Duhem possède un bon mécanisme d'écolier et puis c'est tout. Il ne comprend visiblement rien de rien à la musique qu'il a jouée. Il y introduit quelques effets d'esbroufe, arbitraires, artificiels, et rate imperturbablement ceux qui, de soi, émanent de la juste interprétation de la pensée de l'auteur. Enfin, ce qui est, sinon plus grave, du moins plus déconcertant, il ne sait pas lire ce que le compositeur a écrit. Il ignore manifestement que, si deux notes successives et surmontées d'un point doivent être piquées et détachées, en revanche, lorsqu'elles sont conjuguées par une liaison, cela signifie simplement qu'elles doivent être piquées et non détachées, mais d'identique intensité, et non pas que la seconde ne doive être touchée ou si légèrement effleurée qu'on ne la puisse percevoir. C'est de la sorte cependant qu'il a défiguré le début d'*Oiseaux tristes*. En outre, aux trois dernières mesures, il métamorphosa les triolets de la partie supérieure en une noire pointée et une croche, augmentant ainsi la mesure d'un demi-temps surnuméraire et dénaturant le mélos. Tout de même, avant de lancer leurs poulains dans l'arène des récitals, les professeurs de piano de notre Conservatoire pourraient bien leur enseigner le solfège — et l'apprendre eux-mêmes, au surplus, puisque c'est évidemment sous la direction du sien que M. Duhem étudia ce morceau pour aboutir à un semblable résultat. De pareilles exhibitions sont tout bonnement ridicules. Nous sommes encombrés de virtuoses et, par surcroît, il nous en vient toute une armée du dehors. A l'un des Concerts Pleyel du Théâtre des Champs-Elysées, M. **Alexandre Borovsky** promettait un beau programme qui commençait par les *Prélude et Fugue* en *sol* mineur de Bach, transcrits par Liszt, un chef-d'œuvre entre les chefs-d'œuvre de la musique tout entière. C'est peut-être parce qu'il est Polonais que M. Borovsky joua le *Prélude* comme une *Ballade*

de Chopin. Quant à la *Fugue*, il en fit une gavotte pimpante sur laquelle on eût pu danser. Dans *Gaspard de la Nuit*, il ne s'aperçut pas qu'*Ondine* est marquée « Lent » et il l'exécuta presque comme un pensum avec une gaucherie pressée qui décelait quelque insécurité. Pour *le Gibet*, prescrit « Très Lent » et « sans presser ni ralentir jusqu'à la fin », il le prit deux fois trop vite et le dramatisa de grandiloquent pathos. C'était absurde. Oui, les virtuoses nous submergent. Ils poussent comme des champignons et ils font boule de neige. Notre Conservatoire en déverse tous les ans des fournées des deux sexes qui s'ajoutent aux précédents et aux importations de l'étranger. Tous les soirs de la vie, il en est trois ou quatre, et souvent plus, qui fonctionnent à l'envi dans des salles de concert retenues quelquefois plusieurs mois à l'avance. Ils en arrivent à jouer tous à peu près les mêmes choses, car la littérature pianistique suffit à peine à leur consommation. C'est un curieux phénomène. Il y a là un tas de braves garçons et d'aimables personnes qui se fussent jadis judicieusement contentés de donner des leçons dans les familles, et qui sont aujourd'hui mordus, et jusqu'à l'os, de la tarentule virtuosique. Et le plus singulier, c'est que leurs récitals, d'ordinaire, réunissent tout au plus leur famille, leurs amis et connaissances ou quelque colonie de leurs compatriotes. Ceux qui m'étonnent le plus, je l'avoue, ce sont les étrangers. A moins de se présenter précédés d'une réputation mondiale, — et encore ! — ils sont assurés de ne pas couvrir leurs frais ; ils passent fréquemment inaperçus et la consécration qu'ils recherchaient leur échappe. Et cependant ils recommencent ; d'autres les suivent, et toujours plus nombreux. Ce désir d'être consacré par le succès parisien, même à titre onéreux, est très flatteur pour nous. J'ai souvent tâché de me l'expliquer sans y bien parvenir. Pour un vieux parisien comme moi, qui n'a presque jamais quitté sa ville natale, le « prestige » de Paris est un mot qui ne correspond pas à une idée bien précise. Quand on a toujours vécu dans un endroit, on y est trop accoutumé pour y pouvoir trouver grand'chose d'extraordinaire, et, si notre vie musicale est intense, il ne manque pas de cités, outre Rhin, en Autriche, en Hollande et en Suisse, où elle ne l'est pas moins ou guère, et depuis plus longtemps. D'autre part, le public parisien n'est pas très féru de virtuoses. Il le leur a prouvé naguère en les sifflant tous les dimanches au Châtelet. Il le leur

montre à l'heure qu'il est en n'aimant pas payer sa place à leurs concerts. Aussi en concevais-je assez mal l'entêtement de ces infortunés à s'y vouloir faire applaudir à l'œil, tandis qu'ils n'ont que l'embarras du choix pour récolter ailleurs dollars, guinées, florins, marks, francs helvètes ou couronnes. Cependant l'expérience de la guerre, si instructive à tant d'égards, me sembla m'apporter quelques vagues clartés sur cette énigme. J'observai que certains virtuoses, qui nous avaient abandonnés pendant ces quatre années, nous revenaient plus « virtuoses » qu'avant, c'est-à-dire moins vraiment musiciens, plus préoccupés de briller au moyen de n'importe quoi, bref ostensiblement gâtés par les bravos de publics peu pourvus de discernement. Et cela, le public parisien le remarquait fort bien. Je me rappelle avoir ouï, non sans quelque surprise, d'un mélomane qui n'était rien moins que calé sur la musique du XVIIIe, des réflexions très perspicaces sur l'impropriété d'une cadence postiche dont une pianiste gratifiait fièrement de son cru un concerto de Mozart, et qu'à Berlin, en Suisse, Hollande, Espagne et Portugal les auditoires avalaient sans broncher sinon pour acclamer le tout en bloc. Il ne faut pas oublier que nous fûmes, entre les nations, les seuls à qui, nonobstant une tambourinée réclame, on ne put imposer ni la *Symphonie pathétique* de Tchaïkowski, ni les mastodontes inanes de Mahler, et que le pédantisme de Brahms ne nous fit onques illusion sur sa médiocrité. C'est que, avec peut-être l'italien, nous sommes le seul peuple en Eurore, et sans doute dans l'univers, qui soit doué d'esprit critique. De là notre objectivité, notre facilité à nous railler nous mêmes. Certes, nous chérissons et, au fond, tendrement notre douce patrie gauloise, mais sans abdiquer toutefois la faculté de la juger. S'il prenait fantaisie à une douzaine de braves gens de former un cortège et de se ballader gravement sur nos boulevards en chantant sur un air de choral : « La France au-dessus de tout ! » il est infiniment probable qu'on les contemplerait d'un regard amusé en pensant qu'ils ont bien dîné, tandis qu'ailleurs des multitudes en extase entonnent mystiquement d'analogues naïvetés avec l'exaltation de convaincus qui rumineraient leur revanche C'est cet instinct critique, d'où naît le sentiment du ridicule, qui constitue ce fameux « goût » qu'on se plaît assez généralement à nous accorder, tout en s'en gaussant quelquefois. Et de ce goût résulte aussi le sens des impondé-

rables, grâce à quoi notre sensibilité blessée réagit par réflexe insu à d'indéfinissables offenses. Quoique abhorrant les autocompliments patriotards, j'ai l'air de panégyriser en notre honneur. Mais il faut bien constater objectivement la réalité, même quand elle nous est favorable. Ce n'est d'ailleurs pas notre faute du moins individuellement. Nous sommes les effets inconscients d'inéluctables causes. Notre sensibilité complexe est le fruit du milieu ambiant, de notre climat tempéré, de notre millénaire héritage de civilisation et de culture. La civilisation, ça ne s'apprend pas dans les livres et, pour être instruit ou savant, on n'est pas fatalement cultivé. La culture est fonction de la sensibilité sensorielle, ovaire de l'intelligence. Nous n'y sommes actuellement pour rien si dès le XIII[e] siècle et cent ans après Abailard, l'Université de Paris était le centre intellectuel du monde civilisé, alors qu'au même moment les sacrifices humains sévissaient encore dans ce qui est aujourd'hui la Prusse orientale. Rien ne prévaut contre les faits et tout est déterminé. Notre culture musicale participe inévitablement de cette sensibilité aiguisée par les siècles et distillée aux milliers de degrés de la monstrueuse cornue parisienne, et, pour en revenir aux virtuoses, s'ils convoitent aussi ardemment notre suffrage, peut-être est-ce parcequ'ils ressentent confusément qu'il a plus de prix que les autres. Mais ce n'est, après tout, qu'une hypothèse.

§

Les lauriers de *Marouf* empêchaient vraisemblablement M. André Rivoire de dormir. Il en confectionna une contrefaçon maladroite, appelée le **Hulla**, où se rencontrent des gentillesses de ce genre :

— Délicieux contour !
Je te vois, je te touche !
Miraculeux retour
De tes yeux, de ta bouche !
— Oui, c'est moi, mon amour !
Prends mes yeux, prends ma bouche !

Il paraît que M. André Rivoire est poète. M. Marcel Samuel-Rousseau a composé sur ce « poème » une musique dénuée du plus minuscule intérêt.

JEAN MARNOLD.

ART

Exposition de la Jeune Peinture française, galerie Barbazanges. — Exposition Paul Deltombe, galerie Druet. — Exposition de dix-sept tableaux de Claude Monet ; galerie Bernheim-Jeune. — Exposition Caro-Delvaille, 118, rue de la Ville-l'Evêque.

La **Jeune Peinture Française**. Cinquante toiles environ, chaque sociétaire du groupe exposant une seule toile, donc porté à choisir la plus représentative des méthodes qu'il juge meilleures que celles de son voisin : voilà un excellent principe! La sélection de ce groupe est fondée sur l'admiration d'un effort similaire, l'acceptation mutuelle d'une consécration acquise aux Indépendants, au Salon d'Automne, chez Druet, c'est donc une équipe nombreuse, très caractéristique de l'évolution picturale actuelle. Est-elle complètement représentée. Il faut renoncer à trouver dans une Exposition quelconque une vision complète de la peinture actuelle. Les peintres opèrent par petits groupes ou comme ici en groupement de petits groupes. Plus on parlera du salon unique, compartimentant, dans un seul bâtiment, toutes les nuances de l'art contemporain, plus on verra l'ironie du destin provoquer des sélections et des sélections de sélections. L'intérêt d'expositions telles que celle-ci qui recherche une vue d'ensemble, c'est de souligner la grande diversité de l'effort pictural contemporain, et c'est un bien, car dire diversité, c'est presque conclure à l'existence de l'originalité. Donc ici, c'est un élan de beaux artistes, voisinant quoique dominés par des idéaux très différents et même antithétiques. Nous y trouvons Henri Matisse avec une étude de femme dans un décor légèrement et savamment traité, une Notre-Dame de Marquet ; de Vuillard, un intérieur aux jolis tons brun doux et bois clair ; de Bonnard, sous l'éclairage versicolore d'une lampe à abat-jour, devant une nappe jaune, des personnages nuancés de la lumière ambiante dans une gamme très variée, autour d'une nature-morte somptueuse, dans le désordre de desserte d'une fin de repas. Laprade ouvre une large fenêtre encadrée de vignes sur la largeur sillonnée de barques légères d'un fleuve grisâtre. Une figurine coquette, mièvre, maladive, attifée de Marie Laurencin, fait face à une tête blonde un peu figée un peu music-hall, de Mme Marval. Voici en face l'un de l'autre, comme pour expliquer la diversité des tendances de nos peintres

parmi les plus ardents chercheurs de nouveau, deux nus, l'un d'Othon Friesz, l'autre de Suzanne Valadon. C'est aussi distant qu'un Ingres d'un Delacroix, qu'un Monet d'un Carrière. Le nu de Friesz d'un modelé puissant, de ligne accusée, souple et jeune s'enlève sur un fond grisâtre. L'évident parti pris de douceur, de complaisance à marquer ce que le corps peut donner de gracieux et de jeune, s'appuie d'une réelle sérénité du faire, accusée par la sobriété même des tonalités. Le modèle a été placé de façon à ce que la lumière le baigne, mais miroite le moins possible, la pose est la plus naturelle qu'on puisse trouver.

Considérez le nu de Suzanne Valadon. La femme étendue est cherchée dans l'arabesque la plus mouvementée. Elle est couchée sur une peau de fauve ocellée; autour d'elle toute les lumières et toutes les sonorités d'étoffes, pour pouvoir emplir de reflets toute la surface blonde du corps et tous ces reflets sont notés dans leur jeu confus avec une extraordinaire minutie, avec un luxe d'oppositions et de transitions très curieux, en féerie diaprée. Il y a là de bons classiques, des amoureux de la ligne arrêtée, expressive par sacrifices, tel Girieud qui donne de lui-même un excellent portrait, et, moins heureux, Lombard avec une figure de paysanne d'un relief très accusé, en face de peintres qui ont retenu de l'impressionisme le goût du bouquet de tons comme Henry Ottmann qui fait jaillir son torse de femme nue du ton le plus divers. Dans les expositions de nos peintres les plus hardis le nu a remplacé la nature-morte cézannienne; on ne peut les en blâmer; au contraire! car l'étude du corps humain est prohibitive d'écarts théoriques et impose à l'œuvre d'art une vraisemblance qui dérive du contact direct et sain avec la nature. Charlot, qui depuis plusieurs années, éclaircit sa peinture, formule un nu féminin vu dans la joliesse d'un frais paysage, baigné de plein air. Deux danseuses de Flandrin d'une grâce un peu immobile apparaissent joliment posées, tunique violette et jupe blanche relevée de roses. Sous le pinceau de Charles Guérin, un épisode de fête galante s'anime; un Eros aux ailes bleues sollicite l'attention de deux dames élancées, parées de délicates harmonies colorées. Voici un paysage tranquille de Berthold-Mahn avec l'excellente notation de mouvement d'un petit vapeur cahotant vers une berge arborescente joliment détaillée; des fleurs d'Asselin d'un faire rapide, un nu de Favory très moderniste, les cheveux coupés à la

mode, sans doute de la saison dernière où le tableau fut exécuté, avec la tache, aux parois, de tableaux du meilleur style de cette année ; une maison ensoleillée à souhait de Laboureur pittoresque, minable en soi, enrichie de lumière avec de très justes silhouettes paysannes ; une étude féminine de Luc Albert Moreau, de bel effet où la préparation est un peu trop visible, un nu de Marchaud, sobre et poussé; un portrait de Simon Levy moins satisfaisant que les dernières œuvres montrées par ce bon peintre ; une claire mosquée tunisienne de Mainssieux, une sérieuse étude de femme de Boussingault, un peu dure, mais caractéristique, une belle nature-morte d'Utter, un bon paysage de Vlaminck, un enfant baigné par Dufrenne dans une curieuse atmosphère empourprée; des nus au bord de la mer de Gernez, d'un mouvement souple; une église à rosace lumineuse, émergeant d'un fouillis de maisons très légèrement entassées ; de Raoul Dufy, une ville montant vers un ciel indiqué plutôt que décrit, toile où la peinture semble être traitée dans l'esprit de l'aquarelle : souplesse, certes et nouveauté ! solidité de cohésion, sans doute moindre! La plus ancienne des nouvelles techniques, le pointillisme, est représentée par un lumineux bord de Seine de Paul Signac où toute la fraîche lumière d'un jour d'été sourit, captée. La sculpture est représentée par le très beau buste de Mme Derain, par Despiau, un buste de femme d'Aristide Maillol qui offre quelques jolis détails, une femme à sa toilette, statuette d'une ligne pure, de Jeanne Poupelet.

§

Paul Deltombe est un décorateur très soucieux de nourrir sa page de mille détails colorés. Peut-être ces épisodes abondent-ils, mais il les place avec bonheur. Il ne hait point de prouver une santé débordante ; il se plaît à des harmonies éclatantes. Il situe dans des ensoleillements rutilants des figures de jeunes femmes, chaudement éclairées, qu'il couronne de bouquets de fleurs des champs et ne leur épargne point le hâle doré de la campagne. Ce souci d'évoquer une vie plantureuse dans un décor riant marque sa personnalité. Il donne aussi l'atmosphère de tranquilles et riants paysages des bords de la Loire et du terroir angevin. Les amoureux du romantisme trouveront dans cette gamme une notation intéressante de la maison qu'habita Elvire. Mme Deltombe transcrit en tapisserie les cartons de Paul Deltombe, leur vie lumineuse, multiple et s'est attachée aussi à trans-

poser des fleurs de Valtat, de Guérin, des études de Maurice Denis. Ces panneaux sont très satisfaisants, dans leur éclat frais. C'est une entreprise difficile qui a été menée à bien.

§

Chez Bernheim-Jeune dix-sept **Claude Monet** choisis de façon à représenter les phases diverses de la dernière manière du grand artiste. Un souvenir des *cathédrales* si diversement lumineuses, des ponts de Londres dont celui si notoire par l'extraordinaire sillon de bouquets lumineux qu'y trace le passage des omnibus colorés ; le palais vénitien qui s'élève de l'ombre liquide et diaprée du canal pour monter en pans de pourpre jusqu'à la loggia qui s'emplit d'un pan d'azur plus foncé que le ciel éblouissant qui la surplombe, et comme pour bien montrer le chemin parcouru, un paysage de Seine, contemporain des glorieuses expositions impressionnistes du début, alors que Degas, Monet, Pissarro, Guillaumin, Gauguin, Lebourg, profitaient de la vacance d'un appartement, rue des Pyramides ou rue Laffitte, pour y montrer leurs chefs-d'œuvre.

§

Depuis quelques années, **Caro-Delvaille** s'était surtout manifesté par des livres. Un *Titien*, un *Phidias* nous avaient révélé en lui un excellent écrivain d'art, informé et disert, en même temps que pour la personnalité et l'originalité de commentaire sur l'œuvre étudiée, ils nous donnaient l'impression d'un esprit en travail et d'une méditation active. Son silence pictural que nous savions laborieux et fécond, Caro-Delvaille le rompt par l'exposition d'une œuvre très complexe, vaste et fort intéressante. Son recueillement a été fécond.

Outre le bel exemple d'un homme qui s'arrête, pose des outils pour réfléchir à son art, et se renouvelle par la recherche intellectuelle, Caro-Delvaille nous apporte une œuvre dont on peut discuter les parti pris, mais dont personne ne songera à contester la vigueur, l'élévation, la logique, ni même la beauté. Ce n'est point que tout y soit amené au même degré de puissance ou d'intérêt, mais de belles pages y sont incontestablement créées et par des moyens personnels.

L'ancien Caro-Delvaille, celui qui avait créé une manière d'intimité luxueuse et ardente, avec de jolies présences, d'un beau charme coloré, comme dorées d'un léger accent méridional, tou-

chant les limites d'éclats compatibles dans la transcription de la vie moderne avec le goût, s'est modifié, cet art de transcription d'élégance, qui touchait à la manière d'un bon décorateur de palaces frais installés, ne se retrouve que dans sa gamme la plus haute. Le peintre de la femme, qu'il fut avec une somptueuse sensualité, s'affirme dans quatre nus de fraîche couleur et de ligne délicate, dont il varie d'aimables évocations d'un paganisme souriant et d'un arrangement harmonieux. Des mouvements de danse sont saisis, quelques-uns avec une rare souplesse, quelques-autres avec moins de bonheur; le jeu et les harmonies des draperies légères qu'impliquent parfois ces figurations sont toujours alertes. Une tentative d'introduire dans le décor moderne un faune, qui tente de séduire, lui chèvre-pieds nu et toisonneux, des belles personnes déjà très attifées, par l'offre de robes du meilleur faiseur et des chapeaux exquis, peut paraître d'une conception un peu cherchée et parfois un peu lourde, dans sa recherche d'amabilité souriante et sarcastique.

Mais les belles pages de méditation où se dépeignent les hautes joies de contemplation des Yoghis, l'évocation des montagnes qui, pour se conformer à la haute célébrité des Bouddhas, à leur création intérieure du monde, se modèlent en temples à forme de cathédrales, l'architecture du palais de geysers (les palais polaires, eût dit Jules Laforgue) au seuil duquel les grands saints méditent, les horizons de joie dont la nature accompagne leurs *retraites* de pensée dans la forêt, cette sérénité de tout ce qui vit et de la mort dans cette page où un Yoghi mène sur la face du fleuve pâle la barque où est étendu le cadavre du Saint, le pèlerinage des prêtres dans les couloirs rocheux des montagnes, la discussion religieuse où se complaisent sacerdotement les dépositaires des grandes vérités morales, voilà une série de pages de premier ordre, d'une réelle puissance intellectuelle et d'une technique très harmonieuse et puissante. Il y a aussi d'excellents portraits, dont celui de l'artiste par lui-même, d'une vérité profonde.

GUSTAVE KAHN.

L'ART DU LIVRE

Deux Expositions du Livre français. — Quelques ouvrages illustrés. — Les Collections à bon marché.

Le Congrès international des bibliothécaires et bibliophiles,

tenu à Paris du 3 au 9 avril, a chargé MM. Henry Martin, Amédée Boinet et Frantz Calot d'une **Exposition du Livre français des origines à la fin du second Empire**, complétée par une seconde exposition, rue de Berry : **Le Livre français de 1870 à nos jours.**

Grâce aux prêts consentis par l'Arsenal, la Mazarine, Sainte-Geneviève, l'Ecole des Beaux-Arts et les bibliothèques provinciales ou particulières, on admire, au Pavillon de Marsan, des manuscrits du VIIIe au XVIIIe siècle et on suit l'évolution du livre imprimé à gravures dont le plus ancien semble être les *Chroniques de France* de Pasquier Bonhomme, sorti des ateliers de Paris le 16 janvier 1477. Ensemble plein d'enseignement : presque insensiblement on passe de l'écriture manuscrite aux premiers incunables encore tout inspirés par la lettre de somme. A quelle perfection l'art d'imprimer atteint presque à sa naissance! Peut-on dire que les Vérard ou les Tory aient été jamais dépassés? Avec un souci historique auquel il convient de rendre hommage, les organisateurs de cette belle exposition ont groupé les ouvrages par centre de fabrication, Paris, Lyon, Abbeville, Besançon, Strasbourg, Troyes, etc... Au furet à mesure qu'on s'approche du XVIIe siècle, l'illustration, qui faisait corps avec le texte d'une manière si vivante et si variée, devient plus solennelle et se fige. La taille-douce, dont l'apparition dans le livre remonte, semble-t-il, aux *Pérégrinations d'outre-mer* de Breidenbach (1488), éclipse peu à peu le bois. En même temps qu'on abandonne l'art savoureux et franc de la xylographie, on s'éloigne des sujets naïfs et généraux dont s'ornaient les Danses des Morts et des Livres d'heures. Le livre perd son caractère populaire, il devient chose noble et consacrée surtout à la représentation de sujets et de milieux aristocratiques ou bourgeois. La vogue que connaissent, depuis les Goncourt, les ouvrages du XVIIIe siècle, sera-t-elle durable? Le dirai-je tout net, ils marquent à mes yeux une époque de décadence. Qu'il s'agisse d'illustrer un Corneille ou un Jean-Jacques, toujours la même sauce, souriante, spirituelle, libertine et dont le charme, à la longue, insupporte par sa fadeur. Ces aimables dessinateurs, renonçant à être leurs propres interprètes, livrent leurs compositions aux graveurs professionnels. Divorce grave et dont les conséquences se font sentir jusqu'à nos jours. Le dix-neuvième siècle est grand dans la mesure où il secoue la

tyrannie du dix-huitième et cherché à s'exprimer par des moyens neufs. On peut voir au Pavillon de Marsan comment le bois est remis en honneur grâce aux interprètes de Dévéria, Raffet, Tony Johannot, Granville, Gigoux, Daumier, Gavarni, Monnier, et, plus près de nous, Gustave Doré qui trouve de si puissants traducteurs. Le développement de la lithographie apporte au livre de nouvelles ressources (on aurait aimé voir figurer à côté du *Faust* de Delacroix quelques planches de la *Caricature* ou du *Charivari*). Enfin la couleur tend de plus en plus à rehausser les pages ; le développement des procédés photo-mécaniques rendra bientôt cette invasion de la peinture dangereuse.

Pour suivre l'évolution du livre illustré après 1870, il faut se transporter chez Demotte, rue de Berry. M. Morland, organisateur de l'exposition moderne, n'a pu lui donner, faute de place et de temps, le caractère d'enseignement désirable. Les œuvres sont groupées, en général, par maison d'édition alors qu'un classement chronologique ou par technique eût été plus significatif. On n'a pas su dégager clairement les grandes tendances modernes ni comment, sous l'impulsion de Vierge, de Morin et surtout de Lepère, le bois, cessant d'être le vassal de la photographie, retrouve enfin son originalité, sa franchise. Lepère est tout juste représenté par une eau-forte. Un exemplaire d'*A Rebours* s'imposait. Si les *Fioretti* marquent la belle place des Beltrand comment Derain, Laboureur et Dufy, — avec son *Bestiaire*, — ont-ils été oubliés? Pour montrer les ressources de la lithographie, deux chefs-d'œuvre : *Parallèlement* et *Daphnis et Chloé*, édités par Vollard, ne devaient-ils pas figurer ici autrement que pour la reliure? Ceci dit, éclate l'effort sans précédent exercé en tous sens pour rajeunir la présentation du livre et que nous suivons régulièrement ici même. Plusieurs nouveautés sont à signaler qui figurent également au Salon de l'*Araignée*, chez Devambez.

C'est par le bois que se sont exprimés Maxime Dethomas : *Scaramouche*, chez Pichon ; Quint : *Le Rouge et le Noir*, chez Crès; Falké et Sauvage : *Grainquebille* et le *Triomphe de la Mort*, chez Mornay; G. Belot : *Le Curé de Tours*, Daniel Wapler et de Reganhac : *La Chute de la Maison Usher* et le *Majorat* à la Lampe d'argile; Ouvré : *La Femme et le Pantin*, chez Plicque ; Gallien, — les *Atmosphères de Paris*, édités par la

revue Montparnasse affirment un métier remarquable, — et les jeunes imagiers du *Pou qui grimpe*.

L'eau-forte apparaît également en faveur comme en témoignent avec un charme puissant les illustrations d'Asselin pour *Rien qu'une Femme* (Crès), de Daragnès pour *Pécheurs d'Islande* (la Banderole), de Driant pour les *Contes de Perrault* (la Roseraie). Drouart a décoré de lithographies savoureuses, mais d'un dessin un peu mou, *Séraphita* chez Jonquières. Enfin on aimera particulièrement les dessins de Charles Guérin pour les Contes de Samain, et de Chas Laborde pour l'*Ingénue Libertine* (Jonquières). Les *Synthèses littéraires et extra-littéraires* de Gus Bofa, publiées par Mornay, sont d'un humour puissant et profond, qu'on retrouvera dans le *Cirque* du même auteur (la Renaissance du Livre). Les portraits de Remy de Gourmont et des Fischer sont inoubliables.

§

On aurait aimé voir figurer, rue de Berry, quelques **collections à bon marché** répondant aux livres des xve et xvie siècles exposés aux Arts Décoratifs. Sortie en pleine crise de la librairie, la collection du *Livre de Demain* apparaît comme un tour de force. Voici longtemps que nous souffrions de voir les collections dites populaires révéler à travers le monde sous un jour médiocre et menteur la qualité du goût français. Elles irritaient par une conception surannée de l'illustration ; de pauvres clichés maigres, falots, exécutés d'après des croquis ou des aquarelles, suivaient pas à pas, avec une puérilité photographique, le texte qu'ils prétendaient éclairer. Quelques mariages heureux, Poulbot et Jules Renard, Henri de Régnier et Daragnès, Carlègle et Duvernois, consolaient des mauvais traitements infligés à Anatole France, à Barrès ou à Porto-Riche.

Fayard, en lançant le *Livre de Demain*, a compris que seule la gravure sur bois était susceptible de fournir une illustration d'un caractère vraiment typographique. Le bois, « ce paysan robuste et sans ruse », écrivait Lepère, se prête merveilleusement à la vulgarisation ; sa voix forte se fait entendre ; il crée sur la page de vigoureux contrastes autrement savoureux que les grêles clichés au trait ou que le gris sale et sans accent des similis. Au lieu de ces taches inutiles, voici de la vie vraie.

Ainsi l'effort réservé depuis quinze ans au livre de luxe et de

demi-luxe déborde logiquement dans le livre à bon marché où, par une évolution nécessaire, le souci de décorer la page remplace la vieille « illustration ». Fayard est arrivé à donner pour 2 fr. 50 ce qu'on nous proposait ailleurs pour 25. L'opération ne peut être fructueuse que si l'éditeur est assuré d'une vente considérable, 100.000 exemplaires au départ. Le choix d'un bon papier d'alfa, la qualité du tirage, le discernement avec lequel fut choisi l'illustrateur, — Rénefer pour *Gaspard*, Hermann Paul pour *Mitsou* et demain Guy Arnoux pour le *Séducteur*, — méritent également l'éloge. On aimerait qu'un tel effort se poursuivît non seulement pour des romans contemporains, mais pour des chefs-d'œuvre classiques.

L'exemple donné par le *Livre de Demain* réveillera sans doute de leur inertie d'autres éditeurs. De nombreux débouchés vont être ouverts à cette jeune et brillante équipe de graveurs cantonnés jusqu'ici dans des travaux de bibliophilie. La preuve est aujourd'hui donnée que le public n'a point, comme on l'affirme, horreur de la nouveauté; son goût ne demande qu'à être dirigé. Arthème Fayard en lui faisant confiance a montré du courage. Il en est déjà récompensé.

CLAUDE ROGER-MARX.

MUSÉES ET COLLECTIONS

L'Exposition du livre et de la reliure au Musée des Arts décoratifs, au Musée des Beaux Arts de la Ville de Paris et à la galerie Demotte.

C'est au **Musée des Arts Décoratifs** qu'en ce mois d'avril se sont portés les pas des amoureux d'art. A l'occasion du Congrès des bibliothécaires et bibliophiles on y avait organisé — hélas! pour trop peu de temps, car cette belle manifestation d'art se terminera dès les premiers jours de mai, — une Exposition du livre français, des origines à la fin du Second Empire, complétée par une exposition de la reliure, avec, comme fond de décor, cinquante-cinq pièces de la célèbre tenture de l'*Apocalypse* appartenant à la cathédrale d'Angers et une autre tapisserie, représentant des scènes de la Passion, appartenant au musée de l'ancien Évêché de la même ville. Cette magnifique exposition comptera certainement parmi les plus belles — cependant nombreuses — qu'on a vues au pavillon de Marsan, et il faut en féliciter cha-

leureusement les organisateurs, MM. Amédée Boinet et Frantz Callot, de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, qui ont fait preuve à la fois d'érudition et de goût, et remercier également les conservateurs des bibliothèques publiques et les généreux amateurs —parmi lesquels le comte Durrieu, MM. Jean Masson, Ed. Rahir H. Gallice, André Hachette, L. Gruel, etc.— qui se sont dessaisis pour un temps de leurs plus belles pièces au profit du public.

Le programme était extrêmement vaste : montrer l'évolution de l'art du livre depuis les manuscrits carolingiens (le plus ancien, une *Histoire d'Orose* appartenant à la Bibliothèque de Laon, remonte au VIIIe siècle) jusqu'à nos jours, et il n'était pas facile de choisir, entre des milliers d'ouvrages, les 447 qu'on nous montre et qui représentent les plus beaux ou les plus typiques. Il y a là notamment le célèbre *Evangéliaire dit de Charlemagne* du début du IXe siècle, et le manuscrit appelé à tort *Psautier de sainte Aure*, deuxième patronne de Paris, de la fin du même siècle, appartenant tous deux à la Bibliothèque de l'Arsenal ; le *Psautier d'Otbert*, abbé de Saint-Bertin à Saint-Omer, enluminé par lui-même à la fin du Xe siècle ; l'*Apocalypse* de la Bibliothèque de Cambrai exécutée dans le Nord de la France dans la seconde moitié du XIIIe siècle et qui offre d'autant plus d'intérêt que ses miniatures ont servi de modèle aux auteurs de la tapisserie de l'*Apocalypse* mise en même temps sous nos yeux ; les *Grandes Chroniques de France* exécutées à la même époque à l'abbaye de Saint-Denis et offertes à Philippe le Hardi, qui appartiennent aujourd'hui à la Bibliothèque Sainte-Geneviève ; — parmi les manuscrits du XIVe siècle, un Tite-Live exécuté pour Charles V vers 1370, un *Miroir historial* de Vincent de Beauvais ayant appartenu successivement aux rois Jean le Bon, Charles V et Charles VI et aujourd'hui à la Bibliothèque de l'Arsenal ; des *Métamorphoses* d'Ovide qui firent partie de la « librairie » du duc Jean de Berry, glorieux ancêtre de nos bibliophiles, et aujourd'hui à la Bibliothèque de Laon ; — pour le XVe siècle le célèbre *Térence des Ducs* de la Bibliothèque de l'Arsenal, qui fut successivement la propriété du duc Louis de Guyenne, fils de Charles VI, puis de son grand-oncle le duc de Berry ; un Boccace exécuté sans doute pour Jean sans Peur ; une admirable *Cité de Dieu* de saint Augustin appartenant à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, etc. etc..

Mais déjà, au XVe siècle, les incunables et les premiers livres

à gravures ont fait leur apparition ; et voici le premier livre français imprimé à Paris : une édition par Pasquier Bonhomme (datée de janvier 1477), des *Chroniques de France* dites de Saint-Denis ; la *Danse macabre* de Guy Marchant (1485) qui fut tant copiée ; diverses *Heures à l'usage de Rome* illustrées par Pigouchet ou par Jean du Pré, de nombreux livres sortis des presses des célèbres imprimeurs Antoine Vérard ou Simon Vostre, des éditions lyonnaises, abbevilloises, dijonnaises, troyennes etc , parmi lesquelles les *Pérégrinations de oultre mer en Terre-Sainte* de Breydenbach (Lyon, 1488) qui sont le seul livre imprimé en France au xvᵉ siècle avec des gravures en taille-douce (l'une représente une vue à vol d'oiseau de la ville des Doges), les gravures illustrant alors les autres livres étant en relief sur bois ou sur métal ; — au xviᵉ siècle, quantité de volumes non moins curieux, parmi lesquels la *Nef des folles* de Josse Bade, les *Simulachres de la Mort* de Holbein, édités à Lyon, le *Livre de perspective* de Jean Cousin, l'*Entrée de Henri II à Paris*, illustrée par ce dernier et par Geoffroy Tory, auquel on doit aussi l'*Histoire* de Diodore de Sicile ; — puis les nobles éditions du xviiᵉ siècle illustrées par Abraham Bosse, Claude Mellan, Chauveau, Nicolas Cochin, Séb. Le Clerc et autres, *Esther* et *Athalie* dans leur édition originale, et, aux murs, des estampes de Callot, de magnifiques portraits des personnages du Grand Siècle gravés par Robert Nanteuil, Claude Le Fèvre, Edelinck, Tardieu, etc., les bustes de Richelieu par Varin, de Colbert par Coyzevox, du Grand Condé par Derbais ; — après quoi voici la série des charmants livres à vignettes du xviiiᵉ siècle, la nombreuse collection des *Almanachs royaux* et des petits almanachs galants que possède le Musée des Arts décoratifs, tous dans de riches reliures ; — au xixᵉ siècle, les grandes éditions de Racine et de Bernardin de Saint-Pierre par Didot ; les éditions romantiques avec leurs bois savoureux ; le *Faust* de Goethe avec les lithographies de Delacroix (une rareté), les ouvrages illustrés par Gustave Doré, les *Chansons* de Béranger éditées par Perrotin ; etc., etc.

Vient ensuite une merveilleuse série de volumes représentant l'histoire de la reliure : reliures estampées avec décor à froid des xvᵉ et xviᵉ siècles, puis habillages de plus en plus richement décorés, dus aux Ève, à Le Gascon, à Padeloup, etc. ; exem-

plaires aux armes de rois ou de reines de France ou de personnages illustres : Louis XII, François Ier, Henri II, Diane de Poitiers, Marie Stuart, Charles IX, Henri III, Henri IV, le connétable de Montmorency, Grolier, Anne d'Autriche, Mazarin, Colbert, Mme de Maintenon et autres ; maroquins du XVIIIe siècle ; reliures romantiques à la cathédrale, etc. Une collection d'ex-libris depuis l'époque Louis XIV jusqu'à nos jours achevait ce tableau de l'histoire du livre.

Mais il faut s'arrêter maintenant devant l'incomparable suite des tapisseries de l'*Apocalypse* prêtée par la cathédrale d'Angers, tenture d'une importance exceptionnelle tant par son ancienneté (elle date de la fin du XIVe siècle) que par le caractère original et superbement décoratif de ses compositions. Commandée par le duc Louis d'Anjou, frère de Charles V, à l'artiste parisien Nicolas Bataille, qui l'exécuta de 1377 à 1381, les cartons en furent fournis par Hennequin ou Jean de Bruges, peintre du roi de France, qui s'inspira d'un des manuscrits de la « librairie » royale, probablement celui que possède aujourd'hui la Bibliothèque de Cambrai, et qui, nous l'avons dit, figure à l'exposition. Destinée d'abord à la chapelle du château d'Angers, elle fut léguée à la cathédrale, en 1474, par le roi René ; mais, mise au rebut à la fin du XVIIIe siècle et employée aux usages les plus vils, elle fut mise en vente en 1843 par l'administration des Domaines avec d'autres objets sans valeur et rachetée pour 300 francs (!) par Mgr Angebault, évêque d'Angers. Elle se composait, à l'origine, de 90 tableaux répartis en panneaux offrant chacun quinze sujets sur deux rangs superposés. Il n'en reste plus que 69, dont 55 (ceux qu'on expose chaque année de mai à octobre à la cathédrale ; les 14 autres sont visibles toute l'année au musée de l'ancien Évêché) figurent au pavillon de Marsan. Alternativement sur fond bleu et sur fond rouge, ces compositions, au dessin encore primitif, mais d'un grand caractère décoratif, évoquent puissamment les scènes tour à tour grandioses, fantastiques ou terribles du livre sacré (1) et laissent la plus profonde impression.

(1) Les inscriptions des panneaux ayant disparu, il est nécessaire, pour en comprendre le sens et les goûter pleinement, de prendre pour guide l'excellent catalogue illustré — auquel nous avons emprunté les indications historiques qui précèdent — que les organisateurs de l'exposition ont rédigé avec une érudition et une abondance de renseignements tout à fait précieuses.

Une autre grande et belle tapisserie, exécutée un siècle plus tard, à la fin du xve, et appartenant au musée de l'ancien Évêché d'Angers, occupe tout le fond de la nef centrale; elle représente une réunion de scènes de la Passion d'un tout autre style, où le souci décoratif est moindre que celui de la recherche de la vie et de l'émotion.

Cette Exposition du Livre se complétait hors du pavillon de Marsan, par trois autres : la **Bibliothèque Nationale** — qui a pour principe de ne pas prêter ses trésors — a montré également jusqu'à la fin du mois d'avril, dans la galerie Mazarine, quelques-uns de ses plus beaux manuscrits ; le **Musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris** a exposé douze des plus beaux manuscrits de la collection Dutuit, parmi lesquels la célèbre *Histoire du bon roi Alexandre*, le *Grand Coustumier de Normandie*, le *Trépas de l'hermine regrettée*, le *Labyrinthe de Versailles*, merveilleux ouvrage du xviie siècle exécuté pour Louis XIV, un manuscrit de l'*Adonis* de La Fontaine dû au calligraphe Jarry et offert par le poète au surintendant Fouquet, etc. ; puis quelques beaux spécimens des premières impressions gothiques enluminées à la main, une série de magnifiques reliures, du xvie siècle à la première moitié du xixe, exemplaires provenant de Grolier, de François Ier, de Henri II, de Henri III, de Marguerite de Valois, de Marie de Médicis, du chancelier Séguier, de Marie-Antoinette, etc. ; enfin un choix des plus belles estampes de Rembrandt en divers états et de Dürer que possède le Petit-Palais. La troisième exposition, à la **Galerie Demotte** (27, rue de Berri), nous donnait la suite de l'exposition du Musée des Arts décoratifs : elle groupait, en effet, les plus beaux livres d'art modernes créés sous la troisième République, de 1870 à nos jours, et offrait aux bibliophiles un régal non moindre.

AUGUSTE MARGUILLIER.

ARCHÉOLOGIE

R. P. Dom Besse : *Le tombeau de saint Martin de Tours*, Champion à Paris et L. Péricat, 35, rue de la Scellerie, à Tours. — Paul Gruyer : *Saint-Germain, Poissy, Maisons et Marly-le-Roi*, Laurens. — Henri Martin : *Les vitraux de la cathédrale d'Auch.*, L. Bas à Toulouse. — Mémento.

A propos de l'ancienne église Saint-Martin de Tours, dont il n'a guère subsisté, on peut le savoir, que les deux clochers situés

à gauche et à droite de son emplacement, — tour de l'Horloge et tour Charlemagne, le R. P. Dom Besse a publié un fort volume de discussion, — peut-être un peu compact et forcément d'une lecture laborieuse : **Le Tombeau de saint Martin de Tours**, Notes et documents, — ouvrage qu'accompagnent de très nombreuses planches documentaires et des plans relatifs au vieil édifice. L'église, détruite en 1798, remontait au XIe siècle ; elle comportait quatre tours et s'étendait sur une longueur de 333 pieds. La crypte où se trouvait le tombeau resta enfouie sous les maisons qui occupèrent ce quartier jusqu'à l'époque contemporaine, et ce fut seulement en 1863 qu'on établit une chapelle provisoire sur le tombeau du Saint, puis on éleva l'église actuelle, — sorte de Sacré-Cœur dans l'architecture néoromane dont notre époque fait si volontiers usage. Les fondements de la vieille basilique subsistent en sous-sol par tout ce quartier. Le R. P. Dom Besse en donne le plan avec les rues voisines ainsi que d'intéressants détails. Les planches reproduisent encore l'aspect ancien de l'église et donnent la physionomie du quartier après la destruction ; montrant l'état de la crypte et la chapelle provisoire. On peut indiquer encore dans la suite des planches la restauration du vieil édifice, — restauration toute théorique d'ailleurs et qui ne peut avoir qu'un intérêt de curiosité. Mais on sait que la construction du nouveau Saint-Martin a occasionné des débats nombreux et dont parle abondamment l'ouvrage du R. P. Dom Besse et qui n'étonne pas dans une ville où l'on a changé les noms des rues attribuées à des saints. C'est la chronique scandaleuse du moment, mais qui n'intéresse guère l'archéologie, plus positive et qui se contente de recueillir les vieilles pierres et de montrer en somme ce que fut l'aspect du passé.

§

La collection de « Villes d'Art » de la librairie Laurens s'est augmentée encore d'un intéressant volume de M. Paul Gruyer sur **Saint-Germain, Poissy, Maisons et Marly-le-Roi**, localités curieuses d'histoire et d'art et qui n'ont pour les amateurs d'autre inconvénient que d'être trop à proximité de Paris.

Le château de Saint-Germain garde le souvenir de saint Louis, de Louis XIV enfant, du roi Jacques II d'Angleterre. Sa recons-

truction date de François Ier ; mais la jolie chapelle ogivale qui a été conservée date de Louis IX ; malheureusement son côté occidental a été encastré dans la maçonnerie d'une tour voisine. La plus grande partie de la construction remonte à François Ier et l'époque moderne avait ajouté des galetas et « arrangé » les tours, surtout du côté de l'entrée. Le château de Saint-Germain a été restauré avec abondance, et même quelque exagération, et l'on peut faire abstraction des fantaisies officielles de la porte d'accès. La chapelle, légèrement en contre-bas, sert de musée lapidaire et l'on y a déposé divers tombeaux de l'époque gallo-romaine tandis que dans les salles et galeries du château on trouve de très nombreuses pièces se rapportant à la conquête de la Gaule, au siège fameux d'Alésia, à l'époque romaine, etc... A côté du vieux château s'élevait jadis le château neuf, qui remontait à Henri IV et dont il reste des bribes, — un pavillon, proche de la terrasse, et qui fait partie d'un restaurant, — ainsi que de curieux dessins d'architecture publiés par M. Charles Normand, dans un de ses luxueux bulletins : *l'Ami des Monuments*. L'église de Saint-Germain, devant le château neuf, est une vilaine bâtisse et qui n'a peut-être d'autre intérêt que de contenir, dans une chapelle de la basse-nef, le tombeau du roi Jacques II. Quelques vieux hôtels subsistent dans la ville. A la mairie on a installé un petit musée de peinture et qui avait autrefois la curiosité de posséder un grand tableau du Vieux Breughel. Ce tableau, malheureusement très délabré, a maintenant disparu.

A travers la forêt, un tramway conduit directement à Poissy. C'est une simple promenade et qui vaut la peine d'être faite. — Du Vieux Poissy, il n'a guère subsisté, avec le pont qui traverse la Seine et où nous avons encore connu deux ou trois moulins, que quelques ruelles, la belle et curieuse église paroissiale, les deux tours d'entrée de l'ancienne abbaye, et à quelque distance une maladrerie où l'on a signalé d'anciennes peintures murales.

L'église de Poissy est un bel édifice ogival que surmontent deux clochers différents, l'un à l'entrée et l'autre sur le transept. On montre les fonts baptismaux de saint Louis, qui ne sont plus qu'un informe trognon de pierre, et dans la basse-nef du sud, ouvrant contre la façade occidentale, un petit porche analogue à celui de Triel, et portant de même, au tympan, une représentation symbolique de la Sainte-Trinité.

A quelques pas, au sud-ouest de l'église, deux tours rondes, coiffées de bonnets bas et envahies par le lierre, marquent l'entrée de la vieille abbaye où se tint en 1562 le Colloque, resté célèbre, avec les huguenots. Un dessin de Robert de Cotte, à la Bibliothèque Nationale, nous a conservé l'aspect de l'abbaye de Poissy que détruisit la Révolution.

Le peintre Meissonnier qui avait une propriété dans l'enclos avait recueilli, paraît-il, divers débris et fragments d'architecture provenant de l'abbaye de Poissy. J'ignore ce qu'il en est advenu après sa mort.

Le château de Maisons ou Maisons-Laffitte, qui conserve encore son fossé comme un manoir féodal, est un bel édifice du XVIIIe siècle qui a été restauré et aménagé en musée. On sait que les superbes grilles fermant au Louvre la galerie d'Apollon en proviennent. Il eût été logique cependant de remettre en place ce beau specimen de la ferronnerie de l'époque. Tout proche du château de Maisons, on peut voit encore la vieille église paroissiale du lieu, à la tour coiffée en bâtière (XIIe). Elle sert maintenant à remiser des pompes.

Marly-le-Roi dont nous parle enfin M. Paul Gruyer est encore une des curieuses promenades des environs de Paris. Le village à droite de la route qui accède à Marly s'étend en vieilles rues curieuses et même pittoresques et aboutit à une place où se trouve l'église et la propriété de Victorien Sardou. L'église a surtout cet attrait de posséder dans la basse nef de gauche un tableau de Primitif figurant le Christ mort, qu'on va ensevelir ; mais que l'auteur a figuré avec un pied bot. Le château s'étendait à gauche de la route d'accès. On en retrouve l'abreuvoir, une porte monumentale, des bribes de décorations du parc, mais c'est à peine si l'on peut reconnaître l'emplacement des bâtiments du château où vint si souvent Louis XIV. Tout a été rasé ; quelques pierre éparses, des vestiges de fondations ; c'est tout un siècle d'histoire qui dort parmi les décombres de Marly, cependant que la longue file des arcades de l'aqueduc s'étend sur la campagne du côté de Louveciennes, et que la Machine, sur la rivière, continue son ronronnement monotone.

Le volume de M. Paul Gruyer est abondant et avec intérêt, sauf peut-être pour Poissy, pour lequel on pouvait souhaiter un chapitre moins écourté. L'ouvrage, outre qu'il est intéres-

sant à suivre, comporte une nombreuse illustration due, le plus souvent aux clichés de l'auteur. C'est une des bonnes publications de la librairie Laurens.

§

La cathédrale d'Auch est un édifice qui remonte dans son état actuel à l'évêque François II de Clermont-Lodève, mort en 1507 et possède une très belle série de vitraux dont M. Henri Martin donne un curieux commentaire. **Les Vitraux de la cathédrale d'Auch** sont d'ailleurs bien connus et constituent un précieux ensemble s'ils n'ont pas la réputation de ceux de Chartres. La brochure que publie M. Henri Martin en donne un abondant commentaire ainsi que de précieux détails sur la technique de la vitrerie ancienne. On peut savoir, d'ailleurs, que la grande période du vitrail d'église est le XIII[e] siècle qui fut le plein épanouissement de la cité du moyen âge. On en rencontre quelques-uns avant, comme ceux de la petite église de Saint-Germain de Corbeil, et après la période des guerres anglaises arrive la vitrerie du XVI[e] siècle, — intéressante encore, mais plus réaliste, comme, les vitraux de l'église d'Ecouen — et qui n'a pas la beauté des panneaux du XIII[e] siècle. On peut d'ailleurs excepter des artistes de génie comme Angrand Leprince dont nous nous rappelons d'admirables pages comme l'arbre de Jessé de Saint-Etienne à Beauvais; de beaux vitraux d'Etampes; un vitrail allemand de l'église de Pierrefonds, — même des vitraux de teinte mauve de Sainte-Gudule à Bruxelles, voisinant avec un grand panneau qui fait l'effet sur verre d'un tableau de Rembrandt. Aujourd'hui la peinture sur verre a disparu et l'on est réduit à nous montrer des ignominies comme le grand panneau de fond à la cathédrale de briques Saint-Jean de Montmartre. La brochure de M. Henri Martin est une bonne contribution à l'étude de la peinture sur verre et devra être conservée.

Mémento. — Aux derniers numéros de *Blois et Loir-et-Cher*, une note encore sur le cimetière de Saint-Saturnin ainsi qu'une étude sur ces curieux chapitaux néo-romans du même lieu, des notes encore sur les cadrans solaires blésois, etc.

Aux derniers numéros de *l'Intermédiaire*, des recherches sur les plus vieilles maisons de Paris ; sur un plan de la capitale au XIV[e] siècle dressé par A. Lenoir ; des discussions encore à propos de Sainte Perine ; sur la question de l'Atlantide; la rue de la Pelletieri à Paris, etc. On discute encore sur l'usage des fausses dents chez les Romains. On

vient de s'apercevoir, de même, que les Pharaons d'Egypte portaient des gants. Il n'y a décidement pas grand chose de nouveau.

CHARLES MERKI.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

Exécutions de Patriarches et d'Evêques. — A Constantinople, le 22 avril 1821, dimanche de Pâques, Grégoire V, Patriarche des Grecs, vieillard de 82 ans, quittait l'église où il venait de célébrer l'office, quand, soudain, des officiers turcs se ruèrent sur lui, et, le dépouillant de ses habits sacerdotaux, l'emmenèrent pendre à la grille de son palais (1). Une foule immense assistait à l'exécution (2). Trois jours durant on laissa exposé sur le lieu du supplice le cadavre du vénérable prélat, avec le *yafta* (écriteau) suivant :

Comme il est du devoir strict de tous les Chefs et Directeurs de telle nation ou espèce que ce soit de surveiller jour et nuit les individus qui sont sous leur inspection, de se tenir informés de toutes leurs actions, et d'aviser le gouvernement de tout ce qu'ils pourraient y découvrir de mauvais ; les Patriarches, aussi, ayant été installés comme Chefs et Directeurs des sujets qui vivent tranquillement à l'Ombre de la Puissance Impériale, doivent, eux les premiers, être sans reproche, droits, fidèles et sincères, et, doués de ces qualités, après avoir reconnu les bonnes et les mauvaises inclinations du peuple, prévenir à temps le mal en y adaptant à propos les avertissements, les conseils, les châtiments, en cas de besoin, d'après leur Religion, s'acquittant de cette manière d'une partie de la reconnaissance qu'ils doivent à la Sublime Porte pour tant de faveurs et de privilèges dont ils jouissent sous son Ombre bienveillante.

Mais ce perfide Patriarche Grec, quoique dans le passé il eût donné des marques apparentes de loyauté, ne pouvait pas cette fois-ci ignorer le complot de la révolte (3) projetée par des pervers qui sont en oubli

(1) Thomas Gordon : *History of the Greek Revolution...* Londres 1834, t. Ier p. 187.

(2) Le Vicomte de Viella, Chargé d'Affaires de France à la Porte écrit à la date du 24 avril 1821 : « Les astrologues avaient annoncé au Grand Vizir [Benderli Ali Pacha] que le 21 du mois serait un jour heureux pour son entrée. Il l'a faite, en conséquence, ce jour-là, et il a paru être arrivé pour ordonner le supplice du Patriarche... Le Grand Vizir est allé se placer sur un tabouret auprès du cadavre qui était couvert d'un large écriteau... »

(3)... « Nous n'osons pas affirmer que le Patriarche et les Membres du Synode étaient absolument innocents de l'accusation de complot contre la sûreté de

d'eux-mêmes, et qui ne suivent que des chimères et des suggestions diaboliques. Et sachant lui-même et étant obligé de le faire connaître à ceux qui l'ignoraient, qu'il s'agissait d'une entreprise vaine et dont on ne viendrait jamais à bout; que les mauvaises intentions contre la Religion et la Puissance Mahométanes (immuables devant Dieu depuis plus de mille ans et qui dureront jusqu'au jour du jugement, comme il est assuré par les prédictions et prodiges célestes) ne se réaliseraient jamais : néanmoins, poussé par la perversité innée dans son cœur, non seulement il n'a pas averti ni réprimandé les simples qui s'étaient laissés séduire, mais selon l'apparence, il agit lui-même, derrière le rideau, secrètement, comme Chef de la révolte, de sorte que peu s'en est fallu que la Nation entière des Grecs, et parmi eux beaucoup d'innocents, de pauvres et malheureux sujets, qui n'avaient la moindre connaissance de rien, n'eussent été entièrement détruits, et fussent devenus l'objet de la colère de Dieu.

Après que la police fut avertie du complot et qu'il fut également connu du peuple, la Sublime Porte, uniquement par un mouvement de commisération à l'égard de pauvres sujets, avait essayé de le ramener par la douceur dans la voie du Salut, et avait adressé un *bouyourouldi* au Patriarcat contenant les dispositions et conseils à ce sujet, avec ordre au Patriarche de lancer des anathèmes (1) dans toutes les contrées où il serait nécessaire contre les sujets qui se déclareraient rebelles. Mais ce perfide, loin de se raviser et de rentrer le premier dans le devoir, lui-même plus que les autres fut la cause absolue de tous les désordres qui ont jusqu'à présent compromis le repos et la tranquillité publics. On s'est assuré que lui-même, étant Moraïte d'origine, eût toute l'ingérence dans les troubles suscités en Morée et à Calavraka par des sujets séduits et égarés. Et c'est lui-même qui sera la cause de la ruine et de la destruction dont, avec l'aide de Dieu, ils seront frappés.

Convaincu de tous côtés de trahison (2), non seulement envers la Su-

l'Etat; nous avons des raisons de croire, au contraire, que Grégoire connaissait l'existence de l'Hétairie et que quelques-uns des autre prélats [voir plus bas, p. 798] étaient profondément compromis dans ses machinations. » Gordon, ouvr. cité. t. I, p. 188.

(1) Grégoire V s'était vu contraint, quelque temps auparavant, d'excommunier publiquement Ypsilanti et ses partisans. Gordon, ouvr. cité., p. 181.

(2) « La porte, écrit J. M. Jouanin [*Turquie*, collect. de l'*Univers Pittoresque*, Paris 1840 p. 393, col. 2. note] a cherché à expliquer sa conduite envers le Patriarche par de tardives déclarations... mais indépendamment de ces explications, dont on ne fit aucun cas en Chrétienté, il est positif que la déposition et le supplice instantanés du chef de la nation grecque furent la suite d'atrocités horribles à décrire, exercées par les *insurgés* contre le *Molla* de la Mecque, qui revenait en pleine sécurité à Constantinople, avec tout son harem sur un bâtiment d'Alexandrie. Ces affreuses cruautés, exercées contre des femmes enceintes, et sur un vieillard vénéré par son haut rang dans la magistrature ottomane, qui est à la fois religieuse et civile, excitèrent au dernier

blime Porte, mais directement envers sa propre nation, il était nécessaire que son corps fût ôté de la terre, et il a été pendu pour servir d'exemple aux autres.

Le 19 de la lune Redjeb, l'an 1236 jour de dimanche (22 avril 1821).

Vers le soir du troisième jour on décrocha le cadavre qu'on livra à une bande de juifs, raccolés dans la plus basse pègre; ils le traînèrent par les rues de Constantinople et le jetèrent à la mer.

« La nuit d'après, quelques zélés chrétiens repêchèrent la dépouille mortelle du martyr et la transportèrent à Odessa où le 1er juillet elle fut ensevelie en grande pompe. (1) »

Trois évêques (ceux d'Éphèse, de Dekos et d'Akallia) furent exécutés le même jour que le Patriarche, et de la même manière ignominieuse (2) mais en différents quartiers de Constantinople.

degré l'indignation des Musulmans et Grégoire fut pendu par représailles... » Si l'on se réfère à El Djabarti (*Merveilles*, t. IX, p. 333) c'est un cadi de Stamboul et non pas le Mollah de la Mecque qui eut à souffrir aux mains des Grecs. « Vers le milieu du mois [Zilkadé, 1236 de l'H. - 1821] le Pacha [Méhémet-Ali] partit pour Alexandrie à cause de la révolte des Grecs qui, montés sur de nombreuses barques, abordaient les navires en voyage et tuaient les voyageurs. Ces Grecs étaient parvenus à arrêter des navires sortant du Bosphore; *sur l'un de ces navires se trouvait le Cadi qui devait venir siéger en Égypte avec d'autres voyageurs et des pèlerins; ils massacrèrent ces peronnages, y compris le Cadi, ses femmes, ses filles et ses esclaves*. Le bruit de ces faits s'étant répandu et les voyages sur mer ayant été suspendus, le Pacha se rendit à Alexandrie pour équiper des vaisseaux qui devaient aller au secours de la flotte impériale. »

(1) Th. Gordon, ouvr. cité, p. 187.

(2) Voici la teneur du *yafta* fixé sur le cadavre de l'Evêque d'Ephèse.

« Les Evêques, dans l'Empire Ottoman, étant, pour ainsi dire, des officiers exerçant la police sur les Rayahs, c'était le devoir de celui-ci de surveiller jour et nuit la conduite et les moindres agissements des rayahs de son Diocèse et tantôt en disposant de bons conseils, tantôt en punissant d'après leurs propres lois ceux d'entre eux qui commettaient quelque chose d'irrégulier, de représenter la vérité à la Sublime Porte auprès de laquelle il siégeait tranquillement. Cependant, ce malin Evêque d'Ephèse, non seulement n'a en aucune manière suivi ce système, mais il a été encore assuré que, par suite de cette scélératesse innée en lui, il a pris une part active dans la sédition et les troubles que quelques conspirateurs avaient cherché à faire éclater et que les officiers de la Sublime Porte ont réussi à découvrir. C'est donc pour avoir trahi la Sublime Porte et, dans le fond, sa propre nation, qu'il est devenu nécessaire de faire disparaître son maudit corps de la surface de la terre, en lui infligeant la peine capitale de la manière que l'on voit. »

Je dois à l'obligeance de l'aimable et très érudit Docteur L. Œconomos, professeur à l'Université de Londres, la communication de ces deux pièces si curieuses. Le Docteur Œconomos, auteur d'une remarquable étude sur *la Vie Religieuse dans l'Empire Byzantin au temps des Comnènes et des Anges* (Paris 1918), prépare en ce moment un important ouvrage sur le comte Jean Capodistrias.

« Ces procédés atroces et sanguinaires, confiait à Lord Castlereagh(1)le Vicomte Strangford, Ambassadeur de S. M. B. à Constantinople, et les circonstances, particulièrement répugnantes dans lesquelles ils furent manifestés ont excité la plus grande consternation parmi toutes les classes qui ne professent pas la foi mahométane. Ils témoignent clairement que les desseins de cet Empire sont maintenant inspirés par un esprit de fanatisme dont on peut redouter les plus effroyables conséquences (2). »

AURIANT.

NOTES ET DOCUMENTS ARTISTIQUES

Exposition de Reliure à Versailles. — C'est dans une rue empreinte de calme beauté, non loin du château et débouchant sur le parc par une échappée de lumière et de verdure, qu'on trouve la bibliothèque de Versailles, dans les anciens bâtiments du Ministère des Affaires Etrangères et de la Marine, construits par l'ingénieur Bertier en 1762, sur l'ordre de Choiseul...

Dès l'entrée, passé la porte monumentale, on rencontre l'escalier large et commode, qu'encadrent d'un côté de gracieuses boiseries blanches, et de l'autre une rampe en fer forgé finement ouvré. A considérer la longue galerie qui s'ouvre devant soi, on comprend tout de suite que les ambassadeurs et ministres qui fréquentaient ces salles craignaient par-dessus tout les aspects sévères et rébarbatifs que l'on pourrait croire nécessaires à ces sortes de graves conciliabules.

En effet, est-il rien de plus charmant que ces panneaux clairs qui s'adornent de guirlandes de roses sculptées dans un bois recouvert d'or pâli, et qui, par leur légèreté et leur grâce semblent dignes d'être sorties de l'imagination d'un Cochin ou d'un Moreau le Jeune, le « Maître des Roses » qui sut les faire tomber et s'enrouler avec un charme inimitable dans les frontispices, bordures et encadrements. Au-dessus de chaque porte d'entrée on peut voir une peinture représentant une vue des principales capitales de l'Europe par Van Blarenberghe. Dans la première salle dite Ducis, vue générale du Vatican; en face de la précédente, la place Saint-Pierre à Rome; au-dessus de la porte qui conduit

(1) Sous-secrétaire d'État (Aff. Étr.) du Gouvernement de S. M. B.

(2) Cfr. sur l'impression produite en Turquie et en Europe : Gordon, ouvr. cité, p. 188.

à la salle suivante : Varsovie ; 2me salle, dite de Mesdames, au-dessus de la porte d'entrée : Turin ; en face : Gênes. Dans cette salle, un panneau long est décoré de cinq médaillons sur fond d'or, dans des encadrements formés de guirlandes de fleurs, de perles, de coraux et de couronnes ; ces médaillons représentent les plus fameux ministres des Affaires étrangères peints par Bachelier. Ce sont : Jean-Baptiste Colbert de Torcy ; Simon Arnauld de Pomponne ; Julle, Cardinal de Mazarin, Pierre Jeannin.

3me salle, dite salle Jomard : au-dessus de la porte : Berlin ; en face : Vienne.

4me salle, dite des Traités : Naples et Madrid ; on y trouve en outre une composition allégorique qui provient de l'ancien dépôt des Affaires Etrangères : l'Asie par Bachelier.

5me salle, dite Berthier. Il y manque un tableau : Saint-Pétersbourg qui fut détruit à la Restauration ; en face : Londres.

6me salle, dite du Prat : Lisbonne et Constantinople et deux compositions allégoriques : l'Afrique et l'Amérique.

7me salle, dite Jean Houdon. Au-dessus de la porte d'entrée : Parme, en face est une fenêtre qui termine la galerie. Du mobilier magnifique, il ne reste plus rien ; nul ne sait ce que sont devenus la table de la Salle des Traités, en bronze doré et en marbre ; les flambeaux et écritoires d'argent, dignes des rois ; les sièges, les tapis, les tapisseries, les portraits des Souverains français accrochés sur le treillis des armoires, et sur lesquels les rideaux de soie cramoisie, qui protégaient les volumes d'archives, mettaient une note incarnadine : tout a disparu, ou fut vendu à la Révolution, avec le luxe de la Cour ; seuls les livres furent épargnés, ceux du Roi, des princes, des couvents, des émigrés, qui furent conservés et transportés dans les appartements du Château et y occupèrent 60 salles.

Par décret du 7 pluviôse An III (26 janvier 1795) on décida qu'une bibliothèque de 30.000 volumes serait annexée à l'école Centrale de Seine-et-Oise ; Hippolyte Paillet, Professeur de bibliographie, fut chargé de former, à l'aide de dépôts littéraires du Château, cette bibliothèque. Cet érudit avait de l'esprit et du goût, il se garda bien de faire entrer exclusivement dans cette collection les ouvrages classiques propres à l'enseignement, ainsi qu'on le lui avait recommandé. Il connaissait bien Versailles, puisqu'il y était né en 1759 ; et puis il avait à sa disposition la bibliothèque

du roi, composée en grande partie de livres « présentés » depuis Louis XIV jusqu'en 1789, qui comprenait 11.392 volumes; la bibliothèque de Mesdames à Bellevue; la bibliothèque des Dames de Saint-Cyr, une partie des livres de M[me] de Pompadour, de M[me] Du Barry; d'innombrables bibliothèques de couvents: Capucins de Pontoise, Meudon et de Montfort, Bénédictins et Augustins déchaussés d'Argenteuil; Recollets de Saint-Germain et de Versailles, abbayes ou prieurés de Saint-Denis, de Poissy, des Vaux de Cernay, de Longjumeau, etc... Enfin les 600 volumes de l'abbé Gouget.

Paillet eut grand soin de prendre les plus beaux d'entre ces livres et les mieux « habillés » ; parmi ceux-ci, il s'en trouva de peu propres à l'éducation de la jeunesse...à moins qu'elle ne fût libertine.

Le 17 janvier 1800, en exécution d'un arrêté consulaire, daté de ce même mois, le ministre de l'Intérieur, Lucien Bonaparte, prescrivit aux administrateurs du département de faire évacuer sans retard les pièces occupées dans l'aile du Midi du Château par la bibliothèque de l'école centrale, afin de permettre, dans ces mêmes locaux, l'hospitalisation immédiate des militaires invalides de la Succursale de Versailles et de celle de Saint-Cyr ; en échange, le Ministre mettait à la disposition de l'école centrale, pour y installer ses livres, plusieurs salles dans le ci-devant bureau des Affaires étrangères.

Dès les premiers jours de 1801, l'installation était terminée. Paillet voulut alors assurer l'avenir de cette bibliothèque qu'il venait de créer, il s'efforça d'intéresser l'administration municipale et le public lui-même à la conservation de l'établissement ; il ouvrit la salle de travail aux personnes de la ville qui s'y présenteraient munies d'une carte portant le visa du maire ; c'est alors qu'il reçut du ministre Benezech cette lettre d'un tour si joliment désuet et spirituel :

J'ai reçu, citoyen, la lettre par laquelle vous me mandez que l'esprit public languit à Versailles faute d'aliments propres à le vivifier. L'ouverture que vous me demandez de la bibliothèque publique ne tardera pas à se faire...... Versailles en aura une...... et jouira incessamment de tous les avantages qu'elle peut désirer en ce genre. Je vous remercie du zèle que vous me témoignez pour la propagation des lumières et de l'esprit public.

BENEZECH.

« L'esprit public languit à Versailles »... on ne peut mieux dire..... car si le Château de Versailles, les Trianons forment dans leur ensemble toute la magnificence extérieure de deux siècles, la bibliothèque en est l'âme, puisqu'on retrouve en elle l'esprit condensé d'une époque.

Par quel moyen connaître mieux les disparus, qu'en parcourant ces petits volumes choisis et goûtés par eux : longs feuillets, aimables gravures, douceur des maroquins maniés par des mains royales ou effleurés par les doigts caressants des reines et des favorites... Ces confidents des heures d'amour et de peines, indiscrètement, nous livrent parfois quelques lignes autographes, graves ou émues, pieuses ou... libertines.

C'est avec cette France du passé que le Congrès des bibliothécaires et des bibliophiles nous a fait communier le 7 avril, par une visite organisée à la bibliothèque.

Comment rester insensible au charme de Watteau dans ce grand livre habillé par Padeloup qui renferme toute la collection des gravures de ce maître ! Padeloup tailla également l'habit en maroquin qui revêt le magnifique recueil des planches gravées par Chauveau, peintes à la gouache par Bailly, représentant le Carrousel donné en l'honneur de Mademoiselle de Lavallière en 1662 ainsi que celui des fêtes organisées à l'occasion du Mariage du Dauphin... Dans ces trois pièces, Padeloup, ou son école, — il faut bien le dire, puisqu'on ne rencontre pas moins de douze Padeloup, — s'est distingué ; il transcrit toujours Eve et le Gascon, mais il abandonne un peu sa tendance aux fleurons, tenant 3/4 de page, aux compartiments trop larges, aux grenades ouvertes. On peut admirer de ce maître quelques reliures mosaïques, ce sont des applications de cuir paré et aminci, de couleur différant du fond, collées sur le plat et, dans un médaillon, les armes de France ; du reste, toute la bibliothèque du Roi est remarquable ; tous les volumes sont reliés en maroquin bleu ou rouge, avec doublure de maroquin ou de lapis et dentelles de Derôme sur les plats ; — à propos de celui-là, on peut dire, comme pour Padeloup : de son école; car on ne compte pas moins de 14 Derôme; cependant le plus célèbre fut Jacques-Antoine, mort en 1761.

La bibliothèque du Comte de Provence est magnifiquement reliée; on y rencontre quelques reliures de Derôme, particulière-

ment remarquables et marquant un certain air de gaieté dont les livres du XVIIIe siècle s'accommodent à ravir. On peut reprocher à Derôme d'avoir eu la manie des tranches régulièrement coupées et, pour les obtenir, de n'avoir pas craint d'abattre les marges opposées à ses goûts; de plus, il « grecquait », c'est-à-dire qu'au lieu de coudre les cahiers sur nerfs en saillie, il pratiquait une entaille, dans le dos où le nerf s'emboîtait.

Les livres du duc d'Orléans reliés par Le Monnier ont tous une allure originale et riante ; quelques-uns portent en médaillon les armes d'Orléans enluminées et recouvertes d'une sorte de mica, qui donne l'impression d'un émail très fin et très pur ; un autre, habillé de parchemin blanc, a reçu des applications de cuir de différentes teintes figurant des personnages chinois et des fleurs ; les linéaments qui cernent les sujets sont poussés en fer ; une série de points forme un fond de perles d'or aux dessins des plats.

Les reliures du duc du Maine imitent à s'y méprendre celles qui furent inventées par le Gascon ; elles sont en tous cas de son école; c'est la même broderie délicieuse sur les ornements des « fanfares », abandonnant les feuillages pour conserver les rinceaux enchevêtrés ; leurs contours sont piqués d'un pointillé d'or ; à l'extérieur et à l'intérieur le plat est pointillé au petit fer de la même façon.

Les petits volumes du duc de La Vallière furent décorés avec goût et esprit par La Ferté ; et Chamot qui devint relieur du Roi habilla ses gros volumes. Les livres provenant de la bibliothèque de Mesdames à Bellevue sont plus modestes, quoique fort beaux encore ; reliés soit en maroquin, vert, rouge ou citron, selon la couleur adoptée par chaque princesse, avec armes en losange sur les plats ; soit en veau fauve, le mot Bellevue remplaçant les armes ; d'autres enfin simplement brochés.

Les reliures de Mme de Maintenon, d'une élégance sobre, se font remarquer par leur exécution parfaite ; les plats portent les armes de la marquise, les entre-nervures présentent le lion poussé au fer. Ce sont pour la plupart des livres graves et austères, des ouvrages de piété, ainsi que tous ceux provenant de la Maison de Saint-Cyr, dont la bibliothèque de Versailles possède une collection musicale du plus grand intérêt; on peut y voir aussi un menu carnet, ayant appartenu à une demoiselle de Saint-Cyr, une verte ou jaune, et contenant tous les noms de ses compagnes

de classe à la fin de l'ancien régime, entre autres celui de Mlle de Buonaparte, et, chose singulière, l'adresse de jeunes officiers de la garnison de Metz. Voilà une énigme qui va faire rêver les curieux de cette édifiante maison.

Dans un ordre plus frivole et sans conteste plus léger, peut-on se lasser d'admirer les livres de Mme de Pompadour illustrés par Boucher, Cochin et reliés par Derôme et l'original Biziaux ? Un, entre autres, est d'une grâce inimitable ; de petit format, habillé de maroquin bleu, pâli par le temps, il porte sur ses plats et son dos un semis de fleurs d'or, de l'art le plus exquis. Le Dauphin a dû s'inspirer de ce modèle, lorsqu'il commanda ses livres en maroquin bleu semé de dauphins.

La bibliothèque de Mme du Barry était composée de livres gracieux et charmants du XVIIIe siècle, gravés par Choffard, Eisen, Moreau le jeune, etc., voisinant avec les pensées de Pascal et autres auteurs fort austères! Que faisaient-ils dans cette cythère? Je gage qu'ils ne furent pas ouverts souvent par cette aimable femme, dont la galante devise : « Boutez en avant » s'étale hardiment sur une banderole placée au-dessus de ses armes sur des livres presque tous habillés de maroquin rouge ; les dentelles marquées aux pointes par l'oiseau de Derôme, les fers de Dubuisson qui fut en rapport constant avec le vignettiste Eisen, et s'en inspira, y prennent une allure des plus artistiques.

A propos d'Eisen, on a pu admirer dans cette exposition un exemplaire des Baisers de Dorat, illustré par cet artiste avec un talent hors de pair.

Les livres de Marie-Antoinette, transportés de Trianon à Versailles, formaient un total de 1.910 volumes; il sont à présent conservés dans une petite salle, située au 2me étage de la bibliothèque où une gravure polychrome représentant la reine en jardinière leur tient compagnie. La reliure en est très simple, en veau porphyre aux plats armoriés, entourés d'un triple filet, et au dos orné de fleurons avec les initiales C. T. (Château de Trianon), couronnées. Deux livres ayant appartenu à Madame Royale et au petit Dauphin sont à remarquer à titre documentaire.

La Révolution gratta beaucoup de belles œuvres sur lesquelles s'étalaient les « symboles de la Tyrannie ». Mercier, un mauvais poète de cette époque, et qui mourut membre de l'Institut, s'attaquait dans ses vers aux reliures ; il s'attira ce quatrain :

Mercier en déclamant contre la reliure
Pour sa peau craindrait-il un jour ?
Que le brave homme se rassure,
Sa peau n'est bonne qu'au tambour.

Cette raillerie rappela aux gens d'esprit qu'un livre, en tant qu'œuvre d'art, n'a point d'opinion et qu'il doit être manié sinon avec amour, du moins avec respect.

CLAUDE HARIEL.

REGIONALISME

Afrique du Nord. — Une Conférence nord-africaine. — M. T. Steeg. — L'assistance sociale. — Le Grand Prix littéraire d'Algérie. — *L'Afrique Latine*. — Mémento.
A propos de Brest.

Sans exagérer la portée de **la Conférence** qui vient de réunir à Alger le Gouverneur Général de l'Algérie, le Résident Général de France au Maroc, le Résident Général de France en Tunisie, avec leurs principaux directeurs de services, ni tenter d'en prophétiser de prochaines réalisations, il faut noter cet événement, car il signifie la première tentative d'entente et de collaboration pratique entre les trois pays français d'Afrique et qui, à ne regarder que la carte, semblent n'en former qu'un.

La France est entrée en Algérie, en Tunisie et au Maroc à des époques fort diverses et par des voies quasiment opposées.

Le chemin passe encore par Paris qui fait communiquer entre elles les capitales d'Alger, Rabat, Tunis. Les frontières rigoureuses qui coupent en trois parts l'Afrique du Nord française ne sont guère plus pénétrables aujourd'hui qu'elles ne l'étaient alors que l'empire chérifien nous demeurait interdit et que la Tunisie nous était étrangère.

Si la jonction, du côté marocain, devait être précédée d'une œuvre de conquête et de pacification, il se justifiait mal qu'aux confins de Tunisie ne s'ouvre qu'un étroit passage à la voie ferrée, à la route et aux téléphones, que, vers le sud, les chemins s'arrêtent en cul-de-sac aux montagnes et que les locomotives s'affrontent, de part et d'autre des massifs phosphatiers, sans que l'on puisse espérer voir ouverts les quelques kilomètres de bled qui séparent l'aboutissement de leur rail.

Venus, eux aussi, où ils sont, par les voies différentes de la

politique, de l'armée et de l'administration, ce sont trois hommes d'action qui se sont rencontrés à Alger.

La connaissance exacte et profonde des pays qu'ils gouvernent ou administrent et dans lesquels chacun d'eux s'est affirmé réalisateur clairvoyant, garantit que leurs rencontres et leurs communs travaux prépareront d'heureuses solutions aux délicats problèmes qui se posent à l'œuvre française en Afrique du Nord.

L'idéal ne semble pas être dans l'unification plus ou moins lointaine des trois pays en une sorte de vaste dominion. Si l'Algérie, la Tunisie et le Maroc tiennent, des peuples qui les habitent, de leur sol et de leur climat, des caractères et des intérêts identiques, ils ont aussi, réciproquement, des dissemblances et des oppositions irréductibles qu'a aggravées l'action colonisatrice elle-même, différemment entreprise et menée au centre, à l'est et à l'ouest.

L'élaboration de la province algérienne s'est poursuivie durant quatre-vingts ans dans les fluctuations d'une politique de suffrage universel. La Tunisie, francisée sous les auspices d'une diplomatie respectueuse des traditions anciennes, commence à peine l'expérience d'une assemblée délibérante, tandis que le Maroc reste militairement organisé.

Songer à unifier prématurément ces pays — du moins tant que la question indigène ne sera pas résolue — serait les vouer aux embarras d'une centralisation plus fâcheuse que le régime actuel de la frontière étanche.

A aucune époque historique, aucune partie de l'Afrique mineure n'a connu de véritable unité. Les terroirs ni leurs races ne sont disposés pour l'unification. Tunisie, Maroc et Algérie font d'ailleurs, au point de vue économique, figure de régions distinctes avec leurs productions particulières, leurs voies naturelles et leurs ports diversement orientés — encore qu'une organisation régionale rationnelle exige quelque souplesse et que le particularisme ne doive pas fortifier la muraille de frontières forcément fictives, en quelque endroit, en ce grand pays d'un seul bloc.

Aussi les conférences que viennent d'inaugurer MM. T. Steeg, le Maréchal Lyautey et M. Saint pourront-elles tenir un rôle habile et souple de commission interrégionale, afin de préparer le

régime d'aisance et d'harmonie dans lequel se développeront les trois pays que le paquebot et l'avion relient quotidiennement aujourd'hui à la terre de France et qui seront les provinces avancées au delà et par la voie desquelles la France ira puiser les ressources innombrables de la profonde Afrique.

Pénétration réciproque par le rail, le fil et la route, organisation en commun du tourisme, développement d'un service général de météorologie, telles sont les principales questions, avec celles de la sécurité et de la protection sanitaire, dont se sont tout d'abord préoccupés le Gouverneur et les Résidents Généraux. Les deux dernières sont d'un intérêt de premier ordre et ne peuvent se résoudre que par une entente immédiate. Banditisme et épidémie sont deux maux dont il importe de purger définitivement et au plus tôt l'Afrique du Nord. A l'intérieur des trois pays, une besogne louable et, en vérité, efficace de protection a été réalisée. Il restait à veiller aux frontières où le brigandage comme le typhus gardent leurs derniers repaires à la faveur d'une étanchéïté administrative qui leur assure précisément la plus commode perméabilité...

... L'hiver de la présente année semblait promettre d'ailleurs une remarquable expansion du banditisme et de l'épidémie en Algérie. L'hiver fut long et d'une exceptionnelle rigueur. La récolte de blé avait été mauvaise. Les tempêtes, les pluies torrentielles qui ne finissaient pas dévastèrent les gourbis et les tentes, incitant les indigènes dépourvus à refluer en troupes miséreuses vers les villes.

C'étaient tous les symptômes des calamiteuses années où la famine, engendrant le typhus et le brigandage, désole le bled et épouvante les villes. Une inquiétude se levait au souvenir de l'hiver de 1921, où la misère et son cortège trouvèrent l'autorité imprévoyante et se firent aussi désastreux qu'ils le furent à de très anciennes époques sinistrement marquées, aux temps qui suivirent de peu la conquête.

Cette année, les « meskines » furent approvisionnés et nourris. La campagne fut paisible et le typhus n'a point paru.

L'Algérie constatait avec sérénité que les dangers d'une saison dure lui avaient été épargnés, en même temps qu'elle approuvait avec une satisfaction véritable le troisième renouvellement de la mission de **M. T. Steeg** au Gouvernement Général.

Il serait téméraire de vouloir supputer la part que les gouverneurs anciens ou actuel peuvent avoir en responsabilité dans les calamités publiques. Pourtant celles que l'Algérie redoutait sont de celles qu'influencent les précaution humaines.

De semestre en semestre, depuis deux ans bientôt, n'ont fait que s'affirmer l'estime et la confiance que les Algériens mirent tout d'abord en M. Steeg.

Il n'a pas transfiguré le pays par de profondes réformes.

Les réformes, sur cette terre aux cent aspects, parmi ce peuple aux cent races, ne s'accomplissent pas en un jour ni en deux ans. L'Algérie n'a été que trop souvent troublée et parfois paralysée par les entreprises successives et contradictoires des réformateurs timides ou hardis, empressés ou inquiets. Elles lui ont valu un régime et des institutions souvent incohérents, plus favorables à l'inertie des gens de bureau et à l'agitation de tels politiciens qu'au bien-être du commun des hommes et au rendement des énergies.

Autant elles furent jadis précipitées et nombreuses, autant désormais les réformes doivent être ici longuement réfléchies et lentement réalisées.

Au lieu de prétendre saisir d'un seul coup la chimérique solution des grands problèmes généraux, M. Steeg a eu, pour commencer, le souci principal de considérer les faits, de les saisir dans leur réalité partielle mais tangible. Il a tâché de redresser, d'améliorer ce qu'il apercevait caduc ou pernicieux. Au lieu de contempler, de son Palais d'Été, d'un regard puissant, autoritaire mais lointain, les reflets de la grande vie active et compliquée de l'Algérie qu'il pouvait découvrir dans ses conseils ou parmi ses dossiers, il est allé, infatigablement, dans les villes et jusqu'au fond des bleds, non pas en des voyages d'apparat, mais attentif à recueillir les doléances et à les confronter, à découvrir des besoins ou des erreurs et aussi à juger les situations, servi par un esprit lucide et réservé comme par une mémoire précise et scrupuleusement méthodique. Ses décisions suivent de près ses visites et son contrôle. Chacune prouve un sens certain de la réalité. Ainsi, il agit et prévoit. Ainsi, il pose une base solide et sûre pour la besogne d'ensemble qui ordonnera le chaos où nous laissent encore les années actuelles.

M. T. Steeg, grâce à la méthode active et réaliste qu'il adopta, est un des rares gouverneurs qui aient exactement connu, et par

soi-même, le pays qu'ils devaient administrer. C'est par là, indépendamment de ses dons d'énergie froide et de l'autorité que sa personne apportait à Alger, qu'il a pu pleinement réussir, malgré les difficultés diverses et compliquées qu'il rencontra dès son arrivée. Car ce n'est pas assez pour un Gouverneur Général, en Algérie, de pouvoir rendre compte à Paris de ses actes. Il agit ici dans un pays accoutumé, depuis qu'il est français, à la politique de suffrage universel, une politique d'esprit assez méridional où les divisions et les mésententes ne sont pas exceptionnelles, dont les agitations sont plutôt causées par des préoccupations économiques (travaux de port ou de chemins de fer devant favoriser une région, etc.), voire par des sympathies ou des antipathies de clientèle. Ce rôle de sur-préfet, arbitre entre les circonscriptions départementales (et sous-départementales) ne facilite pas l'action d'un Gouverneur à qui s'offre une tâche énorme de réalisation pratique, sans compter les problèmes que soulève la présence de six millions d'indigènes dont on ne sait pas encore au juste ce qu'ils pensent de leur collaboration avec nous ni ce qu'ils en attendent.

Pour eux, assurément, l'expansion économique procurant le bien-être ne manque pas aussi d'être avantageuse. Presque tout l'effort algérien s'est porté jusqu'alors du côté de la mise en valeur matérielle du pays.

Sans qu'elle soit ralentie, on peut pressentir qu'elle permettra bientôt de poursuivre en même temps des perfectionnements d'ordre moral tels que l'instruction et **l'Assistance sociale** qui ne furent souvent, il faut l'avouer, chez nos réalisateurs, qu'au second plan dans leurs préoccupations.

En même temps que M. Steeg laissait comprendre son intention de favoriser le développement des œuvres sociales, quelques hommes politiques manifestaient de semblables désirs dans les assemblées. C'est ainsi que M. Paul Cuttoli, sénateur, proclame, au Conseil général de Constantine, qu'il est temps de faire une part plus grande aux œuvres de solidarité sociale, dans les budgets où les aménagements économiques et les grands travaux, bienfaisants pour la prospérité publique non moins que pour les combinaisons électorales, exigeaient la plus forte portion des crédits.

Une œuvre entière est à créer. Si l'Algérie est assez bien pourvue d'hôpitaux, si les centres de colonisation possèdent des méde-

cins rétribués par la colonie, il n'existe, dans toute l'Afrique du Nord, ni un sanatorium ni un asile d'aliénés (1).

La législation d'assistance et de prévoyance sociales appliquée dans la colonie est en retard de quinze ans et plus sur celle qui fonctionne dans la Métropole. La diversité des populations donne lieu, il est vrai, pour l'adaptation des lois sociales, à des difficultés très sérieuses, mais dont on ajourne sans cesse l'étude sans que quiconque trouve l'énergie ou prenne la résolution de les résoudre. Pour les indigènes, rien de précis, rien d'ordonné. Au Gouvernement Général, l'hygiène, l'assistance et la prévoyance sociales dépendent d'un quelconque bureau où les spécialistes n'ont pas grand chose à voir.

Il faudrait qu'un office spécial (on pourrait dès à présent en trouver l'embryon, car il existe) réunisse, géré par des gens compétents, toutes les questions d'assistance et d'hygiène et les traite avec le savoir et l'énergie que réclame l'état actuel de l'Algérie.

§

L'activité de la pensée nord-africaine, dont on a, dans ces pages, déjà signalé l'éveil, ne se ralentit pas. Mais la fête arabe est terminée et les turqueries n'ont plus cours. Avec Isabelle Eberhardt, l'orientalisme ici a dit son dernier mot.

Le **Prix Littéraire de l'Algérie** pour 1922 fut une belle revanche « algérianiste ». Maximilienne Heller qui vient de l'obtenir pour sa *Mer Rouge* n'est pas d'un tempérament à compter les pas vraiment trop lents des caravanes ni à décrire d'apocryphes amours de moukères. Son roman juif, sensuel, âpre, sanglant, ouvre profondément l'âme et le cœur des races avec l'ingénuité sauvage, l'intuition incisive dont l'a douée une hérédité toute méditerranéenne.

Ce n'est pas, chez elle, la contemplation du nouveau débarqué ou du transplanté qui croit avoir compris et qui ne sait que voir, béat devant les formes imbibées de soleil, les gestes irradiés, les haillons que la lumière enduit de trompeuse somptuosité.

Pour saisir et exprimer les hommes de ce pays aux sangs mêlés que hantent des instincts millénaires, qu'agitent des vertus et des perversités dont la vieille Europe ne saurait concevoir le sens ni la mesure, pour évoquer les clartés, les odeurs et les sons qui

(1) A la Conférence d'Alger on s'est préoccupé de créer prochainement l'un et l'autre.

forment l'ambiance hétéroclite et harmonieuse où, tour à tour cinglées par les bourrasques hivernales et énervées par la brûlure moite du sirocco, les races, les Berbères, les Hébreux, ceux que l'on dit latins et ceux qui se sont expatriés des vieilles provinces françaises, vont, travaillent, s'accouplent, se haïssent, se combattent ou s'associent, il faut être animé de l'ardeur cérébrale dont participent ceux qui appartiennent à cette terre et qui est permanente sous son ciel.

Rome, il y a dix-huit cents ans, a pu susciter les Apulée, les Fronton, les Lactance, les Cyprien et les Augustin.

La fougue, la fantaisie, l'audace chaleureuse, l'emphase passionnée dont est marqué le génie de ces Africains caractérisent encore nos Algérianistes d'à présent. La France les reconnaît, les adopte et les aime, car c'est par la France qu'ils sont. C'est une parcelle pure du métal spirituel français qui imprime à l'alliage étonnant qu'est leur âme sa robustesse, son éclat et son timbre sonore et clair.

La *Mer Rouge* de Maximilienne Heller montrera à la Métropole l'œuvre toute africaine d'une âme française d'Afrique. Quand l'unanimité, à l'exception d'une voix, s'est portée sur ce livre, la commission du prix littéraire algérien a donné à cette récompense la signification qu'elle devait porter et que certainement on comprendra de l'autre côté et de ce côté-ci de la Méditerranée.

La cause algérianiste possède un solide organe de défense dans **L'Afrique Latine**, dont on peut dire aujourd'hui qu'elle est bien vivante et vivace, puisque la voici qui a dépassé une année d'existence, nous ayant donné avec fidélité de denses fascicules, épais de bonne matière, vaillamment combative et bellement documentée.

Des travaux historiques profonds, pleins de faits et de considérations non connus comme ceux d'Esquer (*La prise d'Alger*), attrayants et clairement didactiques comme en donna le commandant Chaligne, des études actuelles, neuves et réfléchies comme en publia André Servier sur l'Islam et la psychologie du Musulman, çà et là un inédit de Bertrand précisant les thèses de ce Latin d'Afrique, des romans, sans compter les articles longs ou brefs commentant ou fixant des idées africaines, de courageux échos narguant le faux orientalisme et le béotisme administratif ou mercantile font bien de cette revue l'organe digne de rassem-

bler « tous ceux qui veulent que cette *terre si fortement façonnée par le génie latin* n'ait pas été reconquise en vain ».

MÉMENTO. — Dans le *Recueil de la Société archéologique de Constantine* paraissent la suite des « *Etudes de palethnologie moghrebine* », de Maurice Reygasse, savant préhistorien qui a poussé ses recherches loin dans le Sahara et dont les découvertes ont apporté des données absolument nouvelles en palethnologie.

Un très beau numéro de *Terre d'Afrique* (directeur : E. Berlureau) (janvier) contient des pages de la *Mer Rouge* avec d'intéressantes notes sur Maximilienne Heller et le Prix littéraire de l'Algérie. (C'est en vain que l'on cherche la moindre allusion à ce prix et à sa lauréate dans un autre illustré hebdomadaire algérois qui prétend cependant éclairer ses lecteurs sur le mouvement littéraire. Cette lacune ne s'explique pas dans une publication très bien informée d'ordinaire.)

YVON EVENOU-NORVÈS.

§

A propos de Brest.

On nous écrit :

Bône, le 11 avril 1923.

Monsieur le Directeur,

Vous avez inséré, dans le *Mercure de France* du 1er avril, sous la rubrique « Régionalisme » une lettre d'un de vos correspondants bretons qui n'a pas laissé de me paraître singulière ; peut-être permettrez-vous à l'un de ses compatriotes, qui, sans être de Brest, a pu apprécier et aime comme lui notre grand port occidental, de venir lui dire que l'image qu'il a cru devoir en indiquer dans vos colonnes, pour soi-disant actuelle qu'elle soit, n'a peut-être pas aux yeux de tous la fidélité de celle qu'elle prétend corriger.

M. O. Kerjean reproche à l'auteur d'un « Miroir de la France » que je n'ai pas l'heur de connaître d'avoir « commis un abus de confiance » (*sic*) en laissant à André *Suarès* (et non Guarès !), par quelques pages extraites de son admirable « Livre de l'Emeraude », le soin d'exprimer Brest, Brest tout entier, c'est-à-dire : la rade, le port, la ville, triptyque harmonieux dont aucune partie ne saurait être écartée sans enlever à l'ensemble sa physionomie essentielle. Or si M. Kerjean apprécie, dans la magistrale traduction que Suarès nous en donne, l'exactitude des deux premiers tableaux, par contre il déplore que la description de la ville soit de nature à faire « retourner rapidement vers la gare » le voyageur qui d'aventure lirait ces lignes, à son avis calomniatrices. Un touriste de moins ! grand dommage, en vérité ! Que la Bretagne toute entière ne puisse-t-elle être ainsi mise à l'abri de l'invasion des hordes cosmopolites qui s'essayent chaque jour davantage à la défigurer !...

Mais gardons-nous des digressions. Or donc « la ville s'illuminant », les tavernes « dont on pousse la porte en pesant le genou », « les ruelles sombres », c'est affreux (*sic*) tout cela, gémit votre correspondant, et bien vite il nous rassure, nous autres qui pourrions être des touristes. « C'était peut-être ça dans le temps lointain, Brest », nous affirme-t-il, oui, à l'époque où les *rues chauldes* du quartier des Sept-Saints dégringolaient vers la Penfeld, mais maintenant que sur les décombres du quartier mal famé on a construit, en surplomb sur la rivière, un beau boulevard bien large et bien banal, on peu, n'est-ce pas, revenir tranquillement vers la ville, sans « crainte de se casser les tibias ». A la bonne heure! Et « la ville est bien là, mais calme, *quelconque* » (*sic*). En vérité!...

Oh, je sais que vos modernes édiles ont fait depuis trop longtemps tout ce qu'ils ont pu pour la banaliser; j'ai vu, à la fin de la guerre, les Américains honnis de Suarès — par quel lumineux pressentiment! — la muer en intolérable caserne, avec leurs policemen figés aux coins des rues, leurs bars de tempérance, leurs cercles puritains, piètres assises d'un idéal de confort sans idéal! Mais, tout de même, si, deux années durant, ils sont parvenus à détruire le décor, à démolir l'ambiance, à faire suer l'ennui de tout et partout, un ennui lourd, inexorable, là où jadis la joie de vivre, la joie primitive des matelots exultait jusqu'au fond des cabarets les plus obscurs et les plus humbles... croyez-moi, l'ancien Brest, le vrai, la seule ville qui vaille et qui vaudra toujours aux yeux des artistes (les Jules Romains, les Saint-Pol Roux) parce que c'est elle qui garde comme en un reliquaire l'âme exquise de la Vieille Marine, la bonne ville de Patara et de Bredindin n'est pas morte pour cela! Et elle est encore telle que l'a dite Suarès. Pas plus que lui, sans doute, je n'ai connu le quartier des Sept-Saints, mais je crois pouvoir affirmer que son interprétation n'en a pas besoin pour être rigoureusement véridique...

Que M. Kerjean aille un soir d'octobre s'acouder au parapet du « Grand Pont », en bas de la rue de Siam, à la tombée de la nuit. Il y reconnaîtra « derrière les vitres suantes, les lumières jaunes s'étalant comme un fruit écrasé, et les blanches lampes électriques éclairant sinistrement » et aussi « dans la boue grasse et sous un vent tiède » cette « foule des marins allant et venant pesamment » que Loti avait déjà si pittoresquement crayonnée aux premières pages de *Mon Frère Yves*. En face de la Préfecture maritime, de l'autre côté du pont, il verra s'enfoncer dans les ténèbres les ruelles en escalier « où l'on tombe comme dans une cave ». Et puisqu'il craint les fourières ou les « senteurs d'égout et de friture », qu'il dise à son ami Georges Sauneau, qui est aussi le mien, de l'accompagner dans la Grand'Rue, la rue Suffren, sous la voûte qui mène aux venelles Keravel, ou mieux encore à Recouvrance, dans la

légendaire rue du Moulin (l'actuelle rue Quartier-Maître Boudon) où chaque « pays » de Bretagne a comme ambassade un « débit de boissons » (« ci on retaille les effets des marins ») avec une payse en coiffe en guise d'ambassadrice. Alors, comme Suarès qui, quoiqu'il dise, connaît Brest et Plobannalec (et non Plobannadec) et Guilvinec (et non Guilvinet), il notera le « fin brouillard bleu qui tremble aux carrefours » (les maudites fritures!), il retrouvera les « bouges enfumés » où fermenta l'esprit des gabiers de misaine, aux temps héroïques de « la Frégate l'Incomprise »; l'artiste des *Fumées d'opium* saura les lui montrer, et je suis certain aussi qu'il saura le persuader de la sincérité et de la beauté d'une peinture qui est digne du véritable Brest, le Brest truculent et non embourgeoisé des gens de mer, comme le véritable Brest, le leur, est digne d'elle!

Veuillez agréer, etc.

ERWAN MAREC.

LETTRES RUSSES

Alexandre Amfitéatrov : *Notes tristes* (Notes sur Petrograd rouge) ; Ed. Grani, Berlin — Dr Pasmanik : *La revolution russe et les juifs* ; Ed. de la Presse franco-russe, Paris. — P. Pavlov : *Des agents, des gendarmes, des bourreaux* ; Ed. Byloïé, Petrograd. — Delevsky : *Les Protocols des Sages de Sion* (Histoire d'un faux) ; Ed. Epoca, Berlin. — S. Maïsky : *Le Cabinet noir* ; Ed. Byloïé, Petrograd.

Alexandre Amfitéatrov s'est essayé avec bonheur dans tous les genres, et il a un bagage littéraire considérable, mais son nom est devenu célèbre en Russie, aux années 90, après la publication, dans le journal *Rossia*, d'un feuilleton intitulé *Les Obmanov*, dans lequel l'auteur, sous une forme humoristique, avait représenté Nicolas II et son père Alexandre III. Cette publication valut au journal une interdiction définitive, et à Amfitéatrov la déportation en Sibérie. A Petrograd, sous le bolchevisme, il a appartenu à la Maison des Savants, dont il fut un temps le directeur, et ainsi il se trouva en contact permanent avec les autorités soviétiques. Récemment il put quitter la Russie, et à Helsingfors, où il se réfugia, il a écrit ses souvenirs sur Petrograd rouge. Ce n'est en vain que son livre s'intitule **Notes tristes**. Il y décrit la vie à Petrograd, surtout l'existence misérable de la classe intellectuelle, qui semblait vouée systématiquement à la destruction, ne pouvant même plus travailler, puisqu'en raison de la loi qui ne permettait pas à un individu d'occuper plus d'une chambre, on imposait aux intellectuels une promiscuité qui leur rendait tout travail impossible.

Un autre résultat de cette loi, c'est que la plupart des beaux immeubles dans lesquels on a installé les miséreux sans gîte sont, en quatre ans, devenus inhabitables ; les maisons de bois, elles, ont été plus ou moins détruites par les habitants pour le chauffage. Aussi, en août 1922, quand le gouvernement des Soviets, donnant un coup de barre à droite, promulgua le décret rendant aux anciens propriétaires les immeubles n'ayant pas plus de vingt logements et valant au maximum 40.000 roubles or, personne ne voulut en bénéficier, car les réparations, après quatre ans de ce régime, auraient coûté autant que la construction d'une maison neuve. Amfitéatrov raconte dans son livre, avec beaucoup de pittoresque, quelques-uns des projets grandioses des bolcheviks, entre autres l'installation d'un four crématoire à Petrograd, où la mortalité était devenue si forte et les conditions d'inhumation si dispendieuses que les cadavres attendaient des semaines dans les caves avant d'être enterrés. Le projet fut mis au concours ; il n'y eut pas de premier prix, le second fut octroyé à un artiste amateur, qui était, au moment de l'attribution du prix, en prison. La construction de ce four crématoire dura un an ; elle coûta des sommes fantastiques de roubles. Enfin, solennellement, on amena le premier cadavre qui devait être incinéré. Toute la presse soviétique avait parlé de cette cérémonie ; on prononça des discours grandiloquents, tout était magnifique, mais... il fut impossible de faire fonctionner le four et de brûler le cadavre. Et toutes les entreprises « grandioses » du gouvernement des Soviets, annoncées à grand renfort par sa presse officielle — telle l'électrification de la Russie — ont échoué aussi lamentablement.

L'ouvrage du Dr Pasmanik : **La révolution russe et les Juifs**, est probablement l'étude la plus complète et la plus sérieuse qui soit sur la question de la participation des Juifs dans le mouvement bolcheviste. La presse antisémite a proclamé *urbi et orbi* que le bolchevisme a été inventé par les Juifs qui, avec l'aide des Allemands, l'ont introduit en Russie. S'appuyant sur l'histoire, le Dr Pasmanik prouve que le bolchevisme est un phénomène profondément russe, qui même n'était possible qu'en Russie, et que les dernières révolutions, y compris le coup d'Etat bolcheviste, ont été provoquées exclusivement par la guerre. C'est du fait de la guerre que la révolte des troupes s'est transformée

en révolution, car la révolution russe, au début, ne fut qu'une révolte de la soldatesque. La participation des Juifs dans cette première révolte a été si peu importante que dans le gouvernement provisoire, il n'y avait pas un seul juif.

Ce n'est pas le kahal sémitique, dit M. Pasmanik, qui a provoqué la guerre, mais l'Europe chrétienne — catholique, protestante, orthodoxe et presbytérienne, — et celui qui a provoqué la guerre doit être tenu responsable pour toutes ses conséquences, entre autres pour la révolution et le bolchevisme.

Et ces conséquences n'étaient point inattendues. Les conservateurs russes eux-même les avaient prévues. Un des plus fameux soutiens de l'autocratie, Dournovo, avait présenté à l'empereur un rapport sur la guerre future, rapport secret, que les bolcheviks ont publié récemment. Dournovo avait tout prévu : la marche de la guerre, le rôle de l'Italie et de la Roumanie, la révolution en Allemagne et en Russie, et il soulignait le caractère socialiste de cette révolution. Il écrivait :

Une révolution politique en Russie est impossible, chaque mouvement révolutionnaire se transformera nécessairement en mouvement social.

Et ailleurs :

Notre opposition n'a personne. Elle n'a pas d'appui dans le peuple qui ne fait aucune différence entre un fonctionnaire du gouvernement et un intellectuel. Un Russe simple, un paysan, un ouvrier, ne cherche pas les droits politiques qui ne lui sont ni nécessaires ni compréhensibles. Le paysan ne rêve que de recevoir gratuitement des terres : l'ouvrier désire qu'on lui transmette le capital et les gains des fabriques ; leurs rêves ne vont pas plus loin.

Et s'il y avait la guerre :

Au cas d'insuccès, dont il faut prévoir la possibilité, dans la lutte contre un adversaire comme l'Allemagne, la révolution sociale, dans ses manifestations les plus extrêmes, est chez nous inévitable.

Et l'auteur du rapport donne de cette révolution en Russie et en Allemagne une description qui témoigne d'une intuition quasi prophétique. De ce rapport de Dournovo, M. Pasmanik rapproche les prévisions du représentant le plus remarquable du gouvernement provisoire, M. Milioukov, qui disait à M. Paléologue,

au mois d'avril 1917, après le premier discours de Lénine au Conseil des ouvriers :

Lénine a fait four au Conseil; il a énoncé des exigences pacifistes avec une telle véhémence, un tel sans-gêne, et si maladroitement, qu'il a dû se taire et s'en aller; il ne se relèvera plus.

Outre le rapport Dournovo, lequel ne fait aucune mention du rôle des Juifs dans la révolution, M. Pasmanik cite une masse de documents desquels il ressort que la participation des Juifs dans le gouvernement bolcheviste a été démesurément exagérée. Dans le Conseil des ouvriers il y a à peine 11 o/o de Juifs et moins encore dans le gouvernement des Commissaires du Peuple. Le livre de M. Pasmanik contient quelques jugements remarquables, tel celui-ci qui se rapporte au gouvernement provisoire :

Beaucoup plus complexe est la psychologie des hommes d'Etat du type Milioukov, représentant le plus remarquable de la classe intellectuelle russe non socialiste. Les hommes d'Etat de cette catégorie sont frappés d'une maladie particulière, d'une sorte de « hamletisme », c'est-à-dire d'un dédoublement en deux personnalités inconciliables. D'instinct ils méprisent le drapeau rouge, mais ils ont peur ou, pour parler plus exactement, ils ont honte de paraître les défenseurs résolus du régime bourgeois. C'est pourquoi ils se drapent faussement dans le toge du populisme sentimental. Ils étaient très bien renseignés sur le défaitisme des zimmerwaldiens russes; ils pouvaient prévoir le rôle des Conseils des délégués ouvriers; mais leur haine historique de l'autocratie, qui avait fait faillite, était si grande qu'ils ont consenti au *risque* de sanctionner la révolte, espérant qu'ils pourraient dominer l'élément déchaîné. Etant de par leur nature politique des impressionnistes, ils ont *risqué* la reconnaissance d'une politique d'aventure, car travailler avec Tcheïdzé et Kérensky n'était-ce pas une aventure? Ici se montrait l'inexpérience de la classe intellectuelle russe, même dans sa partie la plus éclairée, son ignorance des réalités. « L'intelligentzia » russe, qui était dans l'opposition par tradition, qui n'avait pas de racines, à cause de son éloignement de la vraie vie du peuple, ne pouvait ni conserver le pouvoir ni reconstituer l'Etat.

La conclusion de M. Pasmanik est que le bolchevisme est le fait des chrétiens et des juifs et que le salut est dans l'union des forces des uns et des autres pour lutter contre lui.

La brochure de M. Pavlov : **Des agents, des gendarmes, des bourreaux**, est composée avec des documents de l'ancien *Okhrana*. Dans la galerie des agents provocateurs le

type le plus extraordinaire est une femme, épouse d'un médecin, Zénaïde Joutchenko, qui, affiliée au parti socialiste révolutionnaire, était l'un des agents les plus habiles et les plus appréciés de l'*Okhrana*. Elle a avoué s'être mise au service de la police par conviction, par dévouement au régime autocratique, et, consciente d'accomplir un devoir, elle travaillait pour l'*Okhrana* avec un zèle extraordinaire. C'est Bourtzev qui dévoila son rôle d'agent provocateur. Il la dépista à Charlottenbourg, près de Berlin. Elle ne chercha point à nier et seulement exprima le regret de n'avoir pas servi comme elle l'eût voulu. Ayant peur, après la dénonciation de Bourtzev, d'être tuée, elle se cachait constamment, et dans ses lettres au chef de la police secrète elle suppliait surtout qu'on prît soin de son fils. On ne sait pas ce qu'elle est devenue. M. Pavlov cite, entre autres documents, des lettres de bourreaux qui réclamaient une augmentation de salaire ou une pension, vu leurs bons services. L'un d'eux, Jekmaky, écrit à son chef que, pendant une période de cinq années, il a exécuté plus de 300 personnes, dont il donne les noms. Un autre, Frémel, a pendu en un an 104 personnes, etc.

Le livre de Delevsky : **Les Protocols des Sages de Sion**, est, on peut le dire, un ouvrage définitif sur la question. C'est l'étude historique complète de l'origine des fameux *Protocols*, un des faux les plus remarquables de notre époque. Jusqu'ici on savait qu'une grande partie de ces *Protocols* était plagiée du livre de Joly : *Dialogue aux Enfers de Machiavel et de Montaigne*; mais, outre cet ouvrage, les *Protocols* sont aussi le démarquage de ceux de Chaboty, de Mousseau et de l'Almanach espagnol, *La Silva Curiosa,* de Julien de Mediana, paru à Paris en 1583. Dans cet Almanach étaient publiées deux lettres, l'une des Juifs d'Espagne aux Juifs de Constantinople ; l'autre, la réponse de ces derniers. Les deux lettres, écrites en espagnol, sont datées de 1489. C'est la deuxième qui a été reprise par les auteurs des *Protocols*. M. Delevsky a reconstitué toute l'histoire de la composition de ces *Protocols* par deux membres de la police secrète russe, qui ont été fusillés depuis la révolution.

La petite brochure de M. Maïsky : **Le Cabinet noir**, n'a que vingt-trois pages mais extrêmement intéressantes. L'auteur a été pendant plus de dix ans chef de la Censure des journaux

et des périodiques étrangers à Pétrograd, et c'est là qu'était le fameux Cabinet noir. Il donne une description détaillée de cette organisation, dont les fonctionnaires étaient choisis parmi les polyglottes dont quelques-uns connaissaient jusqu'à quinze langues ; il décrit les instruments et les procédés perfectionnés en usage dans le cabinet noir pour ouvrir les lettres et les recacheter.

Presque toutes les lettres des ministres et des gouverneurs généraux étaient ouvertes et faisaient l'objet d'un rapport au ministre de l'Intérieur qui, à son tour, faisait son rapport à l'Empereur. Inutile de dire que toute la correspondance des émigrés et des hommes politiques passait par le cabinet noir. Il y avait parfois des cas curieux, ainsi quand Plehve fut nommé ministre, il trouva dans la table de son prédécesseur, Sipiaguine, un grand paquet non décacheté qui contenait des extraits de sa propre correspondance à sa femme et à sa maîtresse. Alexandre III ne s'intéressait aucunement au cabinet noir et ne lisait point les rapports, tandis que Nicolas II y tenait particulièrement. Les missives des ambassadeurs étaient également ouvertes, et le comte Ignatiev, ambassadeur en Turquie, pour éviter que ses rapports fussent lus par les fonctionnaires du cabinet noir, les envoyait comme lettres simples, dans des enveloppes grossières ; il chargeait l'un de ses valets d'écrire la suscription et les lettres étaient adressées non pas au ministre des Affaires étrangères, mais au nom de son portier, à une adresse convenue.

J.-W. BIENSTOCK.

LETTRES JAPONAISES

Paul Claudel à Tokyo. — Sa propagande. — Représentation de son drame mimé : *Femme et Ombre*. — Ceux qui suivent Claudel. — Une appréciation. — L'Ecole de la Vie. — Nos amis et nos ennemis.

Voici des nouvelles de M. **Paul Claudel.**

Dès sa nomination au poste de Tokyo, les grands quotidiens de la capitale parlèrent des beautés de l'*Annonce faite à Marie*, citèrent le professeur Oueda, de l'université impériale de Kyoto, qui, il y a quelque vingt ans, annonça l'apparition en France d'une expression neuve de poésie et traduisit plusieurs morceaux de *Tête d'Or*. Parmi les francophiles moins au fait de la littérature française contemporaine, il y eut de la surprise. « On dit que

c'est un poète! » Devant les yeux et la bouche qu'ils ouvraient interrogativement, il était aisé de lire dans leur pensée : « Un diplomate peut-il être poète et un poète sait-il être un bon diplomate? » Mais M. Paul Claudel arriva. Les grands quotidiens de nouveau donnèrent des opinions d'écrivains paraissant bien informés sur une œuvre dont ils ne connaissaient pourtant que quelques pages. Le mot courut que le nouvel ambassadeur était une des gloires des lettres françaises. Le Japon éprouva quelque orgueil d'être pareillement favorisé. Tous nos amis se congratulèrent. Et, en vérité, après la chute de l'influence française dans ce pays au lendemain de l'armistice, après la grisaille de ces deux ou trois dernières années, notre prestige avait réellement besoin d'un rehaut de cette tonalité. Cependant M. Claudel, sur le coup, dérouta l'idée que se faisait de lui la bourgeoisie japonaise. « Quoi, un poète, un poète de France — et l'on dit qu'il est de Champagne, — d'une extériorité si mesurée, d'un maintien si simple, d'une bonhomie si parfaite ! » Je dois dire qu'on n'en apprécia que mieux M. Claudel. Et les braves gens qu'avait effarouchés la qualité de poète — dans ce pays où les littérateurs ont depuis quelques années mauvaise réputation — se rassurèrent tout à fait.

Le représentant de la France paraissait désormais destiné à la vie effacée de tous les bons papas diplomates qui l'avaient précédé. Mais il y avait à cette époque à Tokyo une société, « les Amis de France », composée d'une jeunesse qui aime dans la France son génie littéraire. Cette société avait reçu un froid accueil de l'ambassade de France dont elle n'avait pas cru devoir solliciter la permission de naître et toutes les habituelles bénédictions. Mais une ambassade vaut ce que vaut le titulaire ou l'intérimaire. Or celle de la République française à Tokyo était, à cette époque, entre les faibles mains d'un secrétaire mélancolique (alors que celle de la république allemande était dirigée par le Dr. Solf, homme de travail et d'attaque). Les « Amis de France » eurent du moins les coudées franches; et leurs premières manifestations réussirent, comme réussit tout ce qui n'est pas inspiré, dicté, arrangé, prévu. La matinée pour l'anniversaire de Paul Verlaine en 1921 fut une merveille d'impromptu ; jamais un nom de poète français ne fit battre tant de mains. C'est alors qu'on lança l'idée de fêter l'ambassadeur qui ne se hâtait pas de venir. Les sections

françaises de l'université impériale, des universités libres, de quelques grandes écoles furent pressenties. Toutes accueillirent l'idée, un comité d'organisation se constitua et, le jour venu, une belle chambrée acclama Claudel. A tour de rôle, les délégués des divers établissements scolaires vinrent dire la pensée, les aspirations des nouvelles générations; il y eut des récitations de poèmes claudéliens en japonais et en français et il y eut une conférence de l'auteur de la *Connaissance de l'Est*.

De ce jour, Claudel fut des milieux littéraires de Tokyo. On représenta sa *Nuit de Noël* déjà traduite. On mit en japonais l'*Annonce faite à Marie* et l'*Otage*. On imprima sur le meilleur « Japon » un inédit, la *Légende de Sainte Geneviève*. Paul Claudel alla parler à Kyoto et Osaka des ressources de la langue française. Lui, si peu orateur, chaussa devant maints auditoires ses bonnes bésicles et parla, le papier, entre des doigts nerveux, à bonne distance des verres. Il marcha longuement et s'égara dans les rues de Tokyo ; son regard surprit le pathétique de scènes de la rue, pourtant menues et effacées, comme la séparation d'un père et d'une fille aimée. Des jeunes gens quelquefois l'accompagnent. Il est l'inspirateur des « Amis de Charles-Louis Philippe », un groupe récemment formé par M. Yamanooutchi, bon propagateur de notre littérature d'avant-garde, qui conférencie sur l'auteur de *Bubu*, dont la douceur de sentiments s'accorde avec l'âme du Japon contemporain. Aux heures chorégraphiques, Claudel fréquente les théâtres et, ouvert à l'intelligence de ce grand art muet, il a composé un drame mimé, **Femme et Ombre**, qui a été joué il y a quelques jours, le 26 mars, au théâtre impérial par trois acteurs célèbres.

Cette représentation fut l'événement de la saison. Jamais Tokyo n'avait vu diplomate aussi original, qui n'occupait pas ses loisirs au bridge, qui aimait mieux frayer avec des comédiens et mettre au point, en leur compagnie, une question de mise en scène. Rassurez-vous, rien de fâcheux ne peut résulter de ces fréquentations : Paul Claudel est chaperonné dans ces milieux un peu troubles par le marquis Komoura, du ministère des Affaires étrangères. Et n'ayez pas non plus la malignité de penser que tant de préoccupations théâtrales distraient notre représentant à Tokyo de ses devoirs professionnels. D'abord le poste de Tokyo n'est point absorbant, et M. Claudel a le travail rapide. Au reste,

en tous pays, le mieux que puisse faire un ambassadeur est de sortir de son ambassade, de se répandre, et non point dans une société de préférence à une autre.

J'attends de l'extériorisation de M. Paul Claudel à Tokyo un sérieux bénéfice pour notre influence.

Mais que pense de lui la jeunesse littéraire ? Je ne m'aventurerai pas à répondre. Voici toutefois quelques observations.

Il y a des esprits fidèles à l'humanisme et à l'épicurisme chinois, aux souvenirs des belles époques sensuelles et spirituelles de l'ère Tokougawa. D'autres esprits artistes sont indifférents aux choses du passé, aux thèses et aux crédo ; ils ne sont intéressés que par la vie et les hommes du moment. Et il y a des écrivains dits « humanitaires » et « idéalistes ». D'âme chrétienne et bouddhiste à la fois, ils se montrent volontiers prêcheurs et moralisateurs. Leur pensée paraît être en état d'insurrection contre la société. Ils ne répugnent pas trop à l'idée de table rase. Chez eux le sens de l'art s'atténue sous la poussée des préoccupations sociales et religieuses. Ils ont réformé la langue et le style de manière à exprimer des sentiments sous la forme la plus élémentaire, la plus dépouillée. C'est la langue, disent-ils, de l'âme à l'âme. Ces écrivains expriment le profond besoin de tendresse et d'amour qui travaille à cette heure le pays.

De ces trois grandes familles d'esprits, laquelle a de la sympathie pour Claudel ? Jusqu'ici les admirateurs de la littérature française étaient parmi les dilettantes, les artistes, les esthéticiens, sans compter les naturalistes, aujourd'hui à peu près disparus. Je vais dire comment un écrivain, grand amateur de France, de Régnier et de Gourmont, m'a parlé d'un discours que notre ambassadeur avait prononcé devant un auditoire d'étudiants, et dont voici la péroraison.

L'esprit qui se dégage de notre littérature est un esprit de joie et cette joie est la plus haute qu'un cœur humain puisse contenir, celle de l'homme qui s'aperçoit que le monde lui appartient parce que le monde a un sens. Un esprit de joie et aussi un esprit de confiance, et c'est par cette leçon de confiance, m'adressant aux descendants de ces hommes qui ont résolu héroïquement, et par un sacrifice sublime de tous leurs intérêts, pour renouveler les destinées du Japon, de rompre avec ses traditions les plus antiques, qu'il me paraît à propos de terminer ce discours. Il y a parfois dans l'histoire des nations des moments où, pour

rester fidèle à l'esprit et à la vocation de la race, il faut savoir briser courageusement des formes qui ont eu leur valeur et leur utilité, mais qui ne s'accordent plus avec ce besoin de tout être vivant le plus sacré qui est de continuer à vivre. Ce moment est venu pour la France en 1789, il est venu pour le Japon en 1868. Eh bien, je crois que dans l'histoire d'une littérature, il y a des moments de ce genre. Le meilleur moyen de rendre hommage à nos ancêtres est de rester fidèles à l'exemple qu'il nous ont donné, c'est de montrer que nous leur sommes égaux par le courage, par la grandeur et par la fermeté de nos desseins. Nous valons autant qu'eux, ce qu'ils ont pu faire, nous pouvons le faire aussi, et pourquoi pas davantage ? Certes les leçons qu'ils nous ont données ne sont pas perdues, mais nous ne serions pas les fils de tels pères, si, dédaigneux de vivre en parasites impuissants de leur héritage, nous négligions de ces leçons la plus importante : l'audace.

Je disais à mon ami : « Laissez toutes vos craintes de manquer au respect dû à un ambassadeur, et parlez franchement. »

« Eh bien, me dit-il, ce discours bouscule toutes nos idées. Nous goûtons dans les chefs-d'œuvre de la littérature française un esprit délicat, fin, distingué, brillant, une sentimentalité féminine, quelque chose qui rappelle la dernière époque Tokougawa. Je distingue au contraire dans les paroles de Claudel un esprit pesant, massif, une vision élémentaire et directe, une force bien enchaînée qui soulève. Bien sûr, nous avons applaudi, parce que nous aimons par-dessus tout la sincérité, la langue rude et franche, l'optimisme, le courage. Nous pensons que, après des siècles de grande civilisation, de pensée mûrie, de culture raffinée, il est peut-être heureux pour la France d'avoir des Claudel et bon de se mettre à un régime plus frugal, de revenir à la nature. Mais enfin, je le répète, toutes ces réflexions de M. Claudel étonneront. On se représente chez nous l'esprit de l'homme de lettres français tout différemment. Les amateurs et les étudiants de littérature française s'attachent à la forme, aux expressions délicates, aux diverses manières d'énoncer une idée, d'orner un sentiment ; ils vont aux auteurs spirituels, car, précisément, le bel esprit c'est ce qui nous manque.

« Claudel, c'est un son un peu étrange. Ses œuvres sont maintenant très lues. Ne croyez pas que tous ses lecteurs le comprennent et l'aiment ! Au Japon, vous le savez, l'incompréhensible provoque le respect, on admire de parti pris ce qui est obscur, on s'enorgueillit d'absorber, le cœur toujours bien en place, les

plus épaisses nourritures étrangères. Ainsi s'explique la vogue de la philosophie allemande. Je vois bien quels esprits se tournent vers Claudel, les humanitaires, les idéalistes, tous les écrivains affranchis de nos vieilles formes de civilisation, avides de renouvellement, et d'autres, vains de leur pensée, éloignés de l'enseignement oriental de soumission aux choses, et les néo-esthéticiens attirés par des formes d'art étrangères... »

§

Quant aux autres écrivains, les écrivains dédaigneux de toute doctrine esthétique, philosophique et sociale, ils sont aussi en bon nombre. Deux grands noms doivent être cités : MM. Satomi et Shiga.

Le premier, frère cadet de M. Arishima, ce moraliste inquiet dont nous avons précédemment parlé, a quitté de bonne heure les humanitaires, nullement porté à scruter sa conscience. Il obéit à la loi de son être, il s'élança vers les plaisirs des sens. M. Satomi emprunte aux réalités actuelles la nourriture quotidienne de son esprit. Il s'arrête sur les manifestations vulgaires de la vie des cités et choisit dans ce spectacle, gris et triste comme un paysage de banlieue, la chose la plus piquante, la plus curieuse ; il l'analyse, la reconstitue sous une forme artistique, la met sous verre, dans un beau cadre. Maintes fois, cet écrivain eut l'occasion de discourir sur la littérature : « elle est un métier », ne manqua-t-il jamais de souligner. « Il y a des maîtres et des disciples, disait-il récemment, honneur aux maîtres ! » Vivre en beauté, en joie, hors des restrictions et des convenances sociales, c'est, pense-t-il, la meilleure école du littérateur. Il y a trouvé sa maîtrise, qu'il exerce avec l'imperturbabilité d'un esprit libre. Son orgueil lui confère cette sorte d'aristocratisme froid et distant du véritable artiste qui connaît sa puissance de transformation des réalités. S'il croit à quelque chose, ce n'est qu'en sa volonté créatrice, et c'est aussi à la supériorité de ses productions. Quelqu'un me fit cette réflexion : « Il a une clientèle, il la connaît à fond, elle veut quelque chose de chic et de rare, vide d'idées, il la satisfait à merveille. »

M. Shiga est de « **l'école de la vie** », de l'observation des caractères et des mœurs. C'est encore un transfuge du clan humanitaire. Il se montre aujourd'hui détaché de toute foi, travaillant à ses heures, à sa fantaisie, et livrant au public, à de longs

intervalles, des nouvelles composées et écrites sans rêcherche ni affectation. Les plus célèbres sont réunies dans un mince volume sous le titre : *Lueurs dans la Nuit*. Ce sont des études psychologiques sérieuses, attentives de divers types actuels d'un modèle courant. Elles ont souvent une couleur idyllique, elles reflètent quelque chose de nonchalant, de mélancolique. C'est que telle est l'humanité japonaise.

Dans cette « école de la vie », les talents sont multiples et variés. M. Kikoutchi Kan critique doucement, pathétiquement les faiblesses humaines, avec un certain sens théâtral des situations. M. Toyoshima Yoshio introduit dans ses contes psychologiques l'atmosphère morale, comme tiède et moite, qui se dégage de la vie indistincte des êtres et des choses dans les grandes cités japonaises. Il reproduit en coloriste, d'un style limpide, ce que découvre son intelligence claire et nette. La jeunesse aime M. Toyoshima, elle attend beaucoup de lui. Il a de la sagesse.

« Un romancier japonais, me disait-il, n'a pas grand besoin de quitter son pays. Ah ! certes, le Japon a d'étroits horizons, tout y est bien limité, tout y est trop réglé, tout le monde est fait sur le même modèle. Les courtisanes sont banales, sans rien de spontané. Point d'imprévu, l'aventure n'existe pas. Néanmoins, dans cet étroit et monotone champ d'observation il y a de vastes profondeurs de rêve que nous ne nous lasserons jamais d'explorer. L'ambiance tranquille, quiète et tiède, entretient une sentimentalité vivace dans les coins retirés et obscurs de l'âme. Enfin l'écrivain ne saurait se plaindre d'une indigence de nourriture dans un pays où règne le bouddhisme avec ses perspectives spirituelles. Et puis dans une ville modernisée comme Tokyo, il y a tant de contrastes piquants ; et il y a les cirques, les petits théâtres, mille attractions curieuses. Si l'on veut du nouveau, la Chine n'est-elle pas là, tout près ? »

M. Toyoshima a d'autres titres à notre attention. Il est le représentant le plus éclectique de la littérature française ; l'admiration de Villiers de l'Isle-Adam n'exclut pas de l'intérêt pour Henry Bordeaux. En outre, son labeur de traducteur probe, intelligent doit être signalé et devrait être récompensé. Mais M. Toyoshima est un modeste. N'oublions pas qu'il a donné la première traduction directe, fidèle et complète des *Misérables*, jusqu'ici traduite du texte anglais. Quatre gros volumes du plus

bel effort. Il vient également de donner un *Jean-Christophe*, de Romain Rolland, qui, songeons-y bien, fait là-bas aimer la France.

§

Nos amis, les amis des lettres françaises, sont légion. Mais ils sont divisés par des inimitiés de personnes et de coteries. Il est essentiel de ne négliger aucun d'eux. M. Claudel peut beaucoup, plus que quiconque, pour faire l'union. Mais que d'écueils! Croyons bien cependant qu'il saura être en garde contre maints partis pris et contre les inévitables tentatives d'accaparement.

Nos amis, tous nos amis, littéraires et scientifiques, sont notre seule force à l'étranger. On ne saurait assez les soigner. Car devant eux se dressent **nos ennemis**, tout au moins aussi nombreux. Voici l'élucubration de l'un d'eux.

Il est assez admis au Japon que la littérature française a quelque chose de féminin. Une revue de Tokyo généralise ce jugement :

La culture française est féminine. Tout en elle est transparent, limpide. Elle est à l'abri des forces primitives, tumulteuses et barbares qui agitent l'Allemagne.

Et l'auteur, admirateur de cette « barbarie » allemande, énumère les qualités et caractéristiques respectives des tempéraments français et allemand.

D'un côté, le sexe féminin : patience, légèreté, partialité, passivité, conservatisme, versatilité, apathie, superficialité, esprit dégressif, déductif, analytique, action centripète. De l'autre, le sexe masculin : vaillance, calme, générosité, activité, profondeur, naturel, substantialité, esprit progressif, inductif, synthétique, action centrifuge.

Ce plaisant publiciste critique ensuite « la manie française de dénigrer l'adversaire ». Il cite des paroles de Barrès.

Cet écrivain politicien se rendant fréquemment dans le pays rhénan ne craint pas d'affirmer que Goethe est d'esprit français .. En France tout ce qui est bien est qualifié de français ; tout ce qui est mal reçoit la qualification outrageante de boche. On dit aussi que c'est une invention de boche, de tout mouvement rénovateur, de tout ce qui brise avec la routine, de ce qui dénote de l'originalité... L'histoire de France est une suite d'éclats de colère contre la perte d'un prétendu prestige.

Il est heureux que Claudel soit là pour montrer les audaces,

les générosités, la force de conception et d'expression, les « qualités mâles » de notre race!...

ALBERT MAYBON.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Generaloberst Helmuth von Moltke : *Erinnerungen, Briefe, Dokumente 1877-1916*, Stuttgart, « Der kommende Tag ».

Les **Souvenirs** du colonel-général de Moltke étaient attendus avec impatience. Les révélations qu'ils contiennent sur l'intention de Schlieffen d'envahir la Hollande avaient décidé le gouvernement allemand à prier le gouvernement suisse en 1919 d'en interdire la publication. Mais c'est devenu un dogme chez nos voisins que l'Allemagne est si innocente de la guerre que toute publication loyale sur ce sujet ne peut que contribuer à établir qu'il n'y a de coupables que ses ennemis. On a par suite autorisé la publication des *Souvenirs* de Moltke.

Celui-ci venait d'entrer dans l'armée quand la guerre de 1870 éclata. Il combattit à Wissembourg et à Sedan, fit en 1877-78 des études brillantes à l'Académie de guerre de Berlin et entra dans l'état-major. Il devint ensuite aide-de-camp de l'Empereur. Le 21 juillet 1903, faisant en cette qualité le voyage de Norvège, il remarquait qu'on disait de lui « qu'il était le seul sur le bateau envers lequel l'Empereur n'eût pas été grossier ». Le 1er janvier suivant, il fut nommé quartier-maître général adjoint à Schlieffen. Le 18 juin 1904, il constatait « qu'il était difficile d'imaginer des différences de vues plus grandes » que celles existant entre Schlieffen et lui. Il n'en fut pas moins nommé son successeur le 1er janvier 1906. Le chancelier de Bülow avait, semble-t-il, essayé d'empêcher cette nomination, en déclarant, d'une part, que Schlieffen, avec lequel il ne s'entendait pas, commençait à devenir vieux, et d'autre part que Moltke n'accepterait pas. Ce dernier renseignement avait inquiété Guillaume qui dit à Moltke : « J'avais compté que vous accepteriez quand Schlieffen, pour une raison ou une autre, serait forcé de se retirer... On m'a aussi proposé von der Goltz, mais je n'en veux pas, et Beseler, mais je ne le connais pas. Je vous connais et j'ai confiance en vous. Je sais bien que vous êtes trop modeste pour croire que vous êtes à la hauteur de cette place, mais Schlieffen, que j'ai interrogé, me dit qu'il vous a observé depuis un an et

ne peut proposer de meilleur successeur que vous. Feu votre oncle a dit que pour ces fonctions, l'important n'est pas que celui qui en est chargé soit général, mais bien que l'on puisse avoir confiance en lui en toute circonstance, que le caractère est surtout ce qui est mis à l'épreuve à la guerre. J'ai pleine confiance en vous. »

Cette confiance, au point de vue des sentiments, Moltke la méritait. C'était un noble cœur, mais un esprit plus préoccupé de questions philosophiques que de questions militaires. Quelques années auparavant, il avait lu les écrits de Rudolf Steiner et était devenu un adepte de sa doctrine. En général, Moltke était pacifique, mais, comme tous les militaires, croyait devoir se montrer exigeant. Le 19 août 1911, il écrira au sujet de l'affaire d'Agadir : « Si nous ne nous décidons pas à une mise en demeure énergique et si nous ne sommes pas prêts à la soutenir par l'épée, je désespère de l'avenir du peuple allemand. » L'année suivante, il écrira d'un Anglais visité par Guillaume II : « C'est un vieux Monsieur qui propage cette idée folle de la paix universelle. » Aussi, lors de la crise de juillet 1914, Moltke ne vit-il dans l'intervention de la Russie « qu'une mise en scène adroite ». L'Allemagne, suivant lui, « ne voulait pas cette guerre effroyable qui devait détruire la civilisation de presque toute l'Europe pour des siècles », mais « ne pouvait pas abandonner son allié au moment où il combattait pour l'existence » (28 juillet). De plus, il se croyait sûr de l'Italie qui avait promis d'envoyer sur le Rhin 2 div. de cavalerie et 3 corps d'armée ; le g. Zuccari qui devait les commander était même venu s'entendre avec Moltke à Berlin. Ce dernier « considérait d'ailleurs comme une erreur l'espoir de la diplomatie allemande d'arriver à de bons rapports avec l'Angleterre... Celle-ci a toujours su couvrir ses actes égoïstes du manteau de la moralité. Elle prétexta la violation de la neutralité belge pour nous déclarer la guerre. Serait-elle intervenue aussitôt dans la guerre si cette intervention n'avait pas eu lieu ? Peut-être. En tout cas, elle y aurait pris part dès que la France aurait été en danger d'être vaincue ». Il n'y avait donc pas lieu d'éviter de violer la neutralité de la Belgique pour obtenir la neutralité de l'Angleterre. Cette violation avait déjà été projetée par Schlieffen. « *Il voulait même*, écrit Moltke, *faire passer l'aile droite de l'armée allemande par le sud de la Hollande*. J'ai changé cela

pour ne pas ajouter les Pays-Bas à nos ennemis et j'ai préféré me charger des grandes difficultés techniques qu'entraînait le passage de notre armée entre le Limbourg et Aix-la-Chapelle. Pour y réussir, il fallait prendre Liége par un coup de main... »

« Maintes fois on s'est demandé dans l'état-major s'il ne vaudrait pas mieux rester sur la défensive. On a toujours conclu en sens inverse pour pouvoir porter la guerre aussitôt que possible en pays ennemi. »

Le 1er août, l'Empereur signa au Château l'ordre de mobilisation. Moltke retournait à l'État-Major quand il reçut l'ordre de revenir au Château. Il y trouva, outre l'Empereur, le Chancelier, le ministre de la Guerre et quelques autres personnages. Ils étaient joyeux : le télégramme de Lichnowsky annonçant que l'Angleterre se porterait garante de notre neutralité si l'Allemagne ne nous attaquait pas, venait d'arriver. Guillaume dit à Moltke : « Ainsi, nous faisons simplement marcher toute l'armée vers l'Est. » Moltke objecta que c'était impossible, les approvisionnements ayant été préparés ailleurs. « Votre oncle ne m'eût pas répondu cela », répliqua le Kaiser. Moltke demanda au moins l'occupation de Toul et de Verdun comme garantie. Ce fut refusé comme marque de défiance envers l'Angleterre. La marche en avant devant commencer par l'occupation du Luxembourg, le Chancelier déclara qu'il fallait l'empêcher. Moltke s'y refusa. L'Empereur se tournant alors vers l'aide de camp de service lui ordonna d'en télégraphier l'ordre. « Il me semblait que mon cœur se brisait », dit Moltke. Malgré ses objurgations, l'Empereur maintint sa décision. Moltke retourna chez lui désespéré. A 11 heures du soir, il fut rappelé au Château. « Vous pouvez faire ce que vous voulez, lui dit le Kaiser. La dépêche Lichnowsky était l'expression d'un malentendu. »

Le coup de main contre Liége eut lieu le 5 août. Le soir on apprit qu'il semblait avoir échoué. Moltke dut l'annoncer au Kaiser. « Je m'y attendais bien, dit celui-ci. Et votre entrée en Belgique m'a mis en guerre avec l'Angleterre. » Le lendemain, on apprit que la ville était prise et Moltke fut embrassé.

A la fin de la bataille de la Marne, « la 2e armée dut replier son aile droite. La 1re armée dut être ramenée en arrière. La situation devint critique. Moltke alla voir les commandements d'armée. Il était à la 4e, quand arriva un sans fil de la 2e annonçant

que des forces françaises considérables s'avançaient de l'est contre la 3e armée. Moltke désirait laisser la 3e armée en place, comme aussi la 4e et la 5e. Quand il arriva à la 3e, Hausen lui déclara qu'il ne pouvait plus tenir, ses troupes étant épuisées. Moltke fut forcé de la ramener sur une ligne plus courte, ce qui entraîna aussi le recul de la 4e et de la 5e. Il avait dû prendre cette résolution pénible sans demander le consentement de l'Empereur... mais il prévoyait une catastrophe si l'armée ne reculait pas. Il revint à Luxembourg dans la nuit à 3 heures. Le 13 septembre, il annonça à l'Empereur les ordres qu'il avait donnés. Celui-ci ne l'en blâma pas, mais ne parut pas convaincu de la nécessité du recul. « Je dois avouer, dit Moltke, que mes nerfs étaient très déprimés et que je puis avoir donné l'impression que j'étais malade. » Le 14 au matin, Lyncker vint lui dire de la part de l'Empereur qu'il était trop malade pour diriger plus longtemps les opérations, qu'il devait retourner à Berlin et que Falkenhayn lui succéderait ». Simultanément le premier quartier-maître von Stein était déplacé. Moltke alla voir Falkenhayn qui fut fort surpris. Finalement, il fut convenu que Moltke resterait *pro forma* pour éviter la mauvaise impression que son départ eût produite. Son martyre commençait. Après la capitulation d'Anvers, il tomba malade et put enfin s'éloigner. Le 3 novembre, on se décida à annoncer que Falkenhayn lui était donné pour successeur.

Moltke se rétablit vite. En janvier 1915, il envoya à l'Empereur mémoire sur mémoire pour dénoncer Falkenhayn, que « ni son caractère, ni sa capacité » ne désignaient comme premier conseiller militaire de l'Empereur. Le Kaiser n'en tint aucun compte. Moltke était d'ailleurs alors devenu un partisan acharné du plan inverse de celui qu'il avait suivi : il préconisait avec ferveur la défensive à l'ouest et l'offensive en Pologne.

Le 18 juin 1916, Moltke venait de prononcer un discours aux funérailles de von der Goltz quand il mourut d'apoplexie cardiaque.

ÉMILE LALOY.

OUVRAGES SUR LA GUERRE

Raymond Recouly : *Les Heures tragiques d'avant guerre*. La Renaissance du Livre.

En journaliste qui sait son métier, M. Raymond Recouly,

voulant faire revivre **Les Heures tragiques d'avant guerre**, a interviouvé (je propose d'écrire dorénavant ainsi ce mot puisqu'il vient d'être naturalisé par l'Académie française) quelques-uns des principaux acteurs de la crise et c'est ainsi que nous assistons, tour à tour, à la frénésie brutale de Berlin avec M. Jules Cambon, à l'angoisse soudaine de Bruxelles avec M. de Gaiffier d'Hestroy, à la volonté grandissante de Londres avec M. Paul Cambon, à l'héroïsme calme de Paris avec M. Messimy, etc. D'autres chapitres sont consacrés à l'entrée en guerre de la Roumanie et de l'Italie. Peut-être dans un volume complémentaire l'auteur nous dira-t-il, de même, ce qui se passa au moment décisif au Japon, au Portugal et ailleurs; un interviou de M. Jusserand en particulier sur l'entrée en guerre des Etats-Unis serait bien précieux.

Mais sans en rien nier l'intérêt des autres semaines, c'est surtout celle du 23 juillet (date de l'ultimatum à la Serbie) au 31 (date de l'ultimatum à la Russie) qui retiendra sans fin l'attention des historiens. En ces quelques jours, les événements se sont précipités avec une telle violence, avec une telle âpreté, avec un tel enchaînement irrésistible qu'on se demande comme il peut y avoir encore des gens, en dehors des kaiséristes allemands et de leurs complices bien entendu, pour mettre en doute l'implacable volonté de guerre des empires centraux. Il y en a toutefois, et j'ai eu, ici même, l'occasion de parler de livres qu'on est en droit de qualifier d'odieux (*Mercure* 15 octobre, p. 544, décembre p. 546). L'embrasement du monde a découlé fatidiquement de cet ultimatum à la Serbie qui est l'œuvre conjuguée des deux Kaisers (les annotations de Guillaume II sur les dépêches de son ambassadeur à Vienne, M. de Tchirschky, le prouvent de façon évidente). Le seul point encore douteux est de savoir si la volonté de guerre de Guillaume II était alors relativement récente, comme le pense M. Jules Cambon, ou très ancienne comme j'ai essayé de l'établir dans un volume spécial.

Cette volonté de guerre s'explique d'ailleurs par la conviction absolue qu'avait le Kaiser de pouvoir écraser Français, Russes et Belges, et même Anglais par-dessus le marché.

Il lui est arrivé, ce qui était arrivé à Napoléon avant sa campagne de Russie, de si bien préparer la guerre et de tant se complaire dans l'orgueilleuse admiration de ses forces qu'il a fini par

sous-estimer celles de ses adversaires. Il nous croyait débilités jusqu'aux moelles par le virus défaitiste, comme les Russes corrompus jusqu'aux os par la folie bolcheviste bien antérieure à l'explosion de 1917, comme les Belges voués à l'épouvante et les Anglais résignés à toutes les lâchetés, et peut être ne s'est-il pas trompé de beaucoup; qui sait ce que nous tous nous aurions fait en juillet 1914, si Caillaux avait été encore au pouvoir, et si Lloyd George avait été dans l'opposition au lieu d'être dans le cabinet, et si Raspoutine avait eu sur le Tsar et la Tsarine l'influence qu'il acquit un peu plus tard, etc.? Cette foi dans la victoire de son armée était si profonde chez le Kaiser qu'on peut très bien admettre qu'il s'attendait et à ne pas être soutenu par l'Italie et à nous voir soutenir par l'Angleterre, mais «la petite méprisable armée anglaise» lui semblait si peu de chose et les forces italiennes lui paraissaient si négligeables! Avec sa supériorité écrasante en avions, en mitrailleuses, en canons lourds de campagne et en monstrueux mortiers de siège, avec aussi la minutieuse, l'indépassable préparation au combat de ses troupes de choc (nous en sûmes quelque chose à Morhange et à Charleroi) le Kaiser pouvait se croire sûr, absolument sûr de vaincre!

C'est pour cela qu'il ne s'est pas mis en grand frais diplomatiques. Il lui suffisait d'être d'accord avec l'Autriche. Pour le reste, il valait même mieux que ses ambassadeurs ne fussent pas dans le secret, et en effet il semble bien que ni M. de Schœn à Paris, ni le prince Lichnowski à Londres, ni M. de Below à Bruxelles, ni M. de Pourtalès è Saint-Pétersbourg, ni même, ce qui est plus étonnant, M. de Tchirschky à Vienne ne savaient exactement ce qui se préparait; tout cela avait son bon côté, la sincérité de l'angoisse de M. de Pourtalès apportant l'ultimatum au Tsar pouvait faire croire à celle de son maître! Mais la fièvre ou la stupeur de tous ces personnages chamarrés ne prouvent ni que la diplomatie allemande était aussi médiocre qu'on l'a dit, ni que son grand chef ne savait pas parfaitement ce qu'il voulait.

Le livre de M. Recouly apporte, en particulier, des renseignements précieux sur l'entrée en guerre de la Roumanie. Ici comme en d'autres pays c'est la volonté nationale qui a forcé la main au souverain; le vieux roi Carol, soit par crainte de l'Allemagne dont il ne pouvait admettre la défaite, soit par ce sentiment de solidarité monarchique dont le Kaiser savait si bien jouer et qui

lui avait permis, une dizaine d'années auparavant, de presque briser l'alliance franco-russe, avait cru faire preuve de bon Roumain en s'engageant personnellement avec Guillaume II, et son gouvernement eut fort à faire pour maintenir la neutralité au grand conseil; comme il était loyal, il s'inclina, tandis que son confrère le roi Constantin sophistiquait et violentait la même volonté nationale chez son peuple; si tous ces pays balkaniques avaient été des républiques, la guerre eût fini bien plus tôt, la Bulgarie elle-même n'a été entraînée dans le camp austro-allemand que par son roi.

En repassant dans son esprit ces *Heures tragiques*, on frissonne en pensant au danger que nous avons couru; comme il s'en est fallu de peu que nous fussions écrasés, et quel serait aujourd'hui encore notre sort si nous l'avions été! Ce n'est pas une occupation édulcorée comme celle de la Ruhr que nous devrions subir. Mais, par contre, quelles doivent être la rage et la fureur des Allemands à l'idée qu'ils ont passé si près de la victoire? Hélas, tant que cet état d'esprit exacerbé subsistera, une réconciliation des deux peuples sera bien difficile!

HENRI MAZEL.

A L'ÉTRANGER

Belgique.

La politique belge et la Ruhr. — Au cours de ma dernière chronique, une malencontreuse coquille a trahi ma pensée et je me dois de rectifier. En parlant des fauteurs du coup de Lophem, sur qui pèse une responsabilité si lourde, j'entendais écrire qu'ils constituaient une vile camarilla et non pas une vile canaille. Il s'agissait donc d'une faute d'impression et qui déformait mon sentiment. Les anciens ministres du coup de Lophem ne sont pas, pris individuellement, de malhonnêtes gens, mais la manœuvre de camouflage éhonté qui les porta au pouvoir ne restera pas moins l'acte politique le plus vil qui ait été commis en Belgique depuis 1830.

On sait que, sauf M. Jaspar, tous les profiteurs du coup de Lophem ont dû abandonner le pouvoir. Ils y étaient demeurés toutefois un temps suffisant pour causer des désastres difficiles à réparer. Sur le terrain financier, ils avaient commis l'odieuse suren-

chère de la reprise des marks au cours d'un franc vingt-cinq, c'est-à-dire que leur bizarre gouvernement avait alloué une prime d'environ deux milliards de marks-or au trafic avec l'ennemi et aux agents qui avaient introduit frauduleusement dans le pays, aussitôt après l'armistice, des quantités considérables de monnaie allemande déjà très dépréciée. Sur le terrain social, ils avaient également surenchéri, au détriment de la production nationale, notamment en matière de chômage et de la réglementation des heures de travail. En France, la loi des huit heures n'existe, il faut bien en convenir, que sur le papier, tant abondent les dérogations; en Allemagne, les heures supplémentaires de travail sont considérées comme l'accomplissement d'un haut devoir civique. Cependant, dans la petite Belgique qui, proportionnellement à sa population, occupait avant la guerre le premier rang des nations productrices du monde et devait sa brillante prospérité à ses facultés d'exportation, le relèvement industriel et économique est actuellement miné par les tracasseries de tout ordre qu'on impose aux chefs d'industrie. Sur le terrain linguistique, la surenchère continue à dépasser toutes les bornes en ce sens qu'elle permet à des factieux de défendre librement le plan de pannéerlandisme qu'avait forgé le gouverneur général allemand d'occupation baron von Bissing pour démembrer notre pays et dresser les Flamands contre les Wallons.

Sur le terrain international, ces errements eurent de terribles répercussions. Elles s'expliquaient par le fait que M. Jaspar (futur vicomte de Lophem, ainsi que l'appellent déjà certains facétieux) détenait le portefeuille des Affaires étrangères. Or, le futur vicomte de Lophem, petit homme à certains égards, et dont le haut toupet frisé semble être le symbole même de l'outrecuidance arriviste, occupe toujours un poste d'où il embrouille nos meilleurs intérêts nationaux. Personnellement, j'aurais les motifs les plus valables pour ne point lui être désagréable, car nos familles étaient amies d'ancienne date et je ne puis me défendre d'un sentiment d'estime et d'admiration pour les qualités de travail, de ténacité qui faisaient de lui un des meilleurs avocats bruxellois. Mais que n'est-il resté au barreau ? Pourquoi a-t-il cédé aux instances du financier Francqui qui voulait à tout prix en faire un polichinelle politique dont il tiendrait les ficelles ? Pourquoi, dans le moment le plus troublé de notre histoire, M. Jaspar a-t-il accepté des

responsabilités qui dépassent sa taille, sa formation, ses facultés, son expérience ? Que n'a-t-il su se garder, cet homme intelligent dans sa partie, de la griserie des honneurs idoines à de simples parvenus ? C'est après la conférence de Boulogne qu'il fut atteint de sa première crise de mégalomanie lorsqu'il déclara qu'il s'était arrangé de manière à ne jamais laisser MM. Millerand et Lloyd George en tête à tête de manière à les empêcher de faire des bêtises. Un spirituel journal bruxellois le *Pourquoi pas?* l'a averti alors qu'il menaçait de verser dans le ridicule ? Que n'a-t-il entendu cet avertissement bien intentionné? Ensuite, à Londres, sa conviction que la foule le prenait pour Lloyd Georges! Puis ses réceptions de Gênes ! Et la puérile vanité avec laquelle ses familiers de Bruxelles rapportent ses soi-disant hauts faits et gestes ! Et la manière cavalière dont il traite les représentants diplomatiques de la Belgique à l'étranger, jusqu'à leur supprimer dans ses communications et instructions leurs plus authentiques titres nobiliaires. De la part de l'aspirant vicomte de Lophem, comme tout cela est vain et situe mesquinement son esprit !

Assurément, le voyage pour le moins officieux de M. Loucheur à Londres n'a pas été pour plaire à l'opinion belge ni non plus sans l'inquiéter. Car M. Loucheur ne nous est pas très sympathique. C'est sur son initiative que faillit naguère être remis en question le droit de priorité belge aux réparations consacré par le traité de Versailles. Une ombre plana de son fait sur l'amitié franco-belge. Il y eut chez nous de sincères amis de la France qui souffrirent d'autant plus de ce geste de M. Loucheur, alors ministre de la République, qu'ils se rendaient parfaitement compte en leur for intérieur que ce geste n'était pas un geste français... Ah ! la malheureuse intrusion de brasseurs d'affaires comme M. Loucheur en France et comme M. Francqui en Belgique dans des questions d'Etat, d'intérêt national, qui relèvent d'un ordre si éminemment supérieur à leurs habituelles préoccupations personnelles de finances et d'affaires !

Seulement, il faut être équitable. S'il y a le cas Loucheur, le cas de M. Jaspar et de son voyage à Milan existe également. A quels mobiles le vicomte de Lophem (c'est de M. Jaspar qu'il s'agit) a-t-il cédé en allant conférer avec M. Mussolini ? Les farceurs de chez nous disent qu'il a suivi l'exemple des modistes de Bruxelles qui vont chercher des modèles hors-frontière. Ces

farceurs font preuve d'une psychologie assez juste : M. Jaspar qui a joué pendant un temps relativement court un certain nombre de rôles assez contradictoires serait assez homme à se maquiller en Mussolini brabançon si l'occasion s'y prêtait... Mais, plaisanterie à part, pourquoi M. Henri Jaspar vicomte de Lophem et ministre des Affaires étrangères, prendrait-il la liberté d'aller conférer seul à seul avec le chef responsable du gouvernement italien alors qu'il semble contester le droit à M. Loucheur, actuellement simple député français et sans responsabilité gouvernementale, d'aller sonder l'opinion anglaise ? La mégalomanie est un défaut très grave, voire une tare rédhibitoire chez le ministre des Affaires étrangères d'un petit pays comme le nôtre.

Il ne faut pas oublier non plus que M. Jaspar est mal qualifié pour parler de l'occupation de la Ruhr, des gages positifs qu'il est de l'intérêt belge et de l'intérêt français de prendre sur l'Allemagne. Rappelons-nous, en effet, que ses interventions répétées, conjuguées avec celles de MM. Briand et Lloyd George, retardèrent la saisie par l'Entente de ces gages positifs. Malgré l'occupation de la Ruhr dont il était l'adversaire, M. Jaspar est resté ministre des Affaires étrangères parce qu'il tient plus à sa situation qu'à ses convictions. Les circonstances l'obligent à une politique qui n'est point la sienne. Il détient par ses fonctions le pouvoir exécutif belge en matière extérieure. La confiance que l'on fait à un agent d'exécution est conditionnée par la foi que cet agent lui-même place en sa fonction. Or, le chef socialiste M. Vandervelde a solennellement affirmé que M. Jaspar agissait à contrecœur dans la Ruhr et ne nourrissait, tout comme Lloyd George, aucune confiance dans l'opération. MM. Vandervelde et Jaspar marchaient toujours la main dans la main dans le premier ministère issu de Lophem (ils furent notamment d'accord pour s'opposer au transport par la Belgique des munitions destinées à sauver la Pologne de l'agression bolchevik). M. Jaspar n'a jamais démenti le sentiment que lui prêtait M. Vandervelde. En outre, la discussion de la flamandisation, c'est-à-dire de la germanisation de l'Université française de Gand, a attesté que M. Jaspar n'hésitait pas à voter sans vergogne contre ses convictions quand l'intérêt de sa situation personnelle semblait le lui commander.

Les partisans belges de l'amitié franco-belge ont de sérieuses raisons pour redouter le maintien au pouvoir du vicomte de Lo-

phem au cours de la crise actuelle et de ses conséquences. En soi, son attitude pendant les conversations de Paris a semblé parfaite, mais M. Jaspar change, trop souvent, ses attitudes pour que l'on puisse se faire à l'une d'elles. Heureusement, derrière M. Jaspar, il y a le Roi, M. Theunis et le sentiment national.

GUSTAVE FUSS-AMORÉ.

§

Pays Baltiques.

UN COUP D'ŒIL D'ENSEMBLE. — La Lettonie, l'Esthonie et la Lithuanie se sont fondées sur le territoire des anciennes provinces russes d'Esthlande, de Livonie, de Courlande et de Lithuanie. A la suite des traités conclus par les républiques baltiques avec le gouvernement bolchevik, les districts des départements limitrophes russes y ont été adjoints : à savoir les districts des gouvernements de Pskoff, de Vitebsk, de Vilna, de Grodno et de Souvalki. Il en résulte que la superficie de la Lettonie est de 6.200.000 hectares ou environ 65.000 kilomètres carrés, celle de la Lithuanie d'environ 33.000 kilomètres carrés et celle de l'Esthonie de 47.750 kilomètres carrés.

La densité de la population dans les provinces baltiques était plus grande que dans l'ancien Empire Russe. La Grande Guerre, la guerre avec les bolcheviks et la guerre civile qui s'en est suivie ont modifié beaucoup cette densité. La Lettonie compte actuellement presque deux millions d'habitants (avant la guerre elle en comptait environ deux millions et demi), l'Esthonie 1.106,476 et la Lithuanie 2.622.800. Ce dernier pays ayant moins souffert des opérations militaires a la population la plus concentrée.

La population des Etats Baltiques se compose de représentants de différentes nationalités : en Lettonie habitent depuis des siècles des Lettons et des Allemands auxquels se sont ajoutés, lors de la conquête du pays par les Russes, des Russes, des Juifs et des Polonais. Les mêmes populations habitent les deux autres Etats dans des proportions variées. La nationalité dominante l'emporte sur toutes les autres. La statistique lettonne officielle compte 90 o/o de Lettons, celle de la Lithuanie 70 o/o de Lithuaniens, etc. En réalité les chiffres sont moindres, la quantité des allogènes est comparativement beaucoup plus sensible et le mouvement de rapatriement dans tous ces pays des réfugiés qui se trouvent en Russie Soviétique ne s'est pas encore achevé. De nombreuses

expulsions en masse ont eu lieu dans ces contrées pendant la Grande Guerre. Les autorités militaires russes expulsaient sans pitié les habitants des villages et même des villes, surtout les Juifs. Les traités de paix avec le gouvernement bolchevik une fois signés, les malheureux expulsés ont commencé à rentrer dans leurs pays respectifs. Or depuis un certain temps, surtout en Lettonie, les autorités font des difficultés à la rentrée des Juifs.

La formation des Etats baltiques date de l'année 1918. Le 24 février de cette année, le Congrès du Peuple Esthonien a proclamé l'indépendance de l'Esthonie. Celle de la Lettonie a été promulguée au mois de novembre de la même année par le Conseil national letton et l'indépendance de la Lithuanie a été octroyée par les Allemands qui, en leur qualité d'occupants du pays, ont permis aux Lithuaniens de convoquer à Vilna un Congrès national qui a élu un gouvernement lithuanien provisoire. La naissance de ces Etats fut difficile et douloureuse. Les nouvelles occupations allemandes, l'invasion par les bolcheviks et les tentatives de coups d'Etat organisées par des réactionnaires du pays, qui agissaient en connivence avec les Allemands, ont causé beaucoup de mal aux jeunes républiques. Les représentants des gouvernements devaient s'enfuir et se cacher durant ces périodes de nouvelles oppressions, la population menait une guerre de guerilla contre les envahisseurs et les usurpateurs. L'Esthonie fut la première qui put s'en débarrasser. Les élections à la Constituante y eurent lieu le 5-7 avril 1919. Celle de la Lettonie et de la Lithuanie eurent lieu un an plus tard, au printemps de l'année 1920. Ce sont les classes moyennes et principalement les intellectuels qui ont conquis l'indépendance nationale. Sous le régime tsariste, les provinces baltiques se trouvaient sous le joug des barons allemands qui, sans participer personnellement aux affaires de l'Etat, influençaient toute l'administration locale et la dirigeaient. Le développement national letton et esthonien fut étouffé, la littérature nationale persécutée, les professions libres accaparées par les Allemands. Les Lettons et les Esthoniens cultivés étaient forcés de s'expatrier et d'aller s'installer en Russie. Dans l'exil, ils se rapprochaient des intellectuels russes dont l'influence sur eux était des plus fécondes.

Privée de la possibilité de s'adonner à l'activité politique, l'élite lettonne et esthonienne déployait ses forces dans le domaine de

l'enseignement, des arts nationaux et de la coopération économique. On comptait avant la guerre, en Lettonie, 2.223 sociétés de propagation de l'enseignement, de coopération économique et d'agriculture. Le nombre des sociétés de crédit populaire, des coopératives de consommation et de production et des banques populaires montait en Esthonie, à la même époque, à un millier. Les chorales furent un autre moyen non moins efficace de rassemblement des forces nationales. Il y a 25 ans, leur nombre, en Esthonie, atteignait 800 avec plus de 12.000 exécutants.

Il était défendu aux Lithuaniens, jusqu'à l'année 1904, d'imprimer des livres dans leur langue natale. On imprimait ceux-ci en Prusse Orientale et en Amérique où de nombreux Lithuaniens avaient émigré et on transportait secrètement cette littérature en Lithuanie. Malgré toutes les représailles administratives, les parents apprenaient clandestinement à leurs enfants la langue maternelle. A peine dix ans s'étaient-ils écoulés depuis l'abrogation de la défense, qu'en 1914, on comptait déjà, en Lithuanie, 25 publications lithuaniennes périodiques.

Si les patriotes lettons et esthoniens avaient à contrecarrer l'influence d'assimilation des barons allemands, ceux de la Lithuanie avaient à combattre la domination civilisatrice des gros propriétaires fonciers polonais.

L'époque de l'administration russe corrompue et corruptrice et de la domination allemande et polonaise hautaine et méprisante s'est achevée, il faut l'espérer, pour toujours. Mais les traces en sont restées. Les siècles de servitude sont pour quelque chose dans l'épanouissement du chauvinisme farouche qui sévit maintenant presque partout dans les Etats Baltiques.

Leur indépendance nationale est acquise et reconnue presque par tous les Etats civilisés. Cependant le danger de l'oppression subsiste toujours. L'Esthonie et la Lettonie, dont la situation sur le littoral et les ports maritimes sont une cause de tentation pour la Russie, se voient continuellement menacées par cette dernière. Les barons allemands enfuis à Berlin ne cessent de comploter contre les peuples qui ont su renverser leur domination.

Le différend polono-lithuanien est trop connu par tout le monde pour qu'il soit nécessaire de le souligner. Là, ce ne sont plus la Russie et l'Allemagne qui menacent l'existence de la Lithuanie, mais la Pologne. Une coordination de l'action dans le domaine de

la politique internationale, une union étroite et sincère entre les pays baltiques auraient pu être de la plus grande efficacité dans les conditions actuelles. Les rapports avec les Etats avoisinants rendent cette entente presque impossible. La Lithuanie ayant peur de la Pologne se laisse entraîner involontairement dans l'orbite de la politique extérieure de l'Allemagne qui est une ennemie éternelle de la Lettonie. L'Esthonie craignant l'envahissement des bolcheviks penche vers l'union avec la Finlande dont la concurrence économique sur la mer Baltique si modeste qu'elle soit porte ombrage à la Lettonie. En ce qui concerne la Pologne, les dispositions de ces deux républiques ne sont, elles non plus, pas les mêmes. L'Esthonie agréerait bien volontiers à l'idée d'une entente baltique dont la Pologne ferait partie, tandis qu'un rapprochement avec cette dernière serait plutôt mal vu en Lettonie qui a des frontières communes avec la Pologne et une population polonaise dans les districts limitrophes.

BALTICUS.

§

Russie.

LA PROPHÉTIE D'UN MINISTRE DE NICOLAS II. — Une revue bolcheviste vient de publier le texte complet d'un mémorandum confidentiel qui a été présenté, en février 1914, à Nicolas II, par Pierre Dournovo, membre du Conseil d'Empire et ancien ministre de l'Intérieur.

Dournovo passait pour un représentant du courant germanophile en Russie et on avait beaucoup parlé de son mémorandum, mais la teneur exacte n'était pas connue jusqu'ici. Et c'est pour la première fois que le texte russe de ce document est porté à la connaissance du public.

Le mémorandum de Dournovo présente un intérêt peu ordinaire, parce qu'on y trouve des prévisions d'événements qui rentrent dans la catégorie des vraies prophéties historiques. Un journal russe (*Dni*, du 1er avril 1923) écrit à ce propos ce qui suit :

Quand on lit ces pages, il semble parfois qu'on ait affaire à un apocryphe. Il est absolument impossible de comprendre comment ce fonctionnaire de police qui ne passait pas pour un aigle même dans les milieux de la bureaucratie tsariste, a pu, avec une précision aussi étonnante et avec une pareille assurance, prédire des événements d'une envergure

historique gigantesque. Les prophéties du mémorandum de Dournovo laissent loin derrière elles les plus célèbres prévisions historiques : celles de Mirabeau, de Schiller, de Berck et de Bismark.

La situation générale dans l'Europe d'avant la guerre apparaît à Dournovo surtout comme une rivalité anglo-allemande.

Cette rivalité entre l'Angleterre et l'Allemagne, écrit-il, doit nécessairement aboutir à une lutte armée entre ces deux pays, lutte dont l'issue sera, probablement, fatale pour le vaincu. Les intérêts de ces deux Etats sont trop incompatibles et leur coexistence impérialiste simultanée apparaîtra, tôt ou tard, comme impossible.

Dournovo avait prévu que le conflit guerrier devait se généraliser :

Le conflit militaire qui résultera de la rivalité anglo-allemande ne pourra aucunement se réduire à un duel entre l'Angleterre et l'Allemagne. Leurs forces sont trop inégales pour cela et en même temps elles ne sont pas assez vulnérables, l'une à l'égard de l'autre. L'Allemagne peut provoquer une révolte aux Indes et dans l'Afrique du sud et une insurrection particulièrement dangereuse en Irlande, paralyser au moyen de la piraterie et, peut-être, aussi au moyen d'une guerre sous-marine, le commerce maritime de l'Angleterre et créer à celui-ci des difficultés de ravitaillement ; mais malgré toute la hardiesse des chefs militaires allemands, il est peu probable qu'ils risqueront une descente en Angleterre, sauf au cas où une occurrence heureuse leur permettrait d'anéantir ou d'affaiblir considérablement sa flotte de guerre, et ce sera tout. Mais par de tels moyens on ne peut pas acculer l'ennemi à la paix. Il est donc hors de doute que l'Angleterre s'efforcera de recourir au moyen qu'elle a déjà employé plus d'une fois, et ne se décidera à une action armée que si elle peut s'assurer la participation, à côté d'elle, de puissances plus fortes au point de vue stratégique. Et comme l'Allemagne, à son tour, ne restera pas, bien entendu, isolée, la future guerre anglo allemande se transformera en un choc armé entre deux groupes de puissances, dont l'un d'orientation allemande et l'autre d'orientation anglaise.

Les groupements principaux que produira la prochaine guerre sont faciles à prévoir : ce sont la Russie, la France et l'Angleterre, d'un côté, l'Allemagne, l'Autriche et la Turquie, de l'autre.

Quant à l'attitude des autres Etats devant le conflit, Dournovo la peint en ces termes :

Il est plus que probable que d'autres puissances seront entraînées dans

le conflit, suivant les circonstances dans lesquelles la guerre éclatera. Mais quelle que soit la cause immédiate de la guerre, — un nouveau choc des intérêts qui s'opposent dans les Balkans ou un incident colonial dans le genre de celui d'Algésiras, le groupement principal restera le même. L'Italie, si elle comprend bien ses intérêts, ne se rangera pas du côté de l'Allemagne. Les causes d'ordre économique et politique la poussent vers un élargissement de son territoire. Cet élargissement ne peut être réalisé que sur le compte de l'Autriche d'un côté et de la Turquie de l'autre. Il est donc naturel que l'Italie n'aille pas du côté de ceux qui veulent protéger l'intégralité territoriale des Etats au détriment desquels elle voudrait réaliser ses aspirations ; la possibilité ne serait même pas exclue d'une action de l'Italie à côté de la coalition anti-germanique, si la bonne chance paraissait se dessiner en faveur de cette coalition. A ce point de vue, la position de l'Italie coïncide avec la position éventuelle de la Roumanie... Quant aux autres Etats balkaniques, la Serbie et le Monténégro appuieront, sans doute, la partie hostile à l'Autriche tandis que la Bulgarie et l'Albanie appuieront la partie hostile à la Serbie. La Grèce, de toute probabilité, restera neutre ou agira contre la Turquie, mais seulement lorsque l'issue du conflit sera plus ou moins évidente.

En ce qui concerne la Russie, son rôle est défini par Dournovo de la façon suivante:

Le plus lourd fardeau de la guerre, c'est nous qui le porterons... Mais nous aurons contre nous divers facteurs défavorables.

Du nombre de ces facteurs Dournovo exclut, d'avance, les complications en Extrême-Orient, parce que, dit-il,

l'Amérique et le Japon, la première par la force même des choses, le second, à cause de son orientation politique d'aujourd'hui, sont hostiles à l'Allemagne et on ne doit pas craindre leur collaboration avec cette dernière puissance. D'autre part, la guerre, indépendamment de son issue même, affaiblira la Russie et fixera son attention sur l'Occident, ce qui répond, bien entendu, aux intérêts japonais et américains.

Mais tout en étant tranquille pour ce qui concerne l'Extrême-Orient, Dournovo craint une explosion des sentiments anti-russes parmi les musulmans du Caucase et du Turkestan, une hostilité de la part de la Perse et « de très désagréables complications en Pologne et en Finlande ».

En ce qui concerne plus particulièrement la Pologne, il faut croire, a dit Dournovo, que pendant la guerre nous ne pourrons pas la garder en notre possession... et l'influence de nos alliés peut nous acculer à

de tels gestes dans nos rapports avec la Pologne qu'ils soient plus dangereux pour nous que n'importe quelle révolte polonaise.

A la question de savoir si la Russie est prête à la guerre européenne, Dournovo donne, sans hésitations, une réponse négative.

Il constate, en premier lieu, « l'insuffisance des réserves de munitions » et la « médiocre productivité des usines en Russie ». Ne pouvant pas suppléer à cette insuffisance par ses propres moyens, le Russe ne pourra non plus y suppléer par une importation de l'étranger des produits qui lui manqueront; parce que la Mer Baltique et la Mer Noire seront fermées.

Nous ne possédons pas en quantité suffisante de l'artillerie lourde dont l'importance est prouvée par l'expérience de la guerre russo-japonaise. Nous avons trop peu de mitrailleuses. L'organisation de notre système de forteresses n'a presque pas commencé et même la protection de l'accès de la capitale,— la forteresse de Reval, — n'est pas encore achevée. Le réseau des chemins de fer stratégiques n'est pas suffisant et nous ne possédons en matériel roulant que ce qui peut suffire, peut-être, à un mouvement ordinaire, mais qui ne répond point aux besoins colossaux que nous aurions à satisfaire au cas d'une guerre européenne. Enfin il ne faut pas oublier que dans la guerre qui vient lutteront les nations les plus civilisées et les mieux outillées au point de vue technique. L'état arriéré de notre industrie ne nous assurera pas de conditions favorables pour que nous puissions profiter de la technique nouvelle.

Comme résultat de cette situation, Dournovo prévoit des événements révolutionnaires en Russie.

La Russie présente un terrain particulièrement favorable à des secousses sociales, parce qu'en Russie les masses populaires professent les principes d'un socialisme inconscient. Dans notre société existent bien des tendances d'opposition politique, mais elles sont aussi peu conscientes que le socialisme des larges couches de la population. Une révolution politique en Russie est impossible et tout mouvement révolutionnaire dégénérera en un mouvement socialiste. Notre opposition politique ne s'appuie sur rien, elle n'est pas soutenue par le peuple qui ne fait aucune distinction entre un fonctionnaire et un intellectuel.

Développant cette pensée, Dournovo écrit:

Le paysan russe ne rêve qu'à prendre la terre d'autrui, sans la payer ; l'ouvrier ne pense qu'à s'emparer du capital et des bénéfices du patron ; leurs aspirations ne vont pas plus loin. Et si l'on dissémine largement ces

mots d'ordre parmi la population, si le pouvoir gouvernemental tolère une agitation pareille, la Russie sera certainement jetée dans l'anarchie... Une guerre avec l'Allemagne créera des conditions particulièrement favorables à une propagande de cette nature. Comme nous l'avons déjà remarqué, cette guerre nous placera devant des difficultés formidables et ne pourra point être une entrée triomphale à Berlin. Les insuccès militaires sont inévitables ; espérons qu'ils ne seront que partiels ; non moins inévitables sont les défauts de notre approvisionnement. Etant donné la nervosité exceptionnelle de notre société, on attribuera à tous ces faits une importance exagérée, et, étant donné l'esprit d'opposition qui existe dans notre société, le gouvernement sera rendu coupable de tout.

Par conséquent, conclut Dournovo,

dans le cas d'un insuccès, dont la possibilité, dans la lutte avec un adversaire comme l'Allemagne, ne peut pas ne pas être prévue, une révolution sociale, dans ses manifestations les plus extrêmes, est inévitable en Russie.

Dournovo va jusqu'à prévoir, dans ses traits essentiels, le développement des événements révolutionnaires :

On commencera par attribuer tous les insuccès au gouvernement. Dans les institutions législatives on mènera contre lui une violente campagne, à la faveur de laquelle les éléments révolutionnaires lanceront des appels socialistes qui soulèveront et uniront les larges couches de la population : d'abord le partage des terres, ensuite le partage général de tous les biens et propriétés. L'armée vaincue et privée de ses cadres les plus sûrs, parce qu'ils auront été exterminés pendant la guerre, l'armée qui sera envahie par les aspirations agraires des paysans se montrera trop désorganisée pour servir de rempart à la légalité et à l'ordre Les institutions législatives et les partis d'opposition composés d'intellectuels seront privés, aux yeux du peuple de toute autorité réelle et seront impuissants à calmer les vagues populaires, qu'ils auront eux-mêmes déchaînées, et la Russie sera jetée dans une sombre anarchie dont l'issue échappe à toute prévision.

On voit que le vieux ministre de Nicolas II possédait un incontestable don de prévoir les événements. Il y a cependant une chose extrêmement importante qu'il n'a pas prévue, probablement parce qu'il était germanophile ; c'est l'action perfide des impérialistes prussiens concluant une alliance avec les anarcho-bolcheviks pour perdre la Russie.

G. ALEXINSKY.

VARIÉTÉS

Charles à l'Institut. — Le 27 août 1783, Jacques-Alexandre-César Charles réussissait à faire partir, au Champ de Mars, au milieu des acclamations d'une foule nombreuse, le premier aérostat gonflé à l'hydrogène, où, comme on disait alors, au gaz inflammable. Le succès fut immense. « Dans tous nos cercles, dans tous nos soupers, comme dans nos lycées académiques, écrivait Grimm, il n'est plus question que d'expériences, que d'air atmosphérique, de gaz inflammable, de chars volants, de voyages aériens. » Le 1er décembre suivant, en compagnie de Robert, Charles partait du jardin des Tuileries à bord de l'appareil qu'il avait conçu et allait descendre à dix lieues de Paris.

Pour le récompenser, l'Académie royale des Sciences le nommait, en 1785, associé, en même temps qu'il se voyait décerner le titre de « physicien de la Cour », ce qui lui valait la faveur d'avoir un appartement au Palais du Louvre où il installa son cabinet de physique.

Quelques années plus tard éclatait la Révolution. L'Académie et ses membres, constituant une aristocratie, furent, de ce fait, en but à ses sévices. Charles qui cachait chez lui un prêtre, son frère, le futur curé de Saint-Paterne à Orléans, ne réussit qu par sa présence d'esprit à conserver sa liberté lors d'une perquisition effectuée à son domicile du Louvre. Un peu plus tard, s'étant laissé aller à chasser Marat de son cabinet, sa vie fut en danger. Pour sauver sa tête, il eut recours à la complicité de ses confrères. On était en décembre 1791. Charles fit le mort. Son décès fut annoncé officiellement et, tandis qu'il demeurait caché, l'Académie des Sciences faisait célébrer à l'Oratoire son service funèbre. Pour qu'aucun doute ne pût subsister, elle lui donna même un successeur : Jean-Baptiste Delambre qu'elle élit le 15 février 1792.

L'échafaud fut ainsi évité, mais cette supercherie, que nul que je sache n'a encore racontée, est cause d'une erreur qu'on rencontre chez plusieurs historiographes de l'Institut. Quand l'Institut National fut organisé en brumaire an IV (octobre 1795), la Terreur était alors passée. Charles réclama sa place, mais celle-ci avait un titulaire : Delambre.

Le Directoire résolut ce problème délicat en nommant Charles

membre résidant de la section de physique expérimentale par arrêté du 20 novembre 1795 et l'Académie, en élisant à nouveau, le 13 décembre de la même année, Delambre, membre résidant de la section de mathématiques.

Mais en présence de ce Charles décédé en 1791 et nommé en 1795, on crut avoir à faire à deux personnages différents. On appela donc l'un « le mathématicien » afin de le distinguer de l'autre qu'on nomma « le physicien ».

Maurry, dans son histoire de l'Académie des Sciences, appelé à donner la date et le lieu de naissance de « Charles le mathématicien » se borne à inscrire « né en... » remplaçant par des points les indications que sans doute il a cherchées, mais vainement.... et pour cause.

L'année 1807 trouva Charles l'un des commissaires surveillant les collections. Les instruments de physique étaient confiés à ses soins et, à ce titre, il était logé, comme avant la Révolution, au Palais du Louvre. Cette même année, le bibliothécaire Lassus étant mort, Charles lui fut donné pour successeur. Il eut pour collaborateurs dans ses nouvelles fonctions Feuillet, comme bibliothécaire adjoint, — qui devint son successeur à sa mort, — et Boulanger comme sous-bibliothécaire.

Le personnel aux soins de qui était confiée la bibliothèque de l'Institut, dont faisait alors partie la Mazarine, resta le même jusqu'à la mort de Charles, en 1823.

Sa qualité de bibliothécaire donnait droit à Charles à un appartement au Palais de l'Institut, qu'il vint habiter.

Au Palais Mazarin, — où l'on s'est beaucoup occupé de Charles, on montre un appartement que, par tradition, on dit être le sien. Dans la bibliothèque, presque vis-à-vis la porte d'entrée, se trouve une ouverture donnant accès à un étroit escalier en colimaçon. Après avoir gravi quelques marches on se trouve dans cinq pièces, — aujourd'hui garnies de livres, — ouvrant par de petites fenêtres sur la première cour de l'Institut, celle de la Coupole et de la Bibliothèque Mazarine.

Dans ces pièces, carrelées, basses de plafond, — elles n'ont guère plus de 2 m. 50 de hauteur, — voilà ou Mme Charles-Elvire recevait les confrères de son mari, Andrieux, Berthollet, Cuvier, Gay-Lussac, Jussieu, Monge, Lacépède, le vicomte de Bonald, —

voilà où Lamartine la revit pour la première fois après son départ d'Aix.

Cet appartement est-il bien celui qu'occupèrent Elvire et son mari ?

Lamartine raconte (*Raphaël*, XLVII, XLVIII), qu'étant arrivé à Paris, après son départ d'Aix, il alla se poster, à la nuit tombante, sur le quai en face de la maison d'Elvire. « Je vis dans l'intérieur, écrit-il, à travers les vitres, ce mouvement d'ombres qui vont et viennent dans une maison où l'on attend quelque hôte inaccoutumé. J'aperçus, dans sa chambre, au plafond, la réverbération du feu allumé dans le foyer. Une figure de vieillard s'approcha plusieurs fois d'une fenêtre paraissant regarder et écouter les bruits du quai... Je contemplais longtemps de là les fenêtres éclairées par les lumières... je cherchais à entrevoir ce qui se passait à l'intérieur... Quand... la chambre du vieillard, *au premier étage*, s'éclaira seule du demi-jour d'une lampe de nuit; je distinguais, à travers les vitres de *l'entre-sol au-dessous*, la taille élancée et fléchissante de Julie... je la vis ouvrir la fenêtre, malgré le froid : regarder un moment la Seine de mon côté. »

J'ai souligné, dans ce texte les mots « au premier étage » et « l'entresol au-dessous ». Ils prouvent que l'appartement en question se composait de deux étages et non, comme le veut la tradition, de cinq pièces *sur le même plan*.

Plus loin (LXXII), Lamartine dira encore que, lors de sa présentation à Charles, celui-ci causa longuement avec lui, « jusqu'à l'heure où un vieux serviteur venait régulièrement, tous les soirs au coup de dix heures, lui donner le bras pour le soutenir *sur l'escalier et le reconduire dans son appartement* ».

D'autre part, l'appartement assigné au physicien et à sa femme donne sur une cour intérieure de l'Institut. Des quais, il est absolument impossible d'apercevoir ses fenêtres. Or, Lamartine nous dit à plusieurs reprises qu'il se promenait sur les bords de la Seine, attendant que Mme Charles, par un signe conventionnel, — l'ouverture des volets intérieurs, — lui eût appris qu'il pouvait monter. Il insiste sur la fenêtre, un œil-de-bœuf, qu'il surveillait des quais et du pont, avec une précision de détails et un réalisme de description, tels qu'il semble impossible de douter de l'exactitude de ses indications et que les pièces occupées par Elvire ouvraient bien effectivemant sur la Seine.

Deux appartements répondent au contraire à la description du poète : celui qu'occupe aujourd'hui le Secrétaire Perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, M. C.-M. Widor, et celui de M. Georges de Porto-Riche, tous deux au-dessus *d'un entresol* éclairé par des œils de bœuf et c'est, sans doute, l'un de ces deux appartements qui fut le lieu de rencontre du poète et d'Elvire.

On montre encore, à la Bibliothèque de l'Institut, dans la salle des périodiques,— magnifique pièce à deux fenêtres qui servit longtemps de cabinet de travail aux bibliothécaires, — un baromètre ancien, dont les fleurs de lys ont été grattées sous la Révolution et qui aurait déjà orné les murs de cette pièce au temps où Charles y travaillait.

Enfin voici à la fenêtre centrale, juste au-dessus du bureau de l'un des bibliothécaires, entre deux colonnes — qui servent de colonnes de chauffage et qui surmontent, à droite le buste d'Augustin Thierry, à gauche celui de Richard, — voici le portrait de Charles.

Il est représenté de face jusqu'au genoux. Il porte un vêtement indéfinissable, sorte de redingote gris-vert, serrée à la taille par une ceinture de même nuance. Une cravate blanche entoure le cou, se perd dans l'ouverture du vêtement, entre les revers.

De la main droite il montre une chambre noire qu'il tient dans la main gauche. Le geste est celui d'un photographe qui semble dire « ne bougez plus ». Sur la table où repose l'instrument, on voit quelques papiers où est écrit ce mot : « optique ».

Le front est haut et dégarni, de longs cheveux bouclés descendent le long des oreilles et du cou.

Au dos de cette toile une inscription en indique la provenance : « Offert à l'Institut par Mme Charles de Talmours, sa nièce. »

L'auteur de ce portrait l'a signé et daté. Sur la gauche on lit en effet : « Labille, delle Guiard, an VIe ».

An VI, — 1798, c'est-à-dire six ans avant le mariage avec Julie Bouchaud des Herettes !

A. CHESNIER DU CHESNE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

C. A. Lazzaridès : *De l'Évolution des relations internationales de l'Egypte pharaonique ;* Presses universitaires de France. » »

Esotérisme

J.-G. Bourgeat : *Le tarot, signification et interprétation du tarot italien ;* Chacornac. 5 »

Paul Flambart : *Tables des positions planétaires avec notions sommaires de cosmographie, destinées aux recherches de l'astrologie scientifique ;* Chacornac. 15 »

Gustave Simon : *Chez Victor Hugo. Les tables tournantes de Jersey.* Procès-verbaux des séances; Conard. » »

Ethnographie

Théophile Simar : *Etude critique sur la formation de la doctrine des races au XVIIIe et son expansion au XIXe siècle ;* Lamertin, Bruxelles. 8 »

Finance

Yves Guyot : *Les problèmes de la déflation ;* Alcan. 10 »

Géographie

René Millet : *Les Almohades, histoire d'une dynastie berbère.* Avec une lettre du Maréchal Lyautey et une préface de M. G. Guiot ; Soc. d'éditions géographiques, maritimes et coloniales. » »

Histoire

Baron de Damas : *Mémoires,* publiés par son petit-fils le comte de Damas. Tome II : *1823-1862.* Avec un portrait en héliogravure et le fac-similé d'une lettre de Charles X ; Plon. 12 »

L. Delaporte : *La Mésopotamie, les civilisations babyloniennes et assyriennes.* Avec 1 carte et 60 fig. ; Renaissance du livre. 15 »

André Gain : *L'école centrale de la Meurthe à Nancy, 1er messidor an V-30 germinal an XII* (19 juin 1796—20 avril 1804) ; Berger-Levrault. 12 »

K. Waliszewski : *La Russie il y a cent ans. Le règne d'Alexandre Ier.* Tome I : *La Bastille russe et la révolution en marche, 1801-1812 ;* Plon. 20 »

Littérature

Augusta Amiel-Lapeyre : *Pensées sauvages.* Préface de Francis Jammes; Chiberre. 5 »

Jacques Boulenger : *Les amours de Lancelot du Lac. Galehaut sire des îles lointaines ;* Plon. 7 »

Dante Alighieri : *La divine comédie,* traduite par André Pératé; Libr. de l'art catholique. » »

Divers : *Les trésors du Loir-et-Cher ;* Jardin de la France, Blois 1 »

H. Duckers-Ward : *L'âme ardente des livres.* Préface d'Edouard Herriot ; les Tablettes, Saint-Raphaël. » »

Paul Escoube : *La femme et le sentiment de l'amour chez Remy de Gourmont ;* Mercure de France. 6 50

Henri Franchet : *Le philosophe Parfaict et le Temple de la vertu de François Habert.* Avec notice et notes ; Champion. 10 »

Henri Franchet : *Le poète et son œuvre d'après Ronsard ;* Champion 30 »

André Le Breton : *Le tourment du passé,* journal intime d'un inconnu. (Cahiers verts n° 20) ; Grasset. 6 75

Louis Payen : *Matinées poétiques de la Comédie-Française.* Première année, 1920-1921 ; Delagrave. 7 »

Littérature antique

A. Delattre : *La vie de Pythagore de Diogène Laerce*. Edition critique avec introduction et commentaire ; Lamertin, Bruxelles. » »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Georges Gaudy : *Le Chemin des Dames en feu, décembre 1916-décembre 1917* ; Plon. 7 »

André Lorulot : *La franc-maçonnerie et la guerre* ; l'Idée libre. 1 50

Philosophie

Paul Choisnard : *La loi de relation et l'erreur séparatiste en science et en philosophie* ; Chacornac. 12 »

Philippe Méditch : *La théorie de l'intelligence chez Schopenhauer* ; Alcan. 15 »

Firmin Nicolardot : *Habitude ou train*, Vrin. 4 »

Nicolardot : *Un pseudonyme bergsonien ou le présage inaperçu* ; Vrin. 12 50

Poésie

Hercule Amis : *La cantilène éternelle* ; Belles-Lettres. 5 50

Jacques Gausseron : *Le chant de la mer et la solitude* ; les Gémeaux. 4 »

Raymond Genty : *Nos deux cœurs* ; Figuière. 2 50

Valery Larbaud : *Les Poésies de A.O. Barnabooth* ; Nouv. Revue franç. 6 75

Albert de Monsarsz : *La muse intrépide* ; Edition Fast. » »

Léon Moussinac : *Dernière heure*. Avec un bois de Hermine David ; Libr. de France. » »

Léon Riotor : *Poèmes et récits de guerre*. Notice par Ernest Raynaud. Avec un frontispice bois en 2 couleurs par R. Bonfils, un portrait par P.-E. Vibert et des bois par Henry Munsch et H. Dufour ; Imp. Frazier-Soye. » »

Faustin H. Rippert : *Cantique printanier* ; les Tablettes, Saint-Raphaël. » »

Jules Romains : *Odes et prières* ; Nouv. Revue franç. 6 75

Robert de Souza : *Modulations* ; Crès. 6 75

Pierre Maurice de Styx : *Chant de Grenade et du Maghreb* ; Lemerre. 6 »

Touny-Lérys : *Le printemps souriant et grave* ; Crès. 5 »

Gisèle Vallerey : *Les cris de ma souffrance* ; les Tablettes, Saint-Raphaël. » »

Politique

F. Neilson : *Comment les diplomates font les guerres*, traduit de l'anglais par H. Jacoby Préface de G. Demartial ; Rieder. 10 »

Han Ryner : *Une conscience pendant la guerre. L'affaire Rolland* ; La brochure mensuelle. 1 50

Camille Servat : *Contre la R. P. intégrale ou tronquée* ; Giard. 2 »

Questions coloniales

Alfred de Tarde : *Le Maroc, école d'énergie* ; 5 »

Roman

F.-W. Bain : *Tarawali, l'essence d'un rêve*, interprété du sanscrit par F.-W. Bain, traduit de l'anglais par Edouard Courmont ; les Tablettes, Saint-Raphaël. 8 »

Serge Barraux : *La Daüne* ; Grasset. 6 75

Jean Bertheroy : *Roseline et l'amour* ; Plon. 7 »

V. Blasco Ibanez : *La femme nue de Goya*, traduit de l'espagnol par Alfred de Bengoechea ; Calman Lévy. 6 75

Claude Chauvière : *Amour mon ennemi* ; Fayard. 6 50

Wilfred Chopard : *L'idole inconnue* ; Belles-Lettres. 6 75

Michel Corday : *La houille rouge*. (Le journal de la Huronne, II) ; Flammarion. 7 »

Adèle Dumortier : *La mort vivante* ; Pensée française. 5 »

Laure Ferry de Pigny : *Du vent dans les foutas* ; Nouveau Mercure. 7 »
Maurice d'Hartoy : *L'Origange, royaume d'amour* ; Fasquelle. 6 75
Lafcadio Hearn : *Youma*, roman martiniquais, traduit par Marc Logé ; Mercure de France. 7 »
Max Jacob : *Filibuth ou la montre en or* ; Nouv. Revue franç. 7 »
Francis Jammes : *Œuvres de Francis Jammes, III. (Clara d'Ellébeuse, Almaïde d'Etremont. Pomme d'Anis)* ; Mercure de France (Bibliothèque choisie). 15 »
Jean de La Brète : *Le rubis* ; Plon. 7 »
Jack London : *Croc-Blanc (White Fang)*, traduction de Paul Gruyer et Louis Postif ; Crès. 6 50
F.-G. de Maigret : *La femme de sable* ; chez l'auteur, Paris. 6 »
Valentin Mandelstamm : *Cher New-York* ; Flammarion. 7 »
Rémy Montalée : *Un banquet* ; Figuière. 5 »
Eugène Montfort : *L'oubli des morts*; Libr. de France. 6 »
Jules Romains : *Mort de quelqu'un* ; Nouv. Revue franç. 6 75
Pierre Soulaine : *Les héritiers* ; Flammarion. 7 »
Jean de Tinan : *Œuvres de Jean de Tinan, II. (Aimienne ou le Détournement de mineure. L'Exemple de Ninon de Lenclos, amoureuse)* ; Mercure de France (Bibliothèque choisie). 15 »

Sciences

R. Vandendrier : *Recherches sur le détermisme sexuel des basidiomycètes* ; Lamertin, Bruxelles. » »

Sociologie

Maurice Dommanget : *Babeuf et la conjuration des égaux* ; libr. de l'Humanité. 2 »
J. Grave : *Aux camarades* ; A. M.D.: *Banque de France 1800-1922* : Erboiville : *Fantaisies agricoles* ; Temps nouveaux. 0 60
Eugène Meyer : *La philosophie politique de Renan* ; Boivin » »
E. Martin Saint-Léon : *Histoire des corporations de métiers depuis leurs origines jusqu'à leur suppression en 1791 suivie d'une étude sur l'Evolution de l'idée corporative de 1791 à nos jours et sur le mouvement syndical contemporain* ; Alcan. 30 »

Théâtre

Hubert-Fillay : *Augustin Thierry et son père*, un acte en vers ; Jardin de la France, Blois. 1 »
Wilfrid Lucas : *Marie de Magdala*, pièce sacrée en 3 actes, en vers, musique de scène de Henri Nibelle ; Montélénès. 5 »
Louis Martin : *Etienne Dolet*, drame en 5 actes, en vers ; Imp. Constantine, Philippeville. 6 75

Voyages

Paul Colin : *Allemagne, 1918-1921* ; Rieder. 7 »
Dr Lesueur : *Le cimetière Saint-Saturnin à Blois*. Dessin de C.-J. Rivet ; Jardin de la France, Blois. 4 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Un monument à Léon Séché. — Prix littéraires. — Le troisième centenaire de la première publication des œuvres de Shakespeare. — Le millénaire de saint Bernard de Menthon. — La découverte d'une nouvelle Fornarine. — Le prix des beaux livres en Allemagne et en France. — Un legs de Prosper Mérimée à la Bibliothèque Nationale. — Les souvenirs de Siegfried Wagner. — Choses d'Alsace. — Le commerce des lettres autographes. — La « poule blanche ». — La momie malfaisante. — Toujours à propos de Cambronne. — Laurent Tailhade et le théâtre. — Projets abandonnés et projets oubliés. — Publications du « Mercure de France ».

Un Monument à Léon Séché. — Un comité de personnalités

éminentes s'est constitué pour ériger à Ancenis, sa ville natale, un monument à Léon Séché, l'historien des derniers Jansénistes et du Romantisme, qui consacra toute sa vie à servir la gloire des Lettres françaises. En voici la composition :

Comité de patronage : MM. Maurice Barrès, de l'Académie Française; Louis Barthou, ancien Président du Conseil, membre de l'Académie Française; Henry Bordeaux, de l'Académie Française; Léon Bourgeois, Président du Sénat; Paul Bourget, de l'Académie Française; Aristide Briand, ancien Président du Conseil; Jules Cambon, de l'Académie Française; Gabriel Hanotaux, de l'Académie Française; Pierre Loti, de l'Académie Française; Pierre de Nolhac, de l'Académie Française; Raymond Poincaré, ancien Président de la République, Président du Conseil, membre de l'Académie Française; Marcel Prévost, de l'Académie Française; Henri de Régnier, de l'Académie Française.

Comité d'action : Président : M. Charles Le Goffic, ancien Président de la Société des Gens de Lettres ; Vice-Président : M. Emile Bédane, Maire d'Ancenis ; Secrétaire : M. Jules Bertaut, homme de lettres ; Trésorier : M. Alfred Vallette, Directeur du *Mercure de France*. — Membres : MM. Antoine Albalat, homme de lettres : Jean Babin-Chevaye, sénateur de la Loire-Inférieure ; Bellamy, maire de Nantes ; Ad. van Bever, homme de lettres ; Emile Blémont, homme de lettres ; Louis Bertrand, homme de lettres ; Adolphe Boschot, homme de lettres ; Adolphe Brisson, directeur des *Annales* ; Busson-Billaut, sénateur de la Loire-Inférieure ; Edouard Champion, éditeur et homme de lettres ; Pierre Champion, homme de lettres ; Léo Claretie, homme de lettres ; R. Delafoy, député de la Loire-Inférieure ; Marquis de Dion, député de la Loire-Inférieure ; G. Dottin, doyen de la Faculté des Lettres de Rennes ; Marc Elder, homme de lettres ; Edmond Estève, homme de lettres ; Comte Ginoux Deformon, député de la Loire-Inférieure ; Marcel Giraud-Mangin, conservateur de la Bibliothèque de Nantes ; Olivier de Gourcuff, homme de lettres ; Fernand Gregh, homme de lettres ; Guist'hau, ancien ministre, député de la Loire-Inférieure ; Marquis de Juigné, député de la Loire-Inférieure ; Marquis de La Ferronnays, député de la Loire-Inférieure ; Comte de Landemont, sénateur de la Loire-Inférieure ; Anatole Le Braz, homme de lettres ; Georges Lecomte, président de la Société des Gens de Lettres ; Le Cour Grandmaison, député de la Loire-Inférieure ; Eugène Le Mouel, homme de lettres ; J. Loth, membre de l'Institut, professeur au Collège de France ; Marquis de Montaigu, sénateur de la Loire-Inférieure ; Edmond Pilon, homme de lettres ; Eugène Ripault, secrétaire de la rédaction du *Journal des Débats* ; François Saint-Maur, sénateur de la Loire-Inférieure ; Maurice Schwob, directeur du *Phare de la Loire* ; Maurice Sibille, député de la Loire-Inférieure ; Edouard Trogan, directeur du *Correspondant*.

PREMIÈRE LISTE DE SOUSCRIPTIONS

Académie de Mâcon....	25 fr.	
Antoine Albalat.......	10	»
Mme A. G...........	20	»
Maurice Allem........	20	»
Ville d'Ancenis........	500	»
Association Syndicale de la Critique littéraire.	100	»
Octave Aubry.........	20	»
Antoine Banès........	20	»
Louis Barthou........	100	»
Paul Bellamy.........	20	»
Gaston Béraud........	20	»
Jules Bertaut..........	20	»
Ad. van Bever........	20	»
Emile Blémont........	100	»
Henry Bordeaux	50	»
Adolphe Boschot......	20	»
Adolphe Brisson......	100	»
Mlle Francine Cailloce.	5	»
René Chiberre........	20	»
Jean des Cognets.....	20	»
Victor Colomb........	10	»
H. Dacremont........	10	»
H. Dartigue..........	10	»
D. C................	5	»
Dr Dervieux.........	100	»
Mme Léonce Détroyat..	20	»
J. Doria..............	25	»
G. Dottin............	20	»
Dr Lucien Dreyfus....	20	»
Louis Dumur.........	20	»
Armand Duréault......	10	»
Marc Elder...........	20	»
J.-B. Eriau............	10	»
Emile Fabre..........	20	»
Gabriel Fauré........	20	»
Michel Frenkel........	20	»
Jean Gentzbourger.....	20	»
Mme Gilly............	25	»
Paul Granet..........	20	»
Fernand Gregh........	25	»
A reporter.....	1.640	»

Report.........	1.640	»
Charles Guéret........	20	»
Alfred Guillou........	10	»
Marquis de Juigné	100	»
Jusserand	200	»
Marquis de La Ferronnays..............	100	»
Cte de Landemont.....	100	»
Camille Latreille......	20	»
Mme L. Leconte......	5	»
Charles Le Goffic......	50	»
Frédéric Le Guyader...	10	»
Henri Lehr...........	5	»
H.-R. Lenormand.....	20	»
L. Léouzon le Duc.....	50	»
Charles de Lesseps....	50	»
Livet.............	10	»
J. Lorédan...........	20	»
Henri Malo..........	5	»
Masson...............	10	»
Mme A. Ménez........	20	»
Mercure de France....	100	»
Mlle M. O...........	20	»
Mlle Munant.........	20	»
Dr Paul..............	100	»
Louis Payen..........	20	»
Petitjean.............	10	»
Alexis Piaud.........	30	»
Edmond Pilon........	20	»
Jacques Pohier........	20	»
Raymond Poincaré....	300	»
Armand Praviel......	10	»
Commune de Rezé (Loire-Inférieure).......	100	»
Edward Sansot........	10	»
Société des Gens de Lettres..............	300	»
Mme Thévenin........	5	»
Edouard Trogan......	50	»
Alfred Vallette.......	20	
A. Velasque.........	30	»
Total...	3.610 fr.	

Les souscriptions sont reçues au *Mercure de France*, 26, rue de Condé, Paris-6e (Compte-courant postal : *Paris 259.31*).

§

Prix littéraires. — Le prix de la Renaissance, d'une valeur de 6.000 francs, a été attribué à M. Paul Morand, pour son livre *Fermé la nuit*, avec une majorité de sept voix contre cinq à M. t'Serstevens et une à M. Luc Durtain. Une somme de 5.000 francs a, en outre, été mise par le jury à la disposition de M. André Baillon, auteur de *En sabots*, « pour fournir à cet écrivain, que la fortune n'a pas gâté et dont la santé est précaire, les moyens de pouvoir travailler à loisir ».

§

Le troisième centenaire de la première publication des œuvres de Shakespeare. — Le mardi 23 avril 1616, jour anniversaire de sa naissance, William Shakespeare mourait comme il venait de terminer sa cinquante-deuxième année. Le troisième anniversaire de cette mort illustre aurait dû être célébré en 1916; il l'aurait certainement été si, alors, le monde entier n'avait été engagé dans un conflit qui ne laissait guère de place aux préoccupations littéraires.

Shakespeare n'y perdra rien, cependant. Cette année 1923, il y a tout juste trois siècles, au mois d'avril, que ses œuvres furent publiées pour la première fois en un volume in-folio, et cet anniversaire est célébré, comme il convient.

L'auteur des vingt pièces contenues dans ce volume est-il bien réellement William Shakespeare comme le veut le titre : « *Mr. William Shakespeare's Comedies, Histories, and Tragedies* » ? Qu'importe. En commémorant le tricentenaire de cette première édition, désignée dans le monde entier sous le nom de « First Folio », les partisans de la paternité du grand Will comme ses adversaires pourront également s'unir, puisqu'il s'agira de glorifier une œuvre éternelle quel qu'en soit l'auteur. Pour les premiers ils auront une raison de plus de participer à ce culte rendu à leur auteur.

Cette première édition, tirée, croit-on, à cinq cents exemplaires, forme un volume de près d'un millier de pages à doubles colonnes. On y trouve un portrait de l'auteur par Drouceshout, devenu célèbre par les reproductions qui en ont été faites un peu partout.

Sur quel texte fut établi le « First Folio »? Il ne semble pas que l'imprimeur ait eu les manuscrits autographes de Shakespeare entre les mains. C'est sur des copies d'acteurs qu'il aurait travaillé. Le texte ainsi publié laisse fort à désirer, les erreurs y abondent, les passages en langues étrangères sont rarement intelligibles. Quant à la ponctuation, ce n'est pas dire assez que la déclarer fantaisiste.

De ce volume, si précieux en dépit de ses imperfections, il ne reste plus aujourd'hui que 172 exemplaires : 105 en Angleterre, 62 aux Etats-Unis, 3 dans les colonies anglaises et 2 en Europe.

L'un de ces exemplaires appartenant à l'Angleterre, celui de la célè-

bre bibliothèque Bodleienne d'Oxford, a une histoire. Quand parut, en 1623, le « First Folio », elle en reçut un exemplaire broché, qu'elle fit relier. L'année suivante une nouvelle édition ayant paru fut jugée meilleure que la première qui fut vendue.

Pendant près de deux siècles et demi ce précieux volume fut cru perdu, quand, en 1905, on le découvrit dans une bibliothèque de campagne. Identifié avec certitude, il fut aussitôt racheté par la bibliothèque Bodleienne qui n'hésita pas à donner 3.000 livres sterling — 210.000 francs au cours actuel du change — pour recouvrer un exemplaire qui avait été publié à 1 livre sterling en 1623. — A. C. C.

§

Le Millénaire de saint Bernard de Menthon. — La célébration d'un centenaire est devenue désormais chose banale. On en fait une au moins tous les mois, et nous commençons à être blasés. Mais un millénaire est autrement rare. Les Savoyards se préparent à fêter celui de leur saint Bernard, né à Menthon, sur les bords du lac d'Annecy. Richard de la Val d'Isère le fait naître en 923. Cette date a été contestée; mais comme il faut bien que le saint personnage soit né à une date précise, c'est celle qui est officiellement reconnue. Son père, le baron de Menthon, confia son éducation à saint Germain, dont on voit encore l'ermitage au-dessus de Talloires. Celui-ci lui inspira une grande ferveur religieuse; de sorte que, lorsqu'on voulut le marier à Marguerite de Miolans, fort belle et maîtresse d'importantes seigneuries, il résista. Et au moment où sa fiancée franchissait la porte du château, il s'enfuyait par une fenêtre, ce qui était déjà une prouesse d'alpiniste. Il se réfugia dans les montagnes et fonda, au col qui en souvenir de lui s'appela depuis le Petit Saint-Bernard, cet ordre hospitalier qui prit une part si glorieuse à la vie alpine. Au xve siècle, un Savoyard composa sur la vie du saint un mystère fort curieux. Il y a, notamment, une scène entre hôtelier et pèlerins qui prouve que certaines pratiques dont nous nous plaignons toujours sont aussi vieilles que l'hôtellerie.

Un comité s'est formé à Annecy pour la célébration de fêtes qui auraient lieu au cours de l'été. On y accorderait une grande place à la représentation de ce mystère, adapté par Henri Ghéon. Elle aurait, comme décor, le berceau même du saint, le château des barons, depuis contes de Menthon, qui est un des joyaux de la Savoie.

§

La découverte d'une nouvelle Fornarine. — Dans les réserves de la galerie du palais Corsini, à Rome, on vient de découvrir une réplique du célèbre portrait de la Tribune des Offices, à Florence, et dit de la Fornarine. Nombreux étaient autrefois les portraits qui passaient pour représenter cette maîtresse que la légende donnait à Raphaël. Les deux plus connus se trouvaient à Florence. Celui du Pitti est depuis

longtemps reconnu comme l'œuvre d'un peintre de Bologne, et sans valeur exceptionnelle. Plus intéressant est celui de la Tribune, qui fut également attribué à Raphaël, mais où il fallut reconnaître la main de Frà Sebastiano del Piombo, qui initia Raphaël à la technique du coloris vénitien. Or, le portrait récemment découvert à Rome, réplique de celui de Florence, apparaît bien comme étant de la main de Raphaël, ce qui lui donnerait une grande importance pour l'étude des différentes manières du maître. M. Emilio Ravaglia pense que la femme représentée serait Béatrice de Ferrare, dont la beauté enchantait les Romains sous le pontificat de Léon X.

§

Le prix des beaux livres en Allemagne et en France. — On va vendre, du 14 au 18 mai prochain, à Francfort-sur-le-Mein, la riche Bibliothèque de littérature classique allemande de feu le « Regierungsrat » Ernst Magnus (1850-1910), qui fut un ami du défunt professeur de Berlin, Erich Schmidt, dont le *Mercure* a, dans un écho, annoncé la disparition. L'antiquaire francfortois bien connu J. Baer a, à cette occasion, adressé à quelques bibliophiles français, en même temps que le Catalogue de cette Bibliothèque — un fort volume de 228 pages, — l'évaluation approximative des ouvrages. Elle jette un jour édifiant sur le prix des beaux livres en Allemagne, actuellement. Les estimations de 400 et 500.000 marks y sont courantes. Ainsi la collection des 12 premières années de la *Zeitschrift für Bücherfreunde* (Leipzig, 1897-1912) — que rédigea longtemps Herr Fedor von Zobeltitz, dont nous parlâmes aussi, à l'occasion du volume du *Pastissier François*, par lui volé en France, dans un écho de guerre du *Mercure* — est évaluée 400.000 marks. La première édition de *Gœtz von Berlichingen*, de Goethe (1773), est cotée 700.000 marks. Celle des *Leiden des jungen Werthers*, avec les cartons originaux (1774), 500.000 marks. La première édition de *Das Rœmische Carneval*, également de Goethe (1789), est estimée 1.000.000 de marks. Le *Phœbus*, journal édité par H. von Kleist et Adam H. Muller en 1808 : 500.000 marks. L'édition originale des *Raeuber*, de Schiller (1781) : 1.500.000 marks, etc. Un *avertissement* annonce aux amateurs que l'on n'admet pas d'enchères au-dessous de 1.000 marks, et, après 100.000 marks, que seules les enchères de 10.000 marks sont reçues...

Que si, par contraste, nous examinons les prix atteints en France par des livres rares — et non pas à la Salle des Ventes de la rue Drouot, mais en notre bonne Province, — voici ce que nous constatons. Il s'est fait, à Nîmes, à la fin de mars, une vente fort importante de livres anciens et d'éditions originales et de luxe, sous la direction de MM. Rossé, commissaire-priseur et vieille figure nîmoise, et Gomès, l'intelligent et actif libraire de la rue Régale. Plusieurs bibliophiles

étrangers étaient venus, à cette occasion, dans la cité de Nemausus. D'autres avaient envoyé des ordres écrits et, en tout cas, les enchères ont été chaudement poussées. Or, voici quelques-uns des prix :

Un hollande du *Feu*, de Barbusse, a atteint 430 francs. L'édition de 1782 des *Liaisons Dangereuses* est arrivée à 800. « Une huitième édition » d'un La Bruyère relié aux armes d'un Cardinal a fait 700 francs et nous ne commettrons pas d'indiscrétion en disant que c'est M. Louis Barthou qui l'a acquise, pour sa belle Bibliothèque. Un vélin de *Madame Bovary* n'a pas dépassé 300 francs. Un japon de *La Vie en fleurs*, de France, s'en est tenu à la même somme. Un Théophile Gautier dans l'édition originale a été adjugé à 330 francs, cependant qu'un Beaumarchais a, dans les mêmes conditions, fait tout juste 290 francs et qu'un exemplaire des pièces condamnées de Baudelaire fut adjugé à 310... *Habent sua fata libelli*. — C. P.

§

Un legs de Prosper Mérimée à la Bibliothèque Nationale. — Il y a un demi-siècle, la Bibliothèque Nationale entrait en possession d'un legs de Prosper Mérimée d'une curieuse manière.

L'écrivain avait fait don à la Bibliothèque de sa remarquable collection de bagues et de pierres antiques. Il mourut, on le sait, à Cannes, le 23 septembre 1870, et pendant la Commune l'incendie détruisit à peu près tout dans son logis parisien. On ne songea plus au don des Antiques.

Les mois passèrent quand, un jour, l'exécuteur testamentaire de Mérimée, M. du Sommerard (fils du fondateur du musée de Cluny et conservateur des collections léguées par son père à l'Etat) découvrit chez lui une caisse qui semblait avoir été oubliée depuis les événements de la Commune.

— Tiens, dit M. du Sommerard, la caisse d'argenterie de Mérimée.

Car celui-ci avait l'habitude, chaque fois qu'il entreprenait un voyage, d'envoyer son argenterie chez son ami.

On ouvrit la caisse : sous les couverts et les plateaux, tout à fait au fond, on découvrit la précieuse collection que l'on croyait à jamais détruite.

C'est alors (1873) que M. du Sommerard la fit parvenir à la Bibliothèque Nationale.

§

Les Souvenirs de Siegfried Wagner. — M. Siegfried Wagner vient de publier un volume de souvenirs, dont voici les dernières lignes ; on n'en méconnaîtra pas l'intérêt et la sincérité :

Il y a des hommes qui voudraient faire de moi un personnage tragique. Ils me considèrent avec un sourire compatissant et voici à peu près ce qu'ils pensent :

« Pauvre homme, comme la gloire de ton père doit te peser ! Combien nous te plaignons ! Et comme tu as encore eu, par-dessus le marché, l'ambition de composer des opéras, comme tu es naïf de croire que tu perceras ainsi ! Pauvre homme pitoyable ! »

Je répondrai ceci : « Ai-je l'air vraiment si aplati, cher lecteur ? Je regretterais fort d'éveiller une aussi fâcheuse impression; je me sens, en effet, fort bien portant. Toutefois, je vous concède que cela ne m'a pas été facile.

« Il faut déjà pas mal de patience pour arriver à se débarrasser d'un petit nombre de préjugés qui persistent contre le fils d'un grand homme. Je ne sais pas ce qu'il en est dans les autres pays ; mais en Allemagne, c'est comme un dogme que ce fils ne peut être tout au moins qu'un demi-âne, sinon un parfait idiot. S'il y en a un qui ne se conforme pas à ce dogme, on s'en émeut. Restant fidèle à moi-même, mon effort fut de m'égaler à des hommes comme Hans von Wolzogen, qui souffrent et se font honnir, parce qu'ils obéissent à leurs convictions. »

Aussi je crie tranquillement à ces gens compatissants :

« Je ne me sens nullement être un personnage tragique ; je me félicite tous les jours d'avoir eu le bonheur d'avoir un père comme celui-là et de pouvoir nommer une mère comme la mienne, un grand-père comme le mien. Je me félicite de mes sœurs qui n'ont eu que bonté et amour pour leur frère ; je me félicite de ma femme, belle, gaie, sage, et je me félicite de mes quatre enfants; d'avoir pour patrie la belle et agréable ville de Bayreuth, dont la population, en toute occasion, m'a donné des témoignages de noble sympathie ; je suis fier de la confiance que m'a témoignée le public des Festspiele et nos artistes, et je me réjouis de n'être pas tout à fait sans talent, et d'avoir reçu de mes parents une forte dose de bonne humeur. »

Cher lecteur, trouves-tu qu'un homme qui peut se féliciter de tant de choses ait un visage tragique et inspire la compassion ? — Moi, je ne le crois pas !

S. WAGNER.

§

Choses d'Alsace.

Nancy, 17 avril 1923.

M. Thomas Seltz, président du Centre alsacien, n'a pu résister au plaisir de la riposte. Dans le *Mercure* du 15 avril il me reproche de « nouvelles inexactitudes » au sujet de la situation politique en Alsace, se cantonnant dans son propre point de vue ou avançant des exemples en marge de la question.

Il me suffira de le renvoyer à l'excellent article : *L'Ecole française en Alsace et en Lorraine*, que M. Ambroice Got publie — quelle heureuse coïncidence ! — précisément dans le même numéro du 15 avril. Il constatera que si son nom n'y figure pas, il mériterait cependant d'y figurer entre ceux des abbés Hægy et Muller. Ce sera ma seule réponse. Au surplus, que M. Thomas Seltz prenne donc cette résolution, d'autant plus méritoire si elle lui était pénible : d'aller me rejoindre dans mon humble et paisible obscurité.

JULES FROELICH.

§

Le commerce des lettres autographes. — Gérard Hauptmann avait longtemps entretenu une correspondance suivie avec Otto Brahm. A la mort de cet ami, les lettres du dramaturge de la *Cloche engloutie*, en dépit de ses protestations et de son opinion, furent mises aux enchères à l'hôtel des ventes de Berlin. Hauptmann s'adressa alors aux tribunaux allemands qui lui ont reconnu ces jours derniers le droit de faire défense aux acquéreurs de ses lettres de les revendre. C'est là un précédent dont pourrait se prévaloir plus d'un des correspondants du Comte de Montesquiou-Fezensac.

§

La « poule blanche ».

Nice, le 12 avril 1913.

Monsieur le Directeur,

Citant le mot de Napoléon sur son frère Joseph (*le fils de la poule blanche*) rapporté par M. Pitollet et interprété par lui comme exprimant *une opinion bizarre de l'Empereur sur l'origine du Roi d'Espagne*, M. Henri Villemot (*Mercure de France*, 1er avril 1913, page 277) traduit autrement cette boutade, et s'appuie pour cela sur un vieux dicton bourguignon. D'après ce dicton, ce terme *poule blanche* symboliserait, sans trop savoir pourquoi, la mollesse, l'indolence, la douilletterie.

M. Henri Villemot est à mon sens plus proche de la vérité, et son interprétation mérite d'être précisée, complétée. J'ai pour ma part la conviction que Napoléon, parlant ainsi de son frère, ne faisait que traduire littéralement en français un dicton de son pays qui s'emploie en Corse couramment encore, toujours avec ironie, souvent avec malveillance.

Ainsi, en parlant d'un gamin grincheux, mauvais coucheur, qui va se plaindre à la moindre chose, et dont les parents prennent trop facilement la défense, une paysanne corse dira à son enfant : « Ne t'amuse pas avec celui-là, *c'est le fils de la poule blanche !* » (Noli illum tangere), c'est-à-dire : *il n'est pas comme les autres*

La locution française qui traduirait le mieux, à mon avis, le dicton corse serait : *Etre ou se croire d'une essence, d'une origine supérieure, issu de la cuisse de Jupiter*, et, comme tel, *vouloir être* ou *se trouver* réellement *favorisé*.

C'est cette dernière interprétation qu'il faut donner, je crois, à la boutade impériale : « C'est Joseph *qui est le fils de la poule blanche*, signifierait : « C'est Joseph *qui est favorisé* », et le reste de la phrase : « Il se repose à Mortfontaine » ne fait que rendre plus plausible cette traduction.

L'expression : *figliola d'a gallina bianca*, qui est un idiotisme de

la langue corse, s'y retrouvant avec un sens approché de celui qu'il a en Bourgogne, paraît être du domaine du folk-lore, et sa localisation éventuelle dans les langues ou patois divers, ainsi que ses différentes significations et son origine peuvent intéresser les chercheurs.

Veuillez agréer, etc. J. A. MATTEI.

§

La Momie malfaisante. — La mort récente de lord Carnavon n'a pas manqué d'être associée, par les personnes superstitieuses, avec les fouilles qu'il a conduites en Egypte au tombeau de Tout-ank-Amon.

C'est qu'il existe en effet une histoire, bien connue, des méfaits d'une momie, évidemment mécontente d'avoir été troublée dans sa demeure dernière et qui, pour se venger, cause les ennuis les plus graves à ceux qui l'approchèrent.

Trouvée au royaume des Pharaons, elle fut emmenée en Angleterre par une dame qui l'installa dans son salon. Le lendemain tous les objets susceptibles d'être brisés étaient réduits en morceaux.

Quelques jours plus tard, la momie ayant été transportée dans une autre pièce, à l'étage supérieur, les mêmes dégâts se reproduisirent. On relégua alors la momie au grenier et le mari de la dame, furieux contre cet hôte gênant, l'enferma dans une armoire. La nuit, des bruits insolites troublèrent le sommeil des habitants.

Une autre histoire, plus croyable celle-ci, parce qu'elle repose sur les témoignages de savants connus, veut qu'à peu près à la date où la momie dont il est question plus haut se livrait à ces exercices, un certain M. Wheeler ait offert au British Museum un beau couvercle de cercueil ayant contenu les restes d'une prêtresse d'Amon à Thèbes.

Cette pièce, d'une très grande valeur, fut exposée dans la section d'Egyptologie. Bientôt, le bruit courut avec persistance que quiconque en approchait devenait la victime de la prêtresse ; certains y auraient même trouvé la mort.

La direction du British Museum prit donc la résolution d'enlever le couvercle en question.

Qu'est-il devenu ? Comme le veut l'histoire, est-il vrai qu'il ait été vendu à un riche Américain qui l'aurait emmené avec lui, l'aurait embarqué à bord d'un transatlantique et que ce dernier, au cours de la traversée, fit naufrage ? Le transatlantique, on le connaît, c'est le *Titanic*.

Ce qui est certain, c'est que le colonel sir Wyndham Murray affirme que son frère, M. Douglas Murray, alors qu'il était étudiant à l'université d'Oxford, acheta ce couvercle de sarcophage en Egypte à un Arabe. Quelques jours plus tard, il perdait un bras par suite d'un accident de chasse et faillit en mourir.

Ce n'est, sans doute, qu'une coïncidence ; elle est assez curieuse

cependant pour justifier la réputation qui a été faite, depuis, au pouvoir maléfique des momies.

§

Toujours à propos de Cambronne. — Il ne s'agit plus, cette fois, des lettres de noblesse du célèbre soldat, mais bien de son influence sur les jeunes générations et, particulièrement, sur « les lycéens type 1923 ».

Cette influence est grande s'il faut en croire M. Pomot, inspecteur d'Académie, qui dans un texte présenté au Conseil académique du Gers — texte analysé par *la Vie universitaire* — déplore que :

les jeunes gens, enfin, professent une véritable dévotion pour le général Cambronne : le mot le plus répandu de ce militaire péremptoire leur sert à exprimer les nuances les plus variées, les états d'âme les plus divers : « joie, douleur, surprise, colère ».

M. Pomot va un peu loin lorsqu'il attribue à Cambronne l'usage excessif qui est fait de ce mot et qui n'est pas particulier à nos lycéens de 1923.

Le 3 août 1878, Guy de Maupassant, dans une lettre à Gustave Flaubert écrivait :

Je ne comprends plus qu'un mot de la langue française, parce qu'il exprime le changement, la transformation éternelle des meilleures choses et la désillusion — avec énergie...

— Dire ce mot et mourir ensuite, quoi de plus grand ! avait déjà proclamé Victor Hugo (*Les Misérables*, deuxième partie, livre premier, chapitre XV).

D'où il ressort que Victor Hugo et Guy de Maupassant doivent être, aux yeux de M. Pomot, plus responsables que Cambronne, lequel ne savait pas si, vraiment, il avait prononcé ou non le fameux mot. — L. DX.

§

Laurent Tailhade et le théâtre. — Nous avons donné naguère (*Mercure*, 15-v-1923) un texte inédit de J.-K. Huysmans dans lequel celui-ci se déclarait « réfractaire aux mirages de la scène et pas théâtrier pour deux sous ». Voici aujourd'hui une lettre écrite par Laurent Tailhade en 1909 et qui exprime des sentiments identiques :

Je n'aime pas le théâtre. Je n'y vais point. Les visages qu'on y rencontre sont d'ailleurs pour susciter en moi le dégoût des chefs-d'œuvre les plus avérés. Le fait d'entendre jacasser derrière ou devant soi les perruches diamantées qui suivent ces sortes de fêtes, me ferait vomir jusqu'à ce fameux trio dont parle Hector Berlioz, exécuté par la Trinité avec sainte Cécile au piano d'accompagnement... On ne saurait trop encourager les adolescents des deux sexes à faire du théâtre : cela ne demande ni culture préalable, ni travail, ni instruction...

Lorsque l'histrion a conquis les oreilles du peuple, il monte au Capitole et vit l'égal des rois. Que dis-je ? c'est un dieu.

Et un peu plus loin Tailhade, parlant des obsèques, « une apothéose », de Coquelin l'aîné, observe que « ni Verlaine, ni Flaubert n'ont eu de telles funérailles... »

§

Projets abandonnés et projets oubliés. — Un groupe de membres de la Société des Gens de Lettres a exprimé l'intention, en 1900, de publier un petit agenda qui ne devrait pas être mis dans le commerce et aurait contenu des renseignements pratiques pour les écrivains. On y aurait trouvé notamment une liste des journaux de province classés en cinq catégories :

1° Ceux qui répondent aux lettres qu'on leur adresse ;

2° Ceux qui répondent quelquefois ;

3° Ceux qui ne répondent jamais ;

4° Ceux qui répondent quand on leur envoie un timbre pour la réponse ;

5° Ceux qui gardent les timbres qu'on leur envoie et qui ne répondent pas.

Cette publication aurait certainement rendu de grands services; pourquoi faut-il qu'elle n'ait jamais été faite ? — L. DX.

§

Publications du « Mercure de France ».

ŒUVRES DE FRANCIS JAMMES, III (*Clara d'Ellébeuse. Almaïde d'Etremont. Pomme d'Anis*). Vol. in-8 de la Bibliothèque choisie, sur beau papier, 15 fr. Il a été tiré 49 ex. sur vergé d'Arches, numérotés de 1 à 49, à 40 fr., et 330 ex. sur vergé pur fil, numérotés de 50 à 379, à 25 fr.

ŒUVRES DE JEAN DE TINAN, II (*Aimienne ou le Détournement de Mineure. L'Exemple de Ninon de Lenclos amoureuse*). Vol. in-8 de la Bibliothèque choisie, sur beau papier, 15 fr. Il a été tiré 39 ex. sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 39, à 40 francs, et 275 ex. sur vergé pur fil, numérotés de 40 à 314, à 25 francs.

YOUMA, *roman martiniquais*, par Lafcadio Hearn, traduit par Marc Logé. Vol. in-16, 7 fr. Il a été tiré 110 ex. sur vergé pur fil, numérotés de 1 à 110, à 15 francs.

LA FEMME ET LE SENTIMENT DE L'AMOUR CHEZ REMY DE GOURMONT, par Paul Escoube. Vol. in-16, 6 fr. 50. Il a été tiré 25 ex. sur papier de Hollande, numérotés à la presse de 1 à 25, à 25 francs, et 110 ex. sur vergé pur fil, numérotés de 26 à 135, à 12 francs.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CLXIII

Bulletin de souscription à l'abonnement du " CRAPOUILLOT " et à " L'OFFICE DE LIVRES " du Crapouillot

NOM ET ADRESSE : ....

1. — Je vous adresse ci joint **40 fr.** (France) / **50 fr.** (Étranger) pour un abonnement d'un an au " Crapouillot "

2. — Je vous adresse ci-joint **140 fr.** (France) / **160 fr.** (Étranger) pour recevoir la collection des 4 premières années reliées (1919-1923) en quatre volumes-albums (2.000 pages, des milliers d'illustrations).

OFFICE DE LIVRES DU CRAPOUILLOT

3. — Je vous adresse ci-joint une provision de .... (2), destinée à couvrir les frais d'achat et d'envoi de 2, 3, 4, 5, 6, 10, ... (1) livres par mois, les plus intéressants à votre choix et d'accord avec votre critique littéraire — ainsi que tous les ouvrages que je vous commanderai personnellement.

INDICATIONS SPÉCIALES (1)

I. Je désire, en principe, recevoir, dès leur apparition, les grands prix littéraires : ....

II. Les œuvres de mes auteurs préférés (à savoir) : ....

III. Ma maison d'édition favorite est : ....

IV. J'aime : les romans psychologiques ; d'aventures ; les livres d'histoire ; les pièces de théâtre ; les livres de critique littéraire, artistique, théâtrale, cinégraphique ; les livres sur la guerre et sur l'histoire de la guerre ; les livres de vers ; les romans coloniaux ou exotiques ; les livres gais ou satiriques ; des traductions d'auteurs étrangers ; des livres d'une présentation amusante, sur la gastronomie, les sports, l'occultisme, etc.

V. Je désire des livres de luxe (indiquer le genre) et d'un prix ne dépassant pas ....

VI. Je désire de plus ....

Signature :

(1) Rayer les indications inutiles. — (2) Pour 4 ou 5 livres par mois pendant un an, tabler sur environ 300 fr.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
RVE DE CONDÉ, 26. — PARIS (VIe)

ŒUVRES DE RACHILDE

ROMAN

Les Hors Nature, *mœurs contemporaines*, roman. Volume in-18 .... **6** fr. **50**

La Tour d'Amour, roman. Volume in-18 .... **6** fr. **50**

L'Heure sexuelle, roman. Volume in-18 .... **7** fr.

La Jongleuse, roman. Volume in-18 .... **6** fr. **50**

Contes et Nouvelles, suivis du Théâtre. Vol. in-18 .... **7** fr.

La Sanglante Ironie, roman. Volume in-18 ..... **7** fr.

L'Imitation de la Mort, Volume in-18 .... **6** fr. **50**

Le Dessous, roman. Volume in-18 .... **6** fr. **50**

Le Meneur de Louves, roman. Volume in-18 . **7** fr.

Son Printemps, roman. Volume in-18 .... **6** fr. **50**

LITTÉRATURE

Dans le Puits, *ou la vie inférieure, 1915-1917*, avec un portrait de l'auteur par LITA BESNARD, reproduit en héliogravure. Volume in-18 .... **6** fr. **50**

THÉATRE

Théâtre (précédé de *Contes et Nouvelles*). Volume in-18 .... **7** fr.

CHEMIN DE FER DE PARIS A ORLÉANS

Fêtes de Pâques et de la Pentecôte 1923

EXPRESS SUPPLÉMENTAIRES

Trains express supplémentaires, toutes classes, les Samedis 24, 31 Mars et 19 Mai 1923:

1° Entre Paris-Austerlitz (dép. 19 h. 07) et Toulouse par Montauban (arr. 7 h. 48) avec rame directe pour Capdenac (arr. 6 h. 18).

2° Entre Paris-Austerlitz (dép. 20 h. 33) et Quimper (arr. 7 h. 22) avec rame directe pour le Croisic (arr. 6 h. 55).

3° Entre Paris-Austerlitz (dép. 21 h. 25) et Bordeaux-Saint-Jean (arr. 6 h. 18)

Bien que ces trains partent de Paris-Austerlitz, la location des places se fera à **moitié prix** au bureau de renseignements de la gare de Paris-Quai d'Orsay.

Voitures à bogies et intercirculation de toutes classes.

Pour plus amples renseignements consulter les affiches placardées dans les gares et stations.

LE PRINTEMPS EN ESPAGNE

Il est délivré :

1° **Au départ de Paris-Quai d'Orsay, de Tours et d'Angoulême,** pour Saint-Sébastien (1), Victoria, Burgos, Valladolid, Madrid et Saragosse ;

2° **Au départ de Paris-Quai d'Orsay** seulement pour Pampelune, Santander, Bilbao, Oviedo, Gijon, La Corogne, Algésiras-Port, Carthagène, Alicante, Salamanca, Vigo, Cordoue, Séville, Grenade, Malaga, Cadix et Gibraltar :

a) Des billets directs simples :

b) Des billets d'aller et retour individuels valables 45 jours, sans prolongation (1).

Exceptionnellement, la validité des billets d'aller et retour de ou pour Carthagène, Alicante, Algésiras, Cadix, Malaga, Gibraltar, est fixé à 90 jours, sans prolongation (1).

Enregistrement direct des bagages. Faculté d'arrêt à tous les points du parcours.

Train rapide de luxe quotidien " Sud-Express " entre Paris-Quai d'Orsay et Madrid ; entre Madrid et Algésiras service bi-hebdomadaire de luxe.

Il est rappelé que l'Espagne est la voie directe offrant la plus courte traversée maritime pour se rendre au Maroc soit par Gibraltar-Casablanca (15 heures de mer), soit par Algésiras-Tanger (3 heures seulement de traversée).

(1) Pour Saint-Sébastien, billets simples seulement.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

Circuits automobiles dans la Forêt de Fontainebleau

A partir du 1er avril et jusqu'au 2 novembre 1923, les Services Automobiles d'Excursions dans la forêt de Fontainebleau, organisés par la Compagnie P.-L.-M., seront remis en marche. En correspondance avec les trains de et pour Paris, ces Services comporteront :

1° chaque jour :

un circuit dans la matinée pour la visite de la partie Nord de la Forêt;

un circuit dans la soirée pour la visite de la partie Sud de la Forêt;

2° les jeudis, dimanches et jours fériés pendant toute la saison, plus les lundis et samedis pendant les mois de juillet, août et septembre ;

un 3e circuit comprenant la visite complète de la Forêt (avec arrêt à Barbizon pour le déjeuner).

EN SOUSCRIPTION A LA RÉPUBLIQUE DE L'OISE

15, Place Ernest Gérard, Beauvais

RÉDACTEUR EN CHEF RAOUL AUBAUD

(Chèque Postal, Paris n° 166.38)

Pour paraitre le 1er Juin 1923

PHILÉAS LEBESGUE

PAGES CHOISIES

(Poésie — Drame — Roman — Critique
Philosophie — Variétés.)
Avec de nombreux inédits, et un portrait gravé sur cuivre,
assemblées et préfacées

PAR

Marcel Coulon

Auteur de *Témoignages. Anatomie littéraire. et des Pages choisies de REMY de GOURMONT*

Un volume in-8 écu de 412 pages. — Prix .... **12 fr**

Il a été tiré :

35 ex. sur japon, numérotés et signés, avec une page manuscrite et inédite de l'auteur à .... **60 fr.**

(23 ex. déjà souscrits)

60 ex. sur vergé d'Arches, numérotés, avec une page manuscrite de l'auteur, à .... **35 fr.**

(45 ex. déjà souscrits)

LIBRAIRIE A. GOMÈS 11, rue Régale, Nîmes (Gard)

En Souscription :

MARCEL COULON

Le Problème de Rimbaud

Poète maudit

Avec un portrait original de Rimbaud par COUSSENS
et un fac-simile d'autographe

Un beau volume in-16 grand jésus de 300 pages, tiré sur alfa, payable à la réception. — Prix .... **10 fr.**

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
RVE DE CONDÉ, 26. — PARIS (VIe)

ŒUVRES DE RACHILDE

ROMAN

Les Hors Nature, *mœurs contemporaines*, roman. Volume in-18 .... **6** fr. 50

La Tour d'Amour, roman. Volume in-18 .... **6** fr. 50

L'Heure sexuelle, roman. Volume in-18 .... **7** fr.

La Jongleuse, roman. Volume in-18 .... **6** fr. 50

Contes et Nouvelles, suivis du Théâtre. Vol. in-18 .... **7** fr.

La Sanglante Ironie, roman. Volume in-18 .... **7** fr.

L'Imitation de la Mort, Volume in-18 .... **6** fr. 50

Le Dessous, roman. Volume in-18 .... **6** fr. 50

Le Meneur de Louves, roman. Volume in-18 . **7** fr.

Son Printemps, roman. Volume in-18 .... **6** fr. 50

LITTÉRATURE

Dans le Puits, *ou la vie inférieure, 1915-1917*, avec un portrait de l'auteur par Lita Besnard, reproduit en héliogravure. Volume in-18 .... **6** fr 50

THÉATRE

Théâtre (précédé de *Contes et Nouvelles*). Volume in-18.... **7** fr

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. Claude, 6, rue Vivienne.

ÉDITIONS DE
LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE



3, Rue de Grenelle
PARIS-VIe
Tél : Fleurus 12-27

VIENT DE PARAITRE :

ABEL HERMANT

LE CYCLE DE LORD CHELSEA

I. LE SUBORNEUR
II. LE LOYAL SERVITEUR

DEUX VOLUMES IN-18, chacun.................... **6.75**

Un vieillard redoutable et qu'on peut vaincre, une jeune fille qui n'y parvient pas, des dieux enfantins, athlètes ou danseurs, qu'eût fêtés la Grèce, des recoins d'ombre dans un salon entr'ouvert sur une villa excentrique et sur les bas quartiers, un amour de femme au cœur d'un procès monstrueux, c'est de Cannes à Londres, *viâ* Paris, *LE CYCLE DE LORD CHELSEA*.

Le premier volume ne laisse pressentir que le triomphe du suborneur. Après avoir marié deux créatures trop semblables, d'âme et de corps, pour s'unir vraiment, Lord Chelsea s'occupe, avec une discrétion patiente, à les séparer. Peut-être ses deux victimes lui sauront-elles gré un jour d'avoir appris, grâce à l'épreuve qu'il leur inflige, à se mieux connaître. On ne peut raisonnablement s'attendre à l'approbation unanime : avec une inimitable élégance le noble lord court au devant du danger.

Une autre expérience, qui fait le sujet du deuxième tome, risque de tourner plus mal. L'âme russe ménage à Lord Chelsea de plus perfides embûches que l'âme anglaise. Le jeune prince, tour à tour travesti en valet de chambre très moderne et en esclave gris de *Shéhérazade*, terminerait avant l'heure la carrière du très honorable lord par un étranglement dans le goût de ce sanglant ballet, s'il n'était, en dépit de la soixantaine proche, toujours en forme et entraîné.

Un savant dosage de fraîcheur, de tendresse et d'aimable satanisme entre dans ces aventures, contées comme seul, en ce siècle et dans le pays de Voltaire, le pouvait faire l'auteur de *Coutras* et du *Disciple aimé*.

A PARAITRE PROCHAINEMENT :

LE CYCLE DE LORD CHELSEA

III. DERNIER & PREMIER AMOUR
IV. LE PROCÈS DU TRÈS HONORABLE LORD

BIOGRAPHIE

Abel Hermant, né à Paris en 1862. Etudes au Lycée Condorcet. Court passage à l'École Normale. Séjours en Orient, en Russie et, à plusieurs reprises, en Angleterre. Romancier, essayiste, chroniqueur, critique, toutes ses œuvres sont classiques. De MONSIEUR RABOSSON au CYCLE actuel, la liste en est trop longue et trop connue pour être rappelée.

LA COMPAGNIE D'AUDITIONS DRAMATIQUES

donnera à une date du mois de mai qui sera annoncée dans les journaux

au théâtre Antoine

une représentation du

MYSTÈRE DU DIEU MORT ET RESSUSCITÉ

légende dramatique en quatre journées

par EDOUARD DUJARDIN

Dans ce drame qui semble devoir être le couronnement d'une carrière unanimement respectée, Edouard Dujardin condensant et vivifiant les recherches et les méditations de sa maturité, a traité sous une forme éminemment pathétique les plus graves problèmes de la religion et de la destinée.

La direction du Théâtre Antoine ayant bien voulu accorder pour cette manifestation l'hospitalité à la Compagnie d'Auditions Dramatiques, les amis et admirateurs d'Edouard Dujardin qui désireront y prendre part sont priés de s'adresser aux directeurs de cette compagnie, MM. Jean Cassou et Georges Pillement, 110, rue de la Boëtie.

Œuvres précédemment représentées d'Edouard Dujardin

1891 : à la Bodinière : *Antonia*.
1892 : Théâtre Moderne : le *Chevalier du Passé* (deuxième partie d'*Antonia*).
1893 : Vaudeville : la *Fin d'Antonia*.
1913 : Théâtre Antoine : *Marthe et Marie*.
1919 : Comédie des Champs-Elysées : les *Epoux d'Heur-le-Port*.

La trilogie d'*Antonia* est éditée au « Mercure de France » ; *Marthe et Marie* et les *Epoux d'Heur-le-port* aux « Cahiers Idéalistes » et se trouvent à la « Compagnie d'Auditions Dramatiques », 110, rue de la Boëtie, à Paris.

Va paraître incessamment le numéro de mai des

CAHIERS IDÉALISTES

fondés et dirigés par Edouard Dujardin
et paraissant tous les trois mois

Leur but est de donner sa signification à la vie intellectuelle et morale contemporaine. Ils se distinguent des autres revues littéraires d'avant-garde, par la place qu'ils accordent aux questions sociologiques et de politique internationale. Revue d'idées avant tout, ils s'adressent à quiconque a une préoccupation de haute culture.

PRIX DU NUMÉRO : 4 francs en France ; 4 fr. 50 à l'Etranger.
ABONNEMENT : 15 francs en France ; 18 francs à l'Etranger.

DIRECTION : 56, BOULEVARD EXELMANS, PARIS

Dépôt général : RIEDER et Cie, 7, Place Saint-Sulpice, PARIS

Collection de M. J. MASSON

(PREMIÈRE VENTE)

Aquarelles et Dessins

DE

L'ÉCOLE FRANÇAISE DU XVIIIe SIÈCLE

VENTE

Les Lundi 7 et Mardi 8 Mai 1923, à 2 heures

GALERIES GEORGES PETIT, 8, rue de Sèze

COMMISSAIRE-PRISEUR :

M· F. LAIR-DUBREUIL

6, rue Favart, 6

EXPERTS :

M. J. FÉRAL	**M. M. PAULME**	**M. G.-B. LASQUIN**
7, rue Saint-Georges	10, rue Chauchat	11, rue Grange-Batelière

EXPOSITIONS { Particulière : *Le Samedi 5 Mai 1923*
Publique : *Le Dimanche 6 Mai 1923*

De 2 heures à 6 heures du soir.

Collection de M. J.-H.

TABLEAUX ANCIENS & MODERNES

AQUARELLES, DESSINS

PAR

J.-H. Fragonard, C. Gillot, Goya, J. van Goyen, J. Hoppner, J.-B. Huet
A. Isenbrant, J.-B. Leprince, le Maître des Demi-Figures, G. Metsu, Moreau le Jeune
A. van Ostade, J. van Ruisdaël, S. van Ruysdaël, Sano di Pietro
G.-B. Tiepolo, J. Vernet, Ph. Wouvermann, etc.

Bonington, Cazin, Daubigny, Delacroix, Fantin-Latour, Harpignies, Lami, Ziem

SCULPTURES PAR CARPEAUX ET DALOU

Objets d'Art et d'Ameublement Anciens

BEAUX ÉMAUX CLOISONNÉS CHINOIS de l'époque Ming

Pierres dures : Jades, Agates, etc. — Bronzes d'ameublement — Objets variés — Écran en tapisserie

SIÈGES DU XVIIIe SIÈCLE —:— MEUBLES D'ÉBÉNISTERIE ET EN BOIS SCULPTÉ

des époques Louis XIV, Régence, Louis XV et Louis XVI

TAPISSERIE D'AUBUSSON ET TAPIS D'ORIENT

VENTE : GALERIES GEORGES PETIT, 8, rue de Sèze

Le Vendredi 11 Mai 1923, à 2 heures

COMMISSAIRE-PRISEUR : **M· F. LAIR-DUBREUIL**, 6, rue Favart, 6

EXPERTS

Pour les Tableaux modernes :	*Pour les Tableaux anciens :*
M. ANDRÉ SCHŒLLER	**M. JULES FERAL**
Directeur des Galeries Georges Petit, 8, rue de Sèze	7, rue Saint-Georges, 7

Pour les Objets d'Extrême-Orient	*Pour les Objets d'Art et d'Ameublement :*	
M. ANDRÉ PORTIER	**M. M. PAULME**	**M. G.-B. LASQUIN**
24, rue Chauchat, 24	10, rue Chauchat, 10	11, rue Grange-Batelière, 11

EXPOSITIONS { PARTICULIÈRE : *Le Mercredi 9 Mai 1923, de 2 heures à 6 heures.*
PUBLIQUE : *Le Jeudi 10 Mai 1923, de 2 heures à 6 heures.*



CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

EXCURSIONS dans les VALLÉES de la BIÈVRE, de CHEVREUSE, aux VAUX de CERNAY et dans la Forêt de RAMBOUILLET.

Les Chemins de fer de l'Etat portent à la connaissance du Public qu'ils ont organisé des Services d'auto-cars aux départs des gares de VERSAILLES rive-gauche et de RAMBOUILLET.

Ces Services comprennent deux circuits quotidiens, l'un le matin pour la visite de la Vallée de la BIÈVRE, l'autre, l'après-midi, pour la visite de la Vallée de CHEVREUSE.

En plus de ces circuits quotidiens, un circuit périodique est établi les Jeudis, Dimanches et jours fériés pour la visite de la Vallée de CHEVREUSE et des VAUX de CERNAY (Départs gare de Versailles R. G.).

Les dimanches et jours fériés seulement, les Services d'auto-cars fonctionnent au départ de la gare de RAMBOUILLET pour la visite du Château et de la Forêt.

Les billets sont délivrés aux Bureaux des Renseignements des gares de Paris-Saint-Lazare, Paris-Montparnasse et Paris-Invalides, ainsi qu'aux gares de Versailles-Rive-Gauche et de Rambouillet.

Pour tous renseignements complémentaires, demander le Bulletin spécial tenu à la disposition des Voyageurs dans les gares de Paris, de Versailles et de Rambouillet, dans les Bureaux de Ville de Paris, ainsi que dans les gares de la Banlieue. Consultez l'affiche spéciale.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues **par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.**

GDE PROPRIÉTÉ, R. Le Marois, 31, 33, et **r. de Billancourt, 34** (16e). **C.I. 142 m.** R. B. 7.749 fr. **M. à pr. 175.000**. Créd. Fonc. 4,30. Adj. Ch. not. 8 mai. S'ad. Me COUSIN, notaire, 6, place Saint-Michel.

Vente au Palais Justice, 2 mai 1923, à 2 heures

MAISON A PARIS, RUE DES ABBESSES, N° 7, et RUE HOUDON, N° 25. Rev. br. 26.000 fr. env. **M. à p. 200.000** fr. S'adres. Mes **BEAUVAIS**, avoué, 182, rue Rivoli; Beaugé, Plaignaud, Dupont, avoués; Labouret, not.

MAISONS A PARIS **ADJ**ons Ch. Not. le **15 Mai**

R. Claude-Bernard

	Rev. br.	M. à px.
n° **41**	22.810 f.	**200.000**
n° **57**	16.252 f.	**130.000**
n° **88**	30.178 f.	**260.000**
RUE DE L'ÉCHIQUIER n° **37**	27.904 f.	**240.000**

S'ad. not.: *Cottenet, Crémery* et **DELORME**, 11, r. Auber

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France.

Société Anonyme — Capital : 500 Millions

Assemblée générale annuelle du 26 Mars 1923

Dans son Rapport aux actionnaires, le Conseil d'Administration de la Société Générale constate que l'année 1922 a marqué la fin de la crise qui sévissait en France depuis le milieu de 1920 et signale le réveil d'activité de la plupart des branches du commerce et de l'industrie.

Cette situation cependant doit être jugée encore avec prudence et modération en raison de l'incertitude politique qui subsiste en Europe et en Orient.

Le Rapport signale ensuite le concours actif que les guichets ont apporté pour les émissions de l'Etat, des entreprises nationales et des affaires régionales et locales ; la Société s'est tout particulièrement préoccupée de donner la plus large satisfaction aux emprunts des régions dévastées et a participé comme contractante à douze grands emprunts de groupements de sinistrés.

La Société a profité de la période d'accalmie des affaires pour améliorer encore le rendement de ses services par la généralisation de méthodes nouvelles et l'exercice d'un contrôle minutieux.

Les résultats de l'exercice, obtenus au lendemain d'une crise sans précédent, ont été satisfaisants.

Le produit net de l'exercice s'est élevé à Frs. 25.539.952,74 sur lequels le Conseil a proposé de payer un dividente de 22,50 par action, sous déduction des impôts, soit net 20,25. égal à celui de l'exercice précédent, cette répartition laissant encore un solde disponible de Frs. 5.225.667,02 qui a été reporté à nouveau. Un acompte de Frs. 6,25 ayant été payé le 2 janvier. le solde de Frs. 14. nets sera mis en paiement le 2 juillet.

Le Président Monsieur Guernaut ayant, en raison de son âge, résigné ses absorbantes fonctions, le Conseil l'a prié d'accepter le titre de Président honoraire en témoignage d'estime et de reconnaissance et fait appel, pour le remplacer, à Monsieur André Homberg, Vice-Président depuis 1919, qui a rendu d'éminents services à la Société comme Directeur Général.

Le Conseil a proposé la réélection de MM. Bénac. Dejardin-Verkinder et Paul Petit, comme Administrateurs, et le Comité de Censure, celle de M. Verstraëte, comme Censeur.

L'Assemblée a fait un excellent accueil aux déclarations du Conseil et a approuvé à l'unanimité toutes les résolutions présentées.

Compagnie Parisienne de distribution d'électricité

Société annonyme

au capital de 100.000.000 de francs.

La Compagnie procède actuellement au placement de 215 000 bons décennaux 6 o/o de fr. 500, remboursables le 15 mars 1933 au plus tard, dont les coupons de 15 francs nets seront payables les 15 mars et 15 septembre de chaque année, le premier coupon étant payable le 15 septembre 1923.

La Société se réserve la faculté de rembourser ces bons en totalité ou en partie, à tout moment, au moyen de rachat en Bourse au-dessous du pair, ou à partir du 15 mars 1928, au moyen de tirages au sort. Le montant des coupons et le remboursement des titres seront payés nets de tous impôts présents et futurs. Ces impôts étant à la charge de l'emprunteur.

La Société s'oblige, de plus, à ne consentir aucun privilège, sous forme de garantie hypothécaire ou autre, au profit soit de l'un quelconque de ses créanciers actuels ou futurs, soit de titres, bons ou obligations qu'elle viendrait à émettre ultérieurement sans que les bons qu'elle émet actuellement soient appelés à jouir *pari passu*, des mêmes privilèges.

Cet emprunt approuvé par la Ville de Paris, suivant délibération du Conseil municipal en date du 12 mars 1923, servira à constituer une avance temporaire de trésorerie, remboursable par la Ville, comme il est prévu à l'article 3 de l'avenant à la convention de concession intervenu entre M. le préfet de la Seine, agissant au nom de la Ville de Paris, et la C. P. D. E. et approuvé par décret du 7 août 1921.

Le prix de placement est fixé à frs. 485 par titre, jouissance du 15 mars 1923, payables immédiatement.

Les demandes seront servies, jusqu'à concurrence du nombre de titres disponibles aux guichets des établissements suivants : Banque de Paris et des Pays-Bas, Banque de l'Union Parisienne, Comptoir National d'Escompte de Paris, Crédit Lyonnais, Crédit Mobilier Français, Société Générale pour favoriser, etc... Banque Nationale de Crédit, Crédit Commercial de France, à Paris. et dans leurs sièges, succursales et agences en France.

La notice exigée par la loi a paru au *Bulletin des annonces légales obligatoires à la charge des sociétés financières* du 16 avril 1923, n° 16.